Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DU

ROI JOSEPH

TOME V

L'Auteur et l'Éditeur déclarent réserver leurs droits à l'égard de la traduction en langues étrangères, notamment pour les langues allemande, anglaise, espagnole et italienne. Ce volume a été déposé au Ministère de l'intérieur (direction de la librairie), le 17 août 1853.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

ROI JOSEPH

PUBLIÉS, ANNOTÉS ET MIS EN ORDRE

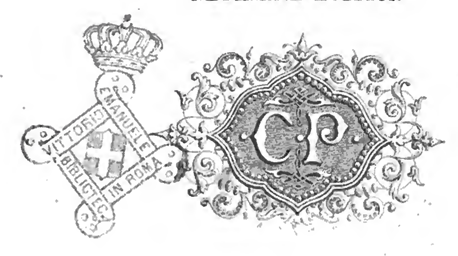
PAR A. DU CASSE

AIDE DE CAMP DE S. A. I. LE PRINCE JÉRÔME NAPOLÉON

TOME CINQUIÈME

> La figure de Joseph était gracieuse, et ses manières élégantes...... Aux habitudes de sa vie, et à la manière dont il tenait sa cour, on l'eût pris pour un Roi des anciennes races; mais sa conversation méthodique et riche d'observations indiquait une habitude de la parole et une connaissance des hommes qui ne s'acquièrent qu'au sein de l'égalité.
>
> Le général Foy.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

PERROTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, RUE FONTAINE-MOLIÈRE

1854

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

ROI JOSEPH

ESPAGNE

LIVRE DEUXIÈME

DU 22 AOUT AU 6 NOVEMBRE 1808.

Les Espagnols refusent le secours d'une armée anglaise. — Cette armée débarque en Portugal. — Insurrection générale dans ce royaume. — Capitulation du général Junot. — Situation de l'armée française. — Expédition contre un corps d'armée sorti de Saragosse. — Force et position de l'armée au 20 septembre. — Installation de la junte centrale à Aranjuez. — Blake et Castanos se rapprochent de l'Èbre. — Occupation de Bilbao par les Espagnols; ils en sont chassés par le maréchal Ney. — Nouvelle position prise par le maréchal Moncey. — Le maréchal Ney retourne à la Guardia. — Le général Blake échoue dans une deuxième tentative sur Bilbao. — Une troisième lui réussit. — Il rassemble son armée à Zarnoza. — Dispositions pour arrêter l'ennemi devant Durango. —

Plan d'opérations arrêté à Saragosse. — Expédition sur Logrono et Lodosa. — Entrée en Espagne des troupes de la grande-armée. — Affaire de Zarnoza. — Situation des affaires à l'arrivée de l'Empereur à Vittoria, le 5 novembre 1808. — Ouverture de la session du corps législatif.

L'Empereur, à peine informé de la catastrophe du général Dupont et de la retraite du roi Joseph, apprit encore la capitulation du général Junot.

Quoiqu'il n'entre pas dans notre plan de donner la relation des opérations de l'armée du Portugal, nous ne pouvons néanmoins nous dispenser de nous arrêter un instant sur un événement qui eut tant d'influence sur ceux des campagnes suivantes, puisque nous verrons des corps de l'armée française tenter inutilement, à deux reprises différentes, la conquête de ce royaume, et l'armée anglaise en sortir trois fois pour attaquer les Français en Espagne.

Le cabinet de Saint-James avait offert à la junte de Séville d'envoyer en Espagne un corps de 10 mille hommes, rassemblé à Cork en Irlande, sous les ordres de sir Arthur Wellesley, pour une expédition lointaine, et 5 mille hommes de la garnison de Gibraltar, commandés par sir Brent Spencer; mais cette junte, soit par suite d'une trop grande confiance dans la valeur des troupes nationales, soit qu'elle se défiât de la politique du gouvernement anglais, refusa ce secours pour l'Espagne, et proposa de l'employer en Portugal pour en chasser les Français. Cette armée reçut, en effet, cette destination après avoir été portée à

33 mille hommes, sous le commandement de sir Herr d'Alrympe.

Les Portugais, prévenus à l'avance de la prochaine arrivée d'un si puissant secours, coururent aux armes; des insurrections éclatèrent sur tous les points du royaume. Un gouvernement provisoire, agissant au nom du roi, s'établit à Porto, sous la présidence de l'évêque, organisa des troupes, et ordonna la levée en masse de la nation. En outre, 5 à 6 mille Espagnols passèrent la Guadiana, et se réunirent aux insurgés de l'Alentejo. Le général Junot ne se flatta pas sans doute de réprimer avec sa faible armée un soulèvement aussi général: toutefois, il fit marcher des détachements qui battirent et dispersèrent les insurgés dans toutes les rencontres. Une grande sévérité fut exercée contre eux, notamment à Leiria, Évora et Guarda; mais ces avantages partiels et ces terribles exécutions militaires ne servirent qu'à aigrir davantage les esprits, et à donner une nouvelle énergie au peuple. La plus grande agitation se manifesta même dans la capitale, malgré la présence des autorités françaises et de la garnison. Le général en chef se trouvait dans cette situation critique, lorsqu'il apprit le débarquement des Anglais. Il suspendit immédiatement ses opérations contre les insurgés, et rappela sous les murs de Lisbonne toutes les troupes dont il pouvait disposer.

Cependant sir Arthur Wellesley, débarqué le 6 août à l'embouchure du Mondégo avec les troupes parties de Cork, et rejoint deux jours après par

sir Brent Spencer, se portait en avant à la tête de cette avant-garde, forte de 15 mille hommes. S'il eût marché rapidement de Pombal sur Thomar, ou de Leiria sur Santarem, il est probable que la division du général Loison, qui revenait d'Elva par Abrantès, n'aurait pas eu le temps de se réunir au général Junot; mais n'ayant pu s'entendre avec le général Freire, commandant les Portugais, il suivit la direction la plus rapprochée des côtes, se trouvant ainsi flanqué, sur sa droite, par la flotte, et, sur sa gauche, par les levées en masse. Sir Arthur agit très-lentement et avec la plus grande circonspection, afin, sans doute, de donner le temps de débarquer aux divisions de sir Harry Burrand et de sir John Moor, s'élevant à 18 mille hommes; de sorte qu'il n'arriva que le 17 au matin à Rolica, où il trouva la division française, commandée par le général Delaborde, postée avantageusement. Le général anglais détacha deux colonnes pour tourner la position des Français; mais ayant ordonné l'attaque de front, sans attendre que le mouvement sur les flancs fût achevé, le général Delaborde n'hésita pas à disputer le terrain, et ne l'abandonna qu'après avoir fait essuyer une perte considérable aux ennemis, à la suite d'un combat dans lequel il déploya autant d'intelligence que de bravoure, et où ses troupes firent des prodiges de valeur. Le général Thiébault ne porte la force de la division française qu'à 1,900 hommes; mais quand même elle aurait été de 4 mille hommes, ainsi que nous avons des motifs de le croire, elle aurait encore

acquis de la gloire, en assumant sur elle tout l'honneur d'un beau combat contre un corps d'armée si supérieur en nombre. Il est même vraisemblable qu'elle en eût recueilli les fruits, si elle avait été rejointe par la division du général Loison, qui, partie le 11 d'Abrantès, aurait pu arriver le 16 à Rolica, et qui pourtant n'était le 17 qu'à Céréal. Le général Delaborde se replia sur Montachique sans être suivi, le général ennemi ayant préféré se porter sur sa droite, afin d'ouvrir sa communication avec la flotte. Le 20, l'armée anglaise campa à Vimeiro, où elle fut renforcée de 4 mille hommes nouvellement débarqués, sous les ordres du major général Anstruther, ce qui porta sa force à environ 18 mille hommes. La situation du général Junot était périlleuse; cependant, sans se laisser intimider par le danger, il prit la résolution d'attaquer l'armée anglaise avant qu'elle fût toute réunie, non pas sans doute dans l'espoir de rester maître du Portugal, mais pour sauver l'honneur des armes de la France. Toutes les troupes dont il pouvait disposer, c'est-à-dire environ 12 mille hommes, furent rassemblées le 20 à Torrès-Vedras, et franchirent le défilé pendant la nuit. Le lendemain, les deux armées furent en présence, et l'action s'engagea vigoureusement. Les Français, conduits avec habileté par leurs généraux, combattirent avec le plus grand courage; mais ayant en tête des troupes également braves et beaucoup plus nombreuses, ils furent obligés d'abandonner le champ de bataille, et de se retirer sur Torrès-Vedras. Sir H. Burrand, plus an-

cien lieutenant général que sir Arthur Wellesley, ne parut sur le terrain que lorsque la victoire s'était déclarée pour ses compatriotes; il prit le commandement, et ne jugea pas à propos de poursuivre l'armée française. Le général en chef d'Alrympe, suivi du reste de l'armée, arriva le lendemain à Vimeiro, où il reçut les premières propositions du général Junot pour l'évacuation du Portugal. A la suite de négociations qui se prolongèrent plusieurs jours, la convention connue sous le nom de *convention de Cintra* fut approuvée par les deux généraux en chef, et l'armée française embarquée et transportée en France. C'est à dater de cette époque que les armées anglaises prirent une part active à la guerre du continent; jusque-là, elles n'avaient été employées qu'à des expéditions peu importantes ou mal combinées.

Les événements malheureux survenus en Espagne et en Portugal purent faire regretter à l'Empereur d'avoir entrepris la conquête des deux royaumes avec des moyens si peu proportionnés à une aussi vaste entreprise. Il dut également commencer à s'apercevoir que le gouvernement et l'armée ne constituent pas seuls la force d'un État; que cette force réside essentiellement dans la nation, et que quand une nation, quoique abandonnée de ses princes, veut se défendre, il n'est pas facile de la subjuguer. Les lettres de son frère ne pouvaient lui laisser aucun doute à cet égard, car elles respirent toutes la plus entière franchise. Ce prince ne lui cachait rien. La présence d'une armée anglaise dans

la Péninsule augmentait les embarras. Pour la contraindre à se rembarquer, pour dompter les Espagnols et les Portugais, il fallait nécessairement rappeler du Nord une partie de l'armée qui y séjournait depuis le traité de Tilsit ; et cela pouvait être d'autant plus dangereux, que l'Autriche montrait des dispositions peu amicales, et donnait lieu de craindre qu'elle ne saisît cette occasion pour reprendre les armes, entraînant la Russie et la Prusse dans une nouvelle coalition. Mais Napoléon n'était pas homme à reculer devant ces difficultés; il avait l'honneur de ses armes à venger, et sa politique à justifier par le succès. Il se hâta de diriger sur l'armée d'Espagne quelques régiments tirés de l'intérieur, prescrivit la formation de nouveaux régiments formés avec les bataillons provisoires et les bataillons de marche de cette année, et ordonna à 80 mille hommes de la grande-armée de se rendre à Bayonne, où les premières colonnes devaient arriver le 15 octobre.

Pendant que ce grand mouvement s'exécutait, lui-même se rendit à Erfurt, afin de conférer avec l'empereur de Russie, et de tâcher de le retenir dans son alliance, ou du moins d'obtenir de lui l'assurance qu'il resterait neutre, si l'Autriche commençait les hostilités. Tous les princes de la confédération du Rhin s'empressèrent d'aller faire leur cour à leur protecteur.

Pendant ce temps-là, l'armée aux ordres du roi Joseph, composée en grande partie de soldats de nouvelle levée, totalement dépourvue d'effets d'habille-

Google

ment et d'équipement, d'ambulances et de moyens de transport, occupait les rives de l'Èbre. Le matériel de l'artillerie était dans le plus mauvais état. Privée de magasins, elle vivait par la voie des réquisitions, ce qui l'obligeait d'étendre les cantonnements.

Cette méthode de pourvoir à la subsistance des troupes entraînant toujours des désordres et des vexations, augmenta le mécontentement des populations, et donna un nouveau degré d'énergie à leur haine contre les Français. L'insurrection des habitants de Bilbao avait été réprimée; mais des bandes de guérillas ne tardèrent pas à se montrer sur les communications, et on fut obligé de placer des garnisons dans tous les villages, depuis Miranda jusqu'à Irun, pour donner la chasse à ces bandes armées, escorter les convois, les courriers et les officiers d'ordonnance. Malgré ces précautions, de fréquents assassinats étaient commis sur les routes, et quelquefois même à portée des cantonnements.

Le roi Joseph ayant appris, par un rapport du général Lefebvre-Desnouettes, qu'une forte colonne sortie de Saragosse, sous les ordres du comte de Montijo, venait d'entrer à Tudela, confia le commandement de l'aile gauche de l'armée au maréchal Moncey, et lui ordonna de rejeter l'ennemi sur Saragosse. Le maréchal, qui avait devant lui à peine 20 mille hommes, la plupart paysans mal armés ou soldats de nouvelle levée, trompé par ses espions, annonça que l'armée espagnole était forte de 25 à 30 mille hommes, et montra de l'hésitation. Joseph, craignant que la présence d'un corps aussi considérable sur

les frontières de la Navarre n'excitât les peuples de cette province à se soulever, prit la détermination d'aller avec sa réserve se réunir au maréchal Moncey, pour frapper un coup décisif.

Pendant que la réserve exécutait son mouvement de Miranda sur Calahorra par Logrono, Moncey cherchait par de fréquentes reconnaissances à bien s'assurer de la force et de la position de l'armée ennemie. Le général Lefebvre-Desnouettes s'étant porté le 27 août sur la rive droite de l'Èbre, par Alfaro, avec 300 hommes de cavalerie et deux pièces de canon, rencontra une colonne forte, suivant son rapport, de 16 mille hommes, qui venait pour s'emparer du pont d'Alfaro. Cette colonne, chargée vigoureusement par les lanciers polonais, fut promptement culbutée et poursuivie jusqu'à une lieue de Tudela; elle abandonna deux pièces de canon et quelques prisonniers. Le général revint sur ses pas sans être suivi. La facilité avec laquelle un faible détachement mit en déroute un corps si nombreux prouve que si, conformément aux ordres du roi, le maréchal Moncey eût marché rapidement sur Tudela avec les troupes mises à sa disposition, il aurait battu facilement le comte de Montijo, sans le secours de la réserve. Mais on est bien obligé de le reconnaître, les esprits n'étaient pas encore remis du découragement qu'y avaient porté les événements précédents; le maréchal était surtout frappé de la pénurie des subsistances, de la faiblesse et de l'inexpérience des jeunes soldats. Quoi qu'il en soit, Joseph arriva

le 31 août à Calahorra, avec sa réserve. Moncey réunit son corps d'armée entre Alfaro et Corella, et tout fut disposé pour marcher le lendemain sur Tudela; mais le roi ayant appris, pendant la nuit, que l'ennemi battait en retraite, resta à Calahorra; et Moncey entra sans lui à Tudela, d'où il envoya la cavalerie à la poursuite des Espagnols. Ceux-ci se retirèrent à Saragosse. La présence de la réserve n'étant plus nécessaire à l'aile gauche, le roi la ramena à Miranda, où il arriva le 5 septembre.

L'Empereur, qui mettait une grande importance à l'occupation de Tudela, ordonna d'en faire un fort poste retranché, d'où l'aile gauche pût déboucher pour se porter à la rencontre des colonnes ennemies qui chercheraient à se rapprocher de la Navarre; mais le maréchal Moncey et les officiers du génie persistant à soutenir que la ville se trouvant dominée de toutes parts, il était impossible d'y placer des troupes avec sûreté, et qu'on ne pouvait occuper les positions plus avancées, à cause de leur trop grande étendue, le roi autorisa le maréchal à reprendre ses positions sur la rive gauche de l'Èbre, lui prescrivant toutefois de ne pas permettre aux ennemis de s'établir à Tudela.

Pendant ce temps, l'aide-major général Belliard travaillait, avec son activité ordinaire, à former de nouveaux régiments avec les débris des bataillons provisoires. Cette opération terminée vers le 20 septembre, et les secours tirés de l'intérieur arrivés, l'armée se trouva organisée ainsi qu'il suit :

Corps de droite, aux ordres du maréchal Bessiè-

res, formé de trois divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, 17,597 hommes; corps du centre, aux ordres du maréchal Ney, formé de deux divisions d'infanterie et d'une de cavalerie, 8,957 hommes; corps de gauche, aux ordres du maréchal Moncey, formé de quatre divisions d'infanterie et d'une de cavalerie, 20,749 hommes; réserve, aux ordres du général Lepic, formée des troupes de la garde impériale et de celle du roi, 6,086 hommes; total de l'armée active, 53,389 hommes. Il y avait en outre, dans les places de Pampelune et de Saint-Sébastien, dans les villes de Bilbao et Vittoria, et les bourgs et villages situés sur la route de France jusqu'à la Bidassoa, 11,559 hommes. Toutes ces forces donnent un total général de 64,948 hommes. L'armée ainsi organisée occupait les positions suivantes :

Le corps de droite avait deux divisions à Cuba et à Sainte-Marie, en avant de Pancorbo; une division à Briviesca; la division de cavalerie, aux ordres du général Lasalle, en arrière de Burgos.

Le corps du centre était à Logrono, Nalda et Najera, sur la rive droite de l'Èbre;

Le corps de gauche, à Milagro, Caparroso, Alfaro et Lodosa;

La réserve, à Miranda, Haro et Ponte-Larra.

Les succès obtenus en Andalousie par Castanos, et la retraite du roi Joseph, avaient porté au dernier point l'exaltation dans l'esprit des patriotes espagnols. Des proclamations pompeuses annonçaient que la *nation héroïque*, *les armées invincibles*

n'avaient qu'un dernier effort à faire pour envelopper et détruire les débris de l'armée française. Tant de présomption ne fut pas justifiée par les événements. Il est vrai que le manque d'unité dans le gouvernement ne permettait pas de donner une bonne organisation aux masses informes levées dans les provinces, et qui toutes prenaient le nom d'armée, ni de leur imprimer une seule et même impulsion. Chaque junte provinciale avait la prétention d'être indépendante, et voulait diriger, suivant ses vues particulières, l'armée levée par ses soins. D'ailleurs, on n'avait pas les moyens d'armer, d'habiller et d'équiper ces nombreuses levées d'hommes ; il était impossible de pourvoir, par une administration régulière, aux besoins des corps organisés. Toutes ces causes retardèrent la marche des armées espagnoles vers l'Èbre, et donnèrent au roi le temps de réorganiser la sienne, et de la mettre en état d'attendre, entre l'Èbre et les Pyrénées, les renforts qui venaient, à marche forcée et en poste, du fond de l'Allemagne.

Les Espagnols sentirent enfin le besoin de mettre un terme à l'anarchie dans laquelle leur patrie se trouvait plongée. Une junte centrale, formée de députés envoyés par les juntes provinciales, et présidée par le comte de Florida-Blanca, se réunit à Aranjuez, et fut installée le 25 septembre. Elle mit d'abord tous ses soins à s'attribuer la puissance royale dans toute sa plénitude, s'entoura de tout le prestige de la royauté, et poussa le ridicule jusqu'à prendre le titre de *majesté*. Le lendemain de son

installation, elle ordonna au conseil suprême de Castille de lui prêter serment de fidélité, et lui enjoignit de prescrire aux juntes provinciales, aux tribunaux et à toute autre autorité, de reconnaître le nouveau gouvernement dépositaire de toute l'autorité souveraine, et d'exécuter ses ordres, sous peine d'être traités comme coupables du crime de *lèse-majesté*.

Cet ordre ayant été communiqué par le président du conseil suprême à la chambre fiscale (ce qu'on appelle en France le parquet), les magistrats qui la composaient s'élevèrent avec force contre cette forme de gouvernement, qui, dans leur opinion, renversait les constitutions du royaume.

« Dans le moyen âge, disaient-ils, on pourvut, par « les trois ordres de l'État, à la garde et à la tutelle de « Henri III; dans d'autres graves circonstances, de « 1480 à 1530, les rois catholiques ordonnèrent la « réunion des trois ordres, le clergé, la noblesse, « et le tiers état. Il en fut de même sous Charles V, « qui, dans des cas également très-graves, prescrivit « la même mesure. » La chambre fiscale citait ensuite l'ordonnance du roi don Juan, rendue à Madrid en 1418, et ainsi conçue :

« Comme dans les affaires difficiles de nos royau- « mes il est nécessaire de prendre conseil de nos sujets, « principalement des députés de nos villes, bourgs « et villages de notre royaume; à cette intention « nous ordonnons et nous commandons que, pour « toutes affaires importantes et difficiles, on ait à « réunir les cortès, et que cette réunion se fasse par

« l'assemblée des trois ordres de nos royaumes, telle « que firent les rois nos prédécesseurs. »

Les magistrats de cette chambre, après avoir insisté sur la nécessité de réunir les cortès, ajoutaient : « Quoique le hasard et le tumulte aient présidé à la « formation de quelques juntes provinciales; quoi« que, dans d'autres, il se trouve des individus n'ap« partenant pas aux provinces qui les ont nommés; « quoiqu'on ait dit publiquement que le peuple « d'une grande ville avait été au moment de se sou« lever contre la junte, parce qu'il se trouvait plus « malheureux sous sa domination que sous celle des « Français; la chambre fiscale veut bien croire que « les députés nommés pour se rendre à Aranjuez « sont les sujets les plus dignes des provinces; mais « pour cela, elle ne peut regarder leur réunion « comme la junte centrale, suprême et gouvernante « du royaume, parce que ni ces députés n'ont pu « s'ériger en gouvernement, ni les juntes qui les ont « nommés n'ont pu les investir du droit de gouver« ner, attendu qu'elles ne représentent pas *les trois* « *ordres du royaume*. D'ailleurs, cette junte, com« posée de tant d'individus, dépositaire de la souve« raineté, serait contraire à la loi, qui ne permet aux « cortès de nommer qu'un, deux, et tout au plus « cinq gouverneurs ou régents. Si, malgré la for« mation de cette junte centrale, les juntes provin« ciales doivent exister, c'est au conseil à voir si un « tel gouvernement est conforme à notre constitu« tion, et si une semblable fédération pourra être « salutaire à la nation. »

Malgré ces représentations énergiques, le conseil suprême de Castille prêta le serment exigé de lui, et transmit les ordres de la junte centrale à toutes les autorités du royaume, se bornant à représenter au nouveau gouvernement :

1° Qu'il croyait nécessaire de réduire le nombre des membres dont la junte était composée, et de se conformer à la loi de Castille relative à la formation de la régence, en cas de minorité, ou quand le roi perd la raison ;

2° Que les juntes provinciales devraient être dissoutes ; et toute l'autorité royale passer à la junte centrale ;

3° Que, pour donner au gouvernement une consistance plus légale, il croyait qu'il serait à propos de convoquer les cortès pour régler le mode, les bases et la durée de la régence.

La proposition de réunir les cortès était une bonne mesure ; et il est probable que si on avait convoqué cette assemblée nationale aussitôt après l'évacuation de Madrid, il y aurait eu plus d'ordre dans la perception des impôts et l'administration des finances, plus d'ensemble dans les opérations militaires, et que les armées auraient reçu sinon une meilleure organisation, du moins plus de secours et d'approvisionnements de toute espèce ; mais il est fort douteux que, rétabli, comme le demandait le conseil de Castille, sous un ou plusieurs régents, le gouvernement despotique des rois catholiques eût été un moyen efficace d'amener la nation à faire les sacrifices qu'exigeait la situation critique où elle se

trouvait. C'est au nom de la patrie, c'est à l'ombre d'une sage liberté que les nobles sentiments élèvent toutes les âmes, et non sous la pression d'un gouvernement qui ne connaît d'autre règle que sa volonté et ses caprices. Au reste, la junte centrale ne jouit jamais d'une grande considération; son autorité fut souvent contestée par les juntes provinciales, et principalement par celles de Séville et de Grenade. On assure que son président, le comte de Florida-Blanca, déposa dans la municipalité de Murcie une protestation secrète, portant qu'il obéissait à la force, et dans la crainte des assassinats populaires; et qu'il le déclarait pour que, dans aucun temps, le roi Joseph ne pût lui adresser de reproche.

L'armée de Valence fut la première qui occupa Madrid après la retraite des Français. La division aux ordres de Llanos y fit son entrée le 13 août; une autre division de cette armée, commandée par Salinas, passa en Catalogne; et une troisième, sous les ordres de Saint-Marc, fut dirigée sur Saragosse. Le général Castanos envoya également la division du général Reding en Catalogne, et n'arriva dans la capitale avec l'armée d'Andalousie que le 24 août. L'armée de Castille et la division Llanos passèrent sous ses ordres; et, vers la mi-septembre, ses troupes commencèrent à filer vers l'Èbre. Le général en chef, cependant, ne quitta Madrid que le 8 octobre, et ne rejoignit son armée que le 17. Le général Blake, commandant les armées de la Galice et des Asturies, avait porté son quartier général à Reynosa dès le 6 septembre.

L'Empereur, qui d'abord avait paru désirer que l'armée se portât en avant, sentit ensuite qu'il était plus important de s'occuper de son organisation, et fit recommander de rester sur la défensive jusqu'à son arrivée, ayant soin toutefois de tenir l'ennemi éloigné de la ligne (1).

Les rapports parvenus au quartier général le 16 septembre annonçant que le général Blake, dont on disait l'armée forte de 40 mille hommes, marchait de Santander et de Reynosa sur Villarcayo, le roi voulait aller l'attaquer ; mais pour cela il fallait réunir au corps du maréchal Bessières celui du maréchal Ney, ainsi que la réserve, et abandonner momentanément le maréchal Moncey à ses propres forces. Ce maréchal, en apprenant ces dispositions, témoigna de si vives inquiétudes pour la Navarre, que le roi renonça à son projet d'offensive, et révoqua les ordres qu'avaient déjà reçus les maréchaux Ney et Bessières.

Le général Blake, continuant son mouvement sans rencontrer d'obstacles, poussa, le 19 septembre, une reconnaissance jusqu'aux portes de Bilbao. Le général Monthion, qui occupait cette place avec 1,500 hommes, rendit compte de l'apparition de l'ennemi, et annonça qu'il s'attendait à être attaqué le lendemain.

En recevant cet avis, le roi ordonna au général Merlin de marcher au secours du général Monthion par Mondragone et Durango, avec le 55ᵉ régiment et

(1) Voir, à la Correspondance, la lettre du général Berthier, en date du 2 septembre.

100 chevau-légers du grand-duc de Berg; il prescrivit en outre au maréchal Bessières de diriger sur Bilbao, par Orduna, le 2e et le 4e régiments d'infanterie légère, les chevau-légers polonais, et six bouches à feu. Malheureusement ce maréchal n'exécuta pas cet ordre, donnant pour prétexte que les troupes destinées à former ce détachement s'étaient trouvées engagées dans une reconnaissance sur Frias, que l'ennemi venait d'occuper. Il en résulta que le général Monthion, attaqué effectivement, le 20, par 5 à 6 mille hommes, fut obligé d'évacuer Bilbao et de se replier sur Durango, où il fut rallié par le général Merlin.

Le maréchal Bessières étant débordé sur la droite par le mouvement que l'ennemi venait d'opérer, il fut autorisé à se retirer sur Miranda, appuyant sa droite à Ponte-Larra, et sa gauche à Haro. On laissa une garnison dans le fort de Pancorbo. Le grand quartier général et la réserve vinrent s'établir à Vittoria. L'armée, plus concentrée, était en mesure d'agir suivant les circonstances.

Le roi, qui ne voulait pas donner à l'ennemi le temps de s'établir en force à Bilbao, eut l'intention de le faire attaquer par le maréchal Bessières; mais ce maréchal se montrant peu disposé à faire cette expédition, et manifestant fortement l'opinion que le meilleur parti à prendre était de rassembler toute l'armée à Vittoria, abandonnant ainsi la ligne de l'Èbre, Joseph en chargea le maréchal Ney. Ce dernier, dont le corps d'armée était peu considérable, exécuta avec autant de zèle que de dévoue-

ment les ordres qui lui furent donnés. Il partit de Logrono, et se dirigea par Vittoria sur Durango, où il trouva le détachement du général Merlin et celui du général Monthion; de là, il marcha sur Bilbao, où il entra le 26 sans combattre: l'ennemi s'était retiré sur Valmaseda. Conformément aux instructions du roi, le maréchal Bessières dirigea en même temps une division sur Orduna, afin de protéger le mouvement du maréchal Ney et de reconnaître la force de l'ennemi de ce côté. Le général Merle, commandant cette division, trouva un corps de troupes espagnoles en position à Berberana; mais, au lieu de l'attaquer, ou du moins de rester en sa présence pour l'observer, il se retira sur Puente-Larra. Le lendemain, il n'y avait à Berberana que des avant-postes, et on apprit que les troupes qui y étaient la veille, pour couvrir la retraite de celles qui évacuaient Bilbao, venaient de se retirer sur Médina (1).

Le corps du maréchal Ney étant à Bilbao, celui du maréchal Bessières à Miranda et la réserve à Vittoria, on était en mesure de marcher sur le général Blake, et de le rejeter sur Reynosa; mais cette expédition dans une contrée montueuse, où les chemins sont impraticables à l'artillerie et très-difficiles à la cavalerie, eût exigé quinze à vingt jours; et pendant ce temps la Navarre, fortement menacée par l'armée d'Aragon et par celle d'Andalousie, dont les colonnes commençaient à arriver sur l'Èbre, au-

(1) Voir, à la Correspondance, les lettres et rapports relatifs à ces divers mouvements.

2.

rait pu être envahie; Vittoria même aurait pu tomber au pouvoir de l'ennemi, qui venait d'occuper Logrono. Ces puissantes considérations, et surtout la certitude de la prochaine arrivée à Bayonne de la tête des troupes qui venaient d'Allemagne, déterminèrent le roi à renoncer à ce projet.

On était à la fin de septembre; près de deux mois s'étaient écoulés depuis l'évacuation de Madrid par l'armée française. Joseph avait employé ce temps à réorganiser ses troupes et à réparer son matériel. Ce prince ne s'était jamais dissimulé les fautes nombreuses qui avaient été commises dès le principe en Espagne. L'Empereur s'était trompé sur l'état des esprits; ou s'il l'avait connu, méprisant ces symptômes alarmants, il n'avait pas fait tout ce qui était nécessaire pour combattre et ramener l'opinion publique. Son frère ne lui avait pas caché la vérité. Le roi était bien persuadé sans doute, à cette époque, que par la force on réduirait les provinces si cruellement et peut-être si justement aliénées; mais ensuite, se disait-il, quels États resteraient à gouverner? Des ruines teintes de sang! des déserts! Triste et dure perspective pour un prince éclairé, animé des meilleures intentions, modéré par principe et par caractère!... Les renforts en marche pour rejoindre l'armée d'Espagne n'étaient plus loin de la frontière. Il tardait à Joseph de les voir en deçà des Pyrénées; l'inaction forcée à laquelle la prudence l'avait contraint de se réduire, l'affligeait. Il attendait avec impatience de connaître le résultat de l'entrevue d'Erfurt; il appelait l'Empereur de ses vœux.

Vers le 17, il avait été sur le point de porter son quartier général à Burgos, pour faire un mouvement en avant et reprendre la ligne du Duero ; mais au moment d'expédier les ordres nécessaires, on apprit au quartier général la triste issue de l'expédition de Junot en Portugal, et la convention signée à Cintra le 3 septembre. Les conséquences militaires de cet événement étaient telles qu'il n'y avait plus à songer à se porter en avant, puisque, outre l'influence morale, la confiance, qui en étaient la suite naturelle chez l'ennemi, rien ne s'opposait à ce que les troupes anglaises du Portugal ne vinssent se porter sur le flanc droit de l'armée française. On a vu que déjà, vers le 21, un corps espagnol avait osé franchir l'Èbre à Reynosa, et s'était porté sur Bilbao. Toutes ces considérations déterminèrent le roi à convoquer, le 23, un conseil de guerre auquel furent appelés le maréchal Ney, les généraux Dessolles, Belliard et Verdier (le maréchal Jourdan était malade depuis quelques jours). C'est à la suite de ce conseil de guerre que furent décidés les mouvements sur Bilbao, et la concentration de l'armée entre Pampelune, Vittoria et Bilbao, dans le double but de couvrir les défilés par où devaient déboucher sous peu les têtes de colonne de la grande-armée, et de maintenir les provinces de la Navarre, de l'Alava, du Guipuscoa, et de la Biscaye.

Le maréchal Ney avait à peine évacué Logrono pour se porter sur Bilbao, que l'ennemi, faisant le mouvement inverse en filant par la montagne, évacuait Bilbao pour descendre sur Logrono. La pré-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

sence des troupes espagnoles dans cette ville donna au maréchal Moncey de vives inquiétudes pour sa droite. En outre, un corps assez considérable qui avait pénétré dans la vallée de l'Aragon, et s'était présenté devant Sanguesa, l'alarmait pour sa gauche; de sorte que ce maréchal crut devoir abandonner les bords de l'Èbre pour prendre position la droite à Estella, le centre à Talces, et la gauche en face de Sanguesa. Ce mouvement rétrograde, et des avis portant que l'ennemi annonçait l'intention de marcher sur Vittoria par Logrono, déterminèrent le roi à ordonner au maréchal Ney de laisser à Bilbao 3,000 hommes sous les ordres du général Merlin, et de revenir à Vittoria pour y former, avec la réserve, un corps d'environ 12 mille hommes, avec lequel il se serait porté partout où les circonstances l'auraient exigé; puis, comme il était en même temps indispensable d'observer Logrono, il fit donner au maréchal Bessières l'ordre de détacher une de ses divisions sur Penacerrada, et d'envoyer un bataillon et 2 pièces de canon à la Guardia, dont on pouvait faire en fort peu de temps, et avec très-peu de travail, un excellent poste retranché; mais le maréchal Bessières, qui ne voyait rien de mieux à faire que de masser l'armée autour de Vittoria, se montra très-peu disposé à exécuter cet ordre. Le roi, mécontent, dirigea le maréchal Ney sur la Guardia, où il arriva le 5 octobre. Ainsi, déjà se manifestait parmi les maréchaux cet esprit d'opposition aux ordres du roi, qui devait par la suite être une des principales causes de nos revers en Espagne.

Ce même jour, 5 octobre, Joseph avait réuni entre Osma et Berberana les divisions Merle et Mouton, et une brigade de cavalerie du corps du maréchal Bessières, dans l'intention de faire lui-même une forte reconnaissance sur Frias et Medina (1); mais ayant appris, en arrivant au point de réunion, que le général Blake était parti ce même jour de Medina pour se porter sur Bilbao, il se décida sur-le-champ à suivre le mouvement du général ennemi, et vint passer la nuit à Orduna. Le lendemain, il poussa jusqu'à Llodio, où le général Merlin vint lui rendre compte que l'avant-garde espagnole, qui s'était approchée de Bilbao, informée de la marche des troupes françaises, s'était retirée précipitamment sur Valmaseda. C'est là que se trouvait réunie l'armée de Blake. Les motifs qui avaient précédemment déterminé le roi à ne pas s'engager dans une longue opération pouvant compromettre la Navarre et même Vittoria, le déterminèrent encore à ne rien entreprendre de plus. Ces motifs étaient même plus puissants à cette époque, puisque Joseph savait positivement que la tête des troupes qu'on attendait arriverait à Mondragone le 15 octobre. Il revint donc à Vittoria; la division Mouton retourna à son corps d'armée, et celle du général Merle resta à Murgnia pour observer le défilé d'Orosco, qui débouche sur Vittoria.

(1) Il ne faut pas confondre ce bourg de *Medina-de-Pomar*, situé à quatorze lieues nord-ouest de Burgos, avec *Medina de Rio-Seco* près de Valladolid, où Bessières avait livré bataille. Il y a, au reste, plusieurs localités qui portent, en Espagne, le nom de *Medina*.

A peu près vers cette époque (9 octobre), le général la Romana débarqua à Santander avec les troupes espagnoles qui, aidées par l'escadre anglaise, étaient parvenues à quitter le Holstein, malgré le serment de fidélité prêté par elles et leur général au roi Joseph (1).

Ces troupes, les meilleures de l'Espagne, au nombre d'environ 10 mille hommes, furent réunies à l'armée de Blake, augmentée bientôt des prisonniers espagnols détenus à Lisbonne, et qui recouvrèrent leur liberté après la capitulation de Junot. Soit que ces secours aient inspiré une présomptueuse confiance au général ennemi, soit qu'il ait ignoré l'arrivée prochaine des puissants renforts qu'attendaient les Français, il marcha pour la troisième fois sur Bilbao le 12 octobre, et obligea le général Merlin à se retirer sur Zarnosa. Le roi, loin de songer à chasser l'ennemi de Bilbao, se félicita de le voir s'enfoncer dans une position où on serait bientôt en état de l'envelopper. Il se borna donc à envoyer de Mondragone sur Durango le 36e régiment qui arrivait de la France, le bataillon de grenadiers et le bataillon de voltigeurs de sa garde, venant de Naples (2). En même temps le général Verdier partit de Vittoria avec un régiment de fusiliers de la garde

(1) Voir, à la Correspondance du livre premier, la lettre du marquis de la Romana, en date du 14 juin.

(2) Cette garde du roi, infanterie, cavalerie et artillerie, était arrivée le 14 octobre de Naples; malgré une route de cinq cents lieues, elle s'était montrée en très-bon état à la revue passée par Joseph. La veille, 13, les têtes de colonnes de la grande-armée avaient commencé à rallier les troupes en position sur la ligne de l'Èbre.

impériale et deux bataillons du 118ᵉ de ligne, pour rallier le général Merlin. Ces dispositions suffirent pour arrêter le mouvement du général Blake. Pendant que ces événements se passaient sur la droite, Castanos rejoignait son armée en position sur l'Èbre, la gauche à Cinicero au-dessus de Logrono, et la droite à Tudela, où elle se liait avec l'armée d'Aragon, commandée par le général Oneil, qui prolongeait sa ligne par la vallée de l'Aragon jusqu'à Sanguesa. Le maréchal Moncey prétendait que cette dernière armée était forte de 30 mille hommes ; cependant elle n'est portée qu'à 20 mille dans les rapports officiels espagnols. Il évaluait à 40 mille celle de Castanos, tandis que ce général affirme, dans un mémoire justificatif, qu'elle ne s'élevait qu'à 26 mille, savoir : 13,500 de l'armée d'Andalousie (deux divisions de cette armée étant restées à Madrid pour recevoir leur habillement), et 12,500 des armées de Castille et de Valence. Toutefois, il est à présumer que les généraux ennemis ne font aucune mention des nombreuses guérillas qui, sans être enrôlées, prenaient les armes à l'approche des troupes régulières, et les quittaient lorsqu'elles s'éloignaient. Quoi qu'il en soit, au moment où Castanos se disposait à visiter les positions occupées par son armée, il fut invité par le capitaine général d'Aragon à se rendre à Saragosse, pour conférer sur le plan de campagne à adopter pour les opérations ultérieures. Dans cette conférence, qui eut lieu le 20 octobre, il fut arrêté que l'armée d'Andalousie, réunie à celle d'Aragon, envahirait la Navarre, et qu'un corps

Digitized by Google

détaché tournerait la place de Pampelune, afin d'intercepter aux troupes de Joseph toutes communications avec la France. En même temps le général Blake devait tourner la droite de l'armée impériale, et se porter entre elle et la ligne des Pyrénées. On voit qu'il ne s'agissait de rien moins que d'envelopper l'armée française tout entière, et de la contraindre à capituler, comme cela avait eu lieu à Baylen. Ce superbe projet, fruit de la confiance aveugle qu'avaient inspirée les succès précédents, fut approuvé par la junte centrale. Cependant, une nouvelle importante parvint vers ce même temps à Vittoria. Le général espagnol Grimarest, qui avait son quartier général à Lodosa, venait de faire occuper Mendavia, Lesma, Carear et Lerin, sur la rive gauche de l'Èbre. Le maréchal Bessières reçut aussitôt l'ordre d'envoyer à la Guardia la division Merle, pour être mise momentanément à la disposition du maréchal Ney; la division Bonnet et une brigade de cavalerie à Briones, sur la rive droite de l'Èbre, pour menacer de prendre Logrono à revers. Il fut prescrit à Ney de placer la division Merle en observation devant Logrono, et de se porter rapidement avec les troupes de son corps d'armée sur Lodosa, afin de couper la retraite aux ennemis qui se trouvaient sur la rive gauche du fleuve, tandis que Moncey les attaquerait de front, en marchant d'Estella sur Lerin.

Le maréchal Ney se porta, le 25 octobre, de la Guardia sur Viana par Oyon. Les troupes espagnoles postées sur la rive gauche de l'Èbre pour cou-

vrir le pont de Logrono, attaquées par le 12e régiment d'infanterie légère, et chargées par le 26e de chasseurs à cheval, furent culbutées et rejetées sur l'autre rive. C'était le moment de marcher sur Lodosa; mais la division Merle arriva un peu tard; l'ennemi fit quelques démonstrations d'attaque; et le maréchal, croyant avoir 18 mille hommes en face de lui, jugea à propos de n'envoyer qu'un détachement de cavalerie sur Mendavia; il manifesta même quelques craintes sur sa position, et témoigna le désir de rétrograder sur la Guardia (1).

Cependant, le 26, le maréchal Moncey avait mis ses troupes en mouvement sur plusieurs colonnes, et chassait devant lui tout ce qui se trouvait sur la rive gauche de l'Èbre. L'ennemi, poursuivi par la division Morlot, se retira précipitamment sur l'autre rive par le pont de Lodosa, ce qu'il n'aurait pu faire, si ce pont eût été enlevé par le maréchal Ney. Toutefois, le bataillon des tirailleurs de Cadix, fort d'environ 800 hommes, commandé par le lieutenant-colonel de la Cruz-Mourgeon, ayant voulu se défendre dans Lerin, fut contraint de se rendre à discrétion.

Ce même jour, le maréchal Ney canonna vivement la ville de Logrono, et fit reconnaître les gués sur l'Èbre. Le général Pignatelli, commandant la division espagnole, intimidé par ces démonstrations, et surtout par l'arrivée du général Bonnet à Briones, évacua la ville pendant la nuit, et les Français y entrèrent le lendemain. Le général Castanos assure,

(1) Voir, à la Correspondance, les lettres de Ney à Jourdan (du 25 au 28 octobre 1808).

dans le mémoire dont nous avons déjà parlé, que le général Pignatelli n'avait que 8 mille hommes sous ses ordres. A la suite de cette expédition, qui rendait les Français maîtres des principaux passages de l'Èbre, le maréchal Ney resta à Logrono avec son corps d'armée; la division Morlot, du corps de gauche, à Lodosa; et les divisions Merle et Bonnet retournèrent au corps de droite.

Le général Castanos, apprenant les événements qui venaient de se passer, suspendit momentanément l'exécution de son projet d'envelopper l'armée française, et se disposa à soutenir l'attaque qu'il supposait devoir être dirigée contre lui. A cet effet, il laissa sur le penchant de la Sierra de Cameros 4 mille hommes aux ordres du comte de Cartoujale, pour observer les débouchés de Logrono et de Lodosa; une division fut chargée de garder le cours de l'Èbre depuis Alfaro jusqu'à Tudela, et il concentra le gros de son armée à Calahorra.

Sur ces entrefaites, ce général apprit l'arrivée de don Francisco Palafox, envoyé par la junte centrale en qualité de son représentant, pour aider et faciliter les opérations de l'armée. Bien que la présence de ce représentant, qui rappelait sans doute aux généraux le souvenir des représentants du peuple près les armées françaises, ne leur fût nullement agréable, le général en chef lui rendit compte néanmoins de la force de l'armée, que, suivant lui, on croyait généralement beaucoup plus nombreuse; il lui fit connaître la désorganisation d'une partie des troupes qui la composaient; il se plaignit du manque absolu

d'argent et de la disette des vivres, n'ayant pu, disait-il, obtenir qu'on établît des magasins et des hôpitaux, ni que l'intendant chargé de pourvoir à tous ces besoins rejoignît l'armée, au lieu de rester à Madrid pour attendre des fonds qu'on ne lui donnait pas. Il semble qu'un tel état de pénurie et de désorganisation, auquel le représentant du gouvernement n'avait aucun moyen de remédier, aurait dû faire sentir l'extravagance du plan d'opérations arrêté à Saragosse; mais il en fut autrement : *il fut décidé qu'on le mettrait à exécution aussitôt que le général Blake aurait enveloppé la droite des Français.*

Le moment était venu où tout allait changer de face. Napoléon, très-satisfait de la tournure des conférences à Erfurt, quittait Alexandre pour se diriger sur Paris, puis sur Bayonne, et prendre le commandement en chef de ses armées en Espagne.

Pendant que les généraux espagnols se concertaient sur leur plan d'offensive, les corps de la grande-armée, rappelés d'Allemagne, franchissaient journellement les Pyrénées. Le 4^{e} corps, aux ordres du maréchal Lefebvre, réuni à Durango, avait relevé les troupes commandées par les généraux Verdier et Merlin, rentrées aux divisions dont elles avaient été détachées. Ce corps d'armée était formé de la division du général Sébastiani, d'une division des troupes de la confédération du Rhin, sous les ordres du général Leval, d'une brigade de troupes bataves, du 5^{e} régiment de dragons, des hussards hollandais et des chevau-légers westphaliens. La

Digitized by Google

division d'infanterie polonaise n'était pas encore arrivée; la division du général Villatte (3^e^ du 1^er^ corps), dirigée également sur Durango, passa provisoirement sous les ordres du maréchal Lefebvre; les deux autres divisions d'infanterie du 1^er^ corps, aux ordres du maréchal Victor, ainsi que la division de cavalerie, vinrent remplacer à Murguia la division Merle. La belle division de dragons du général Milhaud fut cantonnée aux environs de Vittoria. Les régiments destinés à former le 6^e^ corps, dont le maréchal Ney devait prendre le commandement, filaient sur Pampelune par Tolosa; enfin la garde impériale se disposait à quitter Bayonne pour se rendre à Vittoria. Ainsi, au 30 octobre, non-seulement on n'avait plus rien à craindre, mais on était en mesure d'envelopper le général Blake dans la position qu'il s'obstinait à garder devant Durango. Le roi en avait le désir; il voulait qu'en même temps que le maréchal Lefebvre attaquerait de front, le maréchal Victor marchât sur Bilbao par la vallée d'Orosco, et que le maréchal Bessières se portât sur Valmaseda. Le succès était certain : l'armée du général Blake eût été détruite; mais l'Empereur annonçait qu'il arriverait très-prochainement; il désira trouver le 1^er^ corps réuni à Vittoria. Il voulait que les autres corps fussent organisés de suite, conformément à un décret en date du 7 septembre, ce qui rendait indispensables beaucoup de mouvements intérieurs pour faire passer des régiments d'un corps d'armée dans un autre. Enfin, il était facile de s'apercevoir que la plupart des maré-

chaux étaient d'avis de ne rien entreprendre avant l'arrivée de Napoléon. Le roi prit donc le parti d'ajourner l'exécution de ce projet, et fit prévenir le maréchal Lefebvre de rester sur la défensive.

Les choses en étaient là, lorsque ce maréchal, par une lettre datée de Durango le 31, *à huit heures du matin*, lettre qui ne parvint au quartier général *qu'à trois heures après midi*, annonça qu'il était attaqué, et qu'il allait faire repentir l'ennemi de sa témérité. Cette circonstance donna lieu de soupçonner Lefebvre d'avoir voulu battre le général Blake, pour retirer seul l'honneur d'une victoire. Quoi qu'il en soit, il engagea l'affaire avec l'ennemi. L'armée espagnole, attaquée de front par la division Sébastiani et menacée sur ses flancs par les autres divisions, opposa peu de résistance, et battit en retraite en assez bon ordre. La perte fut peu considérable; celle des Français insignifiante. Ceux-ci entrèrent le lendemain à Bilbao. L'affaire étant engagée, il s'agissait de profiter du premier avantage. Le maréchal Lefebvre reçut l'ordre de marcher sur Valmaseda; le maréchal Victor, celui de se porter sur Amurrio et de là sur Valmaseda, et de tâcher d'y arriver avant l'ennemi; mais ces ordres ne furent pas exécutés. Le maréchal Victor resta à Amurrio, dans la croyance que l'ennemi était en fuite et Valmaseda évacué. Le maréchal Lefebvre resta à Bilbao, et se borna à envoyer la division Villatte à Valmaseda, où elle entra le 4 novembre. Ayant été attaquée et surprise le lendemain par des forces supérieures, cette division fut obligée de revenir sur Bilbao avec perte d'en-

viron 300 hommes. Le général Blake rallia ses troupes, et reprit position sur les hauteurs de Guênès. Le même jour, le maréchal Bessières fit avancer son infanterie au delà du défilé de Pancorbo, et poussa sa cavalerie jusqu'à Briviesca. Le maréchal Ney remit au général Dessolles le commandement des troupes qui occupaient Logrono, et se rendit à Pampelune pour réunir et organiser le 6e corps, dont le commandement lui était confié. Les choses étaient en cet état, lorsque l'Empereur arriva à Vittoria (5 novembre, à huit heures du soir), et prit la direction des opérations. Il était temps que sa main puissante, seule capable de maintenir dans le devoir des hommes déjà trop haut placés, vînt rappeler les maréchaux aux principes d'une discipline plus exacte. Il fit témoigner son mécontentement au maréchal Lefebvre de ce qu'il avait engagé une affaire aussi sérieuse sans en avoir reçu l'ordre; et au maréchal Victor, de ce qu'il n'avait pas exécuté les ordres du roi, et avait laissé la division Villatte de son corps d'armée aux prises avec toute l'armée ennemie.

Napoléon, avant de quitter Paris, avait fait l'ouverture de la session du corps législatif (25 octobre). Dans le discours qu'il prononça à cette occasion, il évita de parler des efforts que faisaient les Espagnols et les Portugais pour se soustraire à ses lois; il attribua uniquement aux Anglais la résistance que ses armées éprouvaient dans la Péninsule : « Une « partie de mon armée, disait-il, marche contre « celles que l'Angleterre a *formées* ou *débarquées* « dans les Espagnes. C'est un bienfait particulier de

« la Providence, qui a constamment protégé nos « armes, que les passions aient assez aveuglé les « conseils anglais pour qu'ils renoncent à la pro- « tection des mers, et présentent enfin leur armée « sur le continent. »

Annonçant ensuite de prompts et rapides succès, il ajoutait : « Je pars dans peu de jours, pour me « mettre moi-même à la tête de mon armée, et, « avec l'aide de Dieu, couronner dans Madrid le « roi d'Espagne, et planter mes aigles sur les forts « de Lisbonne. » Et, afin de faire taire les doutes qui auraient pu s'élever sur l'accomplissement de cette prédiction, il rappelait son entrevue avec l'empereur de Russie dans les termes suivants :

« L'empereur de Russie et moi, nous nous som- « mes vus à Erfurt. Notre première pensée a été « une pensée de paix : nous avons même résolu de « faire quelques sacrifices pour faire jouir plus tôt, « s'il se peut, les 100 millions d'hommes que nous « représentons, de tous les bienfaits du commerce « maritime. Nous sommes d'accord et invariable- « ment unis, pour la paix comme pour la guerre. »

Napoléon était alors bien convaincu de l'invariable union d'Alexandre avec lui; il voulait que l'Europe n'ignorât pas cette alliance, persuadé que rien ne pouvait contribuer davantage à forcer le cabinet de Vienne à une grande circonspection. Et cependant six années n'étaient pas encore écoulées, que l'empereur de Russie était l'agent principal, l'âme de la coalition dirigée contre *lui* personnellement, bien plus que contre la France.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE DEUXIÈME

MM. Azanza et Urquijo à Joseph. Paris, 22 août 1808.

« Sire, l'ambassadeur de Votre Majesté dans cette cour nous dit hier avoir reçu des dépêches du ministre plénipotentiaire résidant à Constantinople; et jugeant qu'on y rendait compte à Votre Majesté de la nouvelle révolution dont cette capitale a été le théâtre, nous manifestâmes à l'ambassadeur qu'il conviendrait de les expédier à Votre Majesté par un des quatre courriers de cabinet qu'il nous dit être arrivés ici de Rome. Cette révolution de Constantinople, que la cour de France, à ce qu'on nous assure, n'avait point prévue, ne laissera pas que d'augmenter les inquiétudes que lui donnaient les anciens projets de la Russie, que cet événement va faire renaître. Mais rien de cela, ni même la méfiance qui existe entre le cabinet des Tuileries et celui de Vienne, ne nous paraissent capables d'altérer les dispositions ni les mesures prises pour la pacification de l'Espagne : au contraire, nous avons entendu dire que c'est l'objet que Sa Majesté l'Empereur a le plus à cœur; et peut-être la reconnaissance de Votre Majesté pour le souverain d'Espagne sera-t-elle un des moyens qu'adoptera l'Autriche

pour éviter une prochaine rupture avec la France. Il est possible que l'Empereur y comptât lorsqu'il nous donna à entendre qu'il espérait que cette reconnaissance aurait bientôt lieu.

Nous nous sommes entretenus avec le prince de Bénévent, qui est arrivé de Valençay samedi dernier; et, après nous avoir dit qu'*il ne sait rien des affaires d'Espagne, et qu'il n'y a eu d'autre part que celle d'avoir soin du prince des Asturies et des infants don Carlos et don Antonio* (1), et de tout faire pour leur rendre aussi agréable qu'il est possible leur séjour dans sa maison, il a ajouté que Leurs Altesses ont mis toute leur confiance dans l'Empereur, et ne songent nullement qu'il puisse leur venir aucun bien par ailleurs, ni ne prennent aucune part dans les affaires d'Espagne, qu'il croit leur être inconnues. »

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 10. Je crains que le courrier porteur de celle du 9 n'ait été tué par les insurgés; je serais fâché que cette dépêche fût passée à l'ennemi. **Jos. à Nap. Briviesca, 23 août 1808.**

J'ai peine à concevoir comment Votre Majesté peut avoir assez peu de connaissance de mon caractère, pour penser que ce sont les généraux et non moi-même qui décident les événements importants. *C'était l'avis de tout le monde;* mais c'est moi seul qui ai cru devoir évacuer Madrid; qui,

(1) M. Thiers explique la conduite de Talleyrand dans les affaires d'Espagne : nous dirons donc seulement que cette conduite fut en contradiction formelle avec les paroles dites à MM. Azanza et Urquijo.

arrivé à Aranda, ai cru devoir quitter la ligne du Duero; qui, arrivé à Burgos, ai décidé contre vent et marée de ne point quitter Burgos; qui viens de m'y rendre de ma personne, pour prouver à ceux qui pensaient autrement que je n'ordonnai pas des choses ridicules, en voulant que l'on tînt à Burgos. C'est moi qui ai dû placer les diverses divisions de manière à ce qu'elles pussent vivre, et assez rapprochées pour qu'elles fussent réunies avant l'arrivée de l'ennemi. J'aurai vingt-quatre heures pour faire mes dispositions, et réunir 30 mille hommes sur un seul point.

Je n'ai pas cru devoir garder la ligne du Duero, parce que je n'ai pas voulu abandonner le corps de Saragosse.

J'ai voulu battre l'ennemi à Bilbao; je veux le détruire à Logrono ou à Calahorra avant de me porter en avant avec 40 mille hommes, en laissant dans ces provinces, ainsi châtiées et désarmées, 15 mille hommes. Il fallait que je fusse voisin du temps où des renforts doivent arriver de France; je pense que, dans les premiers jours du mois prochain, ce temps sera arrivé.

Votre Majesté ne rend pas justice à son frère lorsqu'elle pense qu'il n'y a pas une tête ici : je ne manque ni de tête ni de cœur; et quand je serais pétri de boue, j'ai trop vécu près de vous pour manquer de tête et de cœur.

Le major général (1) ne me traite pas non plus

(1) Berthier.

en roi. L'adversité élève les hommes de ma trempe, et Alexandre traitait mieux ses ennemis vaincus. Je n'ai aucun reproche à me faire : *humble, s'il le faut dans la prospérité, j'aurai, dans la position où je suis, la fierté d'un homme*. Écrire au général Belliard, au maréchal Bessières, au général Monthion, que Votre Majesté désapprouve mes opérations passées, c'est m'ôter la confiance dont j'ai besoin pour mes opérations à venir. Écrire à tout le monde ce qui ne doit être dit qu'au chef, c'est ôter à l'autorité l'ensemble et le nerf non moins nécessaires à l'armée que dans le gouvernement.

Rien ne prouve encore que je n'aie pas fait tout ce que j'ai dû faire. Quels sont ceux qui se plaignent ? Les lâches qui quittent ou veulent quitter l'armée.

L'armée n'est pas démoralisée : non, Sire, j'ai parcouru tous les camps, j'ai vu tous les soldats ; ils sont remis de leurs fatigues, pleins de santé et du désir d'aller en avant ; ils jugent assez bien les événements, voient que c'est bien moi qui les commande, et ne m'en trouveront pas indigne. »

Jos. à Nap. Miranda, 24 août 1808.

« Sire, je n'ai d'autres nouvelles du Portugal que la lettre interceptée ci-jointe (1).

Palafox s'est réuni aux insurgés de Valence ; il marche sur Tudela. Le maréchal Moncey est ce soir à Logrono avec une forte division ; il fera demain sa jonction avec le général Lefebvre.

Le maréchal aura sous ses ordres 18 mille hom-

(1) Sans importance.

mes; je ne pense pas que les insurgés soient 25 mille.

Le projet de l'ennemi était évidemment d'insurger les provinces d'au delà de l'Èbre; j'espère qu'il échouera sur notre gauche, comme il a échoué sur notre droite.

Jos. à Nap. Miranda, 25 août 1808.

« Sire, je reçois la première lettre en chiffres que Votre Majesté m'a fait adresser; ses dispositions seront exécutées.

Les avis des espions sont aujourd'hui qu'un corps de 20 mille hommes est à Reynosa; j'y ai envoyé; que les 20 à 30 mille hommes qui étaient à Tudela font mine de se porter sur Pampelune; que Castanos marche par Siguenza sur Saragosse. Il n'y a de probable que la marche de 30 mille hommes de Tudela. Le maréchal Moncey est aujourd'hui sur leurs traces avec l'ancien corps de Verdier et une de ses divisions.

Il y a beaucoup de division à Madrid parmi les chefs et les divers conseils et juntes des provinces (1). L'Espagne est inondée de pamphlets dans l'esprit anglais, et d'écrits où chaque écolier donne des lois à son pays; toutes les idées de 89 et de 93 sont aujourd'hui développées dans toutes les classes. Dès que le maréchal Moncey aura terminé son opération, je me porterai à Burgos, ou dans une position parallèle. Cette ville est occupée par l'armée. »

(1) Voir à ce sujet les deux lettres de Palafox, en date du 21 septembre 1808 (de Saragosse).

« Monseigneur, quoique arrivé à l'armée depuis quelques jours, je n'ai point encore eu l'honneur de rendre à Votre Altesse aucun des comptes que le chef de l'état-major général est en usage de lui rendre, parce que, avant tout, je désirais prendre connaissance de la situation de l'armée et de sa position. Quoique Votre Altesse connaisse l'une et l'autre par les rapports qui lui ont été adressés par M. le général Belliard, je crois néanmoins devoir lui rappeler que cette armée a besoin de recevoir de grands secours pour la mettre en état d'agir avec succès. Jourdan à Berthier. Quartier-général, 25 août 1808.

L'armée vit au jour le jour avec la plus grande difficulté, par le moyen de réquisitions; le pays est épuisé, et Sa Majesté s'est trouvée dans la nécessité de disséminer l'armée beaucoup plus qu'elle ne l'eût désiré, afin de pouvoir la faire vivre.

Les moyens de transport sont absolument nuls; le pays n'offre aucune ressource en ce genre.

Le matériel des ambulances est presque nul. Le personnel a besoin d'être réorganisé.

L'armée est absolument dénuée de magasins; elle est sans effets d'habillement et d'équipement. Tout son avoir consiste en 3 mille paires de souliers, 1,300 pantalons, et 1,700 chemises.

Le matériel de l'artillerie est en fort mauvais état; une grande partie des voitures sont hors de service. »

« Sire, j'attends le résultat des opérations du maréchal Moncey pour changer mon quartier-général, Jos. à Nap. Miranda, 26 août 1808.

Digitized by Google

et porter en avant les deux corps d'armée qui s'organisent actuellement, dont l'un sera commandé par le maréchal Ney, et l'autre continuera à l'être par le maréchal Bessières.

J'ai donné les ordres pour que l'on fît tous les approvisionnements possibles en vivres et munitions. »

Nap. à Jos. Saint-Cloud, 27 août 1808.

« Mon frère, les cours du Nord vous ont reconnu. Dix mille hommes de la grande-armée sont arrivés à Mayence. Avant le mois de janvier, vous en aurez 100 mille, et dans toute l'Espagne il n'y aura pas un seul village insurgé. Envoyez le duc de Frias comme votre ambassadeur à Paris : je l'y recevrai avec la plus grande solennité. Envoyez des lettres de créance à Pardo, à Saint-Pétersbourg : l'empereur de Russie le désire beaucoup. Envoyez un grand d'Espagne à Paris, pour l'ambassade de Vienne : il attendra mes ordres pour partir. Nommez votre ministre en Danemark : n'ayez aucune inquiétude. *J'ai reçu votre lettre de Burgos du* 9, *et un duplicata de la même lettre* (1). »

Jos. à Nap. Miranda, 27 août 1808.

« Sire, le maréchal Moncey m'écrit du 26, de Logrono, que l'ennemi est au nombre de 30 mille hommes à Tudela; je voulais qu'il fût déjà attaqué. Je m'y porte moi-même demain. Ce corps doit être

(1) C'est la seule réponse de Napoléon à cette importante lettre de Joseph du 9 août. Il est à remarquer que c'est habituellement ainsi qu'agissait l'Empereur, lorsqu'il ne voulait pas donner satisfaction à son frère.

détruit sous peu, et pour cela il ne faut pas lui donner le temps de se retrancher, ni de s'augmenter; il doit être détruit avant que notre droite et notre centre ne soient menacés par des forces supérieures; j'espère en avoir bientôt fini, et être à même de me porter en avant après. Je laisse le maréchal Bessières avec 25 mille hommes; dans tous les événements possibles, nous nous réunirons dans les plaines qui sont entre Vittoria, Salvatierra et Miranda; dans cette situation, nous pourrions avec avantage combattre l'ennemi, s'il était assez fort pour se présenter dans la plaine. J'espère réussir dans l'entreprise dont je m'occupe actuellement, et le succès me mènerait sur le Duero, où je serai rejoint par le maréchal Bessières. »

« Sire, je couche ici ce soir avec une forte division de troupes d'élite. J'envoie à Votre Majesté copie de la reconnaissance faite par M. le général Lefebvre; Votre Majesté jugera sans doute devoir récompenser le major des lanciers polonais (1). Demain, je verrai à Logrono le maréchal Moncey. Le corps ennemi pouvant être renforcé par celui de Palafox et par des paysans, Valladolid, Palencia et Lerma étant tranquilles, je me suis décidé à agir d'une manière décisive sur ce corps de Tudela, et de l'écraser s'il attend, de le disperser s'il fuit, et, dans

Jos. à Nap. Cenicero, 28 août 1808.

(1) La reconnaissance dont il est ici question est le combat de cavalerie d'Alfaro, dans lequel les lanciers polonais, au nombre de trois cents, sous les ordres du général Lefebvre, après avoir traversé l'Èbre, mirent en fuite un gros corps de troupes des armées d'Aragon et de Valence.

tous les cas, de mettre l'ennemi à sa place et connaître le pays.

Je me porte bien, et je suis content des troupes et des généraux. »

Jos. à Nap. Logrono, 29 août 1808.

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 23. Elle voit que je suis dans ses principes ; je fais attaquer l'ennemi où il se présente, et je me porte moi-même à sa rencontre; je fais mes dispositions, et si le corps qui est à Tudela attend, je ne doute pas d'un bon résultat.

Je n'ai pas de nouvelles que l'ennemi fasse aucun mouvement rapproché sur le centre ni sur notre droite. »

Nap. à Jos. Saint-Cloud, 31 août 1808. (4 heures du matin.)

« Mon frère, je désire que vous me fassiez donner tous les cinq jours l'état de situation de l'armée d'Espagne par le maréchal Jourdan, major général, et que tous les jours il écrive trois ou quatre pages pour rendre compte de tout. Depuis que Belliard a été remplacé par lui, je ne sais rien de l'armée. Je n'ai pas de situation depuis le mois de juillet. Conformez-vous au présent ordre, et faites-le exécuter. »

Jos. à Nap. Logrono, 31 août 1808.

« Sire, je n'ai rien d'important à mander à Votre Majesté. Tous les services vont passablement. Je presse mes opérations ; je n'ai aucune nouvelle de la droite, où je désire retourner dès que j'aurai terminé ici. »

Nap. à Jos.

« Mon frère, je vous ai mandé qu'un ministre espa-

gnol devait être envoyé à Paris. M. de Frias est très-propre à cette mission. Je ne veux point de M. de Mazaredo. Il me faut un grand seigneur, et dans le système actuel. Envoyez M. de Frias dans le plus court délai. » Saint-Cloud, 1er sept. 1808.

« Mon frère, je vous envoie une note sur l'état de l'armée d'Espagne, qui prouve qu'à votre quartier général on ne connaît pas l'état de l'armée. Vous trouverez également ci-joint l'état des corps qui sont aujourd'hui en Espagne, sans compter les corps de Catalogne. Faites-vous rendre compte où se trouvent les différents détachements, et procurez leur réunion. La division Frère est composée de trois bataillons de la 2e légion de réserve; le 4e bataillon est au corps du maréchal Bessières, faisant partie des régiments snpplémentaires. Il faut le réunir aux trois premiers. Le 5e bataillon est à Bayonne; il faut le faire revenir. Par ce moyen, la division Frère aura cinq bataillons de la même légion, formant 4 mille hommes, ce qui est toujours avantageux pour la comptabilité et pour le bien du corps. En général, travaillez à réunir tous les corps, à faire rejoindre tous les détachements. Vos soins sont nécessaires pour réorganiser l'armée. Je vous recommande de veiller à ce que l'on envoie tous les cinq jours la situation de l'armée, afin de voir les progrès de l'organisation. » Nap. à Jos. Saint-Cloud, 1er sept. 1808.

« L'état de situation de l'armée d'Espagne, au 15 août, est rempli d'erreurs. Observations sur l'état de situation de l'armée d'Espagne au 15 août 1808.

Au lieu de 315 Polonais à cheval de la garde, il est de fait qu'il y en a au moins 800. Si on les

laisse sur les derrières, c'est un malheur; il faut les réunir.

Lorsque la garde s'est trouvée moitié à Miranda, moitié à Burgos, c'est que les événements le voulaient ainsi; mais elle a dû, depuis, être réunie. Il faut que la garde impériale reçoive l'ordre de se réunir tout entière autour du roi à Miranda, hormis les Polonais à cheval de la garde, qui pourront être donnés tous au maréchal Bessières.

Par ce moyen, il restera pour la garde du roi six bataillons de fusiliers, formant 3 mille hommes d'infanterie, un millier de chevaux, et 500 hommes d'artillerie attelant 15 pièces de canon. Il est d'autant plus important de former ainsi cette division, que, l'Empereur arrivant au quartier général, le maréchal Bessières peut être loin de l'endroit où il se trouvera.

Le corps du maréchal Bessières se trouvera par là diminué de près de 2 mille hommes d'infanterie, et de 3 à 400 hommes de cavalerie : pour lui restituer cela, on peut lui envoyer le 26e régiment de chasseurs, formant 400 hommes à cheval, qui, avec les 10e et 22e de chasseurs, et tous les Polonais de la garde, lui feraient 2 mille chevaux.

Pour l'infanterie, on peut lui donner le 2e et le 12e régiment d'infanterie légère, ou le 43e et le 51e de ligne, ce qui fera plus que compenser sa perte.

Il est très-important que toute la garnison soit réunie avec ses ambulances, ses administrations et ses ordonnateurs; et d'autant plus important que 5 à 6 mille hommes de la garde vont se mettre en

marche, et qu'ils auront besoin de trouver des administrations pour faire corps. On nommera au corps du maréchal Bessières un ordonnateur.

Le 2e régiment d'infanterie légère n'est porté, dans l'état de situation, qu'à 800 hommes; le 3e bataillon et différents détachements n'y sont pas portés. Il est essentiel de préciser que les 750 hommes du même régiment, arrivés depuis peu à Bayonne, y soient réunis. Le 3e bataillon rejoindra les deux premiers, et le détachement sera incorporé de manière que les anciens soldats et les nouveaux soient mêlés; ainsi, au lieu de 800 hommes, ce régiment sera porté à 2 mille.

Le 12e d'infanterie légère sera rejoint par son 3e bataillon; mais il y a encore un détachement resté en arrière, qu'il faut faire rejoindre. Ces deux régiments offriront présents sous les armes 3,600 hommes et 6 bataillons. Si le roi garde ces deux régiments pour réserve, cela fera avec la garde douze bataillons, et près de 6 à 7 mille hommes de choix. Peut-être serait-il meilleur de la donner au maréchal Bessières.

Le 14e provisoire a un bataillon au corps du maréchal Bessières, et trois au corps de Saragosse; il faut faire en sorte de les réunir.

Le 4e d'infanterie légère n'est porté que pour 1,000 hommes au corps du maréchal Bessières; cependant ce régiment a 900 hommes à Vittoria, et plus, en arrière. Il faut les faire rejoindre; alors ce régiment se trouvera à 1,900 hommes.

Le 15e de ligne n'est porté que pour 1,000 hom-

mes; cependant il a 450 hommes en arrière : il faut les faire rejoindre, ce qui portera cette brigade de 3,000 à 3,500 hommes.

Le 14ᵉ et le 43ᵉ de ligne, qui sont au corps de Saragosse, sont entièrement oubliés dans l'état; c'est un oubli un peu considérable. Le 14ᵉ de ligne doit avoir aujourd'hui près de 2 mille hommes, si l'on y joint les 160 hommes qui sont à Vittoria, et les hommes arrivés depuis à Bayonne, et ceux provenant d'un régiment provisoire; ces deux régiments oubliés dans l'état, qui font partie du corps de Saragosse, augmentent donc la force de plus de 4 mille hommes, si l'on réunit tous les détachements.

Le 43ᵉ et le 51ᵉ ne se trouvent pas compris dans l'état; cependant, au 15 août, ces régiments avaient passé la Bidassoa. Le 26ᵉ de chasseurs ne s'y trouve pas non plus compris. Quant au 9ᵉ de dragons, au 55ᵉ et au 36ᵉ, ils n'étaient pas arrivés à cette époque. Ces quatre régiments, avec les détachements qui y arrivent, augmentent l'armée de plus de 6 mille hommes.

Dans l'état, les détachements des légions de réserve qui sont à Saint-Sébastien, à Vittoria, etc., etc., ne se trouvent pas compris, non plus que les deux bataillons de marche de Portugal.

Cet état de situation fait voir une armée qui n'est dans la main de personne, et qui n'est pas connue; de sorte qu'au lieu de 53 mille hommes portés dans cet état, il est certain qu'il y a à l'armée d'Espagne, c'est-à-dire en y comprenant ce qui est à

Saint-Sébastien, Pampelune, Bilbao, Vittoria, plus de 63 mille hommes présents sous les armes.

Le corps de Catalogne est porté pour 11 mille hommes; mais la division Reille et la division Chabran n'y sont pas comprises, ce qui peut être évalué à 12 mille hommes. Il en résulte qu'il y a à l'armée d'Espagne 83 mille hommes.

Il est essentiel que le général Belliard, 1° fasse rejoindre les régiments provisoires; 2° que les bataillons de marche, hormis les détachements en Portugal, qui comptent à cette armée, soient réunis, et que les détachements aillent rejoindre leurs régiments. »

« Sire, je comptais me porter aujourd'hui sur Tudela, où l'ennemi s'était beaucoup renforcé, et d'où il menaçait la Navarre. J'espérais pouvoir le détruire avant de retourner au centre de l'armée; mais j'apprends qu'il a évacué Tudela, et qu'il se retire en toute hâte sur Saragosse. D'un autre côté, le maréchal Bessières m'envoie un rapport du général Lasalle, en date de Burgos du 30, duquel il résulte que l'ennemi se dirige sur Burgos et qu'un corps de 28 mille hommes file sur la droite de Burgos. Si le rapport n'est point exagéré, cette armée, qui se trouverait sous le commandement du duc de l'Infantado, serait composée de 60 mille hommes, dont 5 mille de cavalerie. Jos. à Nap. Calahorra, 1er sept. 1808.

Je laisse ici un corps de 15 mille hommes aux ordres du maréchal Moncey, chargé d'inquiéter l'ennemi dans sa retraite, et de défendre la Navarre.

La garnison de Pampelune est de 4,500 hommes. J'ai fait mettre à la disposition de l'intendance de l'armée une somme de 500 mille francs pour pourvoir aux besoins les plus pressants des places de Pampelune et Saint-Sébastien. Je lui recommande la plus stricte économie; mais il est des objets qu'on ne pourrait se procurer qu'au comptant. »

Jos. à Nap. Logrono, 2 sept. 1808.

« Sire, j'ai écrit hier à Votre Majesté de Calahorra. La position des choses est la même aujourd'hui. Je reçois une lettre du général Dumas; il paraît que Votre Majesté trouve mauvais que je ne sois pas sur le Duero. *Si cela est, Votre Majesté n'a pas réfléchi que la présence de l'armée, où elle est, a pu seule contenir les provinces montueuses qui sont derrière nous.* Rien ne m'empêche d'être sur le Duero dans huit jours, si Votre Majesté le veut. Mais qui empêchera le soulèvement général de quatre provinces peuplées, guerrières, coupées de montagnes et de défilés, travaillées sur leurs deux flancs par les Anglais et par les Aragonais; provinces qui ont des populations entières dont l'unique métier est de faire des fusils, qui sont d'ailleurs tous les jours approvisionnées par la mer? Si j'avais reçu de France, depuis mon départ de Madrid, un secours qui eût pu contenir ces pays et garder les communications, je serais à Aranda et même à Madrid; car je conçois que 50 mille hommes peuvent y aller et s'y soutenir, s'ils ne sont pas abandonnés à eux-mêmes par les soulèvements des provinces qui séparent Burgos de Madrid, et Bayonne de Burgos.

J'ai donné ordre d'attaquer l'ennemi partout où il se présenterait, de ne pas souffrir qu'il se tienne à deux journées de marche. Je désire qu'un corps de 15 mille hommes puisse, de Vittoria, protéger les communications entre la France et Burgos et en imposer à ces provinces; et je désire plus que personne quitter la position que j'ai prise, que je tiens depuis un mois, *où l'armée s'est refaite, d'où l'ennemi a été châtié et les rébellions comprimées.*

Votre Majesté ne m'écrit plus; je ne sais pas si elle me boude. Je n'ai aucun reproche à me faire; mais son silence m'afflige; il n'est pas naturel : je ne sais à quoi l'attribuer. J'ai toujours écrit à Votre Majesté tout ce que je pensais et sentais, à découvert : je ne pense pas qu'il se soit rien passé dans moi qui n'ait pas dû vous être connu. »

« J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, Monsieur le Maréchal, vos deux lettres du 27 août. Nous nous attendons à apprendre la nouvelle que les ennemis auront été complétement battus à Tudela, position dont, comme nous, vous sentez toute l'importance. **Berthier à Jourdan, Paris, 2 sept. 1808.**

L'Empereur aurait préféré qu'on n'eût point évacué Madrid, et qu'on ne se fût point porté aussi en arrière ; mais, dans l'état des choses actuel, *il y aurait de l'inconvénient à ce que l'armée se portât en avant, puisqu'elle ne serait pas sûre de s'y maintenir, et qu'il est préférable qu'elle conserve ses positions en attendant les renforts qui mettront à même de reprendre l'offensive.* L'essentiel est d'em-

pêcher l'ennemi de s'approcher de votre ligne, de battre le pays au loin, de désarmer les provinces occupées par l'ennemi, ainsi que celles qui sont sur les derrières. Vous vous plaignez de ne pas avoir de nouvelles de l'ennemi; il est un moyen facile, c'est d'envoyer des partis en avant qui enlèvent, soit un curé, soit un alcade : en les questionnant avec adresse, on tire d'eux la vérité. Après les avoir conduits au quartier général et en avoir obtenu les renseignements qu'on désire, on les renvoie chez eux en les traitant bien.

Continuez, Monsieur le Maréchal, à me donner de vos nouvelles. »

MM. Azanza et Urquijo à Joseph. Paris, 2 sept. 1808.

« Sire, nous avons reçu avec la plus vive reconnaissance les lettres que Votre Majesté a daigné nous écrire en date des 23 et 25 du mois dernier, et nous y voyons avec bien de la satisfaction que Votre Majesté continue à jouir d'une bonne santé, malgré les incommodités et les fatigues auxquelles elle est exposée. Nous ne doutons point que Votre Majesté n'envisage avec la plus grande douleur les désastres dont l'Espagne est menacée, par l'obstination des gens qui ne veulent pas connaître les véritables intérêts du royaume; mais du moins personne n'ignorera que Votre Majesté a fait et fait encore tout ce qui est humainement possible, pour éviter de tels malheurs à ses sujets. Le jour viendra où ils reconnaîtront les bienfaisantes intentions et la bonté paternelle de Votre Majesté, et ils y correspondront par des témoignages de reconnaissance et de fidélité

qui rempliront de contentement le noble cœur de Votre Majesté.

Un courrier de cabinet, qui fut expédié de Bayonne avec des dépêches pour plusieurs cours du Nord, arriva hier dans cette capitale. Il portait un paquet adressé à don Pedro de Cevallos. Sa Majesté l'Empereur a voulu que nous l'ouvrissions, pour voir ce qu'il annonçait d'important. Il renfermait les cinq lettres originales que nous joignons à ce pli. Nous en avons traduit trois pour que Sa Majesté Impériale en prenne connaissance. Deux d'entre elles donnent les détails de l'insurrection des troupes espagnoles (1) en Danemark; et une autre rapporte que cette cour, à la nouvelle de l'élévation de Votre Majesté au trône d'Espagne et des Indes, a témoigné son empressement à la féliciter aussitôt qu'elle en aurait reçu la communication officielle qu'on lui a commencée. Les deux autres lettres n'ont pas été traduites, parce qu'elles ne traitent que d'affaires ordinaires que nous n'avons pas jugées dignes d'occuper l'attention de Sa Majesté Impériale.

Nous remettons à Votre Majesté les traductions des trois lettres et les extraits des deux autres, pour qu'elle s'instruise facilement de leur contenu.

Le duc de San-Carlos et don Juan de Escoiquiz arrivèrent avant-hier au soir de Valençay. Nous croyons que l'objet de leur voyage est le même que celui de don Pedro Macanaz, et dont nous donnons connaissance à Votre Majesté dans notre lettre du 19

(1) Voir ces lettres à la note D' du volume quatrième.

du mois dernier. Nous ne les avons pas vus encore; mais si, à notre première entrevue, ils nous disent quelque chose qui puisse intéresser Votre Majesté, nous ne manquerons pas de lui en faire part. »

Jos. à Nap. (Haro, 3 sept. 1808.) « Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 27. M. de Frias va partir; les lettres de créance pour M. del Pardo vont être expédiées. Le prince de Mazerano pourrait être envoyé à Vienne; il se trouve déjà à Paris. Le maréchal Ney arrive à l'instant ici; avec lui, le général Maurice Mathieu.

Il est indispensable que Votre Majesté ouvre un crédit à l'intendant de l'armée, sur la caisse du payeur. Je n'ai pas de fonds à ma disposition; les provinces soumises sont les provinces privilégiées (1); elles nourrissent l'armée; elles fournissent par là beaucoup plus qu'elles ne doivent, je suis même obligé de leur donner quelques secours de temps en temps. De l'emprunt de France, je n'ai eu que deux millions à ma disposition; le reste était mangé d'avance avant mon arrivée, et il a fallu payer tout ce que l'on devait pour dépenses courantes.

J'ai à ma charge le corps diplomatique, quelques troupes, ma garde comprise, les ministres, les administrations, ma maison, tous les malheureux sortis de chez eux.

Votre Majesté doit concevoir qu'on ne va pas loin avec deux millions. Pour les approvisionne-

(1) Joseph entend par provinces privilégiées celles qui avaient conservé les *fueros*.

Digitized by Google

ments de siége de Pampelune et Saint-Sébastien, l'intendant demande un million. J'avais ordonné, attendu l'urgence, un payement de cinq cent mille francs : le payeur refuse de payer; cependant il n'est pas de dépense plus urgente, la sûreté de ces places en dépend. »

« Sire, le maréchal Moncey a à ses ordres 16 mille hommes, outre la garnison de Pampelune. Il a Tudela et Logroño à garder. Le corps du maréchal Ney se forme. Je n'attends plus que les 55e et 36e, et l'arrivée de la division Sébastiani à Bayonne, pour me porter en avant. L'armée est bien refaite et reposée, l'artillerie en bon état (1). Burgos n'a pas été évacué; les tentatives de l'ennemi sur nos ailes n'ont eu aucun effet : il est évident *qu'il en eût été autrement, si je fusse resté sur le Duero*. Qui aurait réprimé les mouvements de la Biscaye et de la Navarre ? Qui aurait arrêté les efforts de l'ennemi sur Tudela et Bilbao, ceux qu'il fait encore aujourd'hui à Reynosa, et qui vont être réprimés ? Jos. à Nap. Haro, 4 sept. 1808.

Aujourd'hui j'ai gagné du temps, et bientôt je vais être en mesure de faire tout ce que veut Votre Majesté. Je suis content de penser que toutes ces observations que Votre Majesté fait à quatre cents lieues de distance, je les ai faites ici. Le maréchal Jourdan a toujours eu la même opinion que moi; il est aussi content que Votre Majesté voie de si loin ce que nous avons le mérite de voir sur les lieux. Il

(1) En se reportant à la lettre de Jourdan à Berthier, en date du 25 août, on voit que Joseph n'avait pas perdu son temps.

faut bien que c'en soit un, puisque tout le monde ne le partage pas. J'aime à convenir, Sire, que dans le premier moment je n'avais pas senti toute l'importance du point de Tudela; j'ai voulu y marcher moi-même pour en chasser l'ennemi, ce qui a été heureusement exécuté. Si Votre Majesté continue à me faire envoyer des notes comme elle fait par le général Bertrand, je ne tarderai pas à faire de grands progrès; la conviction d'une vérité démontrée est féconde en heureux résultats. J'espère que tout ira selon les désirs de Votre Majesté. »

Jos. à Nap. Miranda, 5 sept. 1808.

« Sire, il n'y a rien de nouveau dans l'armée. Les brigands se multiplient sur les derrières de l'armée: j'ai pris des mesures propres à les détruire; on les poursuit vivement. Quelques-uns ont été pendus sur les grandes routes.

Les ministres du trésor et de l'administration de la guerre écrivent que je ne dois disposer de rien sur la caisse de l'armée; que toutes les dépenses, hors la solde, sont à la charge de Sa Majesté Catholique. Il y a dans ces mots une grande déraison ou une amère dérision. *Sa Majesté Catholique n'a pas de royaume, elle ne peut pas avoir de contribution, ni de trésor.* Le peu qui est arraché aux provinces soumises, au delà de l'énorme charge de la subsistance de l'armée, ne suffit pas aux besoins les plus pressants de la personne du roi, de ses ministres intérieurs et extérieurs, etc. Je ne puis pas donner ce que je n'ai pas; je ne me suis pas refusé de donner, lorsque j'étais à Naples, tout ce que

j'avais; je donnerai ce que j'aurai, quand j'aurai les revenus de l'Espagne. Jusque-là, je ne puis que dire à Votre Majesté qu'elle doit faire ouvrir à l'intendant général, ou au major général, un crédit pour tous les besoins de l'armée, hormis *le pain, le vin, la viande, le bois,* que fournissent les provinces au delà de l'Èbre et la Castille occupée »

« Mon frère, j'ai reçu votre lettre du 1er septembre. Il est malheureux que le maréchal Moncey ait laissé échapper l'armée de Montijo, qui n'était qu'un ramassis de mauvaises troupes dont il devait faire justice. Je suppose que vous avez donné l'ordre de fortifier Tudela, et d'établir des redoutes sur les hauteurs voisines de la ligne d'opérations sur Pampelune. Si l'on agissait autrement, ce serait méconnaître l'importance dont est cette place sous tous les points de vue possibles. **Nap. à Jos. Saint-Cloud 7 sept. 1808.**

L'évacuation de Tudela est un malheur, puisqu'elle a fatigué l'armée sans motif. Vous sentez bien que je souffre de tout ce qui se passe en Espagne; mais une entrevue que je dois avoir avec l'empereur de Russie, et qui est fixée au 26, m'oblige à partir pour la Saxe sous huit ou dix jours. Le major général vous envoie l'organisation de l'armée d'Espagne, que je viens d'arrêter en six grands corps (1). Si l'ennemi se tient en ligne devant vous à l'ouverture de la campagne, il faudra commencer par le battre; car il est à craindre qu'à l'arrivée de

(1) Voir cette organisation au texte du livre troisième.

l'armée il ne se retire sur Santander, et en balayant le royaume..... Il faudra commencer..... »

Jos. à Nap. Miranda, 7 sept. 1808

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 1er. Les états de situation de l'armée vont être envoyés exactement tous les cinq jours; j'en ai donné l'ordre, et je veillerai à ce qu'il soit exécuté. La réunion des corps est déjà opérée en grande partie. Toutes les mesures que Votre Majesté ordonnait à Paris s'exécutaient ici. La lettre de Votre Majesté a trouvé ce travail à son terme.

M. le duc de Frias va se mettre en route pour Paris en qualité d'ambassadeur. Le prince de Mazerano ne pourrait-il pas être envoyé à Vienne? »

Nap. à Jos. Saint-Cloud, 8 sept. 1808.

« Mon frère, j'ai reçu votre lettre du 3 septembre. Je n'approuve pas que vous vouliez envoyer le prince de Mazerano à Vienne. C'est une singulière politique que d'envoyer, pour ambassadeur en Autriche, un homme qui agira contre moi et contre vous. Il faut prendre un des Negrete, ou le fils de votre ministre des relations extérieures, ou quelque autre de cette classe, dont le sort soit intimement lié au vôtre; sans quoi, il faut n'envoyer personne. Il faut faire passer par les armes les cinq ou six individus qui ont été arrêtés à Bilbao par le général Merlin, surtout celui qui était désigné dans la proclamation de la junte pour commandant général. Si vous ne faites pas quelques actes de rigueur, ce sera à n'en jamais finir. Cela me paraît fort important. Il est bien singulier qu'on ménage tant la Navarre. Bilbao, la Biscaye et la Navarre doivent nourrir

l'armée : sans cela, comment veut-on que je fasse (1)? »

« Mon cher ami, vous êtes absolument le maître de faire part de ma lettre au conseil, ou de la réserver pour vous seul ; son objet intéresse également mes devoirs comme citoyen et comme votre ami. Urquijo au gouverneur du conseil de Castille. Paris, 8 sept. 1808.

La Russie et l'Autriche (2) ont reconnu le roi ; la première a renvoyé les lettres de créance de Ferdinand : je les ai vues et tenues dans mes mains.

L'Empereur, plus décidé que jamais, envoie journellement des troupes. A l'heure où je vous écris, 20 mille hommes entrent par Perpignan avec le général Saint-Cyr ; et cette armée-ci, qui compte dans ce jour 70 mille hommes de Frias à Tudela, n'attend qu'un renfort de 20 mille hommes pour marcher en avant. Or, ces deux armées de Catalogne et de l'Èbre, qui formeront un total de 150 mille hommes, ne sont que l'avant-garde d'autres 150 mille hommes qui viennent de Mayence à Paris.

Voilà des faits incontestables, et dont je suis bien certain ; et si d'autres me refusent cette justice, vous me rendrez celle de me croire incapable de prêter ma plume à des mensonges.

Ainsi, d'après la certitude où vous devez être de ce que, avant le milieu d'octobre, 300 mille hom-

(1) Joseph ne demandait pas de fonds pour la nourriture des troupes, mais seulement pour les munitions de guerre, l'équipement, le harnachement, la mise en état du matériel. Ceci ressort de toutes ses lettres, et notamment de celle du 5 septembre.

(2) L'Autriche ne reconnut Joseph qu'après la campagne de Wagram, en 1809, par le traité de Presbourg.

mes seront réunis en Espagne, je vous conjure de bien considérer les maux affreux que doivent causer leur entrée, leur passage et leurs opérations. Vous connaissez les conséquences de toutes conquêtes : ravage, bouleversement des fortunes, rapines, massacres. L'exemple de la Pologne et de l'Italie disent assez comment les plus riches revenus de l'Espagne, ainsi que ses titres, deviendront la récompense des généraux et des officiers français, sans compter les démembrements de territoires et le subside qu'exigera la France pour s'indemniser. Il est facile de prévoir ce que le trésor public, appauvri et épuisé par toutes ces pertes, pourra faire pour les traitements, l'intérêt de la dette, et les pensions. Je vous avoue que ce tableau affreux m'empêche souvent de dormir, et que je ne conçois pas comment la prudence du conseil ne le lui a pas laissé apercevoir. La crainte seule peut l'avoir engagé à se compromettre contre tout ce qu'il avait fait lui-même pendant trois mois, et à proclamer une véritable anarchie : car quel autre nom donner à un gouvernement établi au nom d'un prince qui y a renoncé, qui ne le veut pas, et qui, tant qu'il vivra, sera dans l'impuissance réelle de venir l'exercer? Enfin, il vous reste très-peu de temps pour opter entre la guerre ou la paix, la constitution ou la conquête, l'anarchie ou un roi, tel que vous ne pouvez vous refuser à reconnaître qu'est personnellement Joseph Napoléon.

Dieu veuille que vous soyez à même de profiter de l'avis sincère de ma tendre amitié, et de l'intérêt

que prendra toujours aux malheurs communs et individuels de la nation votre ami... etc. »

« Monseigneur, le tendre respect que m'a toujours inspiré, comme au monde chrétien, un pontife digne des premiers âges de l'Église ; ma conviction intime de ce que, si Votre Grandeur avait la même certitude que moi des maux affreux qui menacent notre malheureuse Espagne, elle emploierait tout son zèle pour les éviter ; la persuasion où je suis que nul autre dans le royaume ne peut exercer comme vous cette magistrature sublime de la vertu, que les rois ne peuvent ni donner ni ravir, et que la tempête politique dans laquelle nous sommes submergés obéirait à sa voix universellement respectée : tels sont, Monseigneur, les motifs qui m'engagent à m'adresser à vous. Urquijo à l'évêque d'Orense. Paris, 8 sept. 1808.

N'étant point personnellement connu de Votre Grandeur, il est possible qu'elle juge, par des rapports erronés, que le parti politique que j'ai embrassé lui rende suspects tous mes raisonnements, et qu'elle regarde comme ministérielle ou officieuse une démarche qui ne m'est dictée que par ma conscience, et par le plus pur intérêt.

Mais il n'est point de risques qui puissent m'arrêter lorsqu'il s'agit de ce que je regarde comme un devoir sacré ; et si mes efforts sont inutiles, du moins je n'aurai pas à me reprocher de les avoir négligés.

Ce n'est point, Monseigneur, le premier ; je pourrais prouver avec quelle prévoyance et quelle éner-

gie j'avais tâché de conjurer les malheurs actuels, et jusqu'à quel point mes principes s'accordaient avec ceux que Votre Grandeur a développés dans ses lettres mémorables au conseil et à l'Empereur; en un mot, Votre Grandeur s'efforçait d'engager la magnanimité de Napoléon à se désister de son entreprise, et moi, longtemps auparavant, du fond de ma retraite, je lui avais fait parvenir tous les motifs capables de l'en détourner.

Mais nous n'en sommes plus là : l'Empereur a résisté à toutes ces considérations. D'un autre côté, les Bourbons, bien plus encore par leur lâche défection que par les actes matériels qu'ils ont signés, ont déchiré le pacte solennel qui les unissait avec nous, et nous ont rendu nos serments. Enfin, le conseil, faible mais seul organe de la nation, a revalidé tous ces actes, gouverné et administré la justice pendant trois mois au nom des nouvelles autorités que lui-même avait reconnues et fait reconnaître.

Dans cet état de choses, quel a dû et doit être encore le devoir de tout homme sensé, de quiconque aime véritablement ses semblables et sa patrie? Votre Grandeur a laissé cette question indécise, et ma lettre tend principalement à ce que sa vertu et son autorité la décident.

Au moment où j'écris, 70 mille hommes effectifs remplissent les provinces ou occupent les bords de l'Èbre jusqu'à Tudela, et ils attendent un renfort de 25 mille qui commencent à arriver à Bayonne. D'un autre côté, 20 mille, aux ordres du général

Saint-Cyr, étaient arrivés à Narbonne pour renforcer les 30 mille qui se trouvaient en Catalogne; de façon qu'avant la fin de ce mois, 150 mille hommes complets et aguerris marcheront vers l'intérieur du royaume.

Votre Grandeur aura sans doute lu les maux qu'entraîne avec elle la marche des troupes même en pays ami; mais il est à croire qu'elle n'aura jamais vu par elle-même ce déchirant tableau, l'insolence ouverte de la force, et la vengeance même plus atroce peut-être de l'oppression.

Que Votre Grandeur juge du progrès de ce fléau, quand 130 mille hommes qui viennent à marche forcée des bords de la Vistule et du Niémen, et qui déjà sont à Mayence, inonderont la malheureuse Espagne, et y exerceront l'épouvantable droit de conquête!

Je sais que l'on révoquera en doute ces assertions; que l'on dira et répétera que la Russie et l'Autriche s'arment contre Napoléon; qu'il est dans l'impuissance d'envoyer de nouveaux renforts; et enfin qu'on répandra encore tous les propos qui ont égaré jusqu'à présent l'aveugle multitude. Mais Votre Grandeur connaîtra sans doute l'importance de ne rien hasarder dans un sujet aussi essentiel, et de ne pas compromettre, faute de nouvelles certaines et positives, le sang de tant de milliers d'hommes.

Je supposerai donc qu'après les avoir vérifiés, les faits que j'établis ici demeurent sans réplique.

Dans cette hypothèse, dépourvue du secours qu'elle aurait pu trouver dans les diversions du Nord, sur lesquelles elle comptait, l'Espagne seule

pourra-t-elle résister à ces 300 mille hommes? A quel prix de sang et de malheurs si elle osait le tenter, même en supposant, contre toute espèce de probabilité, qu'elle remportât la victoire!

Et si, comme il est beaucoup plus naturel de le croire, elle recevait le joug, l'exemple du Frioul, de Dantzick, de la Pologne et de l'Italie, ne nous présente-t-il pas entre autres maux les riches revenus de nos grands, ainsi que leurs titres, ceux de nos commanderies et de nos monastères, devenus la proie et la récompense des militaires français, et allant se consumer annuellement à Paris? Le même exemple doit nous faire craindre qu'indépendamment de ce cruel et constant tribut, la France n'exige de nous la cession de quelques provinces ou de quelques ports, et ce qu'elle appellera les indemnités de la guerre.

Telle est, Monseigneur, la peinture fidèle des effets inévitables d'une résistance malheureuse et impuissante.

Eh! sera-t-il donc possible que la nation entière, enivrée de vengeance, ne pense qu'à ses affronts et point du tout à ses intérêts, et qu'absorbée par ces sentiments des maux qu'elle a soufferts jusqu'à présent, elle ferme les yeux sur les malheurs bien plus grands qui la menacent?

Dans l'état d'exaltation auquel l'ont conduite quelques hommes égarés, il en est bien peu, peut-être, Monseigneur, êtes-vous le seul, qui puissiez la calmer, et présenter à la raison publique la décision des seules questions qui peuvent l'intéresser.

En effet, Monseigneur, la Providence, qui souvent fait jaillir le bien du sein des maux, nous offre encore les deux avantages les plus précieux auxquels puissent aspirer les hommes réunis en société, un bon roi et une bonne législation.

Le roi a déjà fait les seules preuves que reconnaissent l'histoire et la postérité, les lois et le bonheur et l'amour des peuples qu'il a gouvernés; et lorsque l'opinion publique, qui juge les souverains et les héros au milieu de leur pompe et de leurs trophées, proclame avec unanimité et indépendance la sagesse, les connaissances, la droiture et les qualités aimables de Joseph, certes il est difficile de récuser son témoignage.

Je suis trop ingénu pour dire que la constitution me paraisse également bonne dans toutes ses parties; mais je regarde comme autant de pas immenses vers l'amélioration de notre organisation sociale: le rétablissement des cortès, l'existence d'un sénat et d'un conseil d'État, les chapitres qui assurent la liberté individuelle, la suppression des priviléges, la diminution des majorats. Enfin, la meilleure de ces dispositions est celle qui assigne le terme et les moyens de corriger l'imperfection des autres.

Tacite, qui vécut plusieurs années sous ces monstres de Rome qui, au milieu de leurs fureurs, laissaient encore au sénat la décision des affaires les plus importantes, attribue la constante répression des barbares à cette seule influence de délibérations et de conseils: *Quod in commune consulunt.*

Votre Grandeur a vu parmi nous le progrès de ce régime barbare; elle a vu le conseil d'État devenu un vain simulacre, et le monarque dépouillé de tous les moyens de saisir la vérité dans la discussion des opinions contraires. Elle a vu les bureaux de nos ministres, érigés en tribunaux, disposer clandestinement de la liberté et de la propriété des citoyens, sans que l'âge, le sexe, les services, la plus éclatante vertu, les premières dignités de l'Église et de l'État, pussent préserver personne des passions d'un ministre.

Elle a vu les rênes de l'administration publique alternativement égarées et ralenties par les formules contentieuses de tribunaux qui croyaient gouverner en jugeant, ou brisées tumultueusement quand des ministres violents et ineptes les leur arrachaient. Et il ne faut pas dire que c'étaient là des abus et une contravention à nos lois, lorsque, depuis la formule qui institue les juges seulement pour le temps de la volonté du roi, et qui les dépouille ainsi de la sûreté et de l'indépendance qui sont leur attribut le plus essentiel, juges aux ordres qui supposent et déclarent les secrétaires d'État *oracula in voce viva principis*, notre législation tout entière est ou contradictoire, ou arbitraire, ou despotique.

Depuis l'établissement de ce despotisme et la suppression des assemblées nationales, nos champs incultes ou mal cultivés, nos peuplades tombant en ruine, la presque totalité de la nation déshéritée, et réduite à la misère et aux vices qu'elle produit,

accusent journellement un pareil régime : et vous, Monseigneur, vous, l'ange consolateur de tant de malheureux, vous n'aurez pu vous empêcher mille fois de méditer sur les causes de leur pauvreté.

Et c'est cependant pour perpétuer ce système absurde et destructeur, qu'une grande partie de la nation est armée par une frénésie qui aveugle chaque classe sur ses intérêts les plus évidents.

Les grands pensent bien plus à de vains droits qu'ils n'exercent pas, et à quelques tributs usurpés qu'ils peuvent perdre, qu'à la récupération des premiers avantages de l'homme et sans lesquels tous les autres lui sont inutiles, la propriété et la sûreté, par l'indépendance du despotisme ministériel dont ils ont été victimes. Ils ne pensent pas surtout à l'augmentation de la valeur que doit donner à leurs immenses possessions une législation mieux entendue.

Ce n'est pas à moi à dire à Votre Grandeur combien les intérêts temporels du clergé devraient peu influer sur ses intérêts politiques : mais y a-t-il quelque chose dans la constitution qui attente à ses priviléges ou à sa propriété ? N'est-il pas appelé à les défendre au conseil d'État, au sénat, et surtout dans les cortès ? Et si on lui demandait quelques sacrifices pécuniaires, qu'il réponde par un emploi de son superflu pareil à celui qu'en fait Votre Grandeur, et il n'entendra d'autres cris que ceux de l'admiration et de la reconnaissance.

Et que dirons-nous de ces magistrats qui, au lieu de célébrer l'extension, la dignité, l'indépendance,

rendues à leur auguste fonction de juges, semblent pleurer le funeste privilége de paralyser toutes les facultés vitales de l'État ?

Que dire de ce conseil qui, ayant craint de mourir en mai, comme si dans notre siècle il était possible d'égorger sur leurs chaises curules des magistrats fidèles à leurs devoirs et à leur conscience, a été le premier à compromettre la nation, et à présent la compromet plus cruellement encore par ses contradictions?

Que dire, enfin, de ce malheureux peuple que balayaient, comme la poussière, militaires, alguazils, gardes, et les derniers instruments de l'autorité; sur lequel retombaient exclusivement contributions, milices, et tout ce qui était charge et peine? Ce peuple qui gagne à présent tous les priviléges qu'on ôte aux autres classes, tout ce qui allége les fardeaux par une distribution plus égale, eh bien! il s'agite comme s'il était question de doubler ses chaînes. Il ne lui manquait plus que de se priver des meilleurs citoyens, en même temps que, sans doute pour donner plus de soldats à l'Empereur et pour nationaliser cette guerre, il brûle les marchandises françaises, et assassine vieillards, femmes, enfants, voyageurs sans défense, de cette nation; provoquant ainsi et légitimant presque les plus cruelles représailles.

Résumons, Monseigneur, cette triste mais sincère exposition. Il s'agit aujourd'hui de choisir :

Entre la guerre ou la paix;

Entre la conquête ou la constitution;

Entre les Indes ou l'Espagne, car je veux supposer que nous perdions les premières;

Entre un roi plein de sagacité et de lumières, juste et bon, ou l'anarchie; parce que tel est en substance le gouvernement nominal d'un prince qui est dans l'impossibilité physique de venir l'exercer.

Et si, comme on l'assure, les grands, le clergé et le peuple lui-même n'étaient que les aveugles instruments d'une secte impie qui a juré leur destruction, et qui, renouvelant parmi nous le délire atroce de Marat et de Robespierre, veut inonder les débris de l'autel et du trône du sang des meilleurs citoyens; si, ayant déjà fait assassiner Solano, Torrefresno et Filangieri, elle insulte aux vainqueurs d'Andujar, et forme des listes de proscription; si cette conjecture, qui n'est que trop probable, se réalisait, quelle épouvantable perspective de crimes et de malheurs!

Ah! Monseigneur, au nom de ce Dieu de paix dont vous êtes le digne ministre, au nom de la religion, de la patrie et de l'humanité, hâtez-vous de défendre des intérêts aussi sacrés! Il n'y a pas un moment à perdre, et je prévois avec douleur que si l'Empereur arrive au commencement d'octobre avec l'armée qui est partie de Mayence, rien n'arrêtera la conquête et ses affreuses conséquences.

Que la voix puissante de Votre Grandeur retentisse de tous côtés, et que les peuples l'entendent; car il est impossible que leurs chefs résistent à toutes ces démonstrations. Que ceux-ci fassent des propositions compatibles avec l'honneur du roi et avec

sa raison, telles qu'on peut les faire à un prince juste et éclairé, qui s'identifie avec la nation qu'il doit gouverner.

Quant à moi, les mêmes principes qui m'auraient fait suivre Ferdinand, si, digne de sa couronne et de nous, et montant à cheval à Bayonne, il fût venu chercher Sobrarbe ou Coradonga, m'unissent pour toujours, et quel que soit son sort, à Joseph, ou pour être un des organes de sa bienfaisance, éviter ou réparer des malheurs, ou pour déplorer celui de la nation, si elle perdait le souverain le plus capable et le plus digne de gouverner les hommes.

Agréez, Monseigneur, l'hommage de mon respect. »

Nap. à Jos. Saint-Cloud, 9 sept. 1808.

« Mon frère, je pense qu'il est nécessaire que vous soumettiez (1)...... par un mouvement de 6 mille hommes. Ces forces, formant une colonne partant de Bilbao, sont suffisantes. Ce point est important comme soumettant la Montana, et il est indispensable de faire cela avant les grands mouvements de l'armée. Je suppose que le maréchal Moncey reste à Tudela ; avec les troupes qu'il a, il a le double des forces qu'il lui faut pour garder cette position. J'imagine qu'il ne laissera pas l'ennemi s'établir à plus de trois marches de lui. Vous aurez sans doute également fait occuper Burgos en forces. Il faut laisser à Bilbao les nouvelles troupes qui s'y trouvent;

(1) Le nom de la ville désignée par Napoléon est devenu illisible dans les instructions originales longtemps enterrées, ainsi que nous l'avons dit; mais tout porte à croire que cette ville est Santander ou Valmaseda, points importants de la Montana.

elles sont suffisantes. Il faut opérer surtout le désarmement de toute la Biscaye et de la Navarre. Je vous recommande bien de faire des exemples sévères des révoltés de Bilbao, surtout du commandant de la force armée qui a été arrêté, et d'envoyer plusieurs otages en France. Je passe dimanche la revue de la division Sébastiani, qui partira lundi pour Perpignan. Elle est composée de 12 pièces d'artillerie attelées, de quatre régiments. Les routes de France sont couvertes de troupes qui viennent soit d'Italie, soit d'Allemagne. Il faut obliger les habitants à moudre, et ne point tirer toujours de France. Les provinces que vous occupez doivent et peuvent vous fournir des vivres. Le peuple espagnol est à peu près comme j'ai connu les Arabes : à Burgos et ailleurs il vous fait bon visage, parce qu'il voit que vous avez une grande quantité de troupes, et que vous pouvez l'écraser; mais, au moindre mouvement de retraite, il tirerait sur vous. Ce sont des otages et des désarmements qu'il faut. N'écoutez pas vos ministres, qui paraissent n'avoir aucune notion. C'est par un système funeste d'indulgence qu'on a perdu l'Espagne, lorsqu'on pouvait désarmer toute l'infanterie, démonter la cavalerie, et les faire prisonniers. Madrid a fourni 2,000 chevaux à l'armée ennemie; on aurait pu les prendre au départ de Madrid, pour remonter les régiments français. Certainement on doit confisquer à Santander les marchandises coloniales venant de l'Angleterre. Cette ville devrait payer au moins 2 millions. Si vous pensez que c'est par affection que ces pro-

vinces restent dans le devoir, vous vous trompez étrangement; si elles ne se révoltent pas, ce n'est pas faute de bonne volonté; c'est qu'elles n'osent pas, et tenez cela pour très-certain (1). Vous avez reçu le décret d'organisation générale de l'armée d'Espagne : il faut, autant que vous le pourrez, qu'on se conforme pour le moment à ladite organisation »

Jos. à Nap. Miranda, 9 sept. 1808.

« Sire, le major général doit avoir reçu l'état de situation de l'armée; tous les changements ordonnés par Votre Majesté sont exécutés.

Le général Lefebvre-Desnouettes part pour se rendre à Paris, conformément aux dispositions contenues dans les lettres du prince de Neufchâtel du 25; le général Frère, très-malade, part pour les eaux. Ils seront remplacés par les généraux Grandjean et Maurice Mathieu. Ce dernier s'est rendu ici d'après ce que j'ai été autorisé à lui écrire, que Votre Majesté trouvait bon qu'il se rendît en Espagne pour y être employé dans son grade; il attend encore ses lettres de service.

La garde va être réunie, moins les Polonais; elle sera commandée par le général Lepic, d'après l'ordre qu'en donne le prince de Neufchâtel. Ce commandement avait été donné au général Salligny, d'après l'autorisation de Votre Majesté, et le général de brigade Lepic commandait sous ses ordres; je viens d'ôter au général Salligny ce commandement. Je

(1) Joseph en était si bien convaincu, que c'est précisément pour empêcher cette révolte inévitable qu'il était venu occuper la ligne de l'Èbre, au lieu de rester en position sur le Duero.

désire que Votre Majesté sache qu'il n'a pas mérité de perdre ce commandement par la manière dont il l'a exercé; j'ai obéi, mais j'ai été peiné d'avoir été obligé de donner ce désagrément à un officier général qui m'est attaché, et qui n'avait obtenu l'honneur de commander des troupes de la garde de Votre Majesté que par la volonté expresse de Votre Majesté, exprimée dans une de ses lettres.

En général, tous les petits désagréments qu'on peut me donner, on ne me les épargne pas.

On me reproche que les Polonais ne sont pas portés sur l'état de situation de l'armée, du 15 août. *Les Polonais n'étaient pas arrivés à cette époque. On ne parle pas,* dit-on, *du* 36^e^, *du* 55^e^, *du* 9^e^ *dragons; tous ces corps ne sont pas encore arrivés même aujourd'hui à Vittoria. Il paraît même que le* 36^e^ *n'arrivera que dans le mois d'octobre.*

Le *Moniteur* attribue les affaires d'Espagne à l'ineptie et au manque de courage d'esprit. Ce blâme plane vaguement sur moi comme sur les autres; *il est de fait cependant que je suis étranger à tout, jusqu'à l'évacuation de Madrid.* Le prince de Neufchâtel m'accuse de cette évacuation, qu'il blâme, dans une lettre au maréchal Jourdan. Si j'étais resté à Madrid, Votre Majesté n'aurait plus de Français en Espagne; il faut ma présence ici avec des forces si considérables pour empêcher un soulèvement général : l'expérience le prouvera à ceux qui sont de bonne foi. D'où vient que le maréchal Bessières, le maréchal Ney, que je viens de consulter, ont partagé l'opinion de tous les officiers généraux sur le

système de réserve et de temporisation auquel il fallait se tenir? Sais-je si l'ennemi agira sur la gauche, ou sur la droite, ou sur le centre? Quand j'irai avec 30 mille hommes à Valladolid, irai-je à Madrid tant que je ne serai pas assuré sur mes derrières, et que je ne saurai pas la Navarre suffisamment couverte (1)?

Le ministre du trésor écrit de pompeuses lettres au payeur de l'armée, que celui-ci colporte et envoie par duplicata à mes ministres, pour prouver que la signature de Sa Majesté Catholique n'est pas bonne pour un sol sur sa caisse; cependant, *personnellement, il offre sa protection à cette Majesté Catholique*. Tout ceci ne produit rien de bon sur l'esprit de personne. M. Mollien devrait me respecter assez pour ne pas se jouer ainsi de mon nom, ne fût-ce

(1) Lorsqu'on a lu cette lettre; lorsqu'on pèse les assertions positives d'un homme comme Joseph; lorsqu'on voit se produire l'opinion des maréchaux alors à la tête des corps de l'armée d'Espagne, que doit-on penser des reproches adressés au frère aîné de l'Empereur par l'éminent historien du *Consulat et de l'Empire* (*livre trente-unième*, Baylen)? Joseph et tout ce qui l'entourait cédaient-ils *à la peur, ou à la prudence la plus sage*, en se portant de Madrid sur l'Èbre? Les lettres de ce prince à Napoléon depuis son entrée en Espagne sont-elles bien les lettres d'un homme sans courage moral, faible, indécis? ou sont-elles celles d'un homme honnête, disant la vérité quand même, jugeant sainement les choses, sans ambition, mais non sans un juste et légitime orgueil; sacrifiant volontiers son bonheur et sa vie au système politique d'un grand homme, mais conservant la dignité d'un noble caractère? Enfin, quand ce roi d'Espagne, *malgré lui*, écrit et répète sans cesse à Napoléon : *Sire, 50 mille hommes et 50 millions, ou avant trois mois il en faudra le double, le triple*, a-t-il tort? En novembre, lorsque l'Empereur revenant d'Erfurt se porta de Bayonne sur Madrid, ne fut-il pas obligé de se présenter à la tête d'une partie de la grande-armée?

que par respect pour celui de Votre Majesté, avec lequel enfin, bon gré, mal gré, il se confond.

Le major prince de Neufchâtel écrit au maréchal Jourdan qu'il donne des ordres pour le commerce des côtes. Les entraves que le commerce éprouve ne peuvent être aplanies par personne, c'est le fait des circonstances; c'est à moi ou à mes ministres que l'on doit s'adresser pour un objet de cette nature.

M. de Frias a été expédié; il part demain. »

« Sire, le général Dedon est arrivé ici, en vertu d'une lettre de Votre Majesté au maréchal Jourdan, qui lui ordonne de l'emmener en Espagne pour y commander l'artillerie de cette armée. Le général Dedon attend ses lettres de service. Jos. à Nap. Miranda, 10 sept. 1808.

M. Miot est aussi arrivé; il sera employé dans ma maison, où j'avais besoin d'un bon administrateur.

Il n'y a rien de nouveau à l'armée. »

« Sire, je n'ai pas d'autres nouvelles de Portugal que celles ci-incluses; elles viennent des ennemis, il faut espérer qu'elles ne se vérifieront pas. Jos. à Nap. Miranda, 11 sept. 1808.

D'après les rapports que je reçois, Blake se serait dirigé sur Reynosa avec 15 mille hommes; et Navals, sur Soria, avec 20 mille hommes qui devraient se réunir à ceux de Saragosse et de l'Aragon. J'attends des nouvelles plus précises. »

« Sire, nous eûmes l'honneur de parler hier à Sa Majesté Impériale au sujet d'une lettre que nous écrivit le ministre des finances sur divers points im- MM. Azanza et Urquijo à Joseph. Paris, 11 sept. 1808.

portants, et principalement sur l'indispensable nécessité de secours pécuniaires pour subvenir à l'entretien des troupes françaises. Sa Majesté Impériale nous écouta avec sa bonté accoutumée, et s'expliqua d'abord sur l'inutilité des négociations qu'on chercherait à entamer avec les insurgés, parmi lesquels on n'aperçoit aucun individu, aucun corps qui ait acquis un ascendant marqué sur toutes les provinces, et dans lequel on distingue les qualités qui constituent un gouvernement. Sa Majesté l'Empereur croit donc très-inutiles les tentatives qu'on pourrait faire dans les circonstances actuelles; car, lors même qu'on s'adresserait à quelqu'un qui fût pourvu d'une autorité suffisante sur les troupes ou sur les juntes, il n'oserait peut-être pas en rendre compte, ni faire aucune démarche, dans la crainte de compromettre sa propre sûreté. On a assuré à Sa Majesté Impériale que le général Castanos avait encouru la disgrâce de son parti, et qu'on lui a ôté le commandement qui lui avait été confié. Le désordre et la désunion qui règnent de toutes parts, l'exaltation des esprits, les proclamations diverses que les juntes provinciales ont répandues, les résolutions publiées par le conseil de Castille, le défaut de réunion d'autorités, sans laquelle il n'existe pas de gouvernement : voilà les raisons qui font croire à Sa Majesté Impériale que l'on ne doit pas faire de propositions : elles seraient infailliblement rejetées. Il faut que la nombreuse et bonne armée qu'il fait marcher sur nos frontières entre en Espagne, et que la réflexion ou le châtiment ouvre les yeux des

peuples, leur fasse connaître le parti qu'ils doivent embrasser, et leur persuade bien qu'ils ne peuvent en suivre d'autre, lors même qu'ils se résoudraient à quarante années d'une guerre opiniâtre. Et, en effet, des corps de troupes passent journellement aux environs de cette capitale pour se rendre en Espagne. Aujourd'hui même, Sa Majesté Impériale a fait manœuvrer, à la parade des Tuileries, une belle division qu'on dit devoir être commandée par Sébastiani.

On lit dans le *Moniteur* de ce jour que M. Champagny, ministre des relations extérieures, et Son Altesse Royale le prince Guillaume de Prusse, ont signé, le 8 de ce mois, un traité qui met fin à tous les différends qui existaient entre les deux cours, et en vertu duquel toutes les troupes françaises évacueront les États prussiens : le prince lui-même nous l'a dit. Ces forces deviennent donc disponibles, et en outre l'armée française va se recruter de 160 mille conscrits.

Lorsque nos compatriotes apprendront ces nouvelles, et qu'ils sauront que Votre Majesté est reconnue roi d'Espagne par tous les souverains de l'Europe, ils abjureront, il faut l'espérer, l'erreur funeste où les ont entraînés ceux qui leur représentaient la France comme dépourvue de troupes et de ressources, et dans l'obligation de réunir tous ses moyens pour soutenir la guerre que d'autres puissances allaient lui déclarer. Sa Majesté Impériale nous a assuré qu'elle recevait chaque jour de nouvelles preuves de l'intime amitié de l'empereur de

Russie, et que les explications, ou pour mieux dire la satisfaction que venait de lui donner l'Autriche, lui ôtait toute espèce d'inquiétude.

Mais nous revenons à l'article des secours pécuniaires. Après avoir lu à Sa Majesté Impériale le passage de la lettre du comte de Cabarrus où il propose de demander au moins la réintégration des frais d'entretien des troupes françaises jusqu'au 2 mai, nous lui soumîmes nos réflexions sur l'emprunt de 25 millions accordé à Bayonne, en demandant son exécution, quoique nous ne fussions plus dans la possibilité de donner des sûretés, vu que l'approvisionnement de l'armée était la principale et presque l'unique destination de ces valeurs. Sa Majesté l'Empereur se borna à nous répondre qu'elle y réfléchirait, ce qui nous fait espérer qu'elle viendra à notre secours, d'autant plus que quelques-uns des ministres à qui nous en avons parlé nous ont donné à croire que chacun d'eux y contribuerait de tout son pouvoir, en considération de l'urgence de nos besoins.

La reine notre souveraine, et Mesdames les Infantes, continuent à jouir d'une bonne santé; et, désirant qu'il en soit de même de Votre Majesté, nous nous répétons, etc. »

Jos. à Nap. Miranda, 12 sept. 1808.

« Sire, les avis que je reçois de tous les côtés concordent dans l'assertion que l'ennemi prépare ses moyens pour attaquer à la fois sur deux ailes et sur le centre. Le prince vice-connétable recevra par ce courrier la copie des rapports. Dès que j'aurai

une connaissance positive des forces de l'ennemi sur un point, je marcherai à lui avant que son mouvement général puisse être prêt, si je m'apercevais que ce mouvement pourrait être opéré par lui avant l'arrivée des renforts extraordinaires que Votre Majesté destine à ses armées d'Espagne. »

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 8. Le lieutenant général Negrete, capitaine général de Madrid, fils du comte de Campo-Alange, ministre des affaires étrangères, est parti pour Pampelune. Je n'ai trouvé que lui pour remplir les fonctions de vice-roi de Navarre. Sous quelques semaines, il pourra partir pour Paris, d'où il ira à Vienne. Dans le moment actuel il est utile dans la Navarre, où l'ennemi fomente un soulèvement. Le vice-roi a été arrêté par mes ordres, et conduit à Périgueux. Je ne pouvais pas attendre qu'il se mît à la tête du mouvement. Tous ses officiers, la députation du gouvernement (1), se sont sauvés à Saragosse, et il gardait le silence. Au reste, M. Negrete peut partir au premier avis de Votre Majesté. Jos. à Nap. Miranda, 13 sept. 1808.

On a déployé dans l'affaire de Bilbao toute la sévérité nécessaire; j'avais ordonné qu'on n'épargnât pas les chefs. Le pays nourrit l'armée, et jusqu'ici le service se fait régulièrement, et l'armée est en bon état.

J'ai vu aujourd'hui le 9e dragons, qui est en très-bon état. »

(1) Du gouvernement de la Navarre.

Nap. à Jos. Saint-Cloud, 14 sept. 1808.

« Mon frère, je vous ai mandé que les généraux Maurice et Salligny auraient remplacé les généraux Lefebvre et Frère. Je vous envoie un projet d'organisation générale de l'armée d'Espagne, telle qu'elle doit être; j'ai voulu que vous le connaissiez en entier, afin qu'autant que possible vous puissiez vous y conformer. »

Note. (1) Saint-Cloud, 15 sept. 1808.

1re *observation.* — La position offensive de l'armée d'Espagne est essentiellement mauvaise.

La position de l'Èbre, et surtout le débouché si important de Burgos, ne sont tenables qu'autant qu'on occupe Tudela.

Si Tudela n'a pas été occupé, l'ennemi qui aura vu cette faute doit l'avoir fait, s'il est en force.

En se portant à Estella, il se trouvera à huit marches derrière, dans un pays de défilés et de montagnes. Il faut donc occuper Tudela. L'ennemi, qui n'a point de plan ni de forte armée, n'aura probablement pas essayé d'y revenir; mais il faut

(1) En marge se trouvent ces mots :

On désire que ces notes ne soient pas communiquées aux généraux des ailes; il faut leur envoyer des ordres, et non des discussions.

Le roi peut les discuter et les étudier avec quelques officiers devant lui.

L'Empereur envoya plusieurs fois des instructions très-importantes à son frère. Plusieurs ont été prises après la bataille de Vittoria, dans la voiture du roi Joseph; en sorte qu'elles ont été communiquées par lord Wellington au colonel Napier, auteur d'un bel ouvrage sur la guerre de la Péninsule. Nous croyons inutile de reproduire ces instructions, qu'on peut trouver notamment à l'*appendice* des deux premiers volumes de Napier. Celles que nous donnons n'ont pas été connues, ou du moins imprimées ni dans son livre ni dans aucun autre.

occuper Tudela d'une manière offensive et avec 16 à 18 mille hommes, dont les trois quarts placés sur la rive droite, et l'autre quart sur la rive gauche.

L'armée campée et baraquée là, 60 mille Espagnols, même de troupes réglées, ne sont pas dans le cas de forcer cette position; et enfin, si le général qui occupe Tudela ne juge pas à propos de livrer bataille, il pourra, en deux heures de temps, repasser la rivière, et successivement, de position en position, arriver au camp retranché de Pampelune.

Au lieu de s'en tenir à ce système, l'on a exigé que tout ce corps de 16 à 18 mille hommes qui devait être à Tudela eût la droite à Logrono ; système fautif, bon pour des douaniers, et nullement pour une opération militaire.

2e *observation.* — Le corps de gauche, tout concentré à Tudela, ne doit avoir rien de commun avec le reste. Son rôle est tout à fait séparé; son principal but doit être de maintenir la Navarre. C'est ce qui avait déjà été exprimé dans les notes précédentes.

Ce corps aurait une ligne d'opérations particulière, dirigée sur Pampelune, où il aurait ses gros bagages, les transports, et tout ce qui pourrait l'embarrasser.

3e *observation.* — Le camp de Tudela, porté de 16 à 18 mille hommes, ayant toujours pour un mois de vivres, ne doit pas rester oisif; il doit envoyer des partis qui se dirigeront à un ou deux jours de marche, tant sur la droite que sur la gauche, et par là couvrir la position de Logrono.

Dans cet état de choses, que fera l'armée d'Aragon ? Quittera-t-elle Saragosse pour se porter sur Logrono? Alors le camp de Tudela la prendra en queue. Se dirigera-t-elle par Los-Arcos sur Pampelune? Mais alors deux choses pourront arriver : ou le corps de Tudela se portera sur Saragosse, prendra la ville, ou enverra sur Los-Arcos même un détachement par la rive gauche.

4ᵉ *observation.* — Si au contraire on n'occupe pas Tudela, voici ce que fera l'ennemi : il y viendra s'il est en force, et alors tout l'Aragon s'insurge, et l'armée française, si elle est menacée en même temps par sa droite, perdra en manœuvres un temps précieux, qui la mettra dans le cas d'être battue par un nombre inférieur. En effet, 20 mille insurgés qui se porteraient à Tudela, répandant de faux bruits, mettront l'armée française dans le cas de faire un détachement de 15 à 16 mille hommes pour renforcer sa gauche. Cinq à six jours sont nécessaires pour ce mouvement ; et si alors l'ennemi se présentait sur Burgos avec toutes ses forces de ligne, on n'aurait pas le temps de faire revenir le corps détaché à la gauche, et l'on pourrait être obligé à repasser les monts, sans que seulement le tiers de l'armée se soit battu.

5ᵉ *observation.* — Si l'on est placé avec 15 ou 18 mille hommes à Tudela, on ne peut rien redouter, quelque formidable que soit l'armée ennemie qui se porte sur Burgos, serait-elle de 40 mille hommes de troupes de ligne : on a le temps de la voir, de la compter. L'on peut repasser la rivière, pren-

dre des positions sur la gauche de l'Èbre, et donner le temps au reste de l'armée de faire un mouvement sur Tudela, parce qu'il serait alors prouvé que la force de l'armée est là.

La preuve de ce que nous avançons est que le moindre bruit inquiète le quartier général, parce qu'on n'est pas dans une bonne position.

A la guerre, les espions, les renseignements comptent pour rien : ce serait aventurer la vie des hommes à de bien faibles calculs, que de s'y fier.

Ainsi, l'ennemi aura beau dire que toute l'armée de ligne marche de Saragosse sur Tudela, on n'abandonnera Tudela que lorsqu'on aura vu l'ennemi, et fait 30 à 40 prisonniers qui donneront des détails précis; et alors on saura à quoi s'en tenir.

Si l'on ne veut pas admettre de la part de l'ennemi des plans combinés, voici ce qu'il peut faire et a peut-être fait :

Rassuré sur la position de Saragosse par l'évacuation de Tudela, il se portera sur Sos, inquiétera les communications de Pampelune à la France, et de Pampelune à l'armée. On écrirait aussitôt au quartier général qu'il faut se retirer au camp de Pampelune, et alors l'ennemi sera le maître de ses opérations; et si cet ennemi n'est qu'un ramassis de misérables qu'un homme de résolution, à la tête de 3 mille braves, mettrait facilement en déroute, il faut déplorer le sort des soldats français, qui se trouvent si mal dirigés. Par cette retraite de la gauche sur Pampelune, le centre se trouvera tourné et obligé de se retirer; et il ne serait pas impossible

qu'une armée de 60 mille braves fût entraînée à des manœuvres qui porteraient le découragement et le désordre dans l'armée.

6e *observation.* — Nous avons déjà fait connaître que le système des cordons est des plus nuisibles, et qu'une ligne comme le Rhin et la Vistule même ne peuvent se soutenir qu'en occupant des ponts qui permettent de reprendre l'offensive. Quoique en plaine, il faut comparer la position de Tudela à une côte qui domine, parce qu'en occupant Tudela on occupe une position offensive; l'ennemi a tout à craindre, et doit se garder partout.

L'on doit conclure de ces six observations, qu'il faut centraliser toute la gauche à Tudela. Il faut que les 16 mille hommes ainsi réunis se forment, s'excitent, s'électrisent, et menacent sans cesse.

Il faut ne laisser à Pampelune que 2 mille hommes, au lieu de 5 mille; avoir une offensive telle qu'il convient à une armée française, et non une défensive molle telle que celle que l'on a établie.

Nous venons de faire connaître de quelle manière devait être établie la gauche de l'armée; mais la droite n'est pas mieux assise. Pourquoi occuper Burgos avec de la cavalerie seulement? pourquoi pas avec tout le corps du maréchal Bessières, fort de 16 à 18 mille hommes? En envoyant des reconnaissances à quinze ou seize lieues, on organiserait une défensive honorable, et on éclairerait tous les mouvements de l'ennemi. Toutes les troupes espagnoles seraient alors insuffisantes. Quand ils auraient 40 mille hommes de troupes réglées, cette avant-

garde les verrait venir, se replierait sur les divers corps, ou ferait tout de suite une manœuvre convenable. Mais que dire ici que nous n'avons déjà dit dans les notes antérieures?

Le corps du centre du maréchal Ney, ainsi que le corps autour du roi, forts de 24 mille hommes, peuvent être en deuxième ligne entre Logrono et Burgos. La colonne de gauche se trouverait éloignée de trois marches forcées de Tudela, et la colonne de droite d'une marche de Burgos.

On connaît la position de l'armée, offensive par sa droite et offensive par sa gauche; alors on est certain de ne pas s'inquiéter de faux bruits répandus par l'armée ennemie. Il faut que les ordres qu'on donne soient positifs. Depuis quand 20 mille hommes ont-ils été étonnés de se voir approcher par plus du double? On n'a pas d'ennemi en face, et on se trouve décontenancé? Il n'est pas un sous-lieutenant qui ne voie que l'armée est dans une fausse position. C'est, au reste, ce qu'on a toujours vu dans une défensive mal raisonnée et mal entendue. L'on verra les changements qui auront lieu dans l'esprit des habitants et dans celui de l'armée, lorsqu'on exécutera ce qui a été prescrit dans les trois notes précédentes et dans celle-ci.

2ᵉ *partie* (1). — L'armée composée et organisée

(1) *En marge on lit :*

On a détaché des feuilles qui contenaient des notes et des instructions sur ce qu'il eût fallu faire, sans les événements du général Dupont.

1° Ne pas évacuer ;

2° Prendre Saragosse ;

comme elle est, que faut-il faire ? On pense qu'après qu'on se sera bien placé, l'on peut faire des détachements sur Soria, s'emparer de la ville, brûler quelques maisons, enlever des otages, désarmer la ville, lui faire fournir des vivres, brûler les biens des nobles émigrés. Cette opération est d'autant plus importante, qu'en l'exécutant on couvre le centre de l'armée.

Que peut-on faire encore ? Réponse : Diriger deux colonnes, l'une de Bilbao, l'autre de Reynosa sur Santander ; s'emparer de cette ville, brûler le drapeau qui a servi à la proclamation de Ferdinand, chasser l'évêque, prendre des otages, désarmer les habitants.

Voilà pour le centre et la droite. Quant à la gauche, il faut envoyer des partis jusqu'à Reynosa, prendre des otages.

Toutes ces petites opérations prépareront celles qui auront lieu à l'arrivée des secours, et donneront à une armée de 60 mille hommes la sphère de confiance et d'activité qu'elle doit avoir. En même temps elles donneront le moyen de recevoir des nouvelles, et empêcheront celles que l'on répand dans les camps, qui tendent à décourager le soldat et à donner de l'insolence aux habitants. Également dans la Biscaye et la Navarre, il faut faire arrêter les gens suspects. Pourquoi, à Burgos, la

3° Se maintenir en position de communiquer avec le Portugal.

Mais comme tout cela n'aboutit à rien, et que, quelque malheureux qu'il soit que tandis qu'on pouvait faire les trois choses on n'en a pas même fait une, ce n'est pas moins passé, et dès lors sans remède.

maison de Valdès n'est-elle pas saisie? Les insurgés agissent avec rigueur, et l'armée française est indulgente jusqu'à la faiblesse. »

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 7. Je vais me rapprocher du maréchal Moncey : je lui ai donné l'ordre de tenir Tudela; je vais réunir de ce côté une grande partie de l'armée. Il paraît que c'est de ce côté que l'ennemi prépare tous ses moyens, et tentera tout ce qu'il pourra. Jos. à Nap. (Miranda, 14 sept. 1808.

Je suis convaincu que, si je quittais la ligne de l'Èbre en laissant seulement garnison à Pampelune, Saint-Sébastien, Pancorbo et Burgos, et réunissant tout mon monde, c'est-à-dire 50 mille hommes organisés aujourd'hui, reposés et en bon état, je dissiperais l'ennemi, et que j'arriverais à Madrid, où le gouvernement que l'on tente de former se dissiperait aussi. Je me porterais toujours en masse partout où il y aurait un corps à combattre et des moyens de vivre; je porterais tout avec moi; je me rapprocherais de Burgos lors de l'arrivée de la grande-armée. Jusque-là je serais en Espagne comme vous étiez en Égypte, et semblable à un 74. J'éviterais les attérages, et serais sûr de n'avoir rien à craindre dans le plat pays, et d'y être toujours maître. Les défilés, les montagnes de la Biscaye, les communications avec la France, seraient interrompues jusqu'à ce que les premières troupes de la grande-armée, se réunissant à Bayonne, arriveraient en Espagne par masses de 20 à 25 mille hommes. Je suis convaincu qu'un projet semblable,

qui paraît audacieux, réussirait mieux que la défensive tâtonneuse à laquelle je suis condamné sur une ligne de plus de 60 lieues. Il est possible qu'un parti semblable empêche la grande réunion des corps militaires ennemis, qu'il disperse les éléments qui vont se réunir à Madrid, et que toutes ces formations, surprises avant d'être achevées, rendent plus facile la soumission totale du pays lors de l'arrivée des grandes forces que Votre Majesté dirige sur ce pays : Sire, c'est là mon opinion. Si Votre Majesté veut y réfléchir et me donner ses ordres, je les exécuterai, avec confiance d'un plein succès ; je laisserai derrière moi Saragosse et les insurrections partielles ; je battrai les masses, et je jetterai l'épouvante dans l'âme des projettistes de Madrid. Les armes tomberont de la main des uns, et la plume de la main des autres, dès qu'ils sauront que 50 mille Français marchent sur eux ; mais jusqu'à l'arrivée de la grande-armée vous n'aurez pas de nouvelles de nous, je n'en n'aurai pas de vous. Si cela vous convient, Sire, donnez-moi votre approbation, et je crois pouvoir répondre de l'exécution. J'ai beaucoup réfléchi à ma position, et c'est ce qu'il y a de mieux à faire ; je suis sûr que, dès que j'aurai expliqué tout cela aux maréchaux Jourdan, Ney, Bessières, ils seront de mon avis (1). »

(1) Cette lettre a fourni à M. Thiers quelques lignes d'une critique spirituelle et mordante (liv. XXXII, *Erfurt*). On doit en effet le reconnaître : le plan soumis à l'Empereur par son frère péchait par la base. Non-seulement il était contraire aux notions essentielles de l'art de la guerre, mais il était la contre-partie de tout ce qui avait

« Sire, j'ai communiqué au maréchal Jourdan et au maréchal Ney le projet ci-joint. L'un et l'autre Jos. à Nap. Miranda, 16 sept. 1808.

été sagement émis et prudemment adopté par Joseph, depuis l'évacuation de Madrid.

En recherchant les motifs qui ont pu déterminer ce prince, si calme d'habitude, donnant si peu au hasard, à proposer un projet qui consistait à se jeter, pour ainsi dire, en enfant perdu, avec ses troupes, au beau milieu de l'Espagne insurgée, nous n'avons vu que la résolution d'un homme à qui l'on répète sans cesse : « Vous avez eu tort d'évacuer Madrid, tort d'abandonner la ligne du Duero, tort de vous replier sur l'Èbre; on est trop circonspect autour de vous; » et qui, piqué au jeu par ces reproches immérités, par ces reproches choquants d'une espèce de timidité qui blesse toujours un soldat, a voulu prouver que la crainte lui est complétement étrangère, en devenant téméraire. Joseph d'ailleurs n'en était, pour ainsi dire, qu'à ses premiers pas dans le difficile métier de commandant en chef d'une armée : et dès que l'Empereur lui eut fait comprendre l'impossibilité de son projet, il reconnut son tort avec une bonne foi qui aurait dû désarmer son sévère critique. (Voir la lettre du roi d'Espagne en date du 1er octobre.) Il a même le courage de dire que *seul* il a conçu ce plan. Combien peu de rois, à sa place, auraient eu cette noble franchise!

Mais s'ensuit-il de ce plan proposé à l'Empereur, que le roi eût, comme le dit M. Thiers, la ridicule prétention d'imiter les grands mouvements stratégiques de Napoléon? lui, Joseph, l'homme au caractère plein de modestie? Nous ne le pensons pas.

L'éminent historien du *Consulat et de l'Empire*, cherchant à jeter un autre ridicule sur Joseph et sur sa *cour*, parle des hommes qu'il avait fait venir de Naples. Ce prince *médiocre* semble, d'après lui, ne vouloir s'entourer que de *médiocrités*. Jourdan est une de ces médiocrités. Est-il bien à présumer que si Napoléon, assez bon juge en pareille matière, eût trouvé le vainqueur de Fleurus un homme médiocre, il l'eût donné comme gouverneur de Naples à son frère, l'eût désigné plus tard pour commander l'expédition de Sicile, et le lui eût envoyé en Espagne pour être à la tête de l'armée, avec le titre de major général?

D'après M. Thiers encore, Ney fut envoyé à ce moment par l'Empereur à ceux qui *l'imitaient si mal*, pour remonter leur énergie, etc. Ney avait été désigné pour l'armée d'Espagne immédiatement après l'affaire de Baylen (voir la lettre de l'Empereur à ce sujet, dans le volume précédent). Il était arrivé déjà depuis quelques jours.

sont de cet avis; je ne doute pas que les autres maréchaux ne partagent leur opinion.

Au 1er octobre, je puis avoir la réponse de Votre Majesté, et même avant, puisque je lui ai manifesté cette opinion par une lettre du 14 septembre.

Si Votre Majesté approuve ce plan, il sera possible qu'elle n'ait pas de mes nouvelles jusqu'à l'arrivée des troupes; mais je suis convaincu qu'elle trouvera les affaires dans une bien meilleure situation qu'en suivant aucun des cinq autres projets. »

Nap. à Jos. Saint-Cloud, 17 sept. 1808.

« Mon frère, je ne réponds pas à votre dernière lettre, où vous paraissez avoir de l'humeur. C'est un principe que je suis avec vous depuis longtemps. Vous avez trop d'esprit pour ne pas concevoir que c'est la seule chose que je puisse faire lorsque vous m'écrivez ainsi. Je ne disserterai jamais non plus sur le passé, à moins que vous ne me le demandiez pour vous seul, et pour vous servir de règle pour l'avenir. Mais lorsque vous êtes convaincu qu'on ne pouvait faire mieux que ce que l'on a fait, je dois vous laisser dans votre croyance, et ne pas vous affliger, puisque le passé est toujours sans remède. J'ai accordé toutes les récompenses que le général Merlin a demandées pour l'affaire de Bilbao, d'autant plus qu'elles m'ont paru raisonnables. »

Jos. à Nap. Miranda, 17 sept. 1808.

« Sire, j'avais le projet de me porter sur Burgos demain; les nouvelles que je reçois du maréchal Moncey m'engagent à lui envoyer des renforts, et à

Digitized by Google

attendre, dans ma position centrale, les mouvements de l'ennemi.

Les nouvelles qui me parviennent de tous côtés s'accordent avec celles qui sont dans les pièces ci-jointes : il n'est pas douteux que l'ennemi a le projet de nous attaquer sur tous les points à la fois; je chercherai à le prévenir, s'il approche assez pour que je puisse marcher à lui sans découvrir une des grandes communications, et abandonner à eux-mêmes l'un ou l'autre des corps d'armée de la droite ou de la gauche.

On assure que les troupes de la Romana sont arrivées sur les côtes, et qu'elles doivent débarquer à Santander : celles qui étaient en Portugal et les Portugais augmenteront les forces ennemies, si les événements du Portugal ont eu lieu. »

« Sire, la sœur de Votre Majesté, la reine de Naples, suivie de ses dames et des personnes qu'avait amenées ici la reine notre souveraine, s'est mise en route la nuit dernière pour ses États.

MM. Azanza et Urquijo à Joseph. Paris, 17 sept. 1808.

Le sénat s'assembla avant-hier, pour les motifs que le *Moniteur* d'aujourd'hui rend publics; et, comme ce journal contient des pièces extrêmement intéressantes, nous croyons devoir le remettre à Votre Majesté. Elle y verra que l'Empereur a demandé 160 mille hommes pour augmenter ses armées; et l'on ne doute nullement qu'il ne paraisse un sénatus-consulte qui sanctionne cette augmentation de forces, devenue nécessaire par les raisons développées par Sa Majesté Impériale et Royale.

Il est arrivé un officier, nommé Hervas, expédié avec des dépêches par l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg; et aussitôt l'on a dit que, sous peu de jours, Sa Majesté l'Empereur et Roi partirait pour Weymar, où elle doit avoir une entrevue avec l'empereur Alexandre. Nous croyons que ce voyage ne changera rien à la résolution qu'a prise Sa Majesté Impériale et Royale d'être à la mi-octobre sur les frontières d'Espagne, où se portent rapidement plusieurs corps de troupes. Hier, 25 mille hommes qui viennent du Nord étaient dans un village éloigné de quatre lieues de Paris.

On nous assure positivement que le roi Charles IV, avec toute sa famille et la suite qu'elle a à Compiègne, se mettra en route dans deux ou trois jours pour Nice, qu'il a choisi pour sa résidence, dans l'espoir que ce climat serait plus favorable à sa santé.

Un chanoine de Campli, dans les Abruzzes, a remis, sous le couvert de don Mariano-Luis de Urquijo, un discours qu'il prononça, le 17 de juillet dernier, à l'occasion de la nouvelle constitution que Votre Majesté a donnée au royaume de Naples. Il désire que son ouvrage parvienne dans les mains de Votre Majesté. Nous le lui envoyons, dans le cas qu'elle désire en prendre connaissance. On reconnaît que la lettre de ce chanoine est allée en Espagne avant de venir ici. »

Jos. à Nap. Miranda, 18 sept. 1808.

« Sire, j'ai donné de nouveau l'ordre au maréchal Moncey d'occuper Tudela et d'attaquer l'ennemi.

Le maréchal Ney, que j'ai vu ce matin, se porte sur Logrono avec la moitié de son corps d'armée; il a trouvé juste de voir passer l'autre moitié sous le commandement du maréchal Moncey, afin que ce maréchal eût assez de forces pour attaquer l'ennemi avec succès. Le maréchal Moncey commande aujourd'hui la moitié de l'armée; et tous nous avons jugé cela indispensable, le corps de gauche pouvant plus probablement et plus prochainement avoir affaire à l'ennemi, qui se renforce à Soria, Agreda, et Saragosse.

Je suis très-content du bon esprit du maréchal Ney; il ne chicane sur rien, et est prêt à tout. »

« Sire, je ne sais pas si Votre Majesté a réellement changé de projet, ou si c'est par erreur que M. de Laforest vient de recevoir des lettres de créance auprès de moi. Votre Majesté m'a donné les assurances les plus réitérées et les plus positives que son intention était de donner commission au sénateur Rœderer, qui était alors à Naples. La faveur que Votre Majesté voulait bien lui faire, je la regardai moi-même comme une nouvelle preuve de sa bienveillance pour moi, puisque je suis fort attaché à M. Rœderer, qui, sous tous les rapports, est un homme estimable. Comme il n'est guère convenable de recevoir un ambassadeur dans le mauvais village où je me trouve, et que Burgos pourra être bientôt le centre de mon gouvernement, ce délai me donnera celui de connaître définitivement la volonté de Votre Majesté sur cette affaire. Je ne dois pas dissi-

Jos. à Nap. Miranda, 19 sept. 1808.

muler à Votre Majesté que M. de Laforest rassemble beaucoup de préventions contre lui ; l'accueil qu'il a fait aux amis du prince de la Paix, et les circonstances durant lesquelles il s'est trouvé à Madrid, le mettent vis-à-vis le public de ce pays dans un jour moins favorable que celui où serait ici un homme nouveau.

Je suis bien affligé d'avoir ainsi induit en erreur et fait un grand tort à M. Rœderer, qui aura l'air d'avoir démérité de Votre Majesté depuis le temps où j'ai été autorisé à lui annoncer la grâce que Votre Majesté voulait bien lui faire. »

Nap. à Jos. 20 sept. 1808.

Mon frère, je reçois votre lettre du 13. Vous pouvez garder Negrete autant de jours que vous voudrez; rien ne presse pour son départ pour Vienne (1). »

Jos. à Nap. Miranda, 21 sept 1808.

« Sire, l'ennemi vient de porter 7 mille hommes sur Bilbao par Valmaseda ; j'y ai fait marcher une colonne par la route d'Orduna, et une autre est partie de Vittoria par Durango. Dans le cas que, contre mon attente, le général Monthion n'aurait pas tenu la position derrière Bilbao, je donne ordre au général Merlin, qui connaît le pays, d'y ramener avec ses troupes celles du général Monthion. J'attends le résultat de tout ce mouvement ; je verrai ce que fera l'ennemi, pour prendre le parti que les événements prescriront.

Je viens de Vittoria, où j'ai été content de tout

(1) En effet, l'Autriche n'avait pas encore reconnu Joseph.

ce qu'a fait le général Lagrange. Depuis qu'il n'y a plus de brigandage, les services des vivres s'y font bien ; MM. O'Ffarill et Cabarrus mettent beaucoup de zèle et d'intelligence à trouver les moyens de subvenir aux besoins de l'armée, en rendant le moins dur qu'il est possible le fardeau que les circonstances imposent à ces provinces. »

« Le roi, qui est allé coucher hier à Vittoria, me fait prévenir que l'ennemi s'est présenté devant Bilbao. Le général Monthion a eu une affaire d'avant-poste assez vive, où il a repoussé l'ennemi ; mais il s'attend à tout instant à être attaqué par des forces supérieures, et à être obligé de se retirer. Sa Majesté désire que, pour arrêter ce mouvement de l'ennemi, vous fassiez partir à l'instant le 2e et le 4e régiment d'infanterie légère, et les chevau-légers polonais, 6 bouches à feu, et que vous confiiez le commandement de ce corps à un général vigoureux ; que vous lui donniez ordre de se porter sur Bilbao par la grande route de Pancorbo à Bilbao, afin d'attaquer l'ennemi avec vigueur partout où il se trouvera. Votre Excellence sentira que le succès de cette opération dépend de la célérité du mouvement.

Jourdan à Bessières. Miranda, 20 sept. 1808.

Je viens d'écrire à M. le général Lagrange d'envoyer des renforts à M. le général Monthion, et de le prévenir du mouvement que vous allez ordonner, afin qu'il puisse seconder vos troupes lorsqu'il s'apercevra qu'elles attaquent l'ennemi.

L'affaire d'avant-poste a eu lieu hier au soir, à

une lieue de Bilbao : vous voyez qu'il n'y a pas un moment à perdre. »

Jos. à Nap. Miranda, 21 sept. 1808.

« Sire, le général Blake s'est porté sur Frias, où il a couché la nuit dernière. Hier, 10 mille hommes de troupes de ligne espagnoles sont entrées à Bilbao. J'avais fait donner l'ordre hier à une division du corps d'armée du maréchal Bessières de s'y porter par la route d'Orduna, tandis que le général Merlin se portait sur le même point par la route de Mondragone.

Le maréchal Bessières m'ayant fait prévenir aujourd'hui que la division de son corps n'avait pu partir, je me suis décidé à me porter moi-même avec ma réserve et son corps d'armée, moins 6 mille hommes avec lesquels le général Bonnet défendra les défilés de Pancorbo sur Bilbao, par la route d'Orduna.

Le général Blake a, dans les montagnes de Frias, 10 mille hommes de bonnes troupes; on croit que le reste de son corps d'armée se trouve placé intermédiairement entre Frias et Bilbao. Si mon mouvement s'exécute demain, comme je l'espère, il me paraît impossible que les 10 mille hommes qui sont entrés à Bilbao ne soient pas très-compromis, et que l'ennemi ne soit pas battu, s'il se présente sur ma route.

Le maréchal Bessières n'a été averti qu'aujourd'hui de tout ce mouvement de l'ennemi. M. de Mazaredo me communiqua hier une lettre d'un de ses neveux qui est à l'armée de Blake, qui le pré-

venait de se retirer de Bilbao, et qui lui annonçait la marche d'une armée de 40 mille hommes pour couper la communication avec la France.

J'ai cru ne devoir pas hésiter à marcher sur Bilbao, où l'ennemi pourrait s'établir, et où il est probable que son artillerie et d'autres troupes arriveront par mer. On assure que les Anglais doivent y débarquer aussi. Le maréchal Ney va se porter par la Guardia sur Vittoria, où il sera en mesure de couvrir cette ville, de quelque côté qu'elle puisse être attaquée.

Le corps du maréchal Moncey sera attaqué sur sa gauche; il est possible que l'ennemi essaye de tourner entre Pampelune et la France, afin de se réunir aux troupes arrivées à Bilbao, et de nous couper toute communication. Si j'enlève celles qui sont à Bilbao, ses projets seront dérangés; mais il est instant que ce mouvement se fasse dès demain. J'attends impatiemment les nouvelles du maréchal Bessières; ses avant-postes se sont fusillés aujourd'hui avec l'ennemi, qui occupe des montagnes très-difficiles, où il est secondé par la bonne volonté des habitants.

J'ai donné ordre de laisser une garnison dans le fort de Burgos, et d'évacuer la ville ainsi que Briviesca, où l'ennemi peut descendre d'un moment à l'autre.

Je suis fondé à croire que l'ennemi a au moins 40 mille hommes sur notre droite, 40 mille sur la gauche, et autant sur le centre. Il attend que son mouvement des ailes soit effectué.

Le maréchal Moncey a avec lui plus de la moitié de l'armée : il importe beaucoup qu'il ne soit pas forcé; l'ennemi se trouverait sur-le-champ sur la route de Tolosa. »

Jourdan à Bessières. Miranda, 21 sept. 1808.

« Je viens de mettre sous les yeux du roi la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, pour me prévenir du résultat de l'affaire d'avant-poste que vos troupes ont eue ce matin sur Frias. Sa Majesté aurait désiré qu'il vous eût été possible d'exécuter, la nuit dernière, le mouvement qu'elle avait prescrit sur Bilbao; mais puisque cela ne vous a pas été possible, elle juge maintenant que ce mouvement, fait isolément, pourrait compromettre les troupes qui l'exécuteraient : ainsi, elle s'est décidée à réunir le plus de troupes possible aux environs de Vittoria, pour ensuite agir suivant les circonstances. En conséquence de cette décision, je viens d'écrire au maréchal Ney de se porter sur Vittoria par la Guardia, où Sa Majesté espère qu'il arrivera après-demain. Sa Majesté se propose de s'y rendre dès demain avec sa réserve; et elle croit son mouvement sur Vittoria d'autant plus nécessaire, qu'elle a reçu avis ce matin que le général Monthion avait été obligé d'évacuer Bilbao hier matin. Il est vrai que le général Merlin s'est porté ce matin sur Durango avec le 55e régiment; mais il serait possible que cela ne suffit pas pour couvrir les communications. Sa Majesté désire que, dès ce soir, vous jetiez vers Puente-Larra et Espejo le corps qui était destiné à marcher sur Bilbao, ou bien toute

autre troupe formant un corps d'environ 3 ou 4 mille hommes, si celles qui étaient désignées sont trop fatiguées. Demain matin vous porterez tout votre corps en arrière de Puente-Larra, prolongeant votre droite sur la grande route de Bilbao jusqu'au delà d'Espejo, et poussant une forte reconnaissance sur Orduna. Comme dans cette partie toute votre cavalerie vous serait inutile, vous en porterez au moins la moitié en arrière de Miranda, avec deux ou trois bataillons d'infanterie, afin de couvrir la route de Miranda à Vittoria. Vous donnerez ordre au général qui commandera ce corps de prévenir directement Sa Majesté de tout ce qui arriverait à sa connaissance. Vous aurez la bonté de faire reconnaître les communications d'Espejo sur Vittoria. Le général le Gaulois m'assure qu'il y en avait une directe, sans venir prendre la grande route de Miranda. Lorsque ensuite le maréchal Ney aura rejoint le roi à Vittoria, Sa Majesté prendra une détermination pour attaquer l'ennemi, et alors elle vous appellera à Vittoria, ou bien elle fera diriger tout votre corps par la grande route d'Orduna, suivant la situation où se trouveront les choses à cette époque. Dans le cas où votre cavalerie ne pourrait pas se porter demain en arrière de Miranda, vous pourriez la laisser en avant de Pancorbo, en faisant occuper le défilé par deux ou trois bataillons, et le lendemain elle continuerait son mouvement.

Sa Majesté attend de vos nouvelles par l'aide de camp qu'elle vous a envoyé. »

Observations sur la lettre du roi d'Espagne du 16 sept. (1). Châlons-sur-Marne, 22 sept. 1808.

1[re] *observation.* — On propose de marcher avec 50 mille hommes sur Madrid, en se tenant réuni, et abandonnant les communications avec la France.

L'art militaire est un art qui a des principes qu'il n'est jamais permis de violer. Changer sa ligne d'opérations est une opération de génie; la perdre est une opération tellement inquiétante, qu'elle rend criminel le général qui s'en rend coupable. Ainsi, garder sa ligne d'opérations est nécessaire pour arriver à son point de dépôt où l'on puisse évacuer les prisonniers que l'on fait, les blessés et les malades qu'on a, trouver des vivres, et s'y rallier.

Si, étant à Madrid, on eût réuni ses forces sur la ville, qu'on eût considéré le *Retiro* comme un point de réunion des hôpitaux, des prisonniers, et comme moyen de contenir une grande ville et de se conserver les ressources qu'elle offre, cela eût été *perdre ses communications* avec la France, mais *assurer sa ligne d'opérations*, si surtout on profitait du temps pour réunir une grande quantité de vivres et de munitions, et qu'on eût organisé à une ou deux marches sur les principaux débouchés, comme la citadelle de Ségovie, etc., des points faits pour servir de points d'appui et de vedette aux divisions.

Mais aujourd'hui qu'on s'enfonce dans l'intérieur de l'Espagne, sans avoir aucun centre orga-

(1) La réunion de ces observations, faites en réponse à la lettre dans laquelle Joseph propose son plan de campagne, forme une série de principes des grandes opérations de la guerre de la plus haute importance.

nisé, aucuns magasins de formés, étant dans le cas d'avoir des armées ennemies sur ses flancs et sur ses derrières, ce serait sans exemple dans l'histoire du monde.

Si, avant de prendre Madrid, d'y organiser des dépôts, des magasins de huit à dix jours, d'avoir des munitions en suffisance, on venait à être battu, que deviendrait cette armée? où se rallierait-elle? où évacuerait-elle ses blessés? d'où tirerait-elle bien sa ligne de guerre, puisqu'on n'a qu'un simple approvisionnement? Nous n'en dirons pas davantage : ceux qui osent conseiller une telle mesure seraient les premiers à perdre la tête aussitôt que l'événement aurait mis au clair la folie de leur opération.

Quand on est dans une place assiégée, on a perdu *sa ligne de communication,* mais non *sa ligne d'opération*, parce que la ligne d'opération est du glacis au centre de la place, où sont les hôpitaux, les magasins, et les moyens de subsistance. Est-on battu au dehors? on se rallie sur les glacis, et on a trois ou quatre jours pour réparer ses troupes et organiser leur moral. Avec une armée composée d'hommes comme ceux de la garde, et commandée par le général le plus habile, Alexandre ou César, s'ils pouvaient faire de telles sottises, on ne pourrait répondre de rien; à plus forte raison dans les circonstances où est l'armée d'Espagne.

Il faut renoncer à ce parti, que réprouvent les lois de la guerre. Le général qui entreprendrait une telle opération militaire *serait criminel.*

2[e] *observation.* — Que faut-il donc faire? On ne

peut que répéter ce qu'on a dit, d'avoir sa gauche concentrée à Tudela, sans cordon, à cheval sur l'Èbre, et prête à repasser l'Èbre, si cela est nécessaire, et conservant sa communication sur Pampelune; la droite sur Burgos, interceptant la route de Madrid à Reynosa; la réserve en seconde ligne, et prête à se porter sur l'un ou l'autre point.

Dans cette situation de choses, on peut réunir la réserve, le corps du maréchal Ney, celui du maréchal Bessières, et tomber sur l'ennemi qui s'approcherait par la route de Madrid et celle de Palencia. On peut très-bien, avec ces 36 à 40 mille hommes, faire trois ou quatre marches dans une direction ou dans une autre.

Il serait possible, sans doute, que l'ennemi voyant de telles forces s'approcher ne tînt pas; et pendant qu'il s'éloignerait de cinq ou six marches, on en profiterait pour enlever Reynosa et Santander, opération très-importante à faire. Ce qui encourage l'ennemi à tenir à Reynosa, c'est qu'on n'occupe Burgos que par de la cavalerie, et qu'on manifeste l'intention de se retirer. Tout est opinion à la guerre, opinion sur l'ennemi, opinion sur ses propres soldats. Après une bataille perdue, la différence du vaincu au vainqueur est peu de chose; c'est l'influence morale qui est tout, puisque deux ou trois escadrons suffisent alors pour produire un grand effet. On n'a rien fait pour donner de la confiance aux Français; il n'y a pas de soldat qui ne voie que tout respire la timidité, et il se forme en conséquence l'opinion de l'ennemi; il n'a pas d'autre

élément pour savoir ce qui lui est opposé que ce qu'on lui dit, et la contenance qu'on lui fait prendre.

3e *observation*. Il n'y a pas de doute qu'avec le nombre de troupes qui sont à l'armée d'Espagne, on peut et on devrait aller à Madrid, *mais après avoir détruit tous les corps de l'ennemi par des mouvements combinés sur Palencia et Saragosse, si l'ennemi fait la faute de s'approcher et de se mettre en ligne*. Mais pour cela il faut prendre un parti sur le moment, avoir son armée dans la main, et la connaissance de son art.

On ne peut donc que répéter ce qu'on a dit et redit : attaquer l'ennemi, s'il approche de deux marches.

Si on obtient une victoire décisive contre toutes ses forces réunies, ou plusieurs victoires contre ses corps isolés, ces victoires doivent conseiller le parti qu'il faut prendre. Mais tous ces combats doivent être livrés suivant les règles de la guerre, *c'est-à-dire ayant sa ligne de communication assurée*.

« Sire, je reçois les notes du 15; elles ne prévoient pas : 1° le cas qui arrive, celui où l'ennemi file sur les extrémités pour se réunir sur nos derrières; les montagnes et la mer le mettent à l'abri de nos mouvements sur notre droite. Comment empêcher que des troupes embarquées ailleurs soient débarquées sur nos derrières? A la gauche, le mouvement se fait si loin du maréchal Moncey, qu'il peut difficilement être instruit à temps; il est possible qu'il soit tourné sur sa gauche. 2° On ne tient

Jos. à Nap. Miranda, 22 sept. 1808.

pas assez de compte des facilités que donne à l'ennemi l'unanimité active des habitants en leur faveur. 3° On ne croit pas qu'il puisse agir avec 140 à 150 mille hommes, et il est de fait qu'il peut les faire concourir dans un mouvement général. 4° On ne connaît pas assez la difficulté des chemins; on parle, par exemple, de me placer entre Logrono et Burgos : on ignore que je n'aurais aucune communication avec mes derrières.

Quant à moi et au maréchal Jourdan, nous avons toujours été pour le parti le plus hardi. J'ai voulu, dans le temps, occuper Tudela; j'ai marché moi-même pour en chasser l'ennemi. Il devrait être également chassé de Bilbao, si on eût marché sur ce point avant-hier, dès qu'on en eut reçu l'ordre; j'ai voulu y marcher moi-même aujourd'hui. J'envoie à Votre Majesté copie de ma réponse au maréchal Bessières; cette pièce l'instruira de la situation des choses.

La force des choses m'arrache un aveu pénible; mais je crois que le maréchal Ney aurait été plus propre pour commander le corps de droite, et que celui de gauche eût été mieux commandé par le général Lefebvre. La hardiesse du maréchal Ney et son activité sont perdues au centre.

Les propos de tâtonnement ne viennent certainement pas des corps du centre, j'en suis sûr sans le savoir; c'est des ailes : les deux maréchaux préféreraient attendre l'arrivée de la grande-armée, et, en général, ils trouvent qu'ils ont toujours peu de troupes. Le fait est cependant que je n'ai que 5 mille hommes, et que le maréchal Ney n'en a que

7, et que tout le reste est partagé entre les deux corps de gauche et de droite. Pourquoi cela? On voudrait que les maréchaux fussent contents, afin que leur humeur n'en donnât pas à la troupe, qu'elle ne se répandît pas autour d'eux, et même autour de Votre Majesté. On m'oppose des lettres du major général : celui-ci doit avoir le 2e et le 12e, celui-là le 55e et le 36e ; toujours c'est la volonté de Votre Majesté qu'on oppose à la mienne.

Je prie Votre Majesté de ne donner ses ordres qu'à moi, et je les ferai exécuter. Qu'elle m'autorise à ôter le commandement à celui qui répond par des conseils aux ordres qu'il reçoit, et surtout qu'elle pense bien qu'il n'y a personne dans l'armée moins tâtonneur que moi ; et que si j'eusse été le maître absolu de mes mouvements, ayant sous moi des chefs dociles et décidés, tels que Ney, Lefebvre ou Merlin, l'ennemi serait en déroute partout. »

« Mon frère, je continue mon voyage sur Erfurt, où les conférences auront lieu le 27. Toutes les routes de France sont remplies de troupes. La grande-armée marche par trois routes, et la queue a déjà dépassé Paris. » **Nap. à Jos. Metz, 23 sept. 1808.**

« Sire, les troupes ennemies entrées à Bilbao, commandées par un neveu du comte de Campo-Alange, forment la 4e division du corps d'armée du général Blake, qui porte le nom d'*armée de Galicie*, et qui s'élève à 40 mille hommes, troupes de ligne, milices et insurgés. **Jos. à Nap. Vittoria, 23 sept. 1808.**

Le maréchal Moncey mande que l'ennemi a été

chassé de Sangueza, où le colonel Pepin lui a pris deux pièces de canon.

Le centre est beaucoup en arrière; les généraux ennemis attendent que leurs deux ailes soient réunies sur nos derrières pour s'avancer, leur projet publiquement avoué étant de nous envelopper et de nous faire prisonniers; ils attendent des renforts qui doivent débarquer à Portugalette, de l'artillerie, des munitions des Anglais, et M. de la Romana, qui, disent-ils, était arrivé à Bristol le 4 du courant.

J'ai donné l'ordre au maréchal Bessières de se porter par Orduna sur Bilbao. Le maréchal Ney et moi, nous nous y portons aussi par la route de Durango, celle d'Orosco se trouvant impraticable par les pluies qu'il fait depuis hier. J'espère sous deux ou trois jours avoir de bonnes nouvelles à annoncer à Votre Majesté.

Ci-joint les pièces que je reçois à l'instant du maréchal Moncey.

Je laisse sur la grande communication de Miranda le général Bonnet, et le général Lagrange à Vittoria. »

Nap. à Jos. Kaiserlautern, 24 sept. 1808.

Mon frère, vous aurez reçu des notes sur le mémoire joint à votre lettre du 16. A la guerre il faut des idées saines et précises. Ce que l'on vous propose n'est pas faisable. Il faut adopter pour principe général de ne pas souffrir que l'ennemi s'établisse à trois ou quatre marches de Burgos. Palencia n'est qu'à deux marches. L'ennemi n'y serait probablement pas venu, si l'on avait occupé Burgos d'une manière offensive; et l'ennemi, battu et chassé au

delà de Palencia, Santander tombe ou est emporté en peu de temps, ce qui est une chose importante. Quant à la gauche, le corps de Tudela doit toujours avoir sa retraite sur Pampelune; et si 12 à 15 mille hommes étaient poussés sur Pampelune, ils n'y seraient pas en danger dans la ville ou le camp retranché. Cela dépend de ce que fait l'ennemi. A la guerre on prend son parti devant l'ennemi; on a toujours la nuit pour soi pour se préparer. L'ennemi ne se place pas sans qu'on le reconnaisse; *mais il ne faut pas calculer théoriquement ce qu'on veut faire, puisque cela est subordonné à ce qu'a fait et fera l'ennemi.* Selon les lois de la guerre, tout général qui perd sa ligne de communication est digne de mort. J'entends par ligne de communication celle où sont les hôpitaux, les secours pour les malades, les munitions de guerre, les vivres; où l'armée peut se réorganiser, se refaire, et reprendre en deux jours de repos son moral, perdu quelquefois par un accident imprévu. On n'entend pas perdre sa ligne de communication, quand elle est inquiétée par des barbets, des miquelets, des paysans insurgés, et en général par ce que l'on nomme à la guerre des partisans : cela arrête des courriers, quelques hommes isolés qui percent toujours, quelque parti qu'on prenne, mais n'est pas dans le cas de faire front à une avant-garde ou à une arrière-garde. Alors cela n'est rien. La ligne de communication est organisée sur le principe que . . . . (1) on fortifiait le . . . . . .

(1) Mots devenus illisibles dans la lettre de l'Empereur.

et l'on aurait pu y réunir un plus grand nombre de troupes en peu de jours, dans un cas de nécessité. C'est bien différent d'opérer avec un système arrêté sur un centre organisé, ou d'aller au hasard perdre ses communications sans avoir un centre d'opérations organisé. »

Jos. à Nap. Vittoria, 24 sept. 1808.

« Sire, ayant été instruit des desseins de l'ennemi par le rapport d'un officier fait prisonnier et par d'autres circonstances, et connaissant les forces qu'il a à Bilbao, j'ai jugé que les troupes du maréchal Ney étaient suffisantes pour le chasser de ce point important.

Le maréchal Bessières a eu ordre de rester sur l'Èbre, et de garder le défilé de Pancorbo; le maréchal Moncey, de surveiller les mouvements que l'ennemi pourrait faire sur la gauche de l'Èbre, et de le suivre ou de le faire suivre avec des forces correspondantes à celles qu'il dirigerait sur Vittoria. Dans ce cas, le maréchal Bessières prendrait la même direction; et l'armée, ainsi réunie dans la plaine de Vittoria, serait en mesure de n'avoir rien à craindre de l'ennemi, et aurait pour elle les probabilités du succès si elle était attaquée dans cette position, où elle pourrait profiter des avantages que lui donnent sa supériorité dans les manœuvres, son artillerie et sa cavalerie. Dans tous les cas, elle pourra y attendre les renforts qui doivent commencer à arriver dans vingt-cinq jours.

Je me trouve ici dans une position centrale. »

Jos. à Nap.

« Sire, la position des choses est aujourd'hui la

même qu'hier ; demain, j'espère quelque résultat à annoncer à Votre Majesté. Vittoria, 25 sept. 1808.

Je prie Votre Majesté de donner l'ordre pour que les troupes qui arriveront à Bayonne, à compter du 6 octobre, marchent sur-le-champ à Vittoria, où leur réunion devient pressante, les événements pouvant ne pas permettre d'attendre qu'elles soient réunies en grandes masses à Bayonne avant d'entrer en Espagne; ce qui pourrait prendre tout le mois, et faire perdre un temps précieux. »

« Monsieur le Maréchal, je vous envoie le rapport que je reçois à l'instant du général Merle. Il ne paraîtrait pas, d'après ce mouvement de l'ennemi, que le maréchal Ney eût rien tenté contre Bilbao. Ce qui m'intrigue le plus, c'est ce mouvement d'infanterie d'Osma sur Vittoria. L'ennemi veut-il s'y porter? Il était déjà maître de la route, et le général Merle n'était pas en force pour l'attaquer. A-t-il évité le combat à Bilbao, et les troupes qui étaient sur ce point et celles du général Frias se seraient-elles réunies pour marcher sur moi? Ou seraient-ce les troupes de Frias qui marcheraient au secours de Bilbao? Dans tous les cas, j'ai cru prudent de réunir mon corps d'armée. En conséquence, la division Merle a l'ordre d'occuper Bergara et Puente-Larra par têtes de colonne; le reste sera entre Puente-Larra et Miranda. La cavalerie observera le mouvement de l'ennemi. Il serait possible que l'ennemi fît une fausse attaque demain matin, tandis qu'il se porterait sur Bilbao ou sur Bessières à Jourdan, Miranda, 26 sept. 1808.

Vittoria. Mon opinion est que je devrais m'échelonner sur la route de Vittoria, et peut-être me diriger tout à fait sur ce point. Je vous prie de me faire connaître de suite les intentions du roi.

Il est temps de se masser. Je n'ai rien sur mon front. Vittoria est en l'air, le roi y est presque seul. D'après ce que j'apprendrai, je me porterai, cette nuit probablement, à la Puebla, et de là à Vittoria, à moins d'ordre contraire. De là, nous serons tout aussi bien en mesure d'aller au secours du maréchal Ney, si cela était nécessaire. L'ennemi aura eu le temps de faire du chemin, ce soir, dans la direction qu'il aura voulu prendre; et il pourrait bien m'amuser jusqu'à demain matin, tandis qu'il ferait son mouvement sur un autre point. »

Rapport du général Merle à Bessières. Osma, 26 sept. 1808.

« Monseigneur, je me suis porté à Osma, ainsi que Votre Excellence me l'a ordonné. J'y suis arrivé à une heure et demie, parce que j'ai voulu marcher avec ordre dans la gorge boisée qui y conduit. Osma étant situé dans un bas-fond, et environné de gorges et de routes, j'ai pris position à deux portées de fusil en arrière, après quoi j'ai envoyé la cavalerie en avant. Elle a trouvé l'ennemi à trois quarts de lieue, à un village nommé Barberena. La cavalerie a vu d'abord un bataillon rangé en bataille; j'ai vu d'autres troupes sur les montagnes, qui se formaient successivement : ainsi, il n'y a pas de doute que le corps de Blake soit établi sur la route d'Osma à Orduna. J'ai donné l'ordre à la cavalerie de se retirer; et mes bataillons, ainsi que les grenadiers et voltigeurs du

86^{e}, qui étaient en colonne sur la route, en arrière d'Osma, ont fait la contre-marche, et je les ramène en ordre à Espejo, où j'attendrai les ordres de Votre Excellence. J'ai aperçu aussi de l'infanterie, mais en petit nombre, qui se dirigeait vers la route d'Osma à Vittoria. On m'a assuré que Cuesta était dans cette vallée, et que les réquisitions des subsistances étaient faites pour lui. Il est certain que, dans tous les villages, il existe du pain fabriqué pour les insurgés. Si l'ennemi n'avait pas été en force, je ne le crois pas assez audacieux pour avoir fait mine de marcher au-devant de mes troupes.

Je n'avais ici que les deux bataillons du 119^{e}, et les grenadiers et voltigeurs, et cent hommes de cavalerie. »

Jourdan à Bessières. Vittoria, 26 sept. 1808. A minuit.

« Monsieur le Maréchal, je viens de mettre sous les yeux de Sa Majesté votre lettre d'aujourd'hui, et le rapport du général Merle, qui y était joint. Sa Majesté a été surprise que l'ennemi se soit trouvé en force à Barberena avant que vous ayez été prévenu de son mouvement par vos reconnaissances. Elle eût désiré que, puisqu'il y avait une tête de colonne de vos troupes en vue de l'ennemi, elle fût restée à portée d'observer son mouvement, et que, même, vous eussiez fait soutenir cette tête de colonne, soit pour attaquer sérieusement si vous vous fussiez cru en force pour cela, soit pour être bien assuré de la marche de l'ennemi. Au lieu de cela, les troupes du général Merle s'étant retirées, l'ennemi peut, sans qu'on le sache, se porter en forces sur le maréchal

Ney, ou se diriger sur Vittoria; ou peut-être, sans se jeter dans la plaine de Vittoria, se porter sur les derrières du maréchal Ney, en suivant les chemins des montagnes, chercher à lui couper la retraite, et même se porter sur Salinas. Dans cette incertitude, il est bien difficile à Sa Majesté de juger de ce qu'il convient de faire; elle ne peut que vous engager à avoir toujours des reconnaissances sur l'ennemi, afin d'observer ses mouvements. S'il se porte sur Vittoria, il faut vous y porter aussi; mais si, au lieu de cela, il reste à Barberena et à Osma, Sa Majesté pense que vous devez l'attaquer.

Je vous serai fort obligé de me donner souvent de vos nouvelles, et de me prévenir de ce que les circonstances vous forceront de faire.

Sa Majesté n'hésiterait pas à réunir les troupes en masse, comme vous paraissez le désirer, si elle avait affaire à un ennemi qui se présente en bataille; mais quand toute l'armée serait réunie à Vittoria, cela n'empêcherait pas l'ennemi de continuer son mouvement à travers les montagnes, et de se porter dans les défilés qui sont sur la route de communication avec la France. Il n'y a qu'une attaque faite à propos sur son flanc qui peut arrêter sa marche. Néanmoins, vous devez vous porter sur Vittoria, si l'ennemi, au lieu de se porter sur Orduna, continue son mouvement par la route d'Osma sur Vittoria. »

Nap. à Jos. Erfurt, 27 sept. 1808.

« Mon frère, je suis arrivé ce matin, à neuf heures, à Erfurt. L'empereur de Russie était arrivé

depuis hier à Weymar. L'entrevue doit avoir lieu ici, dans une heure. Le roi de Saxe est aussi arrivé hier, et un grand nombre de princes sont arrivés aussi. »

Jourdan à Ney, en route sur Bilbao par Durango. Vittoria, 27 sept. 1808. (1 heure du matin).

« Sa Majesté avait ordonné au maréchal Bessières de pousser, hier, une reconnaissance sur Orduna, et de la faire soutenir par des troupes placées en échelons. Cette reconnaissance, qui aurait dû partir de très-grand matin, n'est arrivée qu'à quatre heures après midi. Le général Merle, qui la commandait, a trouvé l'ennemi en force à Barberena, à trois quarts de lieue d'Osma, sur la grande route d'Orduna. Le roi a été fort surpris d'apprendre, il y a une heure, que l'ennemi était en forces sur Osma. Sa Majesté avait lieu d'espérer qu'il ne ferait pas un mouvement si près du maréchal Bessières sans être prévenu à temps; mais, au lieu de cela, l'ennemi aurait pu continuer son mouvement sans qu'il s'en doutât, si Sa Majesté n'avait pas ordonné, avant-hier 25, une reconnaissance pour hier 26 sur Orduna. Les troupes du général Merle, qui ont vu l'ennemi, et qui auraient dû rester en présence de lui, afin de bien observer son mouvement, se sont retirées jusqu'à Puente-Larra, de manière que l'ennemi peut continuer son mouvement tout à son aise sur le point qui lui conviendra, sans qu'on soit instruit de ses projets que lorsqu'il les aura exécutés. Le roi est véritablement affligé de cela; mais il ne peut remédier à cet inconvénient. Sa Majesté me charge d'avoir l'honneur de vous prévenir de tout ceci, afin que vous ne vous

aventuriez pas trop, et afin que vous fassiez garder votre communication sur Durango par des échelons, pour vous retirer sans danger, soit que l'ennemi ait des forces trop considérables devant vous, soit qu'il cherche à vous tourner en se portant sur Durango.

Sa Majesté est bien impatiente d'apprendre ce qui se passe de votre côté.

P. S. Il est d'autant plus nécessaire que vous assuriez votre retraite, que le maréchal Bessières parle, dans sa lettre, de venir avec son corps à Vittoria; et nous pourrions bien le voir arriver ici demain, ce qui donnerait à l'ennemi la faculté de se porter en forces sur vous. Si ce mouvement a lieu, je vous en préviendrai le plus tôt possible. Je présume que vous avez laissé un poste de correspondance à Durango. »

Cette lettre est partie le 27, vers deux heures moins un quart du matin; à sept heures, un duplicata a été envoyé par un aide de camp de Son Excellence M. le maréchal Ney, avec le post-scriptum suivant : « Il est sept heures du matin, et nous n'avons pas d'autres nouvelles. Les reconnaissances parties d'ici sur plusieurs points n'ont rien envoyé dire. »

Jos. à Nap. Vittoria, 28 sept. 1808.

« Sire, le maréchal Ney est entré avec son corps d'armée à Bilbao, le 26. Le corps du général Blake s'est retiré; il a perdu quelques hommes et a laissé quelques prisonniers.

On assure que le général Castanos marche sur le

centre avec le gros de l'armée de ligne. J'agirai selon les événements, dès que je les connaîtrai positivement. »

« Sire, Sa Majesté Impériale et Royale continue heureusement son voyage. Il n'y a rien de nouveau dans la famille impériale. La reine notre souveraine, et mesdames les infantes, jouissent d'une parfaite santé. MM. Azanza et Urquijo à Joseph. Paris, 28 sept. 1808.

Sachant qu'outre don Pedro de Macanaz et les deux frères Rios, on avait aussi mis en arrestation don José-Maria Carnerero, jeune homme attaché à notre légation de Constantinople, et qui, muni d'un congé, a été retenu ici quatre mois sans pouvoir se rendre en Espagne, nous sommes allés trouver le ministre de la police générale, pour savoir si la cause de son emprisonnement permettait qu'il reçût de nous quelques secours en qualité d'Espagnol. Il nous contait qu'il se proposait de se rendre au lieu de la résidence de Votre Majesté; et le sachant dépourvu d'argent, nous nous proposions de lui fournir la somme nécessaire pour ce voyage, afin de prévenir quelque acte de désespoir où pouvait le mener un dénûment si absolu. Ce ministre nous apprit que la cause de Macanaz et des frères Rios est très-sérieuse, et fondée sur des pièces; mais que l'arrestation de Carnerero n'a été provoquée que par un bavardage imprudent et bien constaté; et il ajouta que presque tous les Espagnols qui se trouvaient en France étant dans le même cas, il avait ordre de les faire arrêter, ou de les renvoyer en Espagne.

Il nous dit aussi qu'il donnerait immédiatement à Carnerero un passe-port pour retourner en Espagne, pourvu que nous le lui demandassions par écrit et voulussions garantir sa conduite. Comme il ne nous paraît pas prudent de prendre sur nous cette responsabilité, nous n'avons pas voulu faire cette démarche; mais considérant en même temps que non-seulement Carnerero, mais beaucoup d'autres Espagnols, pourront être emprisonnés comme lui pour des propos indiscrets que les circonstances font envisager comme séditieux, nous souhaitons que Votre Majesté veuille bien nous dire si sa royale volonté est que les Espagnols incarcérés en France pour de semblables motifs soient renvoyés en Espagne, toutefois qu'il sera permis d'espérer que la menace du châtiment suffira pour les faire changer de conduite, et les engager à être plus avisés et plus circonspects; ce qui nous paraîtrait s'accorder parfaitement avec le caractère plein de bonté de Votre Majesté, et sa tendresse paternelle pour ses sujets.

Il est aussi de notre devoir de prévenir Votre Majesté que le colonel don Fabricio Kindelan, ci-devant lieutenant du roi dans la place forte de Jaca, nous a écrit de Périgueux pour nous exposer qu'il est détenu dans cette ville comme prisonnier de guerre pour avoir été pris à Saragosse par les troupes françaises, tandis qu'il a couru le risque d'être massacré par les insurgés de Jaca; qu'il n'a point pris les armes à Saragosse, et que les Français l'y ont trouvé malade dans son lit. Comme il peut se faire que doréna-

vant beaucoup d'autres officiers faits prisonniers de guerre allèguent, comme Kindelan, avoir été entraînés contre leur gré parmi les insurgés, nous désirons que Votre Majesté nous dise s'il conviendra que nous interposions nos bons offices en leur faveur, et réclamions leur mise en liberté; car nous pensons que Votre Majesté ne laissera pas d'admettre à son service ceux qui s'excusent sur la violence exercée contre eux par les insurgés, pourvu qu'ils donnent des marques de sincérité, de soumission et de fidélité envers Votre Majesté. »

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 23, de Metz, ainsi que les notes en réponse à une longue lettre dans laquelle j'expose à Votre Majesté divers projets d'opérations pour l'armée d'Espagne. Mon projet était de réunir dans la plaine de Vittoria toute l'armée; Votre Majesté voulant qu'à tout prix les communications soient conservées avec la France, je me conforme à sa volonté. Le maréchal Moncey restera dans la Navarre avec son corps d'armée; je me défendrai ici avec les corps des maréchaux Bessières et Ney. L'ennemi paraît avoir toujours le projet de marcher en forces sur le centre par Logrono et Burgos. Jos. à Nap. Vittoria, 29 sept. 1808.

Le maréchal Ney est à Bilbao. L'ennemi a été culbuté partout où il a été trouvé, à Bilbao, à Miravalles, à Orduna; il se réunit à Valmaseda, dans des montagnes fort difficiles. Le maréchal Bessières est à Miranda.

J'attends bientôt les premiers renforts qui me

8.

mettront dans le cas de repasser l'Èbre. L'armée est en bon état. »

Nap. à Jos. Erfurt, 1er octobre 1808.

« Mon frère, je suis ici depuis quatre jours avec l'empereur de Russie, le roi de Saxe, et un grand nombre de souverains, de princes. Tout prend une bonne tournure. »

Jos. à Nap. Vittoria, 1er octobre 1808.

« Sire, j'ai reçu la lettre de Votre Majesté du 27 septembre. J'avais si bien senti que l'exécution du projet hardi d'entrer en Espagne avec 50 mille hommes, abandonnant toute communication, avait besoin de l'approbation de Votre Majesté, que je ne l'ai pas tenté ne l'ayant pas reçue, et que c'est à elle que je l'ai proposé avec cinq autres (1). Je dois à la vérité de dire à Votre Majesté *que si cette idée était folle, elle était de moi; elle ne m'a été suggérée par personne, et il est juste que j'en supporte seul le blâme, comme j'en eusse seul voulu l'honneur, si Votre Majesté en eût jugé autrement.*

L'ennemi est partout à une grande distance de nous; il a été repoussé vigoureusement là où il s'est présenté; il se tient éloigné. Sous peu de jours, je serai en mesure de prendre les positions que Votre Majesté désire, puisque j'aurai assez de troupes nouvellement arrivées pour garder les provinces sur la rive gauche de l'Èbre.

Le général Dejean écrit qu'on n'a pas besoin de capotes en Espagne; il est dans l'erreur: les mon-

(1) Voir, pour l'exposé de ces plans de campagne de Joseph envoyés à Napoléon, le deuxième volume de Napier (page 238 et suivantes).

tagnes sont déjà couvertes de neige, et le bois est très-rare, surtout dans la Castille. Votre Majesté ne saurait en faire trop expédier. »

« Sire, je me suis porté ici pour reconnaître par moi-même l'ennemi, et lui ôter l'envie de retourner à Bilbao, et de se porter sur Durango et Mondragone. M. Blake est à deux lieues d'ici. Je verrai demain ce que ceci deviendra : mes dispositions sont dirigées dans cet esprit, qu'à tout événement je pourrai toujours me réunir avec le corps du maréchal Ney, le reste de celui du maréchal Bessières et la réserve de la plaine de Vittoria, avant que l'ennemi puisse y être arrivé. S'il débouchait par Logrono, le maréchal Ney est à Trevino, le général Bonnet observe Haro, et sera à portée de défendre le défilé de la Puebla, et de donner le temps à nos troupes de s'y réunir. » Jos. à Nap. Orduna, 5 octobre 1808.

« Sire, l'ennemi avait réuni ses moyens sur Valmaseda, dans la vue de rentrer à Bilbao. La marche que je viens de faire avec deux divisons du maréchal Bessières l'a fait renoncer à ce projet; j'apprends qu'il se retire en arrière : mon but se trouve rempli par là. Dès que le moment sera arrivé, je le retrouverai dans les plaines de Burgos. Je ne juge pas devoir le poursuivre dans les montagnes, et m'éloigner ainsi de ma ligne d'opérations de six journées. Jos. à Nap. Clodio, 6 octobre 1808.

Ce mouvement a produit un bon effet sur l'esprit des habitants, de l'ennemi, et de mes propres troupes. »

Jos. à Nap. Vittoria, 7 octobre 1808.

« Sire, je suis de retour de Vittoria. Je n'ai pas de lettres de Votre Majesté depuis huit jours.

Le 36ᵉ est arrivé à Bayonne; j'attends bientôt la divion allemande et celle du général Sébastiani.

L'ennemi est contenu partout, et je ne doute pas qu'à l'arrivée de ces troupes, qui pourront garder les provinces de l'Èbre, il ne soit partout culbuté. »

Jos. à Nap. Vittoria, 8 octobre 1808.

« Sire, j'ai reçu la lettre de Votre Majesté, du 27. Je la remercie de la nouvelle qu'elle a bien voulu me donner de son arrivée.

L'ennemi s'était avancé jusqu'à la Guardia, pendant mon mouvement sur Bilbao; il vient d'en être chassé.

Le bruit du débarquement du marquis de la Romana, entre le Ferrol et Santander, acquiert beaucoup de consistance.

L'armée est bien disposée et en bon état. »

Jos. à Nap. Vittoria, 9 octobre 1808.

« Sire, tous les rapports s'accordent à dire que le marquis de la Romana est débarqué à Gijon, entre le Ferrol et Santander.

L'ennemi se renforce sur tous les points; il importe que les troupes qui se réunissent à Bayonne entrent sur-le-champ en Espagne.

Il est bien important que Votre Majesté fasse mettre à la disposition des généraux commandant les corps d'armée, du chef de l'état-major général, des commandants de l'artillerie et du génie, une somme d'argent. Il est impossible de n'avoir pas les moyens de pourvoir aux besoins les plus pressants de leur service. J'ai donné tout ce

image
not
available

Je n'ai trouvé des 6 millions de l'emprunt de France que 3 millions et demi; les deux autres étaient déjà dépensés avant mon arrivée à Madrid. »

Nap. à Jos. Erfurt, 11 octobre 1808.

« Mon frère, je vous envoie la traduction de deux lettres interceptées sur un courrier de Palafox.

Je suis toujours ici avec l'empereur de Russie. Tout va au mieux. »

Louis Palafox au roi Ferdinand VII.

« Don Louis Palafox, marquis de Lazan, se met aux pieds de Votre Majesté, et a l'honneur de lui représenter, avec respect et soumission :

Que les provinces d'Espagne, depuis qu'elles sont sous le joug des Français, sont dans un état critique causé par l'absence de Votre Majesté, et parce qu'il n'existe pas une autorité suprême dirigée par une seule volonté, ce qui serait indispensable au bien de la monarchie. Chaque province est indépendante, et il faudrait ou un chef suprême auquel elle obéirait, ou une direction unique.

Ces chefs et ces juntes se croient supérieurs les uns aux autres, et de toutes ces différentes prétentions il résulte naturellement des désordres. C'est à ces abus qu'il faut s'en prendre si je n'ai pas exterminé les Français, et si je ne les ai pas forcés à repasser les Pyrénées. Chaque junte suprême s'est emparée des troupes de ligne qui étaient destinées au service de cette province, plus menacée que les autres par les ennemis, surtout depuis qu'ils se sont retirés de Madrid et de Saragosse. Ainsi, le royaume d'Aragon a le malheur de n'avoir point de troupes de ligne, si ce n'est quelques débris des régiments

qui sont parvenus à s'échapper de Barcelone et de Pampelune, et qui sont accourus au secours de leur capitale. Ce manque de troupes de ligne est cause que ce pays a souffert plus que les autres provinces, puisqu'il n'a eu pour défenseurs que des volontaires aragonais et un demi-bataillon de gardes espagnoles qui arrivèrent ici les derniers jours du siége. Par mes ordres, ces troupes sont employées à la poursuite des Français qui ont été forcés d'abandonner Tudela. Réunies à ma division de l'armée de Valence, elles achèvent de mettre en fuite l'armée française. Le retard des armées de Castille, d'Andalousie et de Galice est cause que les Français ont eu le temps de se replier : une fois que toutes les troupes de ces provinces seront réunies, nous ne devons pas douter de la ruine totale de l'armée française.

Le plan général étant la destruction des Français, chaque province devant y concourir de toutes ses facultés, on a cru convenable, pour la félicité de cette monarchie, de former une junte centrale dans laquelle on fixera les moyens de régler le pouvoir suprême et absolu. Pour cet effet, chaque junte a nommé ses députés à la junte centrale.

Cependant, Sire, beaucoup de députés nommés ont été portés à cette distinction à force d'intrigues et de cabales. C'est une vérité que je dois dire à Votre Majesté, ces choix inconsidérés ont placé des hommes sur les principes desquels il est à craindre pour la suite (1). »

(1) Cette lettre de Palafox était renfermée dans une autre adressée au marquis d'Ayerbe, à Valençay, et qui suit celle-ci.

Louis Palafox au marquis d'Ayerbe. Saragosse, 21 sept. 1808.

« Mon cher Pierre, les circonstances dans lesquelles se trouve notre nation par l'absence du roi m'ont fait résoudre à faire une représentation à Sa Majesté, que tu recevras avec celle-ci. Je ne me suis pas arrêté aux difficultés de traverser aujourd'hui la France, ni aux périls d'une semblable commission, étant le seul sujet qui ose faire savoir à Sa Majesté la vérité de tout ce qui se passe, et lui demander qu'elle daigne y porter un prompt remède. J'ai cherché le porteur, qui est un Suisse, sergent d'une compagnie d'étrangers de cette armée, connu par son honneur, homme de bien, de courage, d'esprit et d'intelligence pour toute commission délicate, et le seul peut-être qui puisse franchir les obstacles (1).

Passons aux faits. Je ne sais jusqu'à quel point vous savez les affaires de ce royaume; mais, ne doutant pas que tu ne saches en gros l'entière déroute de l'armée française, je te dirai seulement que le plus glorieux de tout est la défense de Saragosse. Nous la devons à notre valeur et à notre constance; le porteur pourra te le dire, il s'est trouvé au siége. A Valence, Moncey a été mis en déroute; en Andalousie, Dupont s'est rendu prisonnier avec 17 mille hommes; en Castille, Bessières a été mis en déroute; Duhesme en Catalogne, Junot en Portugal, et il s'est rendu avec toute son armée. En un mot, les Français ont été battus partout.

(1) Cet homme, qui tantôt se disait Suisse et tantôt Français, se rendit aux avant-postes français à Urdos, et remit lui-même ses dépêches au général, assurant qu'il n'avait accepté cette mission de Palafox que pour avoir le moyen de s'évader de l'Espagne.

Après s'être retirés de Madrid avec leur roi imaginaire, ils se sont repliés sur la Biscaye, la Navarre et la Rioja. Là, ils se sont réunis avec ceux qui ont échappé du siége de cette ville : il en résulte qu'ils sont 30 mille hommes environ, lesquels foulent encore notre presqu'île, étant entrés par Irun au nombre d'environ 120 mille hommes. Les Français ont perdu, avec les morts, les blessés, les malades, les déserteurs et les prisonniers, 90 mille hommes, sans compter les pertes de la Catalogne, qui sont assez fortes (1) ; mais comme ils ont reçu quelques renforts de ce côté, ils sont encore en possession de Barcelone et de Figuières, qu'ils abandonneront, je crois, avant peu. Qu'en dis-tu? Avons-nous bien fait? En si peu de temps, l'orgueil des Français est tombé dans toutes les provinces! Nous avons encore à faire ; et jusqu'à ce que nous jetions au delà des Pyrénées ceux qui restent, nous ne pourrons pas chanter victoire. Cela arrivera, je pense, sous peu ; car enfin les armées de Castille, d'Andalousie et de Galice seront mises en mouvement *à force d'instance,* et elles sont déjà très-près des frontières de Navarre, Aragon, Rioja et Biscaye : il est impossible aux Français de résister.

Une autre guerre m'inquiète plus. Je me crois obligé d'en faire part à Sa Majesté : c'est celle que vont se faire les députés des provinces réunis à Madrid pour la junte centrale. Ils prétendront tous à la

(1) Il est inutile de faire remarquer le cachet d'exagération dont cette lettre tout entière est empreinte, ainsi que la jactance qu'elle respire.

régence du royaume. Tu n'ignores pas que c'est le point le plus délicat et le plus essentiel pour le bon gouvernement de la monarchie, en l'absence du roi. A ces fins, les juntes suprêmes de chaque province ont nommé des députés pour la nomination desquels l'intrigue et la faveur ont fait beaucoup. Tu vois ce qu'on peut attendre : division, discorde, diversité de plans, partis, et tous les préparatifs d'une guerre civile. Cette guerre est désirée par Napoléon ; il l'activera par tous ses moyens pour arriver à son but, puisqu'il ne l'a pu par la force. D'un autre côté, les Anglais nous protégent d'une manière dont on n'a pas d'idée ; ils font ce qu'ils peuvent pour notre soutien, car ils ont à Gibraltar un prince de Naples. Ils disent que l'archiduc Ferdinand viendra aussi ; ils auront sans doute des prétentions à la régence. En voyant tout ceci, qui peut calculer le sort de l'Espagne, quand bien même elle se verrait sans ennemis, sans son roi Ferdinand qui, plus que jamais, sera tenu de près par Napoléon ? car il est de son intérêt qu'il ne vienne pas en Espagne. Ces considérations me portent à t'écrire pour te demander en grâce d'influencer dans l'esprit du roi pour qu'il se détermine à nommer un régent ; car c'est l'unique moyen de sauver l'Espagne, de conserver sa couronne. Au moment où une signature du roi paraîtra, tout le monde obéira, et les discordes cesseront entièrement. Sa Majesté connaît tous ses sujets, elle peut élire celui qui lui plaira. Il ne m'appartient pas de proposer personne : cependant je te dirai confidentiellement que l'archevêque de Tolède pour-

rait faire taire l'ambition de plusieurs, quoique pour gouverner il faille à ses côtés des personnes de grande vertu et de grand talent, comme tu dois le savoir. Je n'en vois pas d'autre, si ce n'est le comte de Montijo. Tu diras, je le vois, ce qui se présenterait à l'esprit de ceux qui le connaissent. C'est le seul grand qui se soit d'abord montré pour le roi, qui ait travaillé et qui travaille plus qu'on ne peut le dire pour la cause commune et le bonheur de la nation. Il pense avec beaucoup d'honneur, de désintéressement et de patriotisme. Il a écrit le papier ci-joint, qui ne laisse plus rien à dire (1). Les autres grands sont peu de chose, car aucun d'eux n'a pris part dans aucune armée; et lorsqu'il n'y a plus d'ennemis dans Madrid, ils se montrent patriotes. Mes frères et moi avons la gloire d'avoir les premiers, pour ainsi dire, levé l'étendard pour Ferdinand. Nous avons défendu Saragosse en exposant nos vies, nos intérêts et tout pour la cause de notre roi: Pierre, comme capitaine général élu par le peuple et les cours; moi, commandant l'armée jusqu'à ce jour; François (2), comme député d'Aragon à la junte centrale à Madrid. Il est superflu de parler de nous et de nos mérites: ceux qui nous ont vus au dehors peuvent seuls nous juger. Je dirai seulement qu'il ne convient pas de donner à Pierre d'autre commandement que celui qu'il a, car il a des prétentions un peu *extraordinaires*. Pour ce

(1) Palafox veut parler d'une proclamation du comte de Montijo aux Espagnols, qu'on trouvera à la note A de ce volume.

(2) Pierre et François, frères de Louis de Palafox.

qui me regarde, tu connais ma délicatesse et ma manière de penser. Je suis satisfait de ce que mon devoir me commandait de faire, et d'avoir défendu la cause de mon roi. Si Sa Majesté me croit utile à quelque chose, je suis prêt à la servir jusqu'à la mort. Je ne désire autre chose que de me sacrifier pour sa cause, et pour que sa personne soit obéie et respectée.

Je répète qu'il convient fort que Sa Majesté nomme un régent pour l'Espagne et le Portugal, *car les Anglais ne perdent pas le temps, ni ne perdent pas de vue le Portugal.* Notre roi ne doit pas le perdre, car les armes espagnoles l'ont, peut-on dire, conquis seules. Je crois avoir tout dit. Je pourrais encore ajouter quelque chose sur l'ambition de beaucoup qui désirent s'opposer à la régence ou à la présidence. On intrigue, et l'argent marche, à ce que je crois; car on ne fait rien par lettres.

Qu'un pli de Sa Majesté vienne. Entends-toi avec Saint-Charles et avec Escoiquiz; fais en sorte de tout vaincre, c'est l'unique moyen de sauver l'Espagne. Tu peux te fier au porteur, à qui tu dois tâcher de parler sans être observé par les gardes, et sans donner des soupçons : de cette manière, il pourra me porter réponse sans difficulté. J'ai la plus grande confiance en lui ; s'il n'en était pas ainsi, je ne lui confierais pas ma signature. Adieu ; mets-moi aux pieds de Sa Majesté. Porte-toi bien, et donne tes ordres à ton cousin de cœur.

P. S. Ta femme est bien, sans toux ni autre incommodité. »

« Sire, le 36[e] est à Bilbao. J'attends, le 17, deux régiments allemands et le 32[e]. L'ennemi se renforce beaucoup du côté de la Navarre. Les papiers de Bayonne, et même de Paris, donnent des nouvelles assez fausses des affaires d'Espagne. J'ai fait insérer dans la *Gazette de Vittoria* un article dont j'envoie la traduction à Votre Majesté; je l'ai trouvé rédigé convenablement. Il me tarde de connaître le résultat du voyage de Votre Majesté à Erfurt. » Jos. à Nap. Vittoria, 12 octobre 1808.

« Mon frère, j'ai fait toutes mes affaires avec l'empereur de Russie, et je pars demain pour Paris, et je serai avant un mois à Bayonne. Envoyez-moi un état de position exact de l'armée, afin que je puisse y calquer une organisation définitive en faisant le moins de déplacements possible. Dans cette situation de choses, la présomption de l'ennemi porte à penser qu'il restera dans les positions où il se trouve. Plus il restera près de nous, mieux cela vaudra. *La guerre pourrait être terminée d'un seul coup par une manœuvre habilement combinée; et pour cela il faut que j'y sois* (1). Nap. à Jos. Erfurt, 13 octobre 1808.

Je me mets en route aussitôt que j'aurai mis en mouvement le corps législatif. »

« Sire, l'ennemi est sur la rive droite de l'Èbre; les partis qui s'étaient portés sur la gauche, devant le corps du maréchal Moncey, sont retournés sur la droite. Le corps de Blake est entré à Bilbao Jos. à Nap. Vittoria, 14 octobre 1808.

(1) C'est ce qui serait probablement arrivé, sans le mouvement inopportun du maréchal Lefebvre.

avec 21 mille hommes; il évite la plaine, et se renforce dans les montagnes. Le marquis de la Romana est effectivement débarqué à Santander. J'ai envoyé le général Verdier avec un corps de troupes à Durango, où il se réunira au général Merlin. Ils seront en état d'arrêter l'ennemi, et même de le battre. On m'annonce trois régiments allemands pour le 17, et la division Sébastiani pour le 19. Je serai en mesure de me porter en avant : j'occupe Miranda et les autres débouchés de l'Èbre. Les gens du pays exagèrent beaucoup la force de l'ennemi. Il est vrai qu'il est beaucoup renforcé. Ma garde arrive demain à Mondragone : la cavalerie est arrivée aujourd'hui.

Je suis impatient d'avoir des nouvelles de Votre Majesté; je n'ai reçu que sa lettre du 1er, d'Erfurt. »

Nap. à Jos. Saint-Cloud, 18 octobre 1808.

« Mon frère, Berthier est parti aujourd'hui pour Bayonne. J'y serai dans peu de jours. Il est nécessaire que j'aie les plans et reconnaissances sur le cours de l'Èbre depuis Tudela jusqu'à Frias, et sur les routes de Vittoria à Logrono. A-t-on gardé le fort de Burgos, ou l'a-t-on démoli? Quels sont les ponts que l'on occupe sur l'Èbre? Il y a des officiers de cavalerie intelligents qui ont parcouru le pays entre l'Èbre et Soria, Tudela et Logrono. Envoyez-en un ou deux des plus intelligents à Bayonne, pour me donner des renseignements sur la nature des routes et du pays. Si, parmi les Espagnols qui vous sont attachés, il y en a qui connaissent bien les provinces de Soria, de la Montana, où est San-

tander, je serais bien aise que, sous un prétexte quelconque, vous les adressiez à Bayonne, où du reste je ne compte rester que très-peu de jours, et me mettre sur-le-champ à la tête de l'armée. »

« Sire, je n'ai pas de nouvelles de Votre Majesté depuis le 1er du courant. **Jos. à Nap. Vittoria, 18 octobre 1808.**

Le 36e, la division allemande, sont arrivés; la division Sébastiani arrive.

L'ennemi s'est présenté sur tous les points; entre Bilbao et Durango, le général Merlin, attaqué par 18 mille hommes, les a repoussés avec 5 mille; le général Merle a eu le même succès dans la vallée d'Amurrio.

L'ennemi semblait vouloir déboucher en force, encouragé par la jonction des troupes de la Romana. Je me suis porté hier jusqu'à Murgia avec la division du général Mouton et la cavalerie de votre garde : l'ennemi s'est retiré en toute hâte.

Il s'est emparé hier du pont de Haro; aujourd'hui, un bataillon du 120e l'en a chassé, lui a tué 50 ou 60 hommes, fait beaucoup de prisonniers, et n'a perdu qu'un voltigeur et trois chevaux.

Le maréchal Lefebvre m'écrit de Bayonne qu'il allait arriver.

Je suis très-satisfait des maréchaux, des généraux et de l'armée; beaucoup de votre garde et du général Lepic.

Dès que nous passerons l'Èbre, l'ennemi ne pourra que se retirer : j'attends pour cela que le maréchal Lefebvre ait réuni ici son corps d'armée. Il n'y a

pas encore de capotes à Bayonne; le froid est déjà vif. »

MM. Azanza et Urquijo à Napoléon. Paris, 18 octobre 1808.

« Sire, que Votre Majesté Impériale et Royale daigne nous permettre d'appeler son attention sur un objet digne d'elle : celui de procurer à l'Espagne les secours pécuniaires dont elle a un si pressant besoin.

Le trésor de ce royaume, tout à fait épuisé, ne peut se remplir des contributions des peuples, puisqu'ils sont tous insurgés, à l'exception de quatre petites provinces qui, n'ayant jamais donné des revenus considérables, le peuvent bien moins dans ce moment, qu'elles sont appauvries par la présence continuelle des troupes de Votre Majesté, à la subsistance desquelles elles ont dû pourvoir.

Votre Majesté peut se représenter l'embarras où va se trouver son auguste frère s'il se voit privé de sa liste civile, et s'il n'a de quoi payer sa garde, ses ministres et les employés qui le servent et l'accompagnent, ainsi que les ambassadeurs ou ministres qui le représentent dans les cours étrangères. Il peut, à son entrée à Madrid, que nous voyons très-prochaine, distribuer quelque argent aux veuves, aux orphelins et à une infinité d'autres créanciers privilégiés de l'État, jusqu'à ce que le rétablissement de l'ordre favorise la perception des contributions.

A une époque où le trésor public d'Espagne était moins épuisé qu'aujourd'hui, Votre Majesté Impériale et Royale reconnut la nécessité de venir à son secours, et consentit non-seulement à ce que la Banque de France lui fît un prêt de

25 millions, mais encore à ce que 6 millions y fussent immédiatement versés; et c'est avec cette somme qu'on a pu parer aux premiers besoins. Mais les 19 millions restants n'ont pas été fournis, parce que l'Espagne n'a pu remplir la condition de déposer des valeurs équivalentes aux 6 millions déjà perçus. Si Votre Majesté ne daigne pas écarter cet obstacle, le trésor d'Espagne se trouvera frustré de secours, et dans l'impossibilité de payer au roi la liste civile et de subvenir à bien d'autres frais.

Aussitôt que l'Espagne aura recouvré sa tranquillité et que son gouvernement pourra user de ses facultés et de ses moyens, il devra sans doute, à la Banque ou à tout autre prêteur, des sûretés suffisantes pour garantir la réintégration des sommes qu'on lui aurait avancées; mais aujourd'hui qu'elles lui sont prêtées, il se trouve malheureusement sans diamants, sans billets, ni autres obligations qui puissent en répondre.

D'après cet exposé, Votre Majesté reconnaîtra que l'emprunt convenu avec la Banque de France n'aura pas lieu, si l'on ne déroge à la condition imposée à l'Espagne de délivrer des valeurs équivalentes aux 6 millions déjà perçus, et si, en exécution de l'accord fait à Bayonne le 7 juillet, on ne dépose pas à la Banque 20 millions en effets publics de France.

Nous savons, Sire, que la situation de l'Espagne est l'objet constant de la sollicitude de Votre Majesté. En conséquence, nous la supplions qu'en considération de l'état pénible où se trouve ce royaume et son auguste souverain, elle daigne lui procurer les secours

9.

pécuniaires qui lui sont indispensables, soit à la faveur de l'emprunt convenu à la Banque de France, soit par tant d'autres moyens que lui présente son immense pouvoir.

Quant à nous, Sire, nous ne doutons point que l'Espagne ne doive bientôt à Votre Majesté Impériale et Royale ce nouveau bienfait; et, pleins de cette espérance et du plus profond respect pour son auguste personne, nous lui renouvelons notre humble hommage, en nous répétant, etc. »

Nap. à Jos. Saint-Cloud, 19 octobre 1808.

« Mon frère, je suis arrivé cette nuit à Paris, étant parti le 14 d'Erfurt. Tout s'est arrangé dans cette ville comme je le désirais ; et, après dix-huit jours de séjour, nous nous sommes séparés au mieux possible avec l'empereur. Le maréchal Jourdan n'écrit pas au prince de Neufchâtel, de manière que je n'ai aucun détail de la situation des armées. Tout ce que j'en puis voir, c'est que vous avez évacué toute la rive droite. Dès lors, votre position est mauvaise. L'ennemi ne craignant plus que vous preniez l'offensive à Burgos, peut se porter sans inquiétude sur Bilbao, et établir le théâtre de la guerre dans les montagnes; tout comme, ne craignant plus que vous débouchiez par la rive droite sur Saragosse, il est maître également de se porter sur l'extrémité de votre gauche.

Si vous aviez occupé en force Burgos et Tudela, et *d'une manière offensive*, rien de tout cela n'était possible.

L'ennemi est-il à Burgos ? Avez-vous laissé quel-

ques troupes dans la citadelle, ou l'avez-vous détruite? Je ne sais absolument rien de ce que vous avez fait, sinon que c'est fâcheux. Je ne puis comprendre pourquoi l'état-major n'écrit pas dans le plus grand détail tous les événements, comme cela doit être, et ne m'envoie pas les rapports des généraux, afin que je comprenne l'état de la question. A chaque escarmouche, je dois savoir combien de blessés et de tués, enfin le moindre détail. On me manque doublement en tenant une conduite si inexplicable. L'état-major doit écrire tous les jours trois pages. »

MM. Azanza et Urquijo à Joseph. Paris, 20 octobre 1808.

« Sire, Sa Majesté l'Empereur et Roi arriva avant-hier à Saint-Cloud, et hier matin le canon annonça cette nouvelle aux habitants de Paris. Ayant assisté ce matin au lever de Sa Majesté, nous avons eu la satisfaction de la trouver bien portante, et pas du tout fatiguée de son voyage.

Il paraît que Sa Majesté se propose d'entreprendre sous peu son voyage aux frontières d'Espagne. Le prince de Neufchâtel se met en route ce soir pour Bayonne. On nous assure que l'Empereur entrera en Espagne; et non-seulement il aura la satisfaction de rasseoir Votre Majesté sur son trône de Madrid, mais il ira encore voir par lui-même Cadix, Lisbonne, et d'autres ports de la Péninsule.

Convaincus de la nécessité de procurer au trésor d'Espagne des secours qui le mettent à même de fournir aux besoins les plus pressants, nous avions préparé à l'avance une note dont nous remettons une

Digitized by Google

copie à Votre Majesté, dans l'intention de la présenter à Sa Majesté Impériale et Royale; nous l'avons fait ce matin. Notre note a été reçue avec bonté, mais nous n'en savons pas encore les résultats.

L'Empereur a daigné nous appeler dans son appartement à l'issue du lever; et ayant observé à Sa Majesté que, puisqu'elle se proposait de partir bientôt pour l'Espagne, nous pouvions nous mettre en route le 26 ou le 27, elle a daigné condescendre à nos désirs.

Sa Majesté nous a communiqué en secret deux lettres écrites de Saragosse par le marquis de Lazan, l'une au prince des Asturies, don Ferdinand, et l'autre au marquis d'Ayerbe, un de ses gentilshommes de la chambre.

Elles ont pour objet de persuader à Sa Majesté Royale qu'il convient très-fort d'élire un régent qui gouverne l'Espagne en son nom, parce que la junte centrale formée à Madrid n'est pas composée de manière à ce que l'on puisse en attendre l'énergie et l'activité convenables dans les circonstances actuelles. Il se propose lui-même en termes indirects, quoique très-clairs, pour occuper ce poste éminent, afin d'en exclure son frère don Joseph de Palafox, qu'il ne craint pas d'accuser de prétentions élevées et d'ambition très-extraordinaire.

Sa Majesté Impériale nous a appris qu'un Italien venant de Madrid, d'où il partit le 30 août, s'est présenté ici avec une lettre signée en chiffres, à ce qu'il prétend, par le duc de l'Infantado, par le prince de Castel-Franco, par le général don Grego-

rio de la Cuesta et par don Marias Mon, gouverneur du conseil de Castille. Le but de cette lettre est d'insinuer à Sa Majesté Impériale d'accorder une espèce d'armistice, sous le prétexte d'examiner les raisons qui peuvent favoriser l'opinion générale, parmi les insurgés d'Espagne, que le prince des Asturies, don Ferdinand, doit régner dans la Péninsule; et qu'après un certain intervalle les troupes de Votre Majesté pourraient s'approcher de Madrid; qu'eux-mêmes contribueraient à ce qu'elles s'emparassent de la capitale, et étendissent de toutes parts l'autorité de Votre Majesté sans une considérable effusion de sang; mais que, pour cela, il conviendrait de leur indiquer un général avec lequel ils pussent s'entendre directement et en secret.

Nous avons lu cette lettre et entendu l'Italien qui en est porteur. Plusieurs raisons nous font soupçonner qu'elle est fausse, et adaptée aux idées particulières de l'individu qui l'a présentée. Nous ne savons quel usage fera Sa Majesté Impériale de ces pièces, mais il nous semble qu'elle ne fera pas grand cas de la dernière. »

Jos. à Nap. Vittoria, 22 octobre 1808.

Sire, j'ai été jusqu'ici jusqu'à Murgia, où j'ai vu prendre position à la division du général Sébastiani, après l'avoir passée en revue dans la plaine de Vittoria. Il est impossible de voir de plus belles troupes.

La division Merle retourne sur l'Èbre. Je réunis le corps du maréchal Bessières. Votre Majesté trouvera les troupes établies, comme elle le désire, à

Burgos et Santander. Le général Verdier n'est pas compris dans l'état de l'armée; c'est un officier expérimenté et vigoureux, qui connaît le pays. Votre Majesté l'emploiera sans doute; j'en ai été content toutes les fois que je l'ai consulté ou employé : toujours du parti le plus audacieux, et justifié par l'événement.

La cavalerie aura beaucoup de peine à vivre ici; on fait l'impossible. Les troupes ont été très-bien traitées jusqu'ici pour les vivres; il faut beaucoup de souliers et de capotes. »

Jos. à Nap. Vittoria, 23 octobre 1808.

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 19. *Le major général doit recevoir tous les jours une lettre du maréchal Jourdan, qui, tous les jours, lui envoie un rapport.*

Nous sommes maîtres des ponts de Haro, de Miranda et de Lara sur l'Èbre; nous occupons les défilés de Pancorbo, le fort de Pancorbo. Nos reconnaissances vont jusqu'aux portes de Burgos; le mauvais château de cette ville est dominé de tous les côtés; il a été impossible de le mettre à l'abri d'un coup de main.

Il était impossible d'occuper Burgos et Tudela d'une manière offensive avec les troupes que j'avais, contre plus de 100 mille hommes que nous avions en tête, et laissant sur nos derrières quatre provinces populeuses et prêtes à s'insurger : Votre Majesté le jugera par elle-même sur les lieux.

L'ennemi espère toujours des renforts de l'Angleterre. Un convoi de 150 voiles a été vu se dirigeant

sur les côtes de Santander : le général Drouet m'écrit ceci de Bayonne.

Une grande partie du corps du maréchal Bessières est sur la rive droite de l'Èbre (1). »

« Sire, le maréchal Jourdan envoie aujourd'hui au prince de Neufchâtel l'état de situation de l'armée. Jos. à Nap. Vitoria, 23 octobre 1808.

Castanos est à Calahorra ; il paraît avoir réuni beaucoup de forces contre le maréchal Moncey. Je fais occuper Viana par le maréchal Ney, afin de protéger la droite du maréchal Moncey et d'en imposer à l'ennemi.

Je ne compromets rien dans un moment où Votre Majesté doit arriver ; je pense que je ne dois rien donner au hasard, et attendre son arrivée pour que les affaires se ressentent de l'action qu'elle doit nécessairement leur imprimer.

L'armée est en bonne situation. Les habitants de ces provinces n'ont rien négligé pour sa subsistance, et je n'ai qu'à me louer d'eux, de mes ministres, des officiers supérieurs et généraux, et de l'armée, à cet égard. Il nous manque des souliers et des capotes. »

« Le roi a reçu, la nuit dernière, une lettre du maréchal Moncey, qui témoigne beaucoup d'inquiétude sur sa position. Il dit qu'indépendamment du corps qui est dans la vallée d'Aragon, et qui menace de dé- Jourdan à Ney. Vittoria, 24 octobre 1808.

(1) Nous avons souligné à dessein deux phrases de cette lettre, parce qu'elles prouvent que les reproches adressés par l'Empereur, ou plutôt par le prince Berthier, à l'état-major général de l'armée d'Espagne n'étaient pas fondés.

boucher par Sanguesa, l'ennemi a des troupes vers sa droite, sur la rive gauche de l'Èbre, à Los-Arcos, Mandavia, Lodosa, Lesma, Andossilla et Lerin. Sa Majesté ayant l'intention de rejeter sur la rive droite de l'Èbre tout ce qui s'est porté sur la rive gauche, par le pont de Lodosa, me charge d'avoir l'honneur de vous dire qu'elle désire que vous réunissiez demain toutes vos troupes, et que vous les portiez entre Viana et Oyon, rejetant sur la rive gauche et établissant de l'artillerie pour battre le débouché du pont de Logrono. Sa Majesté, désirant que le mouvement que vous allez faire ait le succès qu'elle attend, a décidé de vous faire soutenir par la division du général Merle, qui fait partie du corps du maréchal Bessières. En conséquence, j'écris au maréchal Bessières de diriger, dès demain, la divison du général Merle sur la Guardia, sans artillerie, parce que Sa Majesté pense que vous avez assez de la vôtre. Cette division aura avec elle un régiment de troupes légères à cheval ; elle sera sous vos ordres pendant le temps que durera l'expédition dont vous êtes chargé, après quoi elle rentrera au corps du maréchal Bessières. Sa Majesté désire que, le 26, vous fassiez approcher la division Merle entre Oyon et Viana, pour défendre, avec l'artillerie que vous lui laisserez, le passage du pont de Logrono; et que vous portiez sur Mandavia tout ce que vous ne jugerez pas nécessaire à la défense du pont de Logrono, afin de forcer l'ennemi à repasser sur la rive droite de l'Èbre. Le maréchal Moncey vient de recevoir l'ordre de seconder votre mouvement en

dirigeant sur Mandavia les troupes qui sont à Estella, et en faisant attaquer celles qui sont à Lerin et Andosilla. Il est, de plus, chargé de faire garder le pont de Lodosa, lorsque l'ennemi aura été rejeté sur la rive droite de l'Èbre; et alors vous reunirez toutes vos troupes entre Oyon et Vittoria, où Sa Majesté vous enverra de nouveaux ordres. Votre mouvement sera aussi secondé par des têtes de colonnes qui, le 26, partiront de Haro et se dirigeront sur Briones, et se présenteront devant ce qui est à Cenicero et Fuen-Mayor. Sa Majesté, en me chargeant de vous écrire, n'a pas prétendu que vous considériez ma lettre comme une instruction littérale à laquelle vous devez vous conformer; elle n'a eu l'intention que de vous indiquer le but qu'elle veut atteindre, c'est-à-dire chasser sur la rive droite de l'Èbre l'ennemi, qui s'est porté sur la rive gauche par le pont de Lodosa; et occuper ce pont, en même temps que vous empêcherez l'ennemi de deboucher par le pont de Logrono. C'est ensuite à vous, Monsieur le Maréchal, d'agir suivant les circonstances pour remplir les intentions de Sa Majesté, qui a la plus grande confiance en vous. Ce qu'elle désire sur toute chose, c'est que cette opération soit terminée le plus tôt possible, parce qu'elle a le projet d'agir ensuite sur M. Blake pour le chasser de Bilbao, et puis se porter en avant pour faire place aux troupes qui arrivent. »

« Sire, l'ennemi paraît avoir reçu tous les renforts qu'il attendait; il agit avec beaucoup de har- Jos. à Nap. Vittoria, 25 octobre 1808.

diesse depuis deux jours. Il s'est porté sur Zarnoza près de Durango, d'où il a été repoussé; il est en force à Bilbao : il s'est porté sur Lerin, du côté du maréchal Moncey. Castanos est à Calahorra. J'ai envoyé des troupes pour soutenir ces positions. Je pense que sa présomption pourra lui être funeste. Si la chose est possible, *je laisserai traîner les affaires ainsi jusqu'à l'arrivée de Votre Majesté, persuadé que les troupes ennemies pourront être enveloppées et perdues*. Les événements du jour me décideront; dans tous les cas, Votre Majesté ne doit avoir aucune inquiétude.

Le maréchal Bessières m'écrit que Burgos n'est occupé par aucune troupe. »

Ney à Jourdan. Oyon, 25 octobre 1808.

« Monsieur le Maréchal, les troupes sous mes ordres viennent de prendre position sous Logrono et aux environs d'Oyon. J'ai poussé des détachements sur Viana pour observer l'ennemi dans la direction de Mandavia, point sur lequel je me dirigerai demain, aussitôt que la division du général Merle débouchera sur les hauteurs qui dominent Logrono.

L'ennemi a faiblement défendu ses positions sur la rive gauche de l'Èbre, depuis le moulin de Rio-d'Assa jusqu'à Logrono. Cette ville est occupée par des paysans qu'on assure être au nombre de 12 mille, avec quelques troupes de ligne. A en juger par le feu d'artillerie que nous avons essuyé, il doit y avoir 8 ou 10 pièces.

Le 26e régiment de chasseurs a eu occasion de faire une petite charge sur l'ennemi, que le 12e lé-

ger avait mis en désordre; il en a sabré un assez bon nombre et fait quelques prisonniers.

Nous avons eu une peine incroyable à faire arriver 4 pièces d'artillerie; les 4 autres sont encore en arrière du moulin d'Assa, et n'arriveront que demain matin. Notre perte, pendant la journée, se réduit à un chasseur du 26^{e} tué, et à quelques blessés du 12^{e} léger.

Je n'ai encore aucune nouvelle du général Merle. Le bataillon du 118^{e} tiendra poste à la Guardia jusqu'à l'arrivée de la tête de colonne de cette division. Je pense que le mouvement que je ferai demain sur Mandavia et Lodosa sera secondé par M. le maréchal Moncey, comme vous me l'avez annoncé par votre lettre d'hier. »

« Sire, par le rapport et les lettres ci-jointes, Votre Majesté connaîtra les événements du 25. Jos. à Nap. Villoria, 26 octobre 1808.

Je reçois la lettre de Votre Majesté du 21. Je ferai partir demain pour Bayonne les officiers qui pourront répondre à toutes les questions qui pourraient leur être faites sur l'armée et les communications du pays. »

« Monsieur le Maréchal, les interrogatoires que j'ai fait subir séparément aux prisonniers faits hier, m'ont procuré les renseignements suivants : Ney à Jourdan. Oyon, 26 octobre 1808.

La force de l'ennemi à Logrono est de 17 à 18 mille hommes, la plus grande partie des paysans enrégimentés, commandés par des officiers et sous-officiers qui ont tous servi. Ils sont bien armés.

Les troupes de ligne sont tirées des gardes du

corps, carabiniers royaux, régiment de la Reine, et dragons de Castille.

Il y a à Logrono 15 pièces d'artillerie. Le comte Pignatelli commande par intérim, en l'absence du général Cuesta. Le commandant en second est le vicomte Gand. On attendait hier le général Castanos avec un renfort.

Mandavia, Lodosa et Calahorra sont occupés par l'armée d'Andalousie, aux ordres du général Castanos. A Lodosa se trouve la division de Pena, qui fait partie de cette armée. Le pont sur l'Èbre a deux arches coupées. L'ennemi a disposé des madriers pour pouvoir le passer à volonté; ce pont est défendu par un retranchement et de l'artillerie. Ces dépositions, qui ont été unanimes de la part des prisonniers faits hier, m'ont été confirmées par un garde du corps qu'on m'a amené ce matin, en sorte qu'elles ont toute l'apparence de la vérité.

En les rapprochant des observations que j'ai pu faire de mes propres yeux sur les forces de l'ennemi, je n'ai pas jugé à propos d'aller avec mon infanterie jusqu'à Mandavia. Je me suis borné à envoyer sur ce point le général Franceschi avec toute la cavalerie, pour communiquer avec le maréchal Moncey.

J'envoie une brigade d'infanterie en avant de Viana, route de Los-Arcos; et, de Mandavia, un bataillon observera le seul gué de l'Èbre qui existe depuis Logrono jusqu'à Lodosa, et qui est situé vis-à-vis Viana, à une petite lieue au-dessous de Logrono.

La première brigade du général Dessolles, ainsi que l'artillerie et 50 chasseurs du 26^{e}, sont en position sur les hauteurs en deçà de Logrono; elle viendra s'établir à Oyon aussitôt que les troupes de la division Merle les auront relevés.

Il me semble que l'ennemi appuie sa gauche à Logrono; ce n'est pas là qu'existent ses principales forces. Son centre et sa droite peuvent manœuvrer le maréchal Moncey, soit par Alfaro, soit par Lodosa, les deux seuls passages de l'Èbre; c'est donc par la rive droite, en débouchant par Fuen-Mayor, qu'on pourrait faire une diversion en faveur du maréchal Moncey, s'il en est besoin. De quelle utilité peut être mon mouvement sur Mandavia, lorsqu'on n'a pas de nouvelles positives du maréchal Moncey et des mouvements de l'ennemi sur la rive gauche de l'Èbre? Si ce maréchal a été obligé de se replier, l'ennemi pouvant déboucher par Logrono en même temps qu'il m'attaquerait de front, soit par Los-Arcos, soit par Mandavia, mes régiments d'infanterie, sans artillerie, se trouveraient gravement compromis. D'ailleurs, l'ennemi étant maître de la rive droite de l'Èbre, vis-à-vis le moulin de Rio-d'Assa, il est presque impossible d'y passer une pièce d'artillerie sans une forte escorte d'infanterie pour répondre au feu de l'ennemi, et sans la faire, pour ainsi dire, porter à bras; ainsi, en cas de retraite, mon artillerie serait inévitablement perdue, ou au moins, pour la sauver, il faudrait sacrifier beaucoup de monde.

J'attendrai les ordres du roi; mais, Monsieur le

Maréchal, je le répète, je crois qu'il faut agir sur Logrono par Fuen-Mayor.

Le garde du corps m'a rapporté que M. de la Romana est aux environs de Burgos avec 10 ou 12 mille hommes.

Je crois que le parti le plus prudent serait de me faire reprendre ma position dans la Guardia, et d'envoyer la division Merle à Haro et Briones. »

(10 *heures du matin.*) « Dans ce moment, une colonne d'infanterie ennemie de 3 à 4 mille hommes remonte la rive droite de l'Èbre, et se dirige sur Cenicero. On voit beaucoup de monde en bataille sur les hauteurs en arrière de Logrono, de même que sur les deux flancs de cette ville. »

Ney à Jourdan. Oyon, 26 octobre 1808.

« Le général Franceschi est arrivé à Mandavia sans rencontrer d'ennemis. Un instant avant, le général Morlot s'y était rendu d'Estella, par ordre du maréchal Moncey.

Le général Franceschi me mande qu'il a entendu quelques coups de canon du côté de Lerin, point sur lequel le général Maurice Mathieu a dû déboucher. Ce général m'assure que la division ennemie qui est à Lodosa, sous les ordres du général Pena, est forte de 6 à 8 mille hommes. Il m'en donnera des nouvelles plus positives encore, au retour de la reconnaissance qu'il y a dirigée.

Il résulte de cet état de choses que les rapports faits au roi, sur les embarras du maréchal Moncey, sont très-exagérés ; et je me confirme dans l'opinion que je vous ai déjà manifestée, que l'ennemi se borne

à une défensive stricte, et qu'il repassera l'Èbre toutes les fois que ce maréchal voudra faire agir quelques portions de son corps d'armée, sans que, pour obtenir ce but, il soit nécessaire d'y faire concourir d'autres troupes.

Je compte rester encore demain dans la position que j'occupe avec la division du général Merle ; mais j'espère qu'après-demain, après avoir reçu de vos nouvelles, je renverrai cette division sur Haro, où elle arrivera en deux jours de marche, et que je reprendrai, avec les troupes sous mes ordres, la position de la Guardia et environs, où j'attendrai que le roi soit en mesure d'entreprendre une opération plus décisive.

La nécessité d'assurer la subsistance des troupes exige impérieusement cette disposition. A Oyon, et dans tous les environs, il n'y a pas un seul habitant; et il est impossible d'y vivre, à moins de tirer le pain de Vittoria.

Nos troupes, vis-à-vis Logrono, ont essuyé une vive canonnade à laquelle notre artillerie a répondu avec avantage; l'ennemi a même fait mine de vouloir nous attaquer en débouchant sur la rive gauche avec 1,500 hommes; mais cette colonne a été repoussée par le 12^{e} léger et l'artillerie, de manière à la dégoûter de renouveler cette tentative. On a fait dans cette circonstance quelques prisonniers. L'ennemi a dû essuyer une assez grande perte; nous avons aussi eu quelques blessés.

Vers dix heures de l'après-midi, l'ennemi a porté 1,200 hommes sur la rive droite, vis-à-vis le mou-

lin d'Assa, pour s'opposer au passage de la division Merle, forte de 3 mille hommes, qui défilait pour se rendre ici : il a été contraint de se retirer après une assez vive fusillade. Nous avons eu sept à huit blessés.

L'ennemi a aussi fait des démonstrations d'attaque au gué de Varia, au-dessus de Logrono. Cinq compagnies du 43ᵉ, que j'avais envoyées avec un de mes aides de camp, n'ont cessé de le contenir par une fusillade très-vive. Il s'est enfin borné à la défensive, après avoir essuyé une grande perte. Plusieurs voitures d'équipages, qui prenaient la route de Calahorra, ont été obligées de rentrer à Logrono : nous lui avons ainsi rendu les désagréments qu'il nous avait fait éprouver au moulin d'Assa.

L'ennemi n'a cessé pendant toute la journée de faire des mouvements, dirigeant quelquefois sept ou huit bataillons sur Fuen-Major, et les faisant replier bientôt après. J'ai parfaitement distingué deux drapeaux blancs à sautoirs rouges, et deux drapeaux rouges à sautoirs blancs.

P. S. Je rouvre ma lettre pour vous faire part du rapport que je viens de recevoir du général Franceschi. Sa reconnaissance s'est avancée jusqu'à une demi-lieue de Lodosa, après avoir fait replier quelques petits postes qu'elle avait rencontrés auparavant. A notre approche l'ennemi a pris les armes, et l'officier a jugé que sa force était de 6 à 7 mille hommes, ce qui se rapporte avec les renseignements qu'il dit avoir recueillis.

Le quartier général du maréchal Moncey est toujours à Tafalla. »

Instruction secrète, communiquée par le ministre de l'intérieur aux commissaires du gouvernement, sur les devoirs dont ils auront à s'acquitter dans les communes qu'occupera l'armée française.

Le roi, dont les entrailles paternelles voudraient préserver ses peuples des maux inévitables de la guerre, et surtout des calamités qu'entraîne l'occupation des communes par les armées, cherche sans cesse tous les moyens d'atteindre un but salutaire. Parmi tous ceux qui se sont offerts à Sa Majesté, elle s'est arrêtée de préférence à celui de nommer des commissaires du gouvernement, ecclésiastiques et civils, lesquels entreront avec l'armée dans les différentes communes, et y prendront les mesures qu'ils jugeront convenables pour l'avantage des habitants. A cet effet, ces commissaires se conformeront aux règles suivantes : **Vittoria, 26 octobre 1808.**

Art. 1er. Aussitôt que les commissaires entreront dans une commune, ils se mettront en rapport direct avec les autorités ecclésiastiques et séculières d'icelle, ainsi qu'avec tous ceux des habitants qui jouiront de la considération générale. Avant de commencer leurs opérations, ils annonceront, dans toutes les occasions qui pourront se présenter, que leur mission n'est autre que de garantir les peuples des maux que la guerre rend presque inévitables ; que le roi ne veut trouver que des cœurs fidèles, qui se soumettent à l'autorité douce et légitime de son gouvernement.

Art. 2. Ils saisiront tous les moyens de faire con-

Digitized by Google

naître, aux personnes distinguées par leur considération et par leur popularité, les bonnes qualités de l'excellent monarque qui doit irrévocablement gouverner l'Espagne, ses vues en faveur de la nation, les avantages d'une constitution qui réforme des abus dont le peuple se plaignait depuis longtemps, et les biens qu'on doit s'en promettre, si, oubliant les idées erronées qu'on a tâché de répandre, on se réunit sincèrement à un gouvernement juste et modéré, dont la bonne organisation le rend si différent de celui qui vient de finir, et qui a été la cause du malheur général et de l'état désespéré où se trouve la nation.

Art. 3. Ils chercheront à rétablir, par tous les moyens possibles, la confiance et la tranquillité des familles, en les convainquant de l'intérêt qu'elles ont à ne pas quitter leur domicile et à ne pas émigrer, lorsque l'armée s'éloignera de la commune où elles résident.

Art. 4. Rien ne contribue plus efficacement à ce but que d'empêcher le pillage lorsque l'armée entre dans une ville. Pour y réussir, les commissaires s'entendront avec le général, mettant en œuvre auprès de lui tous les moyens de persuasion pour l'engager à prendre les mesures nécessaires à l'effet de défendre aux troupes de se livrer à des excès qui aigrissent l'esprit et blessent le cœur des habitants.

Art. 5. Ils feront voir à ceux-ci combien il leur importe d'entretenir la meilleure intelligence avec l'armée; de montrer de la bienveillance et de l'amitié aux militaires, de les bien loger, et de leur don-

ner tous les secours qu'ils ont droit d'attendre et doivent se procurer des habitants.

Art. 6. Les commissaires ecclésiastiques maintiendront une correspondance suivie avec les chefs et les membres les plus respectables du corps ecclésiastique de chaque commune, tâchant de leur inspirer de la confiance, en cherchant à attacher le clergé au nouveau système.

Art. 7. Ils lui feront voir que les intentions de Sa Majesté sont de garantir les temples et les édifices sacrés de tout attentat de la part des troupes. Aussitôt qu'on pénétrera dans une commune, ils s'entendront avec les chapitres ou autres corps ecclésiastiques, et avec le général français, à l'effet de mettre en lieu de sûreté, et sans manquer à la décence, les vases, ornements, et autres ustensiles sacrés. Ils mettront des sauvegardes.

Art. 8. Pour cela, ils auront soin d'en faire mettre dans les temples; et pour que les religieuses restent sans crainte et à couvert de toute insulte dans leur asile, ils en feront mettre aussi dans les couvents des filles.

Art. 9. Le commissaire ecclésiastique s'informera en détail du nombre de couvents des deux sexes qu'il y a dans chaque commune, des règles qu'ils suivent, du nombre des religieux ou des religieuses qu'ils contiennent, des fonctions dont chacun d'eux s'acquitte, de leurs revenus, de leurs archives et des documents qui s'y trouvent, etc. S'il ne peut pas en avoir une notice exacte, il en dressera une par approximation, qu'il me fera passer le plus promptement possible.

Art. 10. Si, lorsque l'armée pénétrera dans une commune, on trouve quelque couvent abandonné et déserté par les moines qui l'habitaient, le commissaire ecclésiastique en prendra possession sur-le-champ au nom du roi, ainsi que de tous ses revenus et propriétés; il mettra les archives sous le scellé, et laissera la garde et l'administration du tout à des personnes intègres qui auront sa confiance.

Art. 11. Il se saisira aussi des hôtels de l'inquisition dans les villes où il y en a, en dressera inventaire, en scellera les archives et les autres documents, et confiera l'administration de leurs biens à des personnes intelligentes et sûres.

Art. 12. S'il se trouve quelques prisonniers dans les cachots de l'inquisition, il les fera mettre dans un lieu de sûreté plus commode, en leur procurant tous les secours qu'exigera leur situation. Il prendra connaissance des procès pendants entre eux, et m'en enverra promptement l'extrait pour en rendre compte au roi, afin que, dans le cas où Sa Majesté jugera que les prévenus doivent être mis en liberté, ils soient déclarés libres sans délai.

Art. 13. Si les troupes, en pénétrant dans une commune, commettaient quelque violence ou attentat dans les églises ou autres édifices sacrés, le commissaire ecclésiastique, d'accord avec les chapitres, prendra une note exacte des objets soustraits ou détériorés, qu'il me transmettra pour en rendre compte à Sa Majesté, qui prendra ensuite la décision qu'elle jugera convenable.

Art. 14. Il saisira toutes les occasions de con-

naître les prêtres et les moines les plus distingués par leurs vertus, leur conduite, leur modération et leur instruction, en tâchant de s'entretenir et de converser avec eux sur le moyen de maintenir le peuple dans la tranquillité et dans l'obéissance aux lois. La commission ecclésiastique invitera les prêtres à contribuer, par tous les moyens de persuasion et d'autorité que leur donne leur caractère, à cet objet si analogue à la nature de leur ministère, en inspirant aux peuples une confiance inaltérable dans la justice du roi, et en leur faisant voir que, loin de nourrir des idées contraires au bien-être du clergé, ainsi que l'ont publié des gens malintentionnés, Sa Majesté ne néglige aucun moyen de lui conserver la considération qui lui est due.

Art. 15. Les commissaires ecclésiastiques auront grand soin d'engager les moines à la tranquillité, en leur faisant voir combien sont opposés à l'esprit de leur institution les exemples que quelques mauvais moines ont donnés, assistant à des scènes d'horreur, et excitant les peuples à la révolte et à la vengeance ; et combien il est plus agréable à Dieu et plus utile aux hommes que les religieux vivent dans l'éloignement des troubles de ce monde et dans les douceurs de la retraite, et qu'ils ne fassent entendre leur voix que pour prêcher aux fidèles le repos et l'obéissance aux lois.

Art. 16. Ces commissaires me feront passer des notes secrètes sur les membres du clergé régulier et séculier qui se distingueront par leur bonne ou mauvaise conduite, par leur savoir ou leur igno-

rance, afin que le gouvernement ait des renseignements positifs sur le clergé de la nation.

Art. 17. Les commissaires civils auront soin de faire connaître aux magistrats des communes qu'ils sont autorisés à recevoir toutes les réclamations et plaintes qu'ils auront à faire contre les attentats et les violences des troupes ; et, après avoir pris des informations sur les dommages qui auront pu en résulter, ils me les transmettront pour en rendre compte à Sa Majesté.

Art. 18. Ils instruiront ces magistrats que le roi n'entend pas que, sous aucun prétexte, on distraie de leur destination les fonds publics, voulant qu'ils soient tous consacrés à fournir aux besoins de l'armée. Ils devront en conséquence se faire exhiber les registres et autres documents par où l'on connaisse les biens communaux et autres propriétés des communes qu'il importe tant de conserver intacts, et de les consacrer exclusivement au soulagement des besoins des habitants.

Art. 19. Les commissaires civils prendront des informations des magistrats et d'autres renseignements extrajudiciaires sur tout autre fonds ou dépôt qu'il y ait dans la commune, en tâchant d'inspirer aux dépositaires la plus entière confiance sur la garde desdits dépôts. Pour la sûreté d'icelle, et pour les garantir de tout attentat de la part des troupes, ils prendront, d'accord avec les intéressés et avec le général français, les mesures de précaution nécessaires.

Art. 20. Les commissaires civils prendront des renseignements sur les individus de la commune les

plus propres à la gouverner, et à inspirer de la confiance par leur modération, leur caractère, leur attachement au nouvel ordre de choses, l'opinion qu'on en aura dans la commune, et les autres qualités requises dans les dépositaires de l'autorité; ils en formeront une assemblée municipale provisoire, où entreront de préférence les membres de la municipalité qui auront les qualités susdites, et ensuite les autres personnes qui auront ces mêmes conditions.

Art. 21. Cette assemblée sera chargée de l'administration de la commune, quand les commissaires se transporteront ailleurs avec l'armée. Alors ils lui laisseront les instructions nécessaires pour maintenir la tranquillité publique, d'accord avec le commandant militaire qui restera en garnison, et pour gouverner la commune d'après les règles de justice et d'équité conformes au nouvel ordre des choses.

Art. 22. On ne formera pas d'assemblée municipale provisoire dans les communes qui auront soin de la tranquillité, et où les autorités auront montré de l'aptitude et de bons principes; au contraire, les commissaires applaudiront au zèle et à l'activité desdites autorités, les confirmeront dans l'exercice de leurs fonctions, les éclaireront, et leur faciliteront les moyens de continuer à administrer avec succès.

Art. 23. Les commissaires civils m'enverront des notes détaillées, non-seulement sur les individus qui formeront lesdites assemblées, mais encore sur tout autre personnage remarquable par ses bonnes ou mauvaises qualités, sans oublier de me rendre compte des dispositions des communes, de leurs

ressources et de leurs facultés, des opinions des habitants relativement au nouveau système des établissements publics, de l'état de l'instruction publique, etc. Les commissaires s'occuperont de me transmettre ces renseignements, autant que leur permettront les autres travaux dont ils sont chargés, et la brièveté de leur séjour dans chaque commune.

Art. 24. Les commissaires ecclésiastiques et civils laisseront des exemplaires de la constitution et d'autres écrits utiles dans les municipalités, dans les chapitres et dans les couvents, afin que la lecture de ces ouvrages contribue à éclairer l'opinion des peuples.

Art. 25. Les commissaires auront toutes les facultés du gouvernement pour remplir leurs fonctions; mais ils tâcheront de suivre les règles de cette instruction, et ils montreront ce caractère de franchise et de modération, propre d'un gouvernement juste et du ministère de conciliation qui leur est confié.

Art. 26. Enfin, dans toutes les dispositions que prendront les commissaires, ils se mettront d'accord avec le général français, avec qui ils entretiendront une parfaite harmonie, qu'ils maintiendront par tous les moyens possibles.

On attend de l'instruction, du zèle et du patriotisme éclairé des commissaires, qu'ils contribueront efficacement à remplir les vues de Sa Majesté en s'acquittant dignement des fonctions honorables qui leur sont confiées. Les services qu'on attend d'eux sont de la plus grande importance pour la nation. Ils ne seront pas moins agréables au souverain, qui

s'en souviendra pour les récompenser généreusement (1).

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 21. J'envoie à Bayonne le général Belliard ; il pourra mieux que personne répondre aux questions que Votre Majesté aurait à faire sur la situation du pays et de l'armée, et sur les routes et communications. Il n'y a pas d'Espagnol qui connaisse mieux les provinces sur lesquelles Votre Majesté aurait à l'interroger, parmi ceux qui sont auprès de moi. » Jos. à Nap. Vittoria, 27 octobre 1808.

« Sire, j'ai écrit à Votre Majesté par le général Belliard, qui se rend à Bayonne pour répondre à toutes les questions que Votre Majesté aurait à lui faire sur l'armée, le pays et les communications. Personne n'est plus à portée que le général Belliard de répondre à Votre Majesté. Je ne vois pas auprès de moi d'Espagnol qui puisse donner les mêmes renseignements. Jos. à Nap. Vittoria, 27 octobre 1808.

L'ennemi est très en force, mais partout il se montre timide. Le maréchal Ney écrit d'Oyon que ses troupes se sont portées sur Mondavide et Lodosa. L'ennemi s'est retiré partout. M. Blake n'a fait aucun mouvement hier ni aujourd'hui. »

« Monsieur le Maréchal, une brigade de mes troupes vient d'entrer à Logrono. L'ennemi a été trop maltraité hier par mon artillerie, pour tenir davantage dans cette mauvaise position ; il a com- Ney à Jourdan. Oyon, 27 octobre 1808. (6 heures du matin.)

(1) Nous avons cru devoir donner cette *instruction* complète ; elle montre les bonnes intentions du roi Joseph.

mencé sa retraite à dix heures du soir. On assure que sa force était de 25 mille hommes, dont 20 mille paysans. Il a dirigé une partie de son infanterie sur Nalda, et l'autre, avec sa cavalerie et son artillerie, sur Calahorra. Il paraît qu'il a été déterminé à la retraite par la démonstration que j'ai faite hier de passer l'Èbre au gué de Varia, pour lui couper la retraite sur Calahorra. Il devait craindre d'ailleurs d'être attaqué par la rive droite, ce qui l'aurait exposé aux plus grands désastres.

J'ai prévenu le maréchal Moncey de la retraite de l'ennemi, qui, je crois, ne tiendra à Lodosa que le temps nécessaire pour protéger le passage des troupes de Logrono.

Plusieurs arches du pont sont coupées; on les répare de manière à y faire passer l'artillerie. J'enverrai demain matin la division du général Merle à Fuen-Mayor et environs. Je continuerai de faire occuper la Guardia par un bataillon, de même que Viana; le surplus de ma troupe s'établira à Logrono.

Une reconnaissance de chasseurs est en marche sur Calahorra, pour observer le mouvement rétrograde de l'ennemi. »

Jos. à Nap. Vittoria, 28 octobre 1808.

« Sire, le maréchal Jourdan envoie au major général les lettres du maréchal Moncey et du maréchal Ney qui contiennent la relation du mouvement qui a été opéré sur Logrono et Lodosa, dans le but d'occuper ces deux points, et de faire prisonnières les troupes ennemies qui se trouvaient sur la rive gauche de l'Èbre.

L'ennemi a été mis en déroute sur tous les points; on lui a fait 700 prisonniers dans Lérin : on les envoie en France par Pampelune. Logrono et Lodosa sont occupées par les troupes de Votre Majesté. Cette dernière ville n'a pas été occupée assez tôt, l'ennemi a eu le temps de se sauver; il se retire sur Nalda. On est à sa poursuite; on espère prendre une partie de son artillerie.

Blake est toujours, avec 36 à 40 mille hommes, sur notre flanc droit; je l'aurais déjà chassé de là, *si je ne préférais de me conformer aux dispositions de la lettre de Votre Majesté du* 13. Cependant, dès que je saurai les troupes disposées de manière à pouvoir envelopper ce corps d'armée, et que je n'aurai plus d'espoir qu'il puisse rester dans cette position jusqu'à l'arrivée de Votre Majesté, je le ferai attaquer vivement; les troupes sont on ne peut mieux disposées.

Le général Belliard est parti pour Bayonne. »

« Sire, je n'ai rien à ajouter aux rapports qui ont été envoyés au major général prince de Neufchâtel, et à la lettre que j'ai écrite hier à Votre Majesté. Je m'occupe de la réunion de tous les corps, de manière qu'à l'arrivée de Votre Majesté ils soient tous complets, et en état d'agir avec les bataillons qui leur sont destinés par Votre Majesté. »

Jos. à Nap. Vittoria, 29 octobre 1808.

« Sire, le maréchal Victor est arrivé aujourd'hui dans cette ville; son corps va bientôt y être réuni tout entier (1).

Jos. à Nap. Vittoria, 30 octobre 1808.

(1) Le maréchal Victor arrivait d'Allemagne.

Les prisonniers que l'on a faits à Cernosa rapportent que M. Blake a 36 mille hommes; ils sont encore à Bilbao. Castanos et Cuesta ont été plus prudents en repassant en toute hâte sur la rive droite de l'Èbre.

J'attends bientôt la nouvelle du départ de Votre Majesté de Paris. »

Rapport de Moncey sur les opérations de son corps d'armée les 26 et 27 octobre 1808. Taffala, 30 octobre.

« Le 26, à cinq heures du matin, une colonne formée de deux bataillons du 44e régiment et du 3e de la Vistule, d'un détachement de hussards des régiments provisoires et de trois cents lanciers polonais, le tout sous les ordres du général Wathier, s'avança de Fallos et de Miranda de l'Arga, sur Lérin, flanquée par quelques partis qui se dirigeaient vers Andos-Illas. A l'approche de cette colonne, l'ennemi, après quelque résistance, essaya de s'échapper de Lérin, et de se joindre à une colonne qui se retirait de Cascar; mais un mouvement ordonné par le général Maurice Mathieu, qui avait quitté son camp pour assister à cette opération, empêcha le plus grand nombre des ennemis d'effectuer sa retraite, le força à se replier sur la ville, qui fut aussitôt cernée et attaquée. Lérin, placé dans une position escarpée, très-avantageuse pour sa défense, offrait partout une résistance opiniâtre; mais elle fut obligée de céder à l'impétuosité de notre infanterie, à quelques coups de canon bien dirigés, et à quelques charges de cavalerie dans les rues.

Pendant cette action engagée, la colonne du général Grandjean, formée de la brigade du général Leval, forte de trois bataillons de la 2e légion

des réserves, était arrivée assez tôt de Puente-la-Reyna à Lérin pour prendre part au combat. L'ennemi, après une perte assez considérable, s'est retiré partie dans un couvent, et partie dans une espèce de château. Le bataillon du 44e l'enleva, tuant tout ce qui se défendait, et fit une centaine de prisonniers.

Le général de division Grandjean fit des dispositions pour l'attaque du château, et pour observer l'ennemi du dehors, qui, en se retirant, couronna les hauteurs.

Le général de division Maurice Mathieu s'était retiré à son camp de Fallos; le général de brigade Wathier balaya la plaine avec ses hussards et les lanciers polonais, et poussa une reconnaissance sur Lodosa.

Dès le 27 au matin, nos hussards et les lanciers polonais entrèrent à Lodosa (l'ennemi l'avait évacuée dans la soirée et au commencement de la nuit du 26), où arrivèrent presque en même temps quelques chasseurs à cheval des troupes du général Franceschi, et bientôt après ce général, marchant avec le général de division Morlot à la tête de sa colonne, arrivée le matin de la ville d'Estella à Mandavia, où elle avait fait sa jonction avec la division du général Franceschi. Cette colonne, forte d'environ 2,800 hommes des 117e et 119e régiments venant des montagnes, était absolument sans canon et sans cavalerie.

Cependant l'ennemi, renfermé dans le château de Lérin, et comptant sur de prompts secours, continuait sa défense. Ce vieux château, que, par sa

position, l'on pourrait appeler un fort, est à l'abri d'un coup de main; et la seule entrée, qui est une petite porte basse au milieu d'une espèce de courtine, était fortement barricadée. Le général de division Grandjean jugea que le jour était trop avancé pour faire usage des nouveaux moyens d'attaque qu'on lui avait procuré; mais dès le matin du 27, les troupes ennemies n'ayant répondu aux sommations qui leur avaient été faites que par *Vaincre ou mourir!* apercevant l'artillerie prête à les foudroyer et à incendier le château, elles arborèrent le drapeau blanc, faisant quelques propositions de capituler, sur lesquelles elles n'ont été admises qu'à discrétion.

L'ennemi a laissé à Lérin plus de 300 morts et blessés. Le nombre des prisonniers est de 2 lieutenants-colonels, dont un commandant; 1 major, 34 officiers, 3 cadets, et 777 hommes de troupes, compris les blessés; ce qui forme un total de 817 hommes.

Nous avons à regretter environ 80 hommes tués ou blessés. MM. les généraux de division Maurice Mathieu et Grandjean ont été secondés avec zèle par MM. les généraux de brigade Wathier et Léval : ils citent avec éloge la conduite de M. le colonel Lafosse, du 44e régiment; de M. le colonel Konopka, des lanciers polonais; de M. le major Lanogarède, commandant les hussards; de M. le major Barbaroux, commandant la 2e légion des réserves, et de plusieurs braves sous-officiers et soldats dont la liste est ci-jointe, et qui se sont plus particulièrement distingués dans cette affaire. »

« Monseigneur, les mouvements continuels que l'ennemi a faits hier toute la journée m'ont retenu sur la ligne, parce que je croyais être attaqué. Je m'y suis rendu de grand matin aujourd'hui, et la fusillade s'engage tellement de droite et de gauche, que je ne doute pas que l'ennemi *ait envie de nous attaquer avec toutes ses forces*. Je suis en mesure, et Votre Excellence peut être persuadée qu'il aura lieu de se repentir de sa témérité. Non-seulement je défendrai ma position, mais je profiterai de cette circonstance pour le chasser de Zarnosa, et le pousserai aussi loin que possible. Votre Excellence me secondera beaucoup, si elle veut faire agir sur-le-champ à ma gauche, et avec vigueur. Je la prie de vouloir bien faire part à Sa Majesté de ce qui se passe. Le maréchal Lefebvre à Jourdan. Au camp en avant de Durango, 31 octobre 1808. (6 heures du matin).

P. S. Ils veulent faire les mêmes mouvements sur mes flancs qu'ils ont faits pour m'obliger à la retraite, comme la dernière fois. »

« Sire, le maréchal Jourdan envoie à M. le vice-connétable toutes les pièces que Votre Majesté peut désirer pour connaître parfaitement les événements et la situation actuelle de l'armée. J'adresse à Votre Majesté copie de la lettre que je reçois du duc de Dantzick. L'ennemi a été culbuté sur Bilbao; il a été attaqué aujourd'hui dans la vallée d'Amurrio par le maréchal Victor; le maréchal Bessières a porté la division Mouton sur Barberena, Osma, et, en cas de besoin, à Orduna. J'attends à toute heure des nouvelles de ces diverses attaques. Les ennemis se fortifiaient tous les Jos. à Nap. Vittoria, 1er nov. 1808.

jours; ils devaient recevoir beaucoup de renforts dans ces montagnes, où ils auraient voulu établir le siége de la guerre : ils y avaient déjà réuni 40 mille hommes, et en attendaient encore 20 mille. J'aurais voulu retarder encore d'en venir aux mains; *mais il paraît que le maréchal duc de Dantzick a été contraint de commencer. L'impulsion donnée, il a fallu pousser les choses avec vigueur.* Je m'empresserai de rendre compte à Votre Majesté des résultats, que j'espère satisfaisants. »

Jourdan à Victor. Vittoria, 1er nov. 1808. (5 heures du matin.)

« Sa Majesté me charge d'avoir l'honneur de vous prévenir qu'elle reçoit à l'instant une lettre de M. le duc de Dantzick, qui lui annonce qu'il a culbuté l'ennemi dans toutes ses positions jusqu'au delà de Zarnosa. Ce maréchal annonce qu'aujourd'hui, à la pointe du jour, il va se diriger sur Bilbao. Sa Majesté, désirant seconder ce mouvement, désire qu'au reçu de la présente, Votre Excellence mette en mouvement les troupes sous ses ordres, et qu'elle les dirige sur Amurrio par Oquendo, Usquiana et Lezama. Arrivée à Amurrio, Votre Excellence fera reconnaître Orduna. Elle jettera une reconnaissance sur Llodio, afin de s'assurer du point par où l'ennemi fera sa retraite; et si, comme tout porte à le croire, l'ennemi se retire sur Valmaseda, Sa Majesté désire que vous vous dirigiez sur ce point, afin de tâcher de couper la retraite aux troupes qui se retireraient de Bilbao. Sa Majesté désire que vous établissiez des postes en échelons depuis Murgnia jusqu'au point où vous vous porterez, et que vous lui écriviez fré-

quemment pour la tenir au courant de tous les événements. J'ai l'honneur de vous prévenir que j'envoie ordre à M. le maréchal Bessières de faire faire à une de ses divisions un mouvement sur Orduna; mais cette division ne pourra arriver que demain sur les hauteurs d'Orduna. Ainsi Votre Excellence jugera peut-être convenable, avant de se porter sur Valmaseda, de bien s'assurer de ce qu'il y aurait à Orduna.

Comme le pays que vos troupes vont parcourir n'est pas propre à l'artillerie, je vous engage à la renvoyer au grand parc.

J'ai écrit hier au soir au général commandant l'artillerie de faire trouver des cartouches ce matin à Murgnia; j'espère que mon ordre aura été exécuté. »

« Votre aide de camp a remis à Sa Majesté la lettre que vous lui avez écrite hier de Zarnosa. Le roi a appris avec une bien vive satisfaction que vous avez culbuté l'ennemi dans toutes ses positions. Sa Majesté n'attendait pas moins de la valeur des troupes que vous commandez, et de votre longue expérience.

Jourdan au maréchal Lefebvre. Vittoria, 1er nov. 1808.

Le roi me charge d'avoir l'honneur de vous dire qu'il donne ordre au maréchal Victor de se diriger sur-le-champ de Murgnia sur Amurrio par Oquendo, Usquiana et Lezama. Sa Majesté a préféré donner à ce corps d'armée cette direction, au lieu de celle d'Areta par Orosco: d'abord, parce que de Murgnia à Areta le chemin est long et difficile; ensuite

parce qu'Amurrio est le point le plus rapproché de Valmaseda. Le maréchal Victor a ordre de chasser l'ennemi d'Amurrio et d'Orduna, de jeter des partis sur Llodio, afin de savoir sur quel point l'ennemi fait sa retraite. Dans le cas où il serait instruit que l'ennemi se retire de Bilbao sur Valmaseda, alors le maréchal Victor doit se porter d'Amurrio sur Valmaseda, et tâcher d'y arriver avant l'ennemi. Sa Majesté a, de plus, ordonné au maréchal Bessières de porter la division Mouton sur Barberena, afin de battre un corps d'observation que l'ennemi a dans cette partie. Le général Mouton jettera des partis sur Orduna, afin de tâcher de se mettre en correspondance avec le maréchal Victor. Si ce maréchal éprouvait trop de difficultés à chasser l'ennemi d'Orduna, le général Mouton y marcherait avec sa division. Si, au contraire, ce général apprend que l'ennemi a évacué Orduna et que le maréchal Victor se porte sur Valmaseda, alors ce général se portera avec sa division, soit sur Quincocès, soit sur Médina, suivant les nouvelles qu'il apprendra de l'ennemi, pour tâcher de battre quelques-uns des corps qui feraient leur retraite dans cette direction.

Sa Majesté espère que vous entrerez aujourd'hui à Bilbao, et que vous disposerez vos troupes de manière qu'elles puissent marcher demain sur Valmaseda, d'où il est très-important de chasser l'ennemi. Suivant toutes les apparences, M. le maréchal Victor sera en mesure de seconder votre opération. Il est bien à désirer que vous puissiez établir vos communications avec ce maréchal, en jetant dès au-

jourd'hui quelques partis sur Miravallès et Llodio.

Vous voyez, Monsieur le Maréchal, que la direction que le roi a jugé à propos de donner au maréchal Victor l'éloignant de Villaro, il est impossible à ce maréchal de jeter des troupes sur ce point; mais Sa Majesté pense que les quatre bataillons que vous avez détachés seront suffisants pour battre le corps qui est à Villaro; il est même plus probable que ce corps s'est retiré sur Miravallès ou sur Orosco. Sa Majesté vous prie, Monsieur le Maréchal, d'établir vos postes de correspondance de manière que les officiers que vous lui enverrez puissent arriver promptement à Durango, où ils trouveront des chevaux de poste. Ayez la bonté, je vous prie, de nous donner souvent de vos nouvelles (1). »

« Sire, depuis le rapport du maréchal Jourdan, dont ci-joint copie, je suis instruit de l'entrée du maréchal Lefebvre à Bilbao. L'ennemi a été mis en fuite; ci-joint copie de la lettre du maréchal. J'attends à chaque instant des nouvelles du maréchal Victor. Jos. à Nap. Villoria, 2 novembre 1808.

On annonce comme certain l'arrivée de 10 mille Anglais à Santander, et même de quelques troupes portugaises. »

« Je reçois des lettres du maréchal Victor : il (11 heures du soir.)

(1) Les intentions du roi n'étaient nullement que le duc de Dantzick fit un mouvement sérieux contre Blake, et les ordres avaient été expédiés dans ce sens; mais une fois ce mouvement commencé par le maréchal Lefebvre, Joseph crut plus avantageux de l'appuyer que de l'interrompre. Voilà ce qui explique les ordres contenus dans cette lettre.

est arrivé à Amurrio; il a chassé l'ennemi, qui s'est retiré sur Valmaseda. La force de l'ennemi, surtout en troupe de ligne, est dans cette partie. On croit qu'il y avait plus de 40 mille hommes au delà de Bilbao et Orduna, et 20, au delà jusqu'à Santander et Burgos. »

Victor à Jourdan. Amurrio, 2 novembre 1808. (8 heures du matin.)

« Monsieur le Maréchal, nous avons fait hier toute la diligence possible pour arriver à Amurrio; mais le mauvais état des chemins et la pluie ne nous ont permis que d'arriver à Lezama. En ce moment, les troupes se dirigent sur Valmaseda. Je doute que nous y rencontrions les ennemis. Un prisonnier que notre avant-garde a fait cette nuit à Amurrio assure que les Espagnols, ayant été battus dans les positions qu'ils occupaient en avant de Bilbao, se retirent sur Castro. Lorsque je serai à Valmaseda, je tâcherai d'obtenir des renseignements plus positifs sur leur mouvement. J'aurai l'honneur de les transmettre à Votre Excellence. Je n'ai pas encore de nouvelles du maréchal Lefebvre; je croyais trouver quelqu'un ici de sa part pour me faire connaître sa position. Cette information m'eût été très-utile. Je prie Votre Excellence de l'engager à communiquer avec moi le plus tôt possible.

Le général Barrois, que j'ai dirigé sur Baranbio avec le 96e régiment, y est arrivé hier, à huit heures du soir. Une cinquantaine d'ennemis ont quitté cet endroit à son approche, et se sont retirés sur Orosco. Le général Barrois fait reconnaître cet endroit ce matin. Lorsque sa reconnaissance sera ren-

trée, il suivra le mouvement de nos troupes sur Valmaseda. On reconnaît aussi Orduna en ce moment. Il est probable qu'il est évacué.

Le biscuit que j'ai demandé hier à Votre Excellence nous serait d'une très-grande utilité aujourd'hui ; ce pays est désert, et dénué de toute espèce de ressources. Si Valmaseda ne nous en fournit pas, nos soldats seront très-mal.

Je vous prie, Monsieur le Maréchal, de m'envoyer de nouvelles instructions à Valmaseda ; je pense qu'il n'est pas nécessaire que je me porte plus loin, attendu que les ennemis se retirent loin de moi, et qu'il me serait impossible de les atteindre. Le maréchal Lefebvre se trouve assez fort avec les troupes de son corps d'armée pour les suivre. *Sa position actuelle permet de faire rentrer la division Villate au 1er corps.* Il serait bien à désirer que ce corps d'armée pût se reposer quelques jours. Les services qu'il est dans le cas de rendre lorsqu'il sera un peu réparé méritent l'attention de Sa Majesté.

P. S. De nouveaux renseignements que je viens de recevoir m'annoncent que les malades espagnols qui étaient à Valmaseda ont été embarqués, et que cet endroit est évacué ; ce qui me décide à y envoyer une forte reconnaissance. J'attends par conséquent ici les ordres de Sa Majesté. Je n'irai pas plus loin, à moins que le maréchal Lefebvre n'ait besoin de quelques secours. »

« Sa Majesté a reçu aujourd'hui, par M. Rœderer, Jourdan

au maréchal Lefebvre. Vittoria, 2 novembre 1808.

la lettre par laquelle vous lui annoncez que vous êtes entré à Bilbao. M. Atry, votre aide de camp, a dû vous remettre la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier matin, qui vous aura fait connaître que Sa Majesté désire que vous marchiez sur Valmaseda, et les dispositions qu'elle a faites pour vous faire soutenir par le maréchal Victor et le général Mouton. D'après ce que vous mandez, Monsieur le Maréchal, il paraît que ces dispositions sont inutiles, et que vous avez jeté parmi l'ennemi tellement la terreur, qu'il se retirera à Reynosa. Quoi qu'il en soit, voici les dispositions que Sa Majesté a définitivement arrêtées. Le roi désire que vous chassiez l'ennemi de Valmaseda, si cela n'est pas encore fait; il veut également que vous fassiez reconnaître Castro et que vous en chassiez l'ennemi, s'il y est encore. Il vous recommande de vous mettre en correspondance avec le maréchal Victor qui est à Amurrio, si cela n'est pas déjà fait, afin d'agir de concert avec ce maréchal, si les circonstances l'exigent. Lorsque vous aurez chassé l'ennemi de Valmaseda et de Castro, et que sa retraite sera bien prononcée, vous prendrez position à Valmaseda, faisant occuper Castro et Bilbao. Vous renverrez la division du général Villate au maréchal Victor; et ce maréchal, conformément aux ordres de l'Empereur, viendra s'établir avec tout son corps entre Vittoria et Miranda.

Votre rôle, Monsieur le Maréchal, sera de couvrir la droite de l'armée. Sa Majesté, en vous indiquant Valmaseda comme point central de votre position, vous laisse néanmoins la faculté de prendre toute

autre position que vous croirez avantageuse, et même de vous réunir à Bilbao, si vous le croyez nécessaire. Il n'est pas présumable que l'ennemi vienne vous y attaquer ; car, au moment où le corps du maréchal Victor sera rendu entre Miranda et Vittoria, Sa Majesté se propose de porter le corps du maréchal Bessières à Briviesca et Burgos. C'est dans cette position que Sa Majesté se propose d'attendre l'Empereur ; et si, d'ici là, l'ennemi faisait la sottise de se porter sur Valmaseda ou sur Bilbao, il aurait lieu de s'en repentir.

Vous ne pouvez rien faire, Monsieur le Maréchal, de plus agréable à Sa Majesté que de renvoyer promptement la division Villate à M. le maréchal Victor ; car le roi tient beaucoup à ce que ce corps soit réuni près de Vittoria lorsque l'Empereur arrivera. »

Jourdan à Victor. Vittoria, 2 novembre 1808.

« M. le général Strolz, aide de camp de Sa Majesté, qui s'était porté aujourd'hui à Murgnia avec des détachements de cavalerie pour tâcher d'avoir des nouvelles, m'a rapporté la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ce matin à huit heures. Je l'ai mise sous les yeux de Sa Majesté, qui a remarqué que vous n'étiez pas encore bien certain si Valmaseda et Orduna étaient évacués. Quoi qu'il en soit, voici les dispositions que Sa Majesté a définitivement arrêtées : Sa Majesté désire que vous établissiez votre correspondance avec M. le maréchal Lefebvre, qui est entré depuis hier matin à Bilbao. M. le maréchal Lefebvre a reçu ordre d'établir des

postes sur sa gauche, pour se lier avec vous; le roi a donné ordre à M. le maréchal Lefebvre de chasser l'ennemi de Valmaseda et de Castro, si cela n'est pas encore fait. Sa Majesté désire que vous secondiez le mouvement de M. le maréchal Lefebvre sur Valmaseda si cela est nécessaire, et que, dans ce cas, vous agissiez de concert avec lui.

M. le maréchal Lefebvre a reçu ordre de vous renvoyer la division Villate aussitôt que l'ennemi aura été chassé de Valmaseda, et que sa retraite sera bien prononcée. Lorsque cette division vous aura rejoint, vous vous porterez à Osma par Orduna; et si vous me prévenez d'avance du moment où vous devez arriver à Osma, vous y trouverez de nouveaux ordres, qui vous indiqueront la position que vous devez venir occuper. Cette position sera telle que tout votre corps d'armée sera réuni entre Vittoria et Miranda.

Si les circonstances n'exigeaient pas que vous fissiez un mouvement sur Valmaseda pour protéger celui de M. le maréchal Lefebvre, vous pourriez venir attendre la division Villate à Orduna. Cette ville vous offrirait des ressources pour vos subsistances, et vous pourriez vous mettre en correspondance avec le général Mouton qui est à Barberena, et m'adresser vos dépêches par l'intermédiaire de ce général; elles me parviendraient beaucoup plus promptement.

Lorsque vous devrez faire votre mouvement sur Osma, vous aurez la bonté d'en prévenir d'avance M. le général Mouton, qui, sur l'avis que vous lui

donnerez de votre marche, se portera à Ponte-Lara, pour faire place à vos troupes.

Le roi a mandé à M. le maréchal Lefebvre qu'il ne pouvait rien faire qui lui fût plus agréable que de vous renvoyer promptement la division du général Villate; et Sa Majesté désire qu'aussitôt que cette division vous aura rejoint, vous ne perdiez pas un instant pour vous porter sur Osma.

Vous sentez, Monsieur le Maréchal, que tout ce que j'ai l'honneur de vous mander est dans l'hypothèse où l'ennemi se serait entièrement retiré; car s'il était encore à portée de vous, l'essentiel serait de le battre, soit avec les seules troupes que vous avez avec vous, soit en agissant de concert avec M. le maréchal Lefebvre. Sa Majesté s'en rapporte à cet égard entièrement à vous.

J'ai l'honneur de vous prévenir que M. le général Lapisse est arrivé aujourd'hui avec le 16^{e} régiment d'infanterie légère et le 45^{e} de ligne. La brigade de hussards n'est pas encore arrivée. J'ai également l'honneur de vous prévenir qu'on vous a envoyé aujourd'hui du biscuit à Murgnia. Si vous en avez besoin, vous pouvez le faire arriver jusqu'à vous. »

« Mon frère, j'arrive au moment même à Bayonne. Toutes vos troupes sont disséminées. Je vous recommande de nous écrire au moins une ou deux fois par jour, pour que je sache où sont tous les corps. Ayant couru à franc étrier une partie des Landes, je suis un peu fatigué. »

Nap. à Jos. Bayonne, 3 novembre 1808. (3 heures du matin.)

Jos. à Nap. Vittoria, 3 novembre 1808.

« Sire, j'adresse à Votre Majesté une dépêche du major général, qui renferme tous les comptes rendus par les généraux et les ordres que je leur ai fait expédier. Cette lecture donnera à Votre Majesté pleine et entière connaissance de la situation des affaires militaires, mieux que je ne pourrais le faire par une plus longue lettre.

Votre Majesté me donnera les ordres qu'elle jugera à propos. L'inaction absolue, dans l'esprit de la lettre de Votre Majesté du 13 octobre, eût été le meilleur parti; elle est devenue impossible, l'ennemi ayant pris l'offensive. Peut-être cet état de choses aurait pu m'autoriser à oublier ce que Votre Majesté m'écrivait le 13, et ce que le prince de Neufchâtel écrivait au maréchal Jourdan, de tenir le corps du maréchal Victor réuni dans la plaine de Vittoria, et aurais-je dû marcher avec toute l'armée sur Santander, Reynosa, Burgos : j'ai longtemps hésité; mais enfin je me suis décidé pour un parti mitoyen qui me permet de laisser le corps du maréchal Victor près de Vittoria, et de ne pas perdre totalement le fruit de la retraite précipitée de l'ennemi, en le faisant poursuivre aussi loin que je puis, devant laisser le corps du maréchal Victor en deçà de l'Èbre. Si Votre Majesté m'autorise à disposer de ce corps, nul doute que, peu de jours après en avoir reçu l'ordre, je ne puisse faire occuper Reynosa et Santander par le corps du maréchal duc de Dantzick et par celui du maréchal Bessières. Je compte me porter après-demain à Miranda. Le maréchal Bessières se portera au delà de Pancorbo. »

« Sire, je reçois à l'instant, par le vice-connétable, la nouvelle de l'arrivée prochaine de Votre Majesté à Bayonne. Jos. à Nap. Vittoria, 3 novembre 1808.

J'ajoute, à ce que j'ai eu l'honneur de lui écrire aujourd'hui, le rapport que je reçois à l'instant du maréchal Lefebvre. L'aide de camp qui me l'apporte me dit que le maréchal allait attaquer l'ennemi, qui cherche à se réunir à Valmaseda.

J'attends les ordres de Votre Majesté. Le 6^{e} corps a été dirigé sur Pampelune pour soutenir le maréchal Moncey, qui était fortement menacé.

L'armée est maîtresse de tous les débouchés, et prête à entreprendre avec succès tout ce que Votre Majesté pourra ordonner. »

« Mon frère, je suis arrivé à six heures du soir à Tolosa. Je partirai demain à cinq heures, et j'arriverai dans la nuit à Vittoria. Je désire être logé hors de la ville. Je pense que vous m'avez envoyé des escortes, et surtout des relais de chevaux de selle jusqu'à mi-chemin de Mondragone à Villafranca. Je ferai sans doute toute la route à cheval; cependant, des relais de chacun quatre chevaux de voiture peuvent m'être utiles. Je désire ne pas faire plus de quatre à cinq lieues sur le même cheval. Je désire arriver à Vittoria incognito, et sans qu'on s'en doute. C'est pourquoi j'arriverai la nuit : on ne le saura que le lendemain; et le lendemain, à neuf heures du matin, on pourra tirer soixante coups de canon. Je viens de dicter tous les ordres de l'armée pour le maréchal Moncey, pour le maréchal Nap. à Jos. Tolosa, 4 novembre 1808. (A minuit.)

Ney, au prince de Neufchâtel qui les expédie, ce qui ne sera probablement fait que dans deux heures.

C'est pourquoi je vous expédie un courrier dès à présent, de crainte qu'il n'éprouve un retard de deux heures. »

Berthier à Joseph. Bayonne, 4 novembre 1808.

« J'ai mis sous les yeux de l'Empereur la lettre de Votre Majesté du 2 novembre. L'Empereur, Sire, m'ordonne d'écrire au maréchal duc de Dantzick d'abord, pour lui témoigner son mécontentement de ce qu'il a engagé une affaire aussi sérieuse sans ordre, et d'une manière si inhabile.

L'Empereur espère que, conformément aux dispositions contenues dans ma lettre d'hier, vous avez donné des ordres au maréchal Bessières pour marcher sur Burgos. Votre Majesté pensera comme nous que l'ennemi peut voter des actions de grâce à l'inconsidération du duc de Dantzick. L'intention de l'Empereur, Sire, est que le duc de Dantzick soit le maître de continuer à manœuvrer sur la droite. Son intention formelle est de ne faire agir, contre Santander, que les seuls corps des maréchaux Bessières et duc de Dantzick, et de tenir en réserve, pour seconder l'un et l'autre de ces maréchaux, le corps du maréchal Victor, et pouvoir, par un brusque mouvement de gauche, porter le maréchal Victor ailleurs. »

Jos. à Nap. Vittoria, 4 novembre 1808.

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 3. Je la félicite sur son heureux voyage. Les corps des maréchaux Lefebvre, Victor, Bessières, sont rapprochés les uns des autres. La division du général

Dessolles, qu'a jusqu'ici commandée le maréchal Ney, ne peut pas quitter Logrono; elle a devant elle un corps de 25 mille hommes.

Tous les ordres que m'a transmis le vice-connétable sont expédiés. Je comptais me porter à Miranda, mais j'attendrai ici Votre Majesté, ou j'irai la rejoindre à Tolosa, si elle y compte prolonger son quartier général.

Le maréchal Ney s'est rendu à Pampelune pour y prendre le commandement de son corps. Votre Majesté n'a pas approuvé que j'aie fait diriger sur Pampelune ce corps d'armée; quand je l'ai fait, j'avais des inquiétudes sur la gauche du maréchal Moncey. J'ai fait donner l'ordre aux maréchaux Lefebvre, Victor et Moncey de ne faire aucun mouvement sans avoir reçu les ordres que Votre Majesté me fera parvenir. Il sera possible que Valmaseda ait été enlevé avant la réception de cet ordre : cette position est importante, et bonne à garder.

J'attends les ordres de Votre Majesté, et je désire qu'elle vienne ici, où elle sera mieux qu'à Tolosa.

Le maréchal Bessières va se mettre en marche sur Burgos. »

« Sire, je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai eu l'honneur d'écrire ce matin à Votre Majesté. Le maréchal Bessières écrit que son mouvement est commencé, et qu'il espère être après-demain à Burgos. » **Jos. à Nap. Vittoria, 4 novembre 1808.**

« M. le général Bigarré a rendu compte hier au soir, au roi, que vous étiez en marche sur Valma- **Jourdan à Lefebvre. Vittoria,**

4 novembre 1808. seda. Sa Majesté est bien impatiente d'apprendre le résultat de cette opération. Vous êtes arrivé à Bilbao le 1er novembre, Monsieur le Maréchal, et M. le maréchal Victor est arrivé le même jour à Amurrio. Cependant vous n'aviez pas établi vos communications, et il paraît même qu'il y avait un corps d'insurgés entre vous et M. le maréchal Victor, à Mirovallès et Orosco. Le roi n'a pas pu concevoir quel était le but de ce corps; et Sa Majesté espère qu'il aura été détruit, si, comme M. le général Bigarré le lui a annoncé, vous avez fait marcher hier matin un corps de Bilbao sur Llodio; car, ce même jour, M. le maréchal Victor doit avoir fait marcher des troupes d'Amurrio sur Bilbao.

L'Empereur est arrivé hier matin à Bayonne; sa garde est partie hier de Bayonne, et il n'y aurait rien de surprenant que Sa Majesté Impériale eût son quartier général ce soir à Tolosa. L'Empereur eût désiré qu'on n'eût point attaqué M. Blake : Sa Majesté avait conçu l'espérance d'envelopper cette armée. L'Empereur est impatient de connaître ce qui se passe vers Bilbao et Valmaseda. Ainsi, Monsieur le Maréchal, le roi désire que vous rendiez compte à Son Altesse le vice-connétable de toutes vos opérations et des renseignements que vous recueillez sur l'ennemi, en même temps que vous continuerez à rendre compte au roi : par ce moyen, l'Empereur recevra nos rapports plus tôt.

M. le général Bigarré a témoigné hier quelque inquiétude sur la sûreté des communications. Le roi m'a chargé de vous dire qu'il est important que

vous preniez les précautions nécessaires pour que les courriers et les officiers puissent arriver en sûreté. »

« Sire, le maréchal Jourdan envoie au vice-connétable les rapports d'aujourd'hui. Le maréchal Bessières est en marche sur Burgos; j'attends le maréchal Soult; il aura les instructions de Votre Majesté sur les mouvements qu'il aura à faire. Jos. à Nap. Vittoria, 5 novembre 1808.

Le maréchal Lefebvre est indisposé, il retourne ici, à ce qu'il écrit au maréchal Jourdan; il pense qu'il faut laisser 10 mille hommes au moins sur la droite.

J'attends Votre Majesté demain, si elle couche aujourd'hui à Tolosa. »

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté de Tolosa. Jos. à Nap. Vittoria, 5 novembre 1808.

L'officier chargé de son logement est parti pour le faire dans une petite maison sur la route de Miranda. Je ne pense pas que Votre Majesté doive y aller, si elle veut ne pas traverser la ville, arriver incognito, et n'être pas, inutilement, très-mal.

J'ai fait préparer à Votre Majesté son logement dans une maison que j'ai achetée, qui est à la porte de la ville du côté de France, qui la domine, qui n'a pas de voisins, qui est au milieu d'un jardin. Je connais assez vos goûts pour l'avoir fait disposer le mieux possible. Le but de la lettre de Votre Majesté sera rempli, si elle loge où je désire. Il ne le sera pas, si elle va loger au bout de la ville, sur la route de Burgos. »

Berthier au maréchal Lefebvre. Bayonne, 5 novembre 1808.

« L'Empereur, Monsieur le Maréchal, a vu avec peine que, sans ordre, vous ayez engagé une affaire avec le corps du général Blake, qui, s'il eût resté encore quarante-huit heures dans cette position, était dans le cas d'être pris, ou du moins d'être attaqué avantageusement. »

Berthier à Victor. Vittoria, 6 novembre 1808.

« Sa Majesté, Monsieur le Maréchal, a été très-mécontente de ce qu'au lieu d'avoir soutenu le général Villate, vous l'ayez laissé aux prises avec l'ennemi; faute d'autant plus grave que vous savez que le maréchal Lefebvre avait commis celle de laisser exposée une division de votre corps d'armée, en repliant ses autres divisions sur Bilbao. Vous saviez, Monsieur le Maréchal, que cette division était exposée à Valmaseda, puisque le général Labruyère avait communiqué avec elle le 5 au matin. Comment, au lieu de vous porter en personne à la tête de vos troupes, secourir une de vos divisions, avez-vous laissé cette opération importante à un général de brigade qui n'avait pas votre confiance, et qui n'avait avec lui que le tiers de vos forces? Comment, après que vous avez eu la nouvelle que, pendant la journée du 5, la division Villate se fusillait, avez-vous pu, au lieu de marcher à son secours, supposer gratuitement que ce général était victorieux? Sa Majesté demande depuis quand la fusillade et l'attaque sont une preuve de retraite de l'ennemi? Cependant, Monsieur le Duc, les instructions de M. le maréchal Jourdan étaient précises, de ne vous porter sur Miranda que quand vous seriez assuré que l'ennemi

était en retraite : au lieu de cela, vous êtes parti, lorsque vous aviez la preuve certaine que l'ennemi se battait. Vous savez que le premier principe de la guerre veut que, dans ce doute de succès, on se porte au secours d'un de ces corps attaqués, puisque de là peut dépendre son salut. Dans l'autre supposition, votre mouvement ne pouvait avoir d'inconvénient, puisque votre instruction de vous porter sur Miranda n'était qu'hypothétique, et qu'ainsi sa non-exécution ne pouvait influer sur aucun projet du général en chef. Voici ce qui est arrivé : la colonne devant laquelle le général Labruyère a été employé a trouvé le général Villate, qui, attaqué de front et en queue, n'a dû son salut qu'à son intrépidité, et après avoir fait un grand carnage de l'ennemi ; de son côté, il a peu perdu, et s'est retiré sur Bilbao, deux lieues en avant de cette ville, le 5 au soir.

La volonté de l'Empereur est que vous partiez sans délai pour vous porter sur Orduna ; que vous marchiez à la tête de vos troupes ; que vous teniez votre corps d'armée réuni, et que vous manœuvriez pour vous mettre en communication avec la gauche du maréchal Lefebvre, qui doit être à Bilbao. N'ayant aucune connaissance ici de ce que l'ennemi peut avoir fait dans la journée du 6, ni de ce qu'il fera dans la journée du 7, vous devez vous conduire suivant les circonstances. »

LIVRE TROISIÈME

DU 5 NOVEMBRE 1808 A LA FIN DE JANVIER 1809.

Organisation de l'armée française. — Combat de Guénès. — Bataille d'Espinosa. — Combat de Burgos. — Réflexions sur la position du roi. — Entrée du roi à Burgos. — Projet du général Castanos. — Sa retraite sur Tudela. — Dispositions faites par ce général pour recevoir la bataille. — Bataille de Tudela. — Retraite de l'armée d'Aragon sur Saragosse. — Retraite de l'armée d'Andalousie sur Siguenza. — Marche du maréchal Ney sur Saragosse. — Position de l'armée anglaise. — Marche de l'Empereur sur Madrid. — Combat de Somo-Sierra. — Attaque de Madrid. — Sommations adressées au commandant; ses réponses. — Soumission de cette capitale. — Dispositions législatives faites par l'Empereur. — Il nomme le roi Joseph son lieutenant (22 décembre). — Troupes passées sous les ordres du roi. — Instructions qui lui sont données par l'Empereur. — Dispositions faites pour la sûreté de Madrid. — Désarmement et punition des habitants de Chinchon et de Colmenar. — Attaque du pont d'Almaraz par le duc de Dantzick. — Refus de ce maréchal D'exécuter les ordres du roi. — Son retour à Madrid. — Opérations du maréchal Victor contre le duc de l'Infantado. — Bataille d'Uclès. — Suites de cette bataille. — Marche des généraux Leval et Lasalle sur Talavera et Almaraz. — L'ennemi s'empare du pont d'Almaraz. — Sa retraite à l'approche du 1er corps. — Résultat de la soumission de Madrid. — Manifeste de la junte suprême de Séville. — Proclamation de la junte du Portugal. — Tentative du général anglais Moor contre le maréchal Soult. — Retraite de l'armée anglaise. — Bataille de la Corogne. — Embarquement des Anglais. — Reddition de la place de la Corogne. — Capitulation de celle du Ferrol. — Entrée de Joseph à Madrid (22 janvier).

Un décret de l'Empereur, du 7 septembre 1808, fixait l'organisation de l'armée d'Espagne ainsi qu'il suit :

1er corps, maréchal Victor, commandant en chef;

trois divisions d'infanterie : généraux Villate, Ruffin, Lapisse, et une de cavalerie, général Beaumont (le décret n'indiquait pas sa force, qu'on peut évaluer à 22 mille hommes);

2e corps, maréchal Soult; trois divisions d'infanterie : généraux Mouton, Merle, Bonnet; une de cavalerie, général Lasalle (26 mille hommes);

3e corps, maréchal Moncey; trois divisions d'infanterie : généraux Musnier, Morlot et Maurice Mathieu; une de cavalerie (20 mille hommes);

4e corps, maréchal Lefebvre; une division de troupes françaises, général Sébastiani; une division de troupes de la confédération du Rhin, général Leval; une de troupes polonaises, général Valence; une brigade d'infanterie hollandaise; une brigade d'infanterie westphalienne, et trois régiments de troupes à cheval (25,500 hommes);

5e corps, en Catalogne, le général de division Gouvion Saint-Cyr, commandant en chef; cinq divisions d'infanterie, généraux Chabran, Souham, Lecchi, Pinot, et Chabot; une division de cavalerie (le décret n'indiquait pas sa force, qu'on peut évaluer à 32,000 hommes, y compris la division du général Duhesme à Barcelone);

6e corps, maréchal Ney; trois divisions d'infanterie, généraux Marchand, Lagrange et Mermet; une division de troupes de la Vistule, et une de cavalerie (27,200 hommes);

Réserve, maréchal Bessières; une division d'infanterie, général Dessolles; six bataillons de fusiliers et six bataillons de grenadiers et chasseurs de

la garde impériale, la cavalerie de la même garde, et quatre divisions de dragons (34,000 hommes).

La récapitulation de la force de ces divers corps donne un total général de 186,700 hommes (1).

Dans l'état où l'Empereur trouva les affaires, il avait à choisir entre deux partis; le premier était celui-ci : Laisser le maréchal Lefebvre en observation devant le général Blake, avec ordre de ne pas le poursuivre trop vivement s'il battait en retraite; se porter rapidement lui-même sur Burgos avec les 1er et 2e corps, et la réserve; de Burgos, détacher un des deux corps sur Reynosa, pour se placer sur la ligne de retraite de Blake, obligé de passer par cette place pour rentrer en Galice. Le second plan consistait à faire attaquer, poursuivre et détruire l'armée espagnole par les maréchaux Lefebvre et Victor réunis. Napoléon adopta ce dernier parti. Le duc de Dantzick attaqua, le 7 novembre, le général Blake sur les hauteurs de Guénès, et le chassa de toutes ses positions, sans toutefois lui faire éprouver une perte considérable. On ne sait pas pourquoi le duc de Bellune ne coopéra pas à cette attaque, placé comme il était à Amurrio. En effet, de là rien ne l'empêchait de manœuvrer pour couper la retraite

(1) Plus tard, deux autres corps entrèrent en Espagne : celui commandé par le duc d'Abrantès, qui reçut la dénomination de 8e corps, composé des troupes transportées de Lisbonne en France après la convention de Cintra, deux divisions d'infanterie, généraux de Laborde et Loison ; le corps aux ordres du maréchal duc de Trévise, qui prit la dénomination de 5e corps, qu'avait eue d'abord celui du général Saint-Cyr, qui devint le 7e; deux divisions d'infanterie, généraux Gazan et Suchet.

à l'ennemi, déjà battu à Guénès. Il reçut l'ordre de le poursuivre. Blake rallia ses troupes à Espinosa.

L'armée espagnole, en position sur le sommet des hauteurs escarpées situées en avant de cette place, occupait, sur son front, un mamelon qui fut abordé le 10, à trois heures après midi, par la brigade du général Pacthod, et enlevé après deux heures d'un combat opiniâtre. Blake fit de vains efforts pour reprendre ce point important : n'ayant pu y parvenir, il replia, pendant la nuit, sa droite en arrière de ce mamelon, au bas duquel il plaça une forte colonne, et il étendit sa gauche sur des hauteurs, d'où il menaçait la droite des Français, tout en couvrant la route de Santander. Le général Maison, chargé le lendemain d'enlever ces hauteurs, les gravit à la tête de sa brigade, et culbuta la gauche de l'ennemi, tandis que la division Ruffin, placée au centre de la ligne de bataille, se portait en avant. Les Espagnols n'attendirent pas l'attaque; ils prirent la fuite; les uns jetèrent leurs armes, et se dispersèrent dans les montagnes; les autres se précipitèrent sur le pont d'Espinosa, y causèrent un épouvantable encombrement, et périrent ou furent faits prisonniers. A peine le général Blake put-il rallier 10 ou 12 mille hommes, qu'il ramena à Reynosa. Six pièces de canon, qu'il avait fait venir tout récemment, restèrent au pouvoir des Français, qui eux-mêmes n'en avaient pas, n'ayant pu conduire aucune bouche à feu dans ces montagnes.

Le maréchal Lefebvre paraissait tenir à éviter de se trouver réuni au duc de Bellune, afin, sans doute,

de conserver à son corps d'armée la division Villate; il marchait lentement: quoiqu'il eût reçu l'ordre positif de soutenir son collègue, il n'arriva que quand l'affaire était engagée. La division Villate rentra au 1[er] corps, et prit part à la bataille. Le duc de Dantzick, au lieu de se concerter avec le maréchal Victor, afin de profiter de la victoire, se porta sur Médina. L'Empereur, très-mécontent de la conduite de ce maréchal, lui fit donner l'ordre de marcher sur Reynosa, où il se rendit par Villarcayo. Pendant sa marche, il ramassa un certain nombre de fuyards.

Napoléon, après l'avantage remporté à Guénès par le 4[e] corps, partit de Vittoria le 9 novembre (1) avec la garde impériale, dans l'intention de marcher sur Burgos. Une partie du 6[e] corps, venant de la Navarre par Logrono, et la division du général Dessolles, suivaient son mouvement. Arrivé le lendemain à Briviesca, il fit sa jonction avec le 2[e] corps, et donna ses ordres pour attaquer l'armée d'Estramadure en avant de Burgos.

Le roi Joseph, cependant, ne quitta Vittoria que le 10, à quatre heures du soir. Arrivé à Miranda, il ne tarda pas à apprendre, par un officier expédié du grand quartier général, l'entrée de l'armée française à Burgos, après une affaire des plus chaudes, dans

(1) L'Empereur était arrivé le 5, à huit heures et demie du soir, à Vittoria, accompagné du prince de Neuchâtel, des maréchaux Soult et Duroc, et des généraux Savary, Nansouty et Lefebvre-Desnouettes. Mécontent des opérations des maréchaux Lefebvre et Bessières, il avait envoyé Soult remplacer ce dernier le 9 novembre.

laquelle les Espagnols avaient perdu beaucoup de monde. Voici ce qui s'était passé :

Le marquis de Belvedere commandait l'armée ennemie, en l'absence du général en chef Heredia. Ayant détaché une division sur Somo-Sierra, il n'avait plus sous ses ordres que 12 mille hommes, la plupart mal habillés et mal équipés. Il se décida néanmoins à recevoir la bataille, ignorant sans doute que l'Empereur marchait sur lui avec plus de 40 mille hommes; car si on admettait qu'il eut connaissance de ce fait, on serait obligé de le taxer de folie. La division Mouton, qui formait tête de colonne, et quelques régiments de cavalerie suffirent pour disperser en un instant le faible corps ennemi. La fuite des troupes du marquis de Belvedere fut si prompte, qu'à peine 400 morts restèrent sur le champ de bataille; le nombre des prisonniers ne s'éleva pas à mille. En traversant Burgos, il y eut malheureusement quelques coups de fusil tirés par les fuyards, ce qui servit de prétexte pour livrer la ville au pillage. Des désordres peu propres à faire aimer la domination française en furent la suite inévitable. Le marquis de Belvedere se replia sur Lerma, où le général en chef Heredia reprit le commandement. On trouva dans Burgos et dans les environs des laines pour une valeur de plusieurs millions. On les expédia sur Bayonne, où elles furent vendues.

L'Empereur présenta le combat de Burgos comme une bataille importante, qui décidait en quelque façon du sort de l'Espagne. Afin de relever l'éclat

de cette affaire, il envoya au corps législatif les drapeaux pris à l'ennemi, ainsi que quelques autres.

Le corps législatif, présidé par M. de Fontanes, vota une adresse de remercîments et de félicitations, portée à l'Empereur par trois de ses membres; et il envoya une députation à l'Impératrice pour lui offrir l'hommage de sa reconnaissance et de son admiration pour son auguste époux. Cette exagération, à laquelle le grand capitaine n'avait pas besoin de recourir pour grandir sa gloire militaire, avait un but politique. N'ignorant pas les mauvaises dispositions de l'Autriche, il voulait intimider le cabinet de Vienne, et prévenir ou du moins retarder l'effet de ses dispositions hostiles. Voilà pourquoi quelques auteurs, en donnant le récit de ce combat, en firent une bataille, et lui donnèrent une importance qu'il n'eut réellement pas. On fit courir aussi plusieurs bruits étranges: des moines auraient été lapidés par le peuple, la ville pillée par les Espagnols eux-mêmes. Il est inutile de dire que tout cela était faux; mais ce qu'on doit expliquer, ce sont les motifs qui poussaient l'Empereur à accréditer ces nouvelles. Sachant qu'en France l'opinion publique n'était pas favorable à cette guerre, Napoléon cherchait à persuader au delà des Pyrénées qu'il éprouvait de la résistance de la part seulement d'une faible partie de la nation espagnole, tandis que la masse était disposée à se soumettre.

Joseph entra à Burgos le 12. Plusieurs quartiers de la ville étaient encore en feu; les maisons étaient désertes pour la plupart; les habitants avaient fui;

partout se présentait l'image de la guerre avec toutes ses horreurs. On avait pu cependant préserver plusieurs monuments publics, ceux, entre autres, élevés à la mémoire de Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine, et du célèbre Cid (1).

Maître de Burgos, l'Empereur dirigea le 6ᵉ corps et la division Dessolles sur Aranda, à la poursuite du marquis de Belvedere, et fit marcher le 2ᵉ corps sur Reynosa, pour couper la retraite au général Blake; mais il n'était plus temps. Ce général, arrivé avant le maréchal Soult, se retira sur Léon à travers les montagnes, avec les restes de l'armée de Galice; les levées des Asturies restèrent dans leurs provinces. Le duc de Dalmatie trouva dans Reynosa les magasins et l'artillerie de l'ennemi; il entra ensuite dans la province de Santander, la fit sillonner dans tous les sens par des colonnes mobiles, qui ramassèrent les traînards et dispersèrent plusieurs rassemblements. Le 16, il prit possession de la capitale de cette province, et s'empara d'une grande quantité de cotons et de denrées coloniales. Le maréchal Victor fut rappelé à Burgos, et le maréchal Lefebvre reçut l'ordre de se rendre de Burgos à Valladolid par Palencia.

Joseph, resté à Vittoria jusqu'au 10, ainsi que nous l'avons dit, puis autorisé par l'Empereur à se rendre à Burgos, commençait à se trouver dans une position fort singulière. Lorsqu'il avait fait son en-

(1) Depuis, le général Thiébault a fait transporter dans une petite île, près du quai le plus fréquenté de la ville, le tombeau du Cid, sur lequel on lit une inscription latine.

trée en Espagne au mois de juillet, au milieu des ministres de l'ancienne dynastie, des grands du royaume, qui s'empressaient à le servir; appelé à régner en vertu d'une constitution acceptée par la junte de Bayonne, recevant le serment de fidélité de nombreuses députations, au nom de tous les corps de l'État et de l'armée, il avait pu croire un instant que la nation l'acceptait réellement pour roi, comme moyen de conserver son indépendance et l'intégrité de son territoire. Il lui avait été permis alors de se flatter de calmer, par sa présence et la sagesse de son administration, l'agitation qui se manifestait sur quelques points; mais, à l'époque présente, il ne pouvait plus se faire d'illusion sur les sentiments de la nation espagnole à son égard. Il devait être de toute évidence pour lui qu'il ne régnerait sur elle que par la force des armes. Ces considérations auraient fait désirer, aux personnes qui lui étaient le plus sincèrement dévouées, qu'au lieu de marcher à la suite d'une armée par qui l'Espagne était traitée en pays conquis, il se fût retiré à Bayonne. Si, par suite des événements, lui disait-on, la nation espagnole, frappée du danger de perdre son indépendance et de voir son territoire réuni à la France, ou morcelé en vice-royauté, fatiguée des calamités de la guerre, comprend que, pour prévenir ce danger et mettre un terme à ces calamités, il ne lui reste d'autre moyen que de recourir à lui, Joseph, il rentrera en Espagne comme un conciliateur entre les Espagnols et Napoléon; les premiers ne pourront plus voir en lui qu'un bienfaiteur. Si, au con-

traire, la nation persiste dans sa résistance, il évitera le désagrément d'être pendant quelques instants un simulacre de roi, par la volonté de son frère et la présence des baïonnettes françaises. Joseph, dont le cœur était aussi noble que généreux, aurait sans doute pris ce parti, s'il n'avait pas espéré modérer par ses représentations la violence de Napoléon. Il les renouvela en effet dans toutes les occasions avec autant de zèle que de fermeté, mais sans beaucoup de succès.

En vertu de ce principe que la guerre doit nourrir la guerre, on imposait des contributions extraordinaires; on frappait des réquisitions de grains, de vin, de bestiaux et de fourrages, et quelquefois on enlevait ces denrées de vive force. Bref, à la manière dont on traitait l'Espagne dès l'ouverture de la campagne, on ne semblait réellement pas vouloir lui faire agréer pour roi un prince français. Il est vrai de dire aussi que les Espagnols, par leurs cruautés, rendaient sinon indispensables, du moins justifiaient en quelque sorte ces tristes représailles.

L'Empereur avait laissé dans la Navarre le 3e corps, la division du général Lagrange du 6e corps, la brigade de cavalerie légère du général Colbert, et la brigade de dragons du général Digeon. Ces troupes devaient observer les armées d'Andalousie et d'Aragon, réunies sous le commandement de Castanos. On se rappelle que ce général attendait, pour prendre l'offensive, que Blake eût tourné la droite des Français. Le 10, ce dernier lui manda

que le plan arrêté à Saragosse lui paraissait convenable; mais qu'il ne pouvait commencer de suite son mouvement, parce que, ayant été attaqué près de Bilbao, il avait dû changer de position. Castanos reçut en même temps avis de la marche de l'Empereur sur Burgos, et s'empressa d'écrire au marquis de Belvedere de ne pas se commettre avec des forces aussi supérieures, et de se rapprocher de la gauche de l'armée d'Andalousie; mais cet ordre arriva trop tard. Le 13, la nouvelle de la défaite de l'armée d'Estramadure lui parvint : il connaissait déjà sans doute celle du général Blake. Dans l'état des choses, Castanos n'avait rien de mieux à faire que de laisser une bonne garnison dans Saragosse, et de se hâter de gagner le passage de Somo-Sierra, afin de couvrir Madrid; au lieu de cela, il résolut d'attaquer le maréchal Moncey, alors en position à Lodosa. Dans ce but, il prescrivit au général O'Neill de se porter avec l'armée d'Aragon, de Saragosse à Caparrosa, pour agir sur la rive gauche de l'Èbre, tandis qu'il agirait sur la rive droite; plan défectueux en plus d'un point. Le général O'Neill arriva le 14 à Caparrosa; mais, dès la veille, le représentant de la junte centrale, de sa propre autorité et sans en prévenir le général en chef, avait tenté le passage sur Calahorra, et ordonné au général Cartajol de marcher sur Logrono. Des attaques si décousues furent aisément repoussées, et ne produisirent que du mécontentement parmi les officiers, fort surpris de recevoir des ordres de tout autre que de leur général en chef. C'est ainsi qu'a-

gissaient souvent les représentants du peuple près les armées de la république française.

Cependant le général Castanos persista dans son projet; mais le général O'Neill demanda des vivres, puis une augmentation de troupes, et finit par déclarer qu'il ne pouvait agir sans y être autorisé par le capitaine général de l'Aragon, dont il dépendait. Pendant que le temps s'écoulait en pourparlers, Castanos apprit que les Français se disposaient à passer l'Èbre, et qu'une forte colonne, sortie d'Aranda du Duero, sous les ordres du maréchal Ney, se dirigeait sur Agreda par Almazan, pour lui couper la retraite. Il sentit alors qu'il devait renoncer à son projet d'attaque et sortir de la position fâcheuse où il se trouvait, s'il voulait éviter le sort qu'il avait fait subir au général Dupont. Il crut se mettre à couvert de ce danger en ordonnant aux deux armées d'aller occuper une position de trois lieues et demie d'étendue, la droite à Tudela, et la gauche à Tarazana.

L'Empereur avait en effet donné des ordres pour faire attaquer les armées espagnoles restées sur l'Èbre, et confié la direction de cette opération au maréchal Lannes. Cet officier général déboucha, le 21 novembre, par le pont de Lodosa avec le corps du maréchal Moncey, et se dirigea sur Calahorra. La division du général Lagrange, du 6e corps, la brigade de cavalerie légère du général Colbert, et la brigade de dragons du général Digeon, qui agirent par Logrono, suivirent la même direction. L'avant-garde française parut devant Calahorra au moment

où l'armée d'Andalousie recevait l'ordre de se replier sur Tudela. Dans la crainte d'être attaqués pendant leur retraite, les généraux ennemis attendirent la nuit pour se retirer. Le général O'Neill, ainsi que nous l'avons fait observer plus haut, avait refusé d'obtempérer à l'ordre de Castanos, de venir ce même jour de Caparrosa à Tudela; il voulait avoir reçu les ordres du capitaine général de l'Aragon. Le lendemain, les troupes françaises s'avancèrent jusqu'à Alfaro; O'Neill se rapprocha de Tudela, mais il jugea à propos de rester sur la rive gauche de l'Èbre, malgré les instances réitérées du général Castanos pour l'engager à passer de suite sur la rive droite. Or, comme les divisions de l'armée d'Andalousie vinrent occuper les positions qui leur avaient été indiquées, il résulta de tous ces faux mouvements que les deux armées espagnoles furent séparées par l'Èbre. De faibles postes couvraient le quartier général, établi à Tudela.

Le 23 au matin, pendant que les troupes du général O'Neill défilaient sur le pont et à travers Tudela, des détachements de cavalerie française se présentèrent aux portes de la ville. A cette nouvelle seule, la confusion fut extrême. Toutefois, les détachements français n'étaient pas en état d'empêcher la marche de l'armée ennemie; elle continua à défiler en désordre. Castanos, une fois hors de la ville, prit position de la manière suivante : Les divisions d'Aragon, réunies à la 5e division d'Andalousie, fortes ensemble d'environ 24 mille hommes, sur les hauteurs de Tudela; la 4e division de

cette dernière armée, de 8 mille hommes, commandée par le général Lapena à Cascante, à une lieue et demie de là; les trois premières divisions, environ 15 mille hommes, à Tarazona, à deux lieues de Cascante.

L'armée française ne tarda pas à se présenter devant celle d'Aragon. A peine l'action fut-elle engagée, que le général Castanos s'aperçut que sa gauche était trop éloignée : il envoya ordre au général Lapena de revenir de Cascante avec sa division, pour attaquer la droite des Français; il manda en même temps au général Grimarest, commandant la 2e division, de partir de Tarazona pour venir remplacer le général Lapena à Cascante. Le premier ne put exécuter l'ordre de son général en chef, parce qu'il était en présence de la division Lagrange; le second mit beaucoup de lenteur dans son mouvement sur Cascante.

Les troupes espagnoles montrèrent d'abord quelque fermeté, et reprirent sur leur gauche une hauteur dont on s'était emparé. Ce léger avantage donnait de grandes espérances à Castanos, qui se croyait certain de la victoire; aussi, ne recevant point de nouvelles des divisions de la gauche, il crut pouvoir quitter le champ de bataille pour se diriger sur Cascante; mais bientôt aperçu et poursuivi par la cavalerie française, il fut obligé de se cacher dans un bois d'oliviers. C'est alors que, rejoint par un de ses aides de camp, il apprit la déroute complète de l'armée d'Aragon. En effet, le général Maurice avait enfoncé le centre de l'ennemi, tandis que le général

Lefebvre-Desnouettes culbutait leur gauche et enveloppait leur droite, attaquée de front par le général Morlot. Trente pièces de canon, sept drapeaux, et un nombre considérable de prisonniers, restèrent au pouvoir des Français. Castanos, voyant arriver les fuyards de tous côtés et ne pouvant plus gagner Cascante, se retira sur Borja, où il fut rejoint, le soir, par le général O'Neill et le représentant du gouvernement. Les débris de l'armée d'Aragon, poursuivis par la cavalerie jusqu'à Mallen, se hâtèrent de gagner Saragosse. Les généraux Lapena et Grimarest, réunis à Cascante, étaient sur le point d'être mis en déroute, lorsque le général Lagrange fut grièvement blessé. La nuit venue, ils se retirèrent à Tarazona, et rallièrent les divisions qui y étaient restées sans combattre, sans même voir l'ennemi.

Si le maréchal Ney, qui avait reçu l'ordre de manœuvrer de manière à couper la retraite aux Espagnols, fût arrivé devant Tarazona le jour de la bataille, les deux armées espagnoles étaient détruites; mais il ne partit d'Aranda de Duero que le 20; le lendemain, il campa à Almazan, et, le jour suivant, il entra à Soria. Ses troupes étaient harassées des longues marches qu'elles venaient de faire, par des chemins affreux; il leur accorda un jour de repos. Le 24, il partit de Soria, et n'arriva donc à Tarazona que le 25, c'est-à-dire deux jours après la retraite de l'ennemi. L'Empereur prétendit que Ney avait mis de la lenteur dans ses mouvements, qu'il avait mal exécuté ses instructions.

Cependant, en calculant la distance d'Aranda à Tarazona, par Soria, il est facile de se convaincre que, quand même le maréchal n'aurait donné aucun repos à ses troupes, il lui eût été impossible d'y arriver avant le 24 au soir, c'est-à-dire vingt-quatre heures après la bataille. On ne peut lui adresser aucun reproche; il eût fallu que l'ordre de son départ d'Aranda eût été donné deux jours plus tôt. Il continua sa marche sur Saragosse, dont il espérait faire le siége.

Les quatre divisions de l'armée d'Andalousie, concentrées à Tarazona, en partirent le 24, et prirent la direction de Calatayud, par Borja. Le général Maurice Mathieu, chargé de les poursuivre avec la division Lagrange, dont il prit le commandement, et la division Musnier, passée provisoirement sous ses ordres, arriva à Borja vers minuit, y pénétra de vive force, fit près de 2 mille prisonniers, et faillit enlever le quartier général qui s'y était arrêté. Castanos s'enfuit précipitamment à Calatayud, où il arriva dans la nuit du 25 au 26. Obligé de s'y arrêter pour rallier ses troupes et leur procurer des vivres, il laissa à Frano une arrière-garde de 6 mille hommes, sous les ordres du général Vénégas. Le 27, l'avant-garde du général Maurice Mathieu eut un léger engagement avec cette arrière-garde, qui, à la nuit, se retira sur Calatayud. La ville fut évacuée, et le général Vénégas prit position de Buvierca le 28, décidé à y rester toute la journée du lendemain, afin de couvrir la marche de l'armée, qui filait sur Siguenza.

Les divisions françaises, entrées à Calatayud le 28, en sortirent le lendemain, et se trouvèrent en présence de Vénégas sur les dix heures du matin. Le général espagnol, jugeant qu'il était de son devoir de se sacrifier pour sauver l'armée, se disposa à recevoir le combat, et à disputer le terrain pied à pied; mais la partie n'était pas égale, et, malgré les exemples de courage qu'il ne cessa de donner, il fut repoussé et contraint de battre en retraite sur Siguenza, où il arriva le 30 au soir. Le régiment des Ordres militaires, celui de Burgos, furent presque détruits. Leurs colonels, et nombre d'officiers, furent faits prisonniers. Si le général Maurice Mathieu n'avait pas reçu du maréchal Moncey l'ordre impératif de rester à Calatayud, et qu'il eût continué sa poursuite, il eût probablement anéanti l'armée espagnole.

A la suite de cette affaire, Castanos reçut l'ordre de remettre le commandement de l'armée au général Lapena, et de se rendre près du gouvernement, pour présider la junte militaire; c'était une véritable disgrâce. Le nouveau général en chef forma une nouvelle arrière-garde, et en confia le commandement à Vénégas, en lui prescrivant de rester à Siguenza jusqu'au 3 décembre au matin. Lui-même quitta cette ville le 1^{er} du mois avec le gros de l'armée, et marcha par Jadraque sur Guadalaxara, où il arriva le 2. Vénégas l'y rejoignit le 4 au soir. Là, les généraux espagnols ayant appris que les Français attaquaient Madrid, et que la junte suprême s'était retirée à Aranjuez, abandonnèrent le

projet de marcher sur la capitale, et songèrent à se replier sur le pays où le Tage prend sa source.

Revenons maintenant aux opérations dirigées par l'Empereur en personne. Après la convention de Cintra, la junte suprême du gouvernement espagnol avait accepté l'offre du cabinet britannique d'envoyer une armée anglaise en Espagne. Sir David Baird débarqua en effet à la Corogne, avec 13 mille combattants, vers le milieu du mois d'octobre; et sir John Moor quitta Lisbonne, dans les derniers jours du même mois, à la tête de 20 mille hommes, et se dirigea sur Salamanque, où il arriva le 18 novembre, avec son infanterie seulement, ayant fait passer la cavalerie et son artillerie par Badajos, Talavera et l'Escurial. L'Empereur, qui à cette époque se trouvait à Burgos, aurait pu marcher sur les Anglais, manœuvrer de façon à empêcher la réunion de ces deux corps, et les battre séparément; mais il ne fut point informé à temps de l'arrivée de sir John Moor à Salamanque. Nous l'avons laissé à Burgos : il en partit le 22 novembre, avec le 1er corps et sa garde, et arriva le lendemain à Aranda, où il resta quelques jours pour attendre le résultat de l'opération dirigée contre les armées d'Aragon et d'Andalousie. Ayant appris la défaite de Castanos, il continua sa marche sur Madrid, et, le 29, il établit son quartier général à Bocequillas. Le maréchal Lefebvre reçut l'ordre de marcher aussi sur Madrid par Ségovie. Le général Dumas, resté à Burgos en qualité d'aide-major général, devait également diriger sur la capitale les

divisions Loison et de Laborde, qu'on attendait incessamment. Le corps d'armée du maréchal Soult resta seul du côté de Palencia.

Le 30 novembre, le maréchal Victor arriva au pied de la chaîne de montagnes qui sépare les deux Castilles. Au sommet se trouve le col de Somo-Sierra, et de larges plateaux sur lesquels une armée nombreuse pourrait aisément manœuvrer. On monte au col par la grande route de Madrid, qui forme de longues sinuosités entre les hauteurs plus ou moins escarpées qui la dominent à droite et à gauche; ce qui détermine un long défilé. Une division de l'armée d'Estramadure, envoyée par le marquis de Belvedere, et quelques régiments de la garnison de Madrid, formant un corps d'environ 12 mille hommes, commandé par le brigadier don Juan, défendaient cette position difficile, rendue plus redoutable par une batterie de 12 pièces enfilant la route. L'infanterie française aurait pu atteindre le sommet des montagnes en faisant des détours; mais cette manœuvre aurait demandé un peu de temps, et l'Empereur, très-pressé d'arriver à Madrid, ne voulait pas en perdre.

Le maréchal Victor jeta son infanterie légère à droite et à gauche de la grande route, que son infanterie de ligne suivit, précédée d'une batterie dirigée par le général Sénarmont. Les troupes espagnoles placées sur le penchant des hauteurs furent successivement repoussées; mais quand les Français arrivèrent en vue de l'artillerie ennemie, qui vomissait une grêle de boulets et de mitraille sur

l'entrée du défilé, il y eut un moment d'hésitation. L'Empereur s'en aperçoit, et ordonne aussitôt à l'escadron des chevau-légers polonais, de service près de lui, d'enlever la batterie ennemie. Ces braves partent au galop, et sont d'abord repoussés; ils se rallient, reviennent à la charge, s'emparent des pièces, culbutent l'infanterie qui les protége, et ouvrent ainsi le passage à l'armée. Une soixantaine de ces intrépides Polonais restèrent sur le champ de bataille. Cette action est certainement une des plus brillantes et des plus audacieuses que l'arme de la cavalerie puisse inscrire dans ses fastes glorieux. Les chevau-légers et les chasseurs de la garde poursuivirent les ennemis jusqu'au delà de Buytrago : ceux-ci, au lieu de rentrer dans Madrid pour en augmenter la garnison, continuèrent leur retraite jusqu'à Talavera de la Reyna, où ils arrivèrent au nombre de 6 mille. La position de Somo-Sierra était réputée par les Espagnols inexpugnable; ceux qui l'avaient si mal défendue craignirent de passer pour des lâches, et ne trouvèrent rien de mieux, pour justifier leur conduite, que d'accuser leur général de trahison et de le massacrer, ajoutant ainsi le crime à la honte.

En apprenant le résultat de l'affaire de Somo-Sierra, la junte suprême du gouvernement s'éloigna de Madrid, et confia la défense de cette ville à une junte militaire présidée par le marquis de Castelar. La garnison consistait en 6 mille hommes de troupes de ligne, auxquels s'étaient réunis 12 à 15 mille paysans des environs, et la population de la ville.

On construisit à la hâte quelques ouvrages en avant des portes, et on y plaça de l'artillerie; on fit des coupures dans les rues, on en dépava quelques-unes pour élever des barricades; on crénela les murs du parc de Retiro (ancienne résidence royale située près de la porte d'Alcala, sur une hauteur qui domine Madrid); on travailla à mettre en état de défense l'ancien palais, la grande caserne, l'observatoire situé à l'extrémité du parc, et la manufacture de porcelaine qui est au centre.

L'Empereur établit son quartier général, le 1er décembre, à Saint-Augustin; et le lendemain matin, il se porta, avec les divisions de dragons des généraux Latour-Maubourg et Lahoussaye, et la garde impériale à cheval, sur les hauteurs de Chamartin, d'où l'on découvre Madrid dans toute son étendue.

Nous avons laissé Joseph à Burgos, déplorant les fatales nécessités d'une guerre qui forçait ceux qui venaient lui rendre un trône, à entourer ce même trône de ruines fumantes et de cadavres sanglants.

Pendant son séjour dans cette ville, il n'avait pas eu beaucoup à se louer de la conduite de l'Empereur à son égard : on ne l'avait associé à aucune des actions glorieuses de l'armée; il était resté, malgré son désir vertement exprimé à plusieurs reprises (1), entièrement étranger aux combats qui

(1) Voir, à la Correspondance, les lettres de Joseph à son frère.

M. Thiers attribue la conduite de l'Empereur à l'égard de Joseph, dans ces circonstances, à des motifs de haute politique et presque de bienveillance. D'après l'historien du *Consulat et de l'Empire*, Napoléon voulut assumer sur lui l'odieux de la guerre, et laisser à son

avaient eu lieu. Ces considérations, le sentiment de sa propre dignité, la prévision des maux qui ne tarderaient pas à peser sur la malheureuse Espagne, furent au moment de le décider à renoncer à une couronne qu'il ne pouvait atteindre qu'à travers toutes les horreurs d'une guerre sans merci. Il n'était pas d'ailleurs en son pouvoir de les adoucir. Depuis l'arrivée de son frère, il était sans autorité aucune. Il crut cependant devoir faire encore à Napoléon le nouveau et pénible sacrifice d'une pensée si noble, et si conforme à son beau caractère.

Le 28 novembre, ce prince quitta Burgos, marchant à l'arrière-garde; dépassa Cogolos, Madrigalejo, Lerma et Aranda de Duero, s'arrêta quelques jours dans cette dernière ville, et poursuivit ensuite sa route par Somo-Sierra. Il franchit ce défilé, qui sépare les deux Castilles, quelques heures après le

frère le beau rôle de la douceur. Il nous est difficile d'admettre cette donnée, surtout après avoir lu la correspondance des deux frères.

Nous croyons qu'à cette époque Napoléon céda au contraire à deux considérations, en agissant comme il le fit : d'abord il était mécontent de ce qui avait été fait en Espagne depuis Baylen, et il n'était pas fâché de le témoigner indirectement à son frère; ensuite ses projets sur la Péninsule n'étaient pas alors bien arrêtés, les derniers événements les avaient fait modifier dans son esprit; il avait sur le cœur la capitulation de Dupont; il voulait que les Espagnols comprissent bien qu'ils auraient eu lui un vainqueur, un conquérant se croyant le droit d'agir à leur égard comme il l'entendrait. En laissant Joseph en dehors de tout, en ne prononçant même pas son nom dans les divers actes publics, il disait clairement aux Espagnols : « Le vrai souverain, le seul, c'est moi! »

Comment admettre que le frère de l'Empereur eût joué un rôle moins honorable, moins brillant, plus agréable aux Espagnols, en marchant à la tête des troupes comme il le demandait, comme il suppliait Napoléon de le lui permettre?

fameux combat des lanciers polonais. Dans la nuit du 1er au 2 décembre, il bivouaqua à Saint-Augustin, et, le 2, vint trouver Napoléon à son quartier impérial de Chamartin, croyant devoir se présenter devant la capitale de ses États en même temps que l'Empereur. Ce dernier ne parut pas satisfait de cet empressement; toutefois les deux frères demeurèrent ensemble.

On pouvait espérer que les habitants de Madrid, effrayés des défaites de leurs armées nationales, et surtout de la déroute de Somo-Sierra, n'opposeraient aucune résistance. On les somma d'ouvrir leurs portes; mais l'officier qui leur fut envoyé faillit être victime de la fureur du peuple qui, résolu, disait-il, à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, menaçait de massacrer quiconque parlerait d'entrer en négociation avec les Français.

Cette première démarche fut donc inutile : néanmoins Napoléon ne renonça pas à l'espoir de se rendre maître de Madrid sans avoir recours à un siége régulier, pouvant entraîner les plus graves inconvénients, ou exposer aux dangers d'une attaque de vive force une partie de ses soldats. Afin de ne pas mettre la garnison dans la nécessité de lui opposer une résistance désespérée, il ne fit point investir la ville sur la rive droite du Manzanarez. Il était, en effet, très-important pour l'Empereur de ne pas être retenu longtemps devant Madrid : d'abord, parce que l'armée anglaise pouvait rendre, d'un instant à l'autre, sa présence nécessaire dans la vieille Castille; et ensuite, parce qu'il était

pressé de retourner à Paris, pour s'occuper des affaires d'Allemagne. Il pensait d'ailleurs que, si la soumission de la capitale paraissait volontaire, elle aurait une grande influence morale sur la conduite des autres principales villes du royaume. Cette soumission était en outre de nature à faire croire aux cabinets étrangers et à la France elle-même, que la résistance qu'on éprouvait dans la Péninsule provenait moins de la masse de la nation, que d'un parti révolutionnaire à la solde du cabinet britannique. Les propriétaires, les commerçants, généralement tous les habitants riches et aisés, et même les magistrats et les chefs militaires, plus jaloux de conserver leur fortune que de donner un grand exemple de patriotisme à toute la nation, se montraient assez disposés à écouter les propositions de l'Empereur; mais, dominés par le peuple, qui menaçait de se porter aux dernières extrémités, ils n'osaient manifester leurs sentiments. Pour dompter l'opiniâtreté de la populace, il fallut appuyer les nouvelles sommations par des dispositions d'attaque.

L'infanterie du maréchal Victor étant arrivée vers le soir, le général Maison, à la suite d'une vive fusillade et de quelques coups de canon, s'empara des maisons situées hors de la ville, du côté de la route de France, et on se disposa à emporter le Retiro le lendemain matin.

Vers minuit, le prince de Neuchâtel fit porter au commandant de Madrid, par un officier espagnol fait prisonnier à Somo-Sierra, la lettre suivante :

« Monsieur le général, les circonstances de la guerre ayant conduit l'armée française aux portes de Madrid, et toutes les dispositions étant faites pour s'emparer de la ville de vive force, je crois convenable et conforme aux usages de toutes les nations, de vous sommer, Monsieur le général, de ne pas exposer une ville aussi importante à toutes les horreurs de l'assaut, et rendre tant d'habitants paisibles victimes des maux de la guerre. Voulant ne rien épargner pour vous éclairer sur votre véritable situation, je vous envoie la présente sommation par l'un de vos officiers fait prisonnier, qui a été à portée de voir les moyens qu'a l'armée pour réduire la ville.

Recevez, Monsieur le général, l'assurance de ma haute considération. »

Le 3, à neuf heures du matin, l'officier espagnol revint avec la réponse dont la teneur suit :

« Monseigneur, avant de répondre catégoriquement à Votre Altesse, je ne puis me dispenser de consulter les autorités de cette ville, et de connaître les dispositions du peuple, en lui donnant avis des circonstances présentes.

« A ces fins, je supplie Votre Altesse de m'accorder cette journée de suspension pour m'acquitter de ces obligations, vous promettant que demain de bonne heure, ou même cette nuit, j'enverrai ma réponse à Votre Altesse par un officier général.

« Je prie Votre Altesse d'agréer, etc. Le marquis de Castelar. (Madrid, 3 décembre 1808.) »

Mais déjà l'artillerie française, commandée par

le général Sénarmont, battait les murs du parc du Retiro. Lorsque la brèche fut ouverte, les voltigeurs de la division Villate entrèrent dans le parc, et s'emparèrent en peu de temps de la manufacture de porcelaine, de l'observatoire, du palais, de la caserne ; ils poussèrent même des détachements jusqu'à l'entrée de la rue d'Alcala.

La lettre du marquis de Castelar indiquait assez clairement que, loin d'être dans la ferme résolution de défendre Madrid, il en ouvrirait les portes, s'il n'était retenu par la crainte que lui causait la multitude. L'Empereur, espérant que le peuple, effrayé de la perte du Retiro, d'où l'on pouvait foudroyer la ville, renoncerait à une défense désormais inutile, fit cesser le feu à onze heures du matin; et le prince de Neuchâtel envoya au commandant une nouvelle sommation, conçue dans les termes suivants :

« Au camp impérial devant Madrid, 4 décembre 1808, onze heures du matin.

Monsieur le général Castelar, défendre Madrid est contraire aux principes de la guerre, et inhumain pour les habitants. Sa Majesté m'autorise à vous envoyer une seconde sommation. Une artillerie immense est en batterie ; les mineurs sont prêts à faire sauter vos principaux édifices ; des colonnes sont à l'entrée des débouchés de la ville, dont quelques compagnies de voltigeurs se sont rendus maîtres : mais l'Empereur, toujours généreux dans le cours de ses victoires, suspend l'attaque jusqu'à deux heures. La ville de Madrid doit espérer protection

et sûreté pour ses habitants paisibles, pour le culte, pour ses ministres, enfin l'oubli du passé. Arborez un pavillon blanc avant deux heures, et envoyez des commissaires pour traiter de la reddition de la ville. »

Vers les cinq heures du soir, le général Morla, membre de la junte militaire, et don Bernardo Yriarte, député de la ville, se rendirent auprès du major général, et demandèrent qu'on leur accordât toute la journée du lendemain pour faire entendre raison au peuple. Ces envoyés ayant été présentés à Napoléon, il leur dit :

« Vous employez en vain le nom du peuple : si vous ne pouvez parvenir à le calmer, c'est parce que vous-même l'avez excité ; vous l'avez égaré par des mensonges. Rassemblez les curés, les chefs des couvents, les alcades, les principaux propriétaires ; et que d'ici à six heures du matin la ville se rende, ou elle aura cessé d'exister. Je ne veux ni ne dois retirer mes troupes : vous avez massacré les malheureux prisonniers français qui étaient tombés entre vos mains ; vous avez, il y a peu de jours, laissé traîner et mettre à mort, dans les rues, deux domestiques de l'ambassadeur de Russie, parce qu'ils étaient nés Français. L'inhabileté et la lâcheté d'un général français avaient mis dans vos mains des troupes qui avaient capitulé sur le champ de bataille, et la capitulation a été violée. Vous, monsieur de Morla, quelle lettre avez-vous écrite à ce général ? Il vous convenait bien de parler de pillage, vous qui, étant entré en Roussillon, avez enlevé toutes les

femmes, et les avez partagées comme un butin entre vos soldats! Quel droit aviez-vous, d'ailleurs, de tenir un pareil langage? La capitulation vous l'interdisait. Voyez quelle a été la conduite des Anglais, qui sont bien loin d'être rigides observateurs du droit des nations : ils se sont plaints de la convention du Portugal, mais ils l'ont exécutée. Violer les traités militaires, c'est renoncer à toute civilisation, c'est se mettre sur la même ligne que les Bédouins du désert. Comment donc osez-vous demander une capitulation, vous qui avez violé celle de Baylen? Voilà comme l'injustice et la mauvaise foi tournent toujours au préjudice de ceux qui s'en rendent coupables. J'avais une flotte à Cadix, elle était l'alliée de l'Espagne; et vous avez dirigé contre elle les mortiers de la ville où vous commandiez. J'avais une armée espagnole dans mes rangs; j'ai mieux aimé la voir passer sur les vaisseaux anglais, et être obligé de la précipiter du haut des rochers d'Espinosa, que de la désarmer; j'ai préféré avoir 7 mille ennemis de plus à combattre, que de manquer à la bonne foi et à l'honneur. Retournez à Madrid, je vous donne jusqu'à demain six heures du matin. Revenez alors, si vous n'avez à me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il s'est soumis; sinon, vous et vos troupes seront tous passés par les armes. »

L'effervescence populaire n'était point encore calmée à Madrid; mais le marquis de Castelar sortit de la ville pendant la nuit, à la tête des troupes de ligne; en sorte que le peuple, se voyant abandonné,

songea à se mettre à l'abri du courroux de Napoléon. Les paysans se retirèrent chez eux, et les habitants déposèrent les armes. Le 4, à six heures du matin, le général Morla et don Fernando de Lavera vinrent annoncer à l'Empereur qu'il pouvait prendre possession de la capitale du royaume.

Le général Belliard, qui en fut nommé le commandant, y entra à dix heures du matin, à la tête des troupes destinées à en former la garnison. L'exacte discipline que les chefs firent observer aux soldats ramena bientôt la confiance parmi les habitants. Le lendemain, ils vaquaient à leurs affaires, et les boutiques étaient ouvertes. L'Empereur resta à Chamartin avec sa garde.

La capitulation de Madrid ne faisait mention ni du roi, ni de la constitution de Bayonne. Joseph, peu satisfait de la conduite de son frère, et blessé avec juste raison de n'avoir été compté pour rien dans les transactions qui venaient de se passer, jugeant la prolongation de son séjour au camp de l'Empereur peu convenable à sa dignité, se détermina enfin à abandonner toute apparence de coopération aux événements et aux mesures qui avaient été adoptées sans son concours. Il se retira, le 6, au Pardo, maison royale de campagne à deux lieues de Madrid.

Essayons de développer en quelques mots les motifs de cette résolution et de la conduite de l'Empereur.

Maître de Madrid, Napoléon se crut maître de l'Espagne entière; mais dès lors il ne se considéra

Digitized by Google

plus comme tenant les droits qu'il exerçait sur la nation, de la cession qui lui avait été faite par Charles IV et Ferdinand. L'Espagne révoltée, puis soumise par la force des armes, devenait à ses yeux la propriété du conquérant. A ce titre, il se croyait libre d'exercer l'autorité suprême dans toute sa plénitude. Son frère, qui ne tenait sa couronne que de la rétrocession qu'il lui avait faite à Bayonne (1), n'était plus roi, en quelque sorte, qu'en vertu de son bon vouloir impérial. Il ne pouvait remonter sur le trône d'Espagne que *par la nouvelle cession du droit de conquête.*

Napoléon agit en conséquence de ce principe.

Joseph avait de la peine à dissimuler son mécontentement. Une atteinte si formelle à des droits déjà reconnus, un tel oubli de toute convenance à son égard, le blessaient profondément. Il était loin de tenir à une couronne quelconque, il tenait à celle d'Espagne moins encore qu'à toute autre; mais il aurait voulu, roi chassé de sa capitale, reconquérir cette capitale en roi, avant de jeter au peuple qui le méconnaissait sa renonciation volontaire à régner sur lui.

Il eut plusieurs conférences avec Napoléon Dans l'une d'elles, l'Empereur lui proposa la couronne d'Italie, ou de retourner en France pour y gouverner en son absence.

Nous avons vu que l'armée d'Andalousie se trouvait réunie, le 4 décembre, à Guadalaxara. L'avis

(1) Voir ce traité dans l'ouvrage de M. de Garden.

en ayant été donné au quartier général par les reconnaissances dirigées de ce côté, l'Empereur détacha le duc d'Istrie avec seize escadrons, et le fit soutenir par une division d'infanterie du 1er corps. Ce maréchal arriva devant Guadalaxara le 5, vers les trois heures après midi, au moment où l'arrière-garde espagnole en sortait.

Le duc d'Istrie fit poursuivre l'ennemi par le général Montbrun; leur arrière-garde fut atteinte et dispersée à Santa-Cruz de Lazarza. Le général Lahoussaye chassa de l'Escurial 5 ou 600 paysans qui voulaient défendre le couvent. Le général Ruffin, avec sa division et la brigade de dragons du général Bordesoult, s'empara d'Aranjuez et poussa jusqu'à Ocana; le duc de Bellune entra dans Tolède; les divisions des généraux Lasalle et Milhaud marchèrent sur Talavera, à la poursuite des débris de l'armée d'Estramadure : elles furent suivies peu de jours après par le 4^{e} corps, arrivé à Madrid par Ségovie et Guadarama, et qui venait d'être rejoint par la division polonaise; enfin, le corps du maréchal Ney, venant de Saragosse, arriva devant Madrid. En même temps le 8^{e} corps, entré nouvellement en Espagne, atteignait Burgos; et le 5^{e}, commandé par le duc de Trévise, se dirigeait sur Saragosse pour en faire le siége, conjointement avec le 3^{e}. A peine en Espagne, le 8^{e} corps fut dissous; et le général Junot alla prendre le commandement du 3^{e}, en remplacement du maréchal Moncey.

Pendant que ces divers mouvements s'exécutaient, l'Empereur s'occupait, ainsi que nous l'avons

vu, des affaires de l'intérieur. Dès son arrivée à Burgos, il avait, par un décret du 12 novembre, déclaré ennemis de la France et de l'Espagne, et traîtres aux deux couronnes, les ducs de l'Infantado, de Hijar, de Medina, celui d'Ossuna, le marquis de Santa-Cruz, les comtes de Fernand-Nunez et d'Altamira, le prince de Castel-Franco, le sieur Pierre Cevallos, ex-ministre, et l'évêque de Santander; ordonné qu'ils fussent saisis, traduits à une commission militaire et passés par les armes, et que leurs biens fussent confisqués en Espagne, en France, dans le royaume d'Italie, dans le royaume de Naples, dans les États du pape, en Hollande, et dans tous les pays occupés par l'armée française. L'évêque avait soulevé la ville et la province de Santander, et continuait d'y entretenir la fermentation par ses agents secrets; les autres, après avoir prêté serment de fidélité au roi et accepté des emplois, l'avaient abandonné, et se montraient ses ennemis les plus acharnés. Par le même décret, il accordait, tant en son nom qu'au nom de son frère le roi d'Espagne, pardon général et amnistie à tous les Espagnols qui, dans le délai d'un mois après l'entrée des Français à Madrid, mettraient bas les armes, renonceraient à toute alliance et communication avec l'Angleterre, et se rallieraient autour du trône et de la constitution.

Par divers autres décrets rendus à Chamartin, il prononça la dissolution des membres du conseil de Castille, comme lâches et indignes d'être magistrats d'une nation brave et généreuse, et fit mettre en

état d'arrestation, comme otages, les présidents et les procureurs du roi; il ordonna que la cour de cassation, créée par la constitution de Bayonne, fût organisée immédiatement; il abolit le tribunal de l'inquisition comme attentatoire à la souveraineté et à l'autorité civile, et ordonna que les biens appartenant à ce tribunal fussent réunis au domaine d'Espagne, pour servir de garantie aux *valès* et à tous les effets de la dette publique.

Il enjoignit à tout individu possédant plusieurs commanderies, de désigner celle qu'il préférait conserver, et de se dessaisir des autres, qui devaient revenir à la disposition du roi; il ordonna que le nombre des couvents fût réduit au tiers, par la réunion de plusieurs couvents du même ordre dans une seule maison, et défendit toute admission au noviciat et toute profession religieuse, jusqu'à ce que le nombre des religieux de l'un et de l'autre sexe fût réduit au tiers; il promit une pension de 3 à 4 mille réaux (de 750 fr. à 1,000 fr.) à tous ecclésiastiques religieux qui sortiraient de leurs maisons; il ordonna qu'il fût prélevé sur le montant des biens des couvents supprimés la somme nécessaire pour porter à 2,400 réaux (600 fr.) la portion congrue des curés, et qu'après ce prélèvement la moitié desdits biens fût employée à garantir les *valès* et autres effets de la dette publique, et l'autre moitié à rembourser aux provinces et aux villes les dépenses occasionnées par la nourriture des armées françaises et des armées insurrectionnelles, et à indemniser les villes et les campagnes des dégâts, des

pertes des maisons, et de toutes autres pertes occasionnées par la guerre; il abolit les droits féodaux de toute nature; il prononça la suppression de toutes barrières existantes de province à province; il ordonna que les individus en possession, à quelque titre que ce fût, d'une quotité quelconque des impositions civiles ou ecclésiastiques, cessassent d'en jouir, et que les contribuables fussent tenus de justifier du payement de leurs impositions aux agents du roi; enfin, il abolit toute justice seigneuriale.

La publication de ces divers décrets fut suivie de la proclamation suivante (1) :

« Espagnols! vous avez été égarés par des hom-« mes perfides ; ils vous ont engagés dans une lutte « insensée, et vous ont fait courir aux armes. Est-il « quelqu'un parmi vous qui, réfléchissant un mo-« ment sur tout ce qui s'est passé, ne soit aussitôt « convaincu que vous avez été le jouet des perpé-« tuels ennemis du continent, qui se réjouissaient en « voyant répandre le sang espagnol et le sang fran-« çais? Quel pouvait être le résultat du succès même « de quelques campagnes? Une guerre de terre sans « fin, et une longue incertitude sur le sort de vos « propriétés et de votre existence. Dans peu de jours « vous avez été livrés à toutes les angoisses des fac-« tions populaires. La défaite de vos armées a été « l'affaire de quelques marches. Je suis entré dans « Madrid; les lois de la guerre m'autorisaient à don-

(1) Beaucoup de ces mesures étaient à l'étude et allaient être prises par Joseph, ainsi que cela résulte du rapport du comte Cabarrus en date du 1er novembre. (Voir la note B.)

« ner un grand exemple, et à laver dans le sang les « outrages faits à moi et à ma nation : je n'ai écouté « que la clémence. Quelques hommes, auteurs de « tous les maux, seront seuls frappés. Je chasserai « bientôt de la Péninsule cette armée anglaise qui a « été envoyée en Espagne, non pour vous secourir, « mais pour vous inspirer une fausse confiance et « vous égarer.

« Je vous avais dit, dans ma proclamation du « 2 juin, que je voulais être votre régénérateur. « Aux droits qui m'ont été cédés par les princes de « la dernière dynastie, vous avez voulu que j'ajou- « tasse le droit de conquête : cela ne changera rien « à mes dispositions; je veux même louer ce qu'il « peut y avoir de généreux dans vos efforts; je « veux reconnaître que l'on vous a caché vos « vrais intérêts; qu'on vous a dissimulé le vé- « ritable état des choses. Espagnols! votre des- « tinée est entre vos mains. Rejetez les poisons que « les Anglais ont répandus parmi vous : que votre « roi soit certain de votre amour et de votre con- « fiance, et vous serez plus puissants, plus heu- « reux que vous n'avez jamais été. Tout ce qui s'op- « posait à votre prospérité et à votre grandeur, je « l'ai détruit. Les entraves qui pesaient sur le peu- « ple, je les ai brisées. Une constitution libérale vous « donne, au lieu d'une monarchie absolue, une « monarchie tempérée et constitutionnelle. Il dé- « pend de vous que cette constitution soit encore « votre loi.

« Mais si mes efforts sont inutiles, et si vous ne

« répondez pas à ma confiance, il ne me restera « qu'à vous traiter en provinces conquises, et à pla- « cer mon frère sur un autre trône. Je mettrai alors « la couronne d'Espagne sur ma tête, et je saurai la « faire respecter des méchants; car Dieu m'a donné « la force et la volonté nécessaires pour surmonter « tous les obstacles. »

Les Espagnols étaient trop irrités contre l'Empereur pour apprécier les bienfaits des salutaires réformes qu'il venait de donner. D'ailleurs ne les a-t-on pas vus, au retour de Ferdinand, rejeter une législation semblable donnée par les cortès, et accourir vers ce prince pour lui demander à grands cris les *couvents* et la *servitude?* Il y avait alors en Espagne une classe de citoyens très-instruite, mais peu nombreuse. Le peuple, ignorant et superstitieux, recevait facilement les impulsions que lui donnaient les moines; et ceux-ci se gardaient bien de l'instruire, afin de prolonger leur domination.

Le corrégidor de Madrid rassembla les autorités civiles, les chefs du clergé séculier et régulier, les principaux citoyens, tant de la noblesse que du tiers état, les députés des cinq corporations principales et ceux des 64 quartiers de la ville. Il leur annonça qu'ayant été admis à présenter à l'Empereur l'hommage de son respect et l'expression de la reconnaissance des habitants, Sa Majesté Impériale lui avait dit que le sort de Madrid dépendait de sa propre conduite; que ce sort serait heureux et prospère, si les habitants adhéraient de bonne foi à la constitution, et reconnaissaient avec sincé-

rité, pour leur roi légitime, son frère Joseph; mais que, dans le cas contraire, l'Espagne deviendrait une province de France. Le corrégidor ajouta que le roi Joseph avait employé tous ses soins à la conservation de la capitale et des villes voisines.

A la suite de cet exposé, l'assemblée arrêta que l'Empereur serait supplié d'accorder à Madrid la présence du roi; qu'il serait présenté à Sa Majesté Impériale de nouvelles actions de grâces pour la bonté avec laquelle elle avait traité la ville, et qu'elle serait suppliée d'accorder grâce à ceux qui s'en étaient éloignés par frayeur, de même qu'à tous les paysans qui avaient pris les armes pour la défendre. Elle arrêta aussi que l'hommage de la plus vive reconnaissance serait présenté au roi Joseph, et que Sa Majesté serait suppliée d'accorder le bienfait de sa présence à la ville de Madrid.

En exécution de cette délibération, le 15 décembre une nombreuse députation se présenta devant l'Empereur, à qui le corrégidor adressa un discours où l'on remarquait les passages suivants :

« Sire, la ville de Madrid, représentée par sa mu- « nicipalité, par le clergé séculier et régulier, par « la noblesse et par les députés des quartiers, se pré- « sente aux pieds de Votre Majesté Impériale et « Royale pour lui offrir les plus respectueuses ac- « tions de grâce pour la clémence avec laquelle, « dans la conquête que ses armes triomphantes ont « faite de cette ville, Votre Majesté a daigné songer « au salut et au bonheur des habitants, moyennant « le traitement honorable et bienfaisant qu'elle a

« bien voulu lui accorder, et que Madrid regarde « comme la garantie du pardon de tout ce qui s'est « passé en l'absence de notre roi Joseph, frère de « Votre Majesté.

« Les différents corps composant cette assemblée, « instruits de l'objet de la convocation, ont résolu et « déterminé de supplier Votre Majesté Impériale et « Royale de daigner leur accorder la faveur de voir « dans Madrid Sa Majesté le roi Joseph, afin que, « sous ses lois, Madrid, ainsi que tous les lieux de « sa juridiction immédiate, et afin que l'Espagne en- « tière jouisse de la tranquillité et du bonheur qu'ils « attendent de la douceur du caractère de Sa Majesté.

« Enfin Madrid se flatte que la puissance de Votre « Majesté Impériale et Royale la protégera, en même « temps que votre clémence assurera son bonheur. »

Dans la longue réponse que fit l'Empereur à ce discours (1), il chercha à faire comprendre à la députation combien seraient avantageuses à la nation les réformes qu'il venait d'ordonner; il lui dit que les armées anglaises seraient chassées de la Péninsule, et que Saragosse, Valence, Séville, seraient soumises par la persuasion ou par la force de ses armes; mais qu'il ne pouvait établir une nation, un roi, et l'indépendance des Espagnols, si ce roi n'était pas sûr de leur affection et de leur fidélité; qu'il lui serait facile et qu'il serait obligé de gouverner l'Espagne en y établissant autant de vice-rois qu'il y avait de provinces; que cependant il

(1) Note C. (Nous croyons devoir reproduire dans leur entier, à la note C, les discours du corrégidor et de l'Empereur.)

ne se refusait pas à céder ses droits de conquête au roi, et à l'établir dans Madrid, lorsque tous les habitants auraient manifesté leurs sentiments et leur fidélité, et donné l'exemple aux provinces.

« Si tels sont les sentiments des habitants de la « ville de Madrid, ajouta-t-il en terminant sa longue « allocution, que ses 30 mille citoyens se rassem- « blent dans les églises; qu'ils prêtent devant le « saint sacrement un serment qui sorte, non-seule- « ment de la bouche, mais du cœur, et qui soit sans « restriction jésuitique; qu'ils jurent appui, amour « et fidélité au roi; que les prêtres au confessionnal « et dans la chaire, les négociants dans leur cor- « respondance, les hommes de loi dans leurs écrits « et leurs discours, inculquent ces sentiments au « peuple : alors je me dessaisirai du droit de con- « quête; je placerai le roi sur le trône, et je me « ferai une douce tâche de me conduire envers les « Espagnols en ami fidèle. La génération présente « pourra varier dans ses opinions (trop de passions « ont été mises en jeu); mais vos neveux me béni- « ront comme votre régénérateur; ils plâceront au « nombre des jours mémorables ceux où j'ai paru « parmi vous, et de ces jours datera la prospérité « de l'Espagne. Voilà, Monsieur le corrégidor, ma « pensée tout entière. Consultez vos concitoyens, et « voyez le parti que vous avez à prendre; mais, « quel qu'il soit, prenez-le franchement, et ne me « montrez que des dispositions vraies. »

Les habitants de Madrid, entourés de toute la puissance de l'Empereur; effrayés de la menace de

voir leur patrie descendre au rang de province de l'empire; informés chaque jour de la douceur et de la magnanimité du caractère du roi Joseph, et de son affabilité, par ceux de leurs concitoyens qui l'approchaient, se rendirent dans les églises, et lui prêtèrent serment de fidélité devant le saint sacrement, qui, à cet effet, resta exposé plusieurs jours. Ce serment fut-il sincère au moment où il fut prêté? Nous le croyons, parce qu'alors la présence du roi à Madrid était considérée comme un moyen de salut; mais quand les circonstances ne furent plus les mêmes, chacun ne manqua pas d'arguments pour se persuader à soi-même et pour persuader aux autres qu'ayant été imposé par la force, il était nul.

Quoi qu'il en soit, les conditions imposées par l'Empereur étant remplies, il consentit à ce que son frère remontât sur le trône d'Espagne. Joseph fit son entrée solennelle dans la capitale le 22 janvier 1809, ainsi qu'on le verra plus loin.

L'Empereur, en s'éloignant de Madrid pour marcher contre les Anglais, nomma le roi son lieutenant, et mit sous ses ordres les corps des maréchaux Victor et Lefebvre (1er et 4e corps), les divisions des généraux Lasalle, Milhaud, Latour-Maubourg, et la garnison de Madrid. Le maréchal Jourdan fut désigné pour son chef d'état-major.

La division Sébastiani (4 régiments français), la division Valence (3 régiments polonais), le 5e régiment de dragons, un régiment de chevau-légers westphaliens, et 24 pièces de canon, étaient à Talavera de la Reyna. La division Milhaud (3 régi-

ments de dragons et 6 pièces de canon), en avant de Talavera; celle du général Lasalle (10e régiment de chasseurs, lanciers polonais, 9e régiment de dragons et 5e régiment de chasseurs), à Almaraz, en présence du général espagnol Galluzo, qui occupait le pont sur le Tage. Le duc de Dantzick commandait toutes ces troupes, formant le 4e corps.

Le corps du duc de Bellune se trouvait réduit aux divisions Ruffin et Villate, celle de Lapisse étant avec l'Empereur; son artillerie consistait en 40 pièces de canon. Ce maréchal avait de plus sous ses ordres le 55e régiment de ligne, le 26e régiment de chasseurs à cheval, et la division du général Latour-Maubourg (6 régiments de dragons partagés en trois brigades, et 6 pièces de canon). Le duc de Bellune occupait Aranjuez avec la division Villate. Un bataillon de cette division avec 2 pièces de canon, et le 26e régiment de chasseurs, étaient détachés à Tolède. La division Ruffin arrivait à Madrid pour en renforcer provisoirement la garnison. Le 55e régiment et 150 chevaux étaient à Guadalaxara; une brigade de dragons de Latour-Maubourg à Madridejos, une autre à Tarancon, et la troisième à Ocana. La division Leval (2 régiments d'infanterie allemande, 8 pièces de canon et 1 régiment de hussards hollandais) formait la garnison de Madrid. La totalité des troupes passées sous le commandement du roi, quoique évaluée à 40 mille hommes par l'Empereur, ne s'élevait pas au delà de 30 mille.

Napoléon, prévoyant que les circonstances pour-

Digitized by Google

raient exiger qu'on fût obligé d'abandonner momentanément les troupes de Madrid à leurs propres forces, prescrivit la construction d'un camp retranché au Retiro, pour qu'elles pussent s'y renfermer en cas de besoin, et contenir la population.

Le général de brigade Lucotte, aide de camp du roi, alla prendre le commandement du détachement qui était à Guadalaxara; il reçut pour instruction de faire éclairer les routes de Saragosse et Valence, celle de Guadalaxara à Madrid, et de poursuivre les bandes de paysans armés, qui commettaient de fréquents assassinats.

Le général Bigarré et le colonel Rœderer, autres aides de camp du roi, furent envoyés, le premier, près du maréchal Victor, et le second, près le duc de Dantzick, pour prendre une connaissance exacte de la situation des deux corps d'armée, des ressources du pays, de la nature des communications, et recueillir des renseignements sur la force et les positions des armées ennemies. Le régiment de Royal-Étranger, au service du roi, commandé par le colonel Hugo, officier de beaucoup de mérite, reçut ordre d'occuper les postes qui lui étaient assignés dans l'instruction de l'Empereur.

Le duc de l'Infantado, qui avait rassemblé à Cuenca une armée d'environ 25 mille hommes, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de paysans, apprenant le départ de l'Empereur et la marche du duc de Dantzick sur Almaraz, se disposa à faire une tentative sur Madrid. Bien certain d'être se-

condé par les habitants de toutes les communes situées sur le haut Tage et la Tajuna, il espérait en outre déterminer un soulèvement dans la capitale, rien qu'en s'en approchant. Le duc de Bellune, informé des dispositions que faisait l'ennemi, jugea convenable de resserrer les cantonnements de la division de dragons du général Latour-Maubourg, beaucoup trop éparpillée; la brigade qui était à Madridejos vint occuper Tembleque et Corral de Almaguer; celle de Tarancon se replia sur Santa-Cruz de Lazarza. Un régiment de la 3e brigade, avec 4 pièces de canon, et le 27e d'infanterie légère, furent placés à Ocana, où le général Latour-Maubourg établit son quartier général : deux escadrons du 2e régiment de cette brigade furent envoyés à Alcala pour passer sous les ordres du général Lucotte, et les deux autres escadrons à Arganda, pour établir la communication du maréchal Victor avec Guadalaxara. L'ordonnance qui portait au 20e régiment l'ordre de se reployer de Villa-Nueva sur Corral de Almaguer, trouva l'ennemi à Villatobas, et ne put passer outre; mais le colonel de ce régiment, informé que ses communications avec Ocana étaient coupées, se mit en marche, passa sur le corps de l'ennemi, et rencontra à Villatobas le général Latour-Maubourg qui venait le dégager. La brigade qui se reployait de Tarancon sur Santa-Cruz, le 25 décembre, rencontra, entre ces deux bourgs, une colonne espagnole de 4 à 5 mille hommes, qui marchait pour l'attaquer. Les dragons se déployèrent rapidement, chargèrent avec

vigueur, et s'ouvrirent un passage sans éprouver une perte bien considérable.

Ces diverses circonstances indiquèrent clairement au duc de Bellune qu'il ne tarderait pas à être attaqué. Il rappela la garnison de Tolède, et demanda que les divisions Ruffin et Leval vinssent à Aranjuez le renforcer. Il mettait d'autant plus d'instance à solliciter ce secours, qu'il supposait l'armée du duc de l'Infantado forte de 30 mille hommes, et soutenue par un corps de 15 mille qu'on disait être du côté d'Alcazar de Saint-Jean; mais le roi, qui avait de bonnes raisons de croire que la totalité des troupes espagnoles dans la province de Cuenca et celle de la Manche ne s'élevait pas au delà de 30 mille hommes; persuadé d'ailleurs que si le duc de l'Infantado marchait sur Madrid, ce serait par le haut Tage, contrée montueuse et pleine de difficultés, et non par Aranjuez, pays plus ouvert, et par conséquent plus favorable à la cavalerie française, si redoutée des Espagnols; le roi, disons-nous, ne jugea pas la situation aussi critique. Il se borna à faire replier le général Lucotte de Guadalaxara sur Alcala, et fit connaître au maréchal Victor les dispositions qu'il croyait convenable de prendre.

Voulant juger par lui-même de l'état des choses, Joseph partit le 27 décembre du Pardo, et se rendit à Aranjuez, et de là à Ocana, auprès du général Latour-Maubourg. Les renseignements qu'il recueillit l'ayant de plus en plus confirmé dans l'opinion que si le duc de l'Infantado, dont l'avant-garde occupait Tarancon, continuait son mouvement offensif,

il se porterait sur Arganda, ayant appris en route que les communes situées entre le Tage et la Tajuna, notamment la petite ville de Chinchon, s'étaient mises en insurrection dans l'espérance de voir bientôt paraître l'armée espagnole, et avaient fait feu sur les troupes françaises, il fit donner, par son chef d'état-major, des ordres formels au duc de Bellune, et retourna au Pardo.

Un drame terrible vint à la même époque ensanglanter ce petit bourg de Chinchon. Le 27e léger, chargé de désarmer les communes voisines du théâtre de la guerre, s'étant présenté à ses portes, fut reçu à coups de fusil. Le régiment enleva le bourg, passa les habitants par les armes, et mit le feu aux maisons; il en fut de même à Calmenar, petite ville sur laquelle on mit une imposition de 50 mille piastres fortes.

Ces exécutions étaient horribles sans doute, mais elles intimidaient les autres communes et nous épargnaient bien du monde. Autour de Madrid, les paysans, effrayés par ces deux exemples, déposèrent les armes et rentrèrent dans l'ordre.

Le 31 décembre, le duc de Bellune transmit au roi deux rapports du général Digeon, annonçant que l'ennemi avait passé le Tage à Fuente-Duena. Il l'informait de l'ordre donné par lui au général Latour-Maubourg d'abandonner Ocana, et ajoutait qu'il allait se porter de sa personne sur Arganda, en laissant un régiment de dragons et deux pièces de canon pour garder le pont d'Aranjuez. Il le priait en même temps de lui envoyer toutes les autres troupes dont il pourrait disposer.

Le roi n'avait à donner au maréchal Victor d'autres troupes que celles de la division Ruffin. Si elle quittait Madrid, il ne restait plus dans cette capitale que les 2,500 hommes du général Leval : c'était trop peu pour les exposer au milieu de la nombreuse population de cette ville, fortement agitée par les agents du duc de l'Infantado. Le départ de la division Leval entraînait forcément l'évacuation de Madrid ; il devenait indispensable d'enfermer au Retiro, non-seulement les troupes, mais tous les Français qui se trouvaient dans la ville, et les Espagnols qui s'étaient montrés leurs amis. Une telle mesure, en faisant renaître l'espérance parmi le peuple, l'exciterait, selon toute apparence, à une révolte dont les suites pouvaient devenir des plus graves. On ne devait donc pas la prendre légèrement. Les rapports du général Digeon ne parurent pas assez précis. D'ailleurs on savait qu'il n'y avait pas de ponts sur les points où l'on disait que l'ennemi avait passé le Tage : on n'ignorait pas que la crue des eaux avait rendu les gués impraticables ; et il était impossible de croire que le général espagnol eût improvisé des moyens pour faire passer le fleuve à toute son armée.

Ces considérations déterminèrent le roi à attendre des renseignements plus certains, avant de prendre un parti définitif. Il se borna à venir, avec sa garde, du Pardo à la Floride (1), à demi-lieue de Madrid, afin d'avoir une moindre distance à par-

(1) Maison royale.

courir pour se réunir au duc de Bellune ; et il prescrivit au général Belliard de tout disposer pour qu'au premier ordre, la division Ruffin fût en état de se mettre en marche, et celle de Leval d'entrer au Retiro.

Les événements justifièrent la prudence de Joseph. Le 2 janvier, le maréchal Victor lui rendit compte qu'arrivé à Arganda, il avait reconnu la fausseté des rapports du général Digeon, et qu'il ne s'était présenté sur la droite du Tage que quelques cavaliers espagnols. Le maréchal s'établit à Arganda, et disposa ses avant-postes de manière à faire garder tous les passages du fleuve. Le général Latour-Maubourg fut renvoyé à Ocana, avec trois régiments de dragons. Un régiment de la même arme et un bataillon restèrent à Aranjuez.

Les premiers mouvements du duc de l'Infantado sur le haut Tage faisant présumer qu'il serait nécessaire d'envoyer la division Ruffin au maréchal Victor, le roi, conformément aux instructions de l'Empereur, ordonna, le 26 décembre, au duc de Dantzick de se rapprocher de Madrid.

Ce maréchal avait battu et dispersé, le 24, le corps espagnol commandé par le général Galluzo, posté sur la rive gauche du Tage. La division Sébastiani s'était emparée du pont de l'Arzobispo, et celle du général Valence du pont d'Almaraz : cette dernière avait pris quatre pièces de canon et cinq caissons, et poursuivi l'ennemi jusqu'à Miravel ; mais le duc de Dantzick, qui, après cette expédition, aurait dû, suivant les instructions de l'Empereur, revenir à

Talavera avec son infanterie, pour être à portée de se rapprocher de Madrid, se mit en marche pour se rendre à Salamanque par Ciudad-Rodrigo, affirmant en avoir reçu l'ordre du prince de Neuchâtel; de sorte que quand le général Merlin, porteur des ordres du roi, arriva sur le Tiétar le 31, la plus grande partie du 4e corps et la division Milhaud avaient déjà passé cette rivière, et il ne put déterminer le duc de Dantzick à rétrograder sur Madrid. Il obtint seulement l'autorisation de disposer de la division Lasalle et de 1,500 Polonais restés sur la rive droite du Tiétar, à cause de la crue subite des eaux. Ces troupes reçurent l'ordre de se rendre à Tolède, et passèrent provisoirement sous le commandement du duc de Bellune, qui fut autorisé à les appeler à lui si les circonstances l'exigeaient. On voit que le duc de Dantzick aurait compromis le 1er corps et la ville de Madrid, si l'armée du duc de l'Infantado eût été plus nombreuse, et surtout composée de meilleures troupes. L'Empereur fit témoigner son mécontentement à ce maréchal, et lui ordonna de retourner par Avila à Madrid, où il n'arriva que le 10 janvier. La division Dessolles, revenant du nord de l'Espagne, y était entrée le 8, ainsi que la brigade hollandaise du général Chassé. Vers cette même époque, en exécution des ordres formels de l'Empereur, une salve de cent coups de canon annonça un matin, aux habitants de la capitale, la retraite précipitée de l'armée anglaise; en sorte que, vers le milieu de janvier, la situation des affaires et celle des esprits se trouvèrent totalement changées, et

que l'on était en mesure de marcher contre le duc de l'Infantado.

De nouvelles instructions de l'Empereur, parvenues au roi le 11, modifièrent les dispositions adoptées. Le duc de Bellune reçut l'ordre de réunir à Ocana les divisions Villate et Ruffin, le 2e de hussards, le 26e de chasseurs, et la division Latour-Maubourg; de chercher, à la tête de ce corps d'armée, le duc de l'Infantado, en marchant par Tarancon, Uclès et Cuenca; de le battre, de disperser son armée, de la poursuivre jusqu'à quatre grandes marches. Il devait anéantir également la division du général Palacio du côté du Manzanarès, et revenir ensuite sur Madridejos.

Le roi, qui croyait pouvoir disposer du 4e corps pour protéger cette expédition du duc de Bellune, fit donner ordre au maréchal Lefebvre d'envoyer la brigade Chassé et les hussards hollandais sur le haut Tage. Ces troupes étaient destinées à garder les passages depuis Oresa jusqu'à Fuente-Duena, à contenir la population de cette contrée mal soumise, et à empêcher les habitants de faire des incursions sur les lignes de retraite du 1er corps. La division Milhaud devait prendre position à Ocana; la division Sébastiani, à Aranjuez, afin d'être en mesure de se porter au secours du maréchal Victor, si cela devenait nécessaire, ou de marcher contre le général Palacio, s'il tentait une diversion en faveur du duc de l'Infantado; un bataillon de la division Sébastiani et la division Lasalle, dirigés sur Tolède, avaient mission de battre les plaines de la Manche pendant

que la division Valence, les lanciers polonais et les chevau-légers westphaliens se tiendraient à Talavera : mais, au moment où ces dispositions allaient être mises à exécution, le roi reçut encore de l'Empereur de nouvelles instructions, auxquelles il fallut se conformer. Elles portaient en substance que la division Sébastiani resterait à Madrid (elle y était moins nécessaire depuis l'arrivée de la division Lasalle); que les dragons du général Milhaud seraient cantonnés aux environs de Madrid (ils eussent été très-utiles à Ocana); que la division Valence, les lanciers polonais, les hussards hollandais et les chevau-légers westphaliens resteraient à Tolède; que la division Leval, à laquelle serait réunie la brigade Chassé, irait occuper Talavera; enfin, que le général Lasalle se rendrait à Almaraz avec sa division, pour faire construire une tête de pont, dont la garde serait confiée à un bataillon de la division Leval avec deux pièces de canon, et qu'il passerait le Tage pour battre le pays jusqu'à Truxillo. Il était prescrit, par les mêmes instructions, de porter l'artillerie de la division Leval à 10 pièces, celle de la division Valence à 8, celle de la division Sébastiani à 12, et celle de Dessolles également à 12; de former à Madrid un petit équipage de siége de douze pièces de 24 courtes et de six petits mortiers ou obusiers; enfin, de faire confectionner 300 mille rations de biscuit.

Ces ordres de l'Empereur furent exécutés; Joseph n'y apporta d'autres modifications que celles de placer à Aranjuez un régiment de dragons de la di-

vision Milhaud et un bataillon de celle de Valence, afin de ne pas laisser entièrement dégarnie la ligne de communication du maréchal Victor avec Madrid. Il fit passer en même temps 400 hommes du régiment de Royal-étranger à Avila, et nomma le colonel Hugo gouverneur de cette province. Le 55[e] régiment se rendit d'Alcala à Guadalaxara avec un escadron de dragons. Des bandes armées s'étant présentées du côté de Buytrago, le roi y envoya un détachement de 3 ou 400 hommes, et nomma commandant de cette ville le chef de bataillon Maurin.

Le duc de Dantzick reçut, à cette époque, l'ordre de se rendre près de l'Empereur. Le commandement du 4[e] corps fut provisoirement confié au maréchal Jourdan, qui continua néanmoins à remplir les fonctions de chef d'état-major général.

Le duc de Bellune réunit son corps d'armée, marcha sur Tarancon, où se trouvait l'avant-garde du duc de l'Infantado; mais l'ennemi se replia sur Uclès, où le général Vénégas rassembla deux divisions d'infanterie et quelques régiments de cavalerie, formant un total de 15 mille hommes, avec une batterie de cinq pièces. Dans l'espoir d'être soutenu par son général en chef, resté à Cuenca avec une réserve d'environ 8 mille hommes, ce brave officier prit position sur les collines qui avoisinent Uclès, et fit occuper cette petite ville, située sur une hauteur, et au centre de laquelle se trouvait un couvent formant un bon poste. Le maréchal Victor n'avait aucune nouvelle de l'armée espagnole; son intention était de diriger ses troupes partie sur Huete et par-

tie sur Carascosa, lorsque, le 13 au matin, la division Villate se trouva inopinément en présence des troupes de Vénégas. Quoiqu'il n'eût avec lui qu'une partie de son corps, le maréchal ne voulut pas différer l'attaque. Le 27[e] régiment d'infanterie légère se porte en avant, enlève en un instant une colline escarpée, clef de la position de l'ennemi, et jette le désordre et la terreur parmi les Espagnols, tandis que le 63[e] prend d'assaut la ville et le couvent, faisant main-basse sur tout ce qui s'y était renfermé, sans épargner les moines, qui avaient pris les armes et s'y défendaient avec une grande obstination. Les 94[e] et 95[e], manœuvrant sur la gauche de l'ennemi, en rejetèrent une partie sur la division Ruffin. Cette division errait depuis quelque temps, et se trouvait par hasard alors en arrière d'Uclès. La cavalerie espagnole et les débris de l'infanterie prirent en désordre la direction de Cuenca; les cinq bouches à feu restèrent au pouvoir du 1[er] corps, qui s'empara aussi de vingt drapeaux et tua 4 à 5 mille hommes. Les bulletins portèrent à 10 mille le nombre des prisonniers. Toutefois, voici ce que le maréchal Jourdan écrivait au major général quelques jours après (le 20 janvier) :

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse « que la colonne des prisonniers faits à Uclès est ar« rivée aujourd'hui à Madrid. Elle se compose de « 4 généraux, 17 colonels, 16 lieutenants-colonels, « 290 officiers, et 5,460 sous-officiers et soldats. J'ai « demandé l'état nominatif des officiers et l'état des « sous-officiers et soldats par régiment : lorsqu'ils me

« seront parvenus, j'aurai l'honneur de les adresser « à Votre Altesse. »

Le duc de l'Infantado s'était mis en marche le 13 au matin avec sa réserve, pour se réunir au général Vénégas ; à Horcajada, il apprit sa défaite, et rétrograda immédiatement sur Cuenca. Le 15 au matin, il en partit avec 8 à 10 mille hommes, 15 bouches à feu et une soixantaine de voitures d'équipages, se dirigeant sur Valverde. Le maréchal Victor, arrivé le même jour à Cuenca vers les deux heures après midi, envoya le général Latour-Maubourg à sa poursuite. Le général Digeon n'atteignit leur arrière-garde, à Tarazona, qu'à dix heures du soir : l'ayant attaquée de suite, il la battit, s'empara de l'artillerie et des équipages. A cette affaire, comme à celle d'Uclès, les pertes des Français furent très-minimes. Le rapport du 18, du duc de Bellune, n'accuse pas plus de 150 hommes mis hors de combat depuis le jour de son départ d'Aranjuez jusqu'à celui où il abandonna la poursuite de l'ennemi.

Le duc de l'Infantado, sans artillerie, sans équipages, précipita sa fuite à tel point, que le maréchal ne put le joindre. Le matériel du 1er corps était engagé dans des chemins si affreux, que ce ne fut qu'après huit jours de travaux et d'efforts incroyables que le général Sénarmont parvint à faire arriver le parc à Hourrubio, distant de Cuenca de six lieues. Cette circonstance ayant beaucoup retardé la marche de Victor, il n'arriva à Madridejos que le 30. A son apparition dans la Manche, le général Palacio se jeta dans la Sierra-Morena.

Quoique le succès de l'expédition du 1^{er} corps fût très-brillant, il aurait pu avoir des résultats plus avantageux, si les premières dispositions faites par le roi n'avaient pas dû être changées, par suite des ordres de l'Empereur. En effet, les divisions Milhaud et Sébastiani, dans ce cas, auraient pu se porter sur San-Clemente, en même temps que le duc de Bellune arrivait à Cuenca; et les deux corps d'armée, combinant ensuite leurs mouvements, il est probable que les débris de cette armée espagnole n'auraient pu échapper à un désastre complet. Mais l'Empereur ne permettait pas qu'on s'écartât de ses instructions, et, en général, elles valaient mieux que tout ce qu'on pouvait faire.

Pendant que ceci se passait dans la province de Cuenca et dans la Manche, la division Leval arrivait à Talavera, et la division Lasalle à Almaraz. Ce dernier, en partant de Tolède, se plaignit amèrement des dispositions qui concernaient ses troupes; il représenta que le pays au delà du Tage était très-montueux, couvert de bois et de rochers, coupé de ravins, nullement propre à l'action de la cavalerie, qui d'ailleurs n'y trouvait pas de quoi subsister. Bien que ces observations fussent fondées, le roi se crut d'autant moins autorisé à y avoir égard, qu'il venait de recevoir une nouvelle lettre de l'Empereur, qui témoignait son impatience d'apprendre l'arrivée de la cavalerie légère à Truxillo. Le maréchal Jourdan communiqua néanmoins au prince de Neuchâtel la lettre de Lasalle, en appuyant les observations qui y étaient conte-

nues. Cet officier général franchit le Tage le 21, confiant la garde du pont à un bataillon de Nassau. Le terrain n'avait pas permis de construire une tête de pont; on s'était borné à élever des épaulements et des redans, pour mettre à couvert l'artillerie et l'infanterie.

L'avant-garde de Lasalle, forte de 150 hommes, commandée par le chef d'escadron Beugnat du 5e de chasseurs, trouva, au delà de Puerto, 5 cents Espagnols sur un plateau à droite de la route. Cette troupe se disposa à engager le feu. Ne pouvant les attaquer dans cette position, le chef d'escadron chercha à les attirer sur un terrain plus propre à la cavalerie. A cet effet, il se mit en retraite. Les Espagnols abandonnèrent le plateau, et coururent sur lui à la baïonnette; mais la cavalerie faisant volte-face, les chargea avec une telle vigueur, que 150 hommes des leurs restèrent sabrés; les autres gagnèrent les bois. Lasalle continua sa marche jusqu'à Jaraicejo. A une demi-lieue plus loin, au pont de Riomonte, son avant-garde rencontra 2,500 hommes d'infanterie dans une position inattaquable, et soutenus par de la cavalerie. Ces troupes étaient aux ordres du général Cuesta, successeur du général Galluzo dans le commandement de l'armée d'Estramadure. Voyant qu'il n'avait devant lui que la cavalerie, il fit avancer de nouvelles troupes de Truxillo sur le Riomonte, et se disposa à prendre l'offensive; mais Lasalle, ne voulant pas sacrifier ses troupes, prit le sage parti de revenir sur la rive droite du Tage, laissant seulement quel-

ques compagnies d'infanterie sur la rive gauche. Les Espagnols, encouragés par ce mouvement rétrograde, s'avancèrent, le 24, jusqu'au village de Puerto. Les voltigeurs de Nassau, envoyés le lendemain pour les reconnaître, se conduisirent de façon à mériter des éloges. Lasalle, grâce à eux, acqnit la certitude que l'ennemi était en force; dès lors il ne voulut pas exposer les détachements, restés sur la rive gauche, à être enlevés; il leur fit repasser le fleuve, et barricada le pont.

Le général Leval, dont la division ne présentait pas plus de 3,500 combattants, informé de ce qui venait d'avoir lieu, envoya le général Schœffer à Almaraz, et donna ordre au 2e bataillon de Nassau de s'y rendre. Ce renfort n'était pas encore arrivé, lorsque, le 27, sur les trois heures après midi, un corps ennemi de 5 à 6 mille hommes, traînant 13 bouches à feu, tenta de s'emparer du pont. Tous les efforts des Espagnols furent inutiles; ils échouèrent. Lasalle cependant, convaincu que l'attaque serait renouvelée le lendemain, et craignant que le général Schœffer, qui n'avait que 450 hommes, ne fût enfin forcé de céder au nombre, l'autorisa à se replier sur la Calzada, sous la protection de sa cavalerie. Le général Leval arriva en même temps sur ce même point avec le reste de sa division. Les généraux placèrent un bataillon au pont de l'Arzobispo, dont il était important de bien s'assurer, afin de ne pas être pris à dos ou en flanc, et se concertèrent pour livrer bataille, si l'ennemi se présentait; mais Cuesta n'osa pas s'aventurer dans un pays ou-

vert, et il se borna à occuper Almaraz. Les guérillas, qui commençaient à se montrer entre Talavera et Madrid, ayant rendu les communications très-lentes et très-dangereuses, les rapports des généraux Leval et Lasalle, sur leurs opérations des 25, 26, 27 et 28 janvier, ne parvinrent à l'état-major général que le 29. Aussitôt le roi ordonna au maréchal Victor de se rendre à Talavera avec son infanterie, de réunir les divisions Lasalle et Leval, et de reprendre le pont d'Almaraz. La division Latour-Maubourg resta à Madridejos, et celle de Milhaud fut envoyée à Ocana. Ces deux corps de cavalerie devaient battre les plaines de la Manche, et empêcher l'ennemi d'y reparaître; et, afin de les soutenir en cas de besoin, la division Valence fut réunie à Tolède, et celle de Sébastiani à Aranjuez.

A l'approche des troupes du duc de Bellune, Cuesta se retira sur la rive gauche du Tage, et détruisit le pont d'Almaraz si complétement, qu'il fut impossible de le réparer. Il fallut fabriquer un pont avec des bateaux et des radeaux, ce qui exigea un temps considérable.

Revenons maintenant sur nos pas pour décrire rapidement les opérations de l'Empereur contre l'armée anglaise. La soumission de Madrid n'avait pas produit sur la nation l'effet qu'en attendait Napoléon. Elle causa d'abord un grand étonnement, puis bientôt elle fut attribuée à la trahison, et un cri d'indignation s'éleva de toutes parts contre le général Morla, accusé d'avoir livré la capitale pour faire oublier sa conduite en Andalousie, conduite que l'Empereur lui avait en effet reprochée vive-

ment. La première impression de terreur dissipée, l'amour de l'indépendance et la haine des Français s'accrurent et se manifestèrent avec une nouvelle énergie, partout où la présence des troupes ne comprimait pas ces sentiments. Les débris de l'armée d'Aragon, renfermés dans Saragosse, réunis aux habitants de cette ville, se préparaient à prouver que si les Espagnols, comme le disait l'Empereur dans tous les bulletins, sont, en ligne, de médiocres soldats, ils ne cèdent point à ceux des autres nations en courage, lorsqu'ils se trouvent placés dans une situation où leurs adversaires n'ont pas pour eux les avantages de l'instruction et de la discipline, et qu'il faut lutter corps à corps. Le duc de l'Infantado, de son côté, réunissait à Cuenca les divisions de l'armée d'Andalousie, qui prenait le nom d'armée du centre ; le général Galluzo réorganisait celle d'Estramadure sur la rive gauche du Tage, au delà d'Almaraz ; le général la Romana, successeur du général Blake dans le commandement de l'armée de Galice, rassemblait un corps de 12 à 15 mille hommes vers Orense ; Ballesteros commandait la population guerrière des Asturies, disposé à défendre ses montagnes avec fureur ; des levées d'hommes s'effectuaient sur tous les points de la Péninsule où les Français n'avaient pas encore pénétré, notamment à Valence et à Séville. Les Anglais fournissaient des armes et des effets d'habillement. Dans l'intérieur de la partie d'Espagne occupée par l'armée française, il se formait des bandes de guérillas qui interceptaient les commu-

nications et arrêtaient les courriers; les paysans assassinaient les soldats isolés, et attaquaient même les faibles détachements. A l'approche des Français, les populations s'enfuyaient, ou défendaient leurs villages lorsqu'elles se croyaient assez fortes; enfin, quoique l'Empereur crût ou feignît de croire qu'il restait peu de chose à faire pour soumettre le pays, il était facile de comprendre que la guerre était à peine commencée, et que plus l'armée d'occupation étendrait ses conquêtes, plus elle s'affaiblirait, et plus sa position deviendrait dangereuse, au milieu d'une nation exaspérée.

En même temps que la junte suprême réclamait du patriotisme espagnol les sacrifices qu'exigeaient les circonstances, elle sollicitait les secours de toutes les nations, par un manifeste publié à Séville le 1er janvier 1809 (1); puis elle faisait suivre cette proclamation du décret ci-dessous :

« 1° Tous les mâles, sans exception, seront armés d'une pique longue de six à sept pieds, ou de telles autres armes que l'on pourra se procurer.

« 2° Dans toutes les villes et bourgs, les entrées des rues seront fortement barricadées, afin que les habitants puissent se défendre lorsque l'ennemi se présentera.

« 3° Il sera fait une liste de toutes les personnes en état de commander, afin que, sur-le-champ, les nouvelles levées se trouvent sous les ordres d'officiers expérimentés.

(1) Voir la note C.

« 4° Tous les généraux chargés du gouvernement militaire des provinces diviseront leurs gouvernements en districts, et nommeront pour chacun un officier habile qui sera chargé, dans l'arrondissement confié à sa surveillance, de l'organisation de nouvelles levées, et du choix des officiers qui doivent les commander. Les compagnies ainsi organisées s'exerceront sur-le-champ au maniement des armes. Tous les mâles, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de soixante, sont requis pour ce service.

« 5° Toute personne qui refusera de concourir à la défense du pays *sera punie de mort*, *ainsi que celle qui prêterait quelque assistance à l'ennemi.*

« 6° Tout village qui ne se défendra pas contre l'ennemi sera brûlé et rasé. »

De toutes les puissances de l'Europe, l'Autriche seule répondit à l'appel de la junte espagnole, et expia dans les plaines de Wagram la faute de ne pas s'être assuré le secours de quelques alliés avant d'attaquer Napoléon. Les Portugais furent plus heureux. Soutenus par les Anglais, ils luttèrent avec énergie et succès contre l'armée qui tenta d'envahir une seconde fois leur pays. Mais, avant de nous occuper de cette malheureuse expédition, nous avons à faire le récit des opérations de l'armée anglaise dans le nord de l'Espagne.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, sir David Baird, débarqué à la Corogne vers le milieu du mois d'ocbre avec 13 mille hommes, devait se réunir à sir John Moor, arrivé à Salamanque, un mois plus tard,

avec 20 mille hommes d'infanterie de l'armée de Portugal. Son artillerie, escortée par 3 mille hommes d'infanterie, et sa cavalerie, dirigée par Badajos, Talavera et l'Escurial, pour éviter les difficultés de la route directe, ne le rejoignirent que dans les premiers jours de décembre.

Si l'armée anglaise fût entrée en Espagne deux mois plus tôt, elle eût été d'un grand secours pour les armées espagnoles; mais, n'arrivant sur le théâtre de la guerre qu'après la défaite successive et la dispersion de ces armées, elle ne pouvait leur être d'aucune utilité, et s'exposait à être anéantie à son tour. Le général anglais, jugeant avec raison que, dans la position où il se trouvait, il courait le danger d'être accablé par des forces supérieures, ou de voir arriver les Français à Lisbonne avant lui par l'Estramadure, ordonna à sir David Baird, qui s'était avancé jusqu'à Astorga, de rétrograder sur la Corogne; et il se disposa à rentrer en Portugal, quelque fâcheux qu'il fût pour sa réputation de se mettre en retraite sans avoir vu l'ennemi. Cependant, pressé vivement par l'envoyé britannique près la junte suprême de faire une diversion en faveur des défenseurs de Madrid, qui, disait-on, voulaient imiter l'exemple des Aragonais, il contremanda l'ordre de retraite donné à sir David Baird, et lui prescrivit de marcher sur Valladolid, où il se proposait de réunir toute l'armée anglaise et le corps espagnol de la Romana. A cet effet, il partit de Salamanque le 12, et arriva à Alaejos le 14 : sa cavalerie légère poussa jusqu'à Valladolid. Sir John

Moor, s'il ignorait encore à ce moment la soumission de Madrid (ce qui eût été assez extraordinaire), dut être éclairé ce jour-là par une lettre, du prince de Neuchâtel au duc de Dalmatie, interceptée. Cette lettre lui apprenait l'entrée des Français dans la capitale ; dès lors sir John Moor aurait dû renoncer à son projet de diversion, qui n'avait plus de but, et songer à regagner Salamanque, pour ne pas perdre ses communications avec le Portugal ; il aurait dû surtout faire rétrograder sir David Baird sur la Corogne ou sur Vigo ; mais ayant vu, par cette même lettre, que l'Empereur ordonnait au maréchal Soult de pénétrer dans le royaume de Léon et dans la Galice pour soumettre ces provinces, il marcha sur Mayorga, où sir David Baird le rejoignit le 20. Il espérait engager dans une affaire générale le corps du duc de Dalmatie, qui ne comptait alors que 16 à 18 mille hommes.

Pour avoir conçu un tel espoir, il fallait supposer que le maréchal Soult commettrait l'imprudence de se laisser attaquer par des forces si supérieures, et que l'Empereur resterait paisiblement à Madrid avec une armée qui n'y était plus nécessaire. C'était mal connaître ces deux capitaines ; aussi en fut-il tout autrement. Soult se replia en arrière du Carrion (1), et aurait sans doute continué sa marche rétrograde, si le général anglais avait persisté à le suivre ; car il sentait bien que plus les Anglais gagneraient du terrain, plus ils seraient compro-

(1) Petit cours d'eau passant à Palencia.

mis. Le général Dumas lui envoya les divisions Loison et Delaborde, qu'il avait ordre de diriger sur Madrid, mais à qui, de Burgos, où elles venaient d'arriver, il fit changer de direction, en se hâtant d'informer l'Empereur de ce qui se passait.

Napoléon, fort étonné d'apprendre que l'armée anglaise, qu'il croyait en Portugal, venait d'entrer en opération offensive, mais ravi de lui voir commettre une faute aussi capitale, partit le 22 décembre de Madrid, avec sa garde à pied et à cheval, le 6e corps, la division Dessolles, et se porta rapidement sur le Duero, afin de tâcher d'envelopper l'ennemi.

Sir John Moor, ayant réuni toute son armée le 21 à Sahagun, se concerta avec le général la Romana pour attaquer, le 23, le maréchal Soult à Saldana; mais apprenant ce jour-là l'arrivée de quelques renforts à Carrion, où il se proposait de passer la rivière; informé en même temps par le général la Romana de la marche des Français de Madrid vers le Duero, il renonça à son projet d'attaque, et fit ses dispositions de retraite. « Il était évident, dit ce général dans son rapport officiel, qu'il était trop tard pour rien entreprendre sur Soult; que je devais être content de la diversion que j'avais faite, et que je n'avais pas de temps à perdre pour assurer ma retraite. La diversion faite par notre marche sur Sahagun, *à travers tant de dangers pour nous*, a été complète : il reste à savoir quel avantage les Espagnols du midi sont capables

d'en tirer (1). » Nous voudrions bien savoir de quelle utilité pouvait être aux Espagnols cette diversion tant vantée, après la destruction de leurs troupes et la soumission de la capitale? Quand même sir John Moor serait parvenu à remporter un avantage sur le maréchal Soult, quel en eût été le résultat? La perte totale de l'armée anglaise, qui aurait été atteinte par l'Empereur. C'est pourtant dans cette espérance, c'est pour courir après une vaine gloire, qu'il compromit une armée dont l'Angleterre aurait tiré un bien meilleur parti, s'il l'eût employée à veiller particulièrement à couvrir le Portugal. Nous croyons inutile de nous étendre davantage pour faire sentir le ridicule de l'apologie de cette prétendue diversion; nous ferons observer seulement qu'il est assez extraordinaire que le général anglais ait ignoré à *Salamanque, jusqu'au* 14, la reddition de Madrid, et qu'il ait appris à *Sahagun, le* 23, la marche des troupes parties de cette capitale le 21.

Décidé à opérer sa retraite, sir John Moor aurait dû chercher à arriver le plus tôt possible à la Corogne ou à Vigo, où se trouvaient ses bâtiments de transport. En marchant sur deux colonnes par Valencia de don Juan et par Mancilla, son armée pouvait se trouver réunie, le 26, à Astorga, y prendre deux jours de repos, se procurer des vivres, donner le temps de filer aux parcs et aux équipages, et continuer ensuite sa retraite sans qu'il fût possible à l'Empereur de l'atteindre. Au lieu de lui donner

(1) Note E.

cette direction, il se borna à faire suivre le chemin de Valencia par la division de sir David Baird, et marcha avec le gros de l'armée sur Benavente, où il n'arriva que le 27, se rapprochant ainsi fort maladroitement, de trois marches, de l'armée conduite par l'Empereur, qu'il avait tant d'intérêt à éviter, et s'exposant à voir le maréchal Soult arriver à Astorga aussitôt que lui. Pour le justifier d'avoir fait cette faute, qui amena la ruine de son armée, on a dit que la Romana, qui se retirait également des rives de la Céa, suivait la route qui passe par Mancilla. Cela est vrai; mais l'armée espagnole n'était pas si nombreuse qu'une division anglaise n'eût pu marcher en tête ou en queue de la colonne. On a ajouté qu'on craignait que le gué situé près de Valencia, où l'on traverse l'Esla, ne fût devenu impraticable par suite de la fonte subite des neiges; qu'on n'avait pas assez de bateaux pour le passage de toute l'armée, et qu'on manquait de moyens pour établir des ponts. Si on admettait cette insuffisance de moyens, il faudrait accuser le général d'imprévoyance. Ceux qui le défendent assurent que, quand même il eût battu le maréchal Soult, il ne l'aurait pas suivi au delà du Carrion, prévoyant qu'à l'approche de l'Empereur il serait obligé de battre en retraite. On se demande dès lors pourquoi il n'a pas fait jeter à l'avance des ponts sur la rivière qu'il laissait derrière lui? et, par la même raison, on se demande pourquoi il exposa son armée à périr de misère et de faim, faute d'avoir fait arriver des subsistances de la Corogne et de Vigo sur la route

qu'elle devait parcourir? Il est probable que, si le général Moor n'eût pas péri glorieusement sur le champ de bataille, son gouvernement lui eût demandé un compte sévère de sa conduite.

Quoi qu'il en soit, l'armée anglaise, encombrée par ses parcs et ses équipages, commença à défiler de Benavente sur Astorga, dans les journées des 27, 28 et 29. Un corps de 3 mille hommes, sans artillerie, suivit la route d'Orense. La cavalerie, commandée par lord Paget, resta sur l'Esla, pour couvrir la retraite et donner des nouvelles de l'armée française, qu'on s'attendait à voir paraître d'un instant à l'autre.

L'Empereur arriva, le 27, à Medina de Rio-Seco, avec sa cavalerie seulement. Son infanterie, retardée par le passage de la montagne de Guadarama couverte de neiges, par des pluies continuelles et les débordements des torrents, était encore éloignée. Le général Lefebvre-Desnouettes, parvenu sur les bords de l'Esla le 29, au matin, avec le régiment des chasseurs de la garde, trouva le pont coupé. Pensant sans doute qu'il n'y avait dans Benavente qu'une faible arrière-garde, il passa la rivière à gué, et commença à escarmoucher avec les postes ennemis; mais lord Paget s'avança avec ses piquets de nuit et le 10e régiment de hussards, et engagea un combat de cavalerie, dans lequel la valeur des chasseurs français dut céder au nombre. Ces braves furent obligés de repasser l'Esla, laissant au pouvoir de l'ennemi leur général, deux capitaines, et une soixantaine des leurs. Sir John

Moor apprit en même temps l'avantage que venait de remporter sa cavalerie, et l'approche de l'Empereur; il se hâta de gagner Astorga, où son armée se trouva réunie le 30.

Le duc d'Istrie, entré, ce même jour, à Benavente avec la cavalerie française, se mit à sa poursuite, s'empara de quantité d'objets d'artillerie et de beaucoup d'équipages abandonnés, ramassa quelques centaines de soldats, beaucoup de femmes et d'enfants, dont le nombre est toujours considérable à la suite des régiments anglais. Le maréchal Soult, arrivé également le 30 à Mancilla, y trouva l'arrière-garde espagnole, qu'il fit attaquer par le général Franceschi, commandant son avant-garde. Les Espagnols, promptement culbutés, laissèrent au pouvoir des Français deux drapeaux et un millier de prisonniers. Le lendemain, le maréchal entra à Léon.

Le général la Romana se réunit à sir John Moor, lui proposa d'attendre les Français dans la position d'Astorga, et de leur livrer bataille; mais le général anglais lui objecta que l'armée ayant à peine des vivres pour deux jours, et les ressources du pays étant entièrement épuisées, la retraite était devenue une mesure de nécessité. Le 31, l'armée anglo-espagnole quitta Astorga. Les Anglais suivirent la route principale qui conduit à Villafranca par Bambire, et les Espagnols la route de gauche, qui passe à Ponferrada. De là, ces derniers marchent sur Orense et Santiago, se séparant de leurs alliés qui atteignirent Villafranca le 2 janvier, et

y séjournèrent le lendemain, pour attendre les traînards. Leur arrière-garde prit position à Pacabelos. La rapidité des mouvements, la rigueur des temps et le manque de subsistances jetèrent le plus grand désordre parmi des soldats peu accoutumés aux grandes fatigues et aux privations. Les routes étaient couvertes de traînards, de chevaux morts, de voitures, de munitions et d'équipages. En entrant à Villafranca, les hommes se débandèrent pour chercher des vivres; les habitants, effrayés, barricadèrent les portes de leurs maisons; la ville devint le théâtre de scènes affreuses, et finit par être entièrement saccagée.

L'Empereur arriva à Astorga le 1er janvier. Informé de l'état de désorganisation de l'armée anglaise, il jugea que sa présence n'était plus nécessaire pour la forcer à abandonner l'Espagne. Il confia au maréchal Soult, renforcé de la division Laborde, le soin de la suivre jusqu'à son embarquement; laissa à Astorga le 6^{e} corps pour le soutenir au besoin, et revint à Valladolid avec sa garde. La division Dessolles reçut ordre de retourner à Madrid.

Soult ne tarda pas à se mettre en mouvement pour remplir l'honorable mission dont il était chargé. Son avant-garde se trouva, le 3 au soir, en présence de l'arrière-garde anglaise, à Pacabelos. Il y eut aussitôt un engagement, que les rapports anglais présentent comme une simple escarmouche, tandis que, dans le bulletin français, on dit que les ennemis furent culbutés et mis en déroute. Le général Auguste Colbert, officier distingué, fut tué dans cette

occasion. Sir John Moor, serré de près, non pas comme auparavant, par la cavalerie seulement, mais aussi par l'infanterie, chercha à se dégager par une marche forcée, et fit parcourir à son armée, en 48 heures, les vingt-cinq lieues qui séparent Villafranca de Lugo. Si nous retracions le désordre qu'amena la rapidité de cette marche par des chemins affreux et le temps le plus rude, on nous taxerait peut-être d'exagération; nous préférons citer ici quelques lignes de l'ouvrage du colonel anglais sir John Jonnes, et transcrire quelques paragraphes d'une lettre d'un chirurgien employé à l'armée à lord Castlereagh : leur témoignage ne peut être suspect.

« Mais quand il fallut passer les défilés, dit le colonel anglais, traverser des montagnes couvertes de neige, presque inaccessibles à cause de leur roideur naturelle, et favorables pour arrêter l'ennemi, les troupes perdirent leur courage, surtout lorsqu'elles virent que leurs marches étaient plutôt accélérées que ralenties, et que, pressées jusqu'au dernier degré de leurs forces, sans avoir aucune ration fixe, elles n'avaient plus d'autres ressources, pour se soutenir, que dans le pillage. Il devint alors général; mais le peu qu'elles obtenaient ainsi étant insuffisant, leur indignation éclata en mauvais traitements envers les habitants, qui, alarmés pour leur sûreté personnelle, et tout à fait incapables de satisfaire aux demandes qui leur étaient adressées, barricadèrent leurs portes et s'enfuirent dans les montagnes. Ainsi, pour obtenir un asile, la violence

était nécessairement permise, et toute subordination cessa ; un effroyable désordre suivit, et se répandit avec une telle rapidité, que l'armée fut menacée d'une prompte dissolution. La réserve qui composait l'arrière-garde, et dont le général en chef en personne dirigea constamment les mouvements, était le corps le mieux formé : il fit 36 milles en 48 heures, depuis Villafranca jusqu'à Lugo, où il arriva le soir; mais, pour faire un tel effort, il fallut abandonner une grande partie du trésor et plusieurs munitions précieuses, qui ne pouvaient avancer avec assez de célérité : même avec ces sacrifices, on vit qu'il était impossible de se retirer au delà de Lugo, sans prendre quelque repos. »

Voici maintenant ce que mandait le chirurgien Murne à lord Castlereagh :

« Le matin suivant, l'armée reprit sa marche vers Lugo, quoique éloignée de 18 lieues d'Espagne, ou de 72 milles anglais; on peut dire qu'on y arriva presque sans faire halte, ne pouvant pas nommer halte le peu de temps qu'on s'arrêta à Nojalos et à Constantines. Les fatigues et les privations que l'armée eut à endurer sont incroyables; il faut y ajouter le malheur d'avoir eu un temps affreux, par des chemins détestables. Les chevaux souffrirent beaucoup; on en tua un grand nombre; des milliers de chevaux et de mules furent laissés morts sur la route, entre Nojalos et Lugo. On ne peut se faire une idée de ce que souffrirent les dragons, par la circonstance d'avoir effectué une marche de 72 milles

en 26 heures, dont ils ont passé 24 à cheval. Dans ce temps, les traînards augmentaient toujours; et comme la cavalerie ennemie pressait l'arrière-garde, ils furent tués ou pris. Plusieurs Anglais furent trouvés morts de fatigue, de privations et de froid, ainsi que plusieurs muletiers espagnols... Les femmes et les enfants, pour plusieurs desquels manquaient des moyens de transport, furent abandonnés à leur destinée. Les plaintes et les cris de ces malheureux déchiraient l'âme; et peut-être ne s'est-il jamais vu une scène plus capable d'exciter la pitié que celle qu'on vit dans cette occasion. Une pauvre femme de soldat, qui suivait un régiment, épuisée par la faim et la fatigue, tomba sans vie sur la route, ayant dans les bras deux enfants. Quand je passai, l'un de ces petits innocents s'efforçait encore de tirer sa nourriture du sein de cette mère infortunée, qui n'existait plus! »

La confusion qui régnait dans l'armée fut encore augmentée par l'irrésolution du général en chef. Voulant d'abord se retirer sur Vigo, où étaient les bâtiments de transport, il avait donné ordre, aux divisions qui marchaient en tête de colonne, de quitter, à Lugo, la route de la Corogne, et de prendre celle de Santiago. Réfléchissant ensuite que la distance de Lugo à Vigo est le double de celle de Lugo à la Corogne, et que, dans l'état où se trouvait son armée, il était très-important d'abréger la marche, il prit, dans la nuit du 3 au 4, la résolution de la conduire à la Corogne. Des ordres furent donnés pour y faire arriver les bâtiments de transport,

et pour faire faire halte à Lugo aux divisions des généraux sir John David Baird, Hope, et Fraser. Cette dernière, n'ayant reçu cet ordre que le 5 au soir, lorsqu'elle était déjà parvenue à Sobrado, sur la route de Santiago, fut obligée de rétrograder, et n'arriva que le 7 à Lugo, considérablement affaiblie par les longues marches qu'elle venait de faire inutilement.

Sir John Moor, arrivé le 5 au soir à Lugo avec la réserve, fut obligé de s'y arrêter pour attendre la division du général Fraser, et donner quelque repos à ses troupes, exténuées de faim et de fatigue. Il reçut de la Corogne des subsistances, mais non pas en aussi grande quantité qu'il eût été nécessaire; de sorte que, là comme à Villafranca, les soldats se livrèrent au pillage, et se portèrent aux dernières violences contre les habitants. On parvint à rétablir l'ordre cependant, et à faire prendre position à l'armée en avant de Lugo.

Le maréchal Soult, qui suivait l'ennemi avec la célérité que lui permettaient le mauvais temps, la difficulté des chemins et la nécessité de se procurer des vivres, arriva le 6 au soir, avec la tête de sa colonne, en présence de l'armée anglaise, et la trouva postée avantageusement. Son infanterie et son artillerie étant encore fort en arrière, il employa les journées du 7 et du 8 à rassembler son armée, à reconnaître celle de l'ennemi, et à faire ses dispositions d'attaque; mais sir John Moor prit le parti de battre en retraite pendant la nuit. Pour peindre les désastres de cette nouvelle marche, nous

aurons encore une fois recours au colonel anglais.

Voici comment il s'exprime :

« Les deux armées restèrent tranquilles dans leurs positions respectives jusqu'au 8 au soir. Une plus longue halte ne pouvant conduire à aucun bon résultat, sir John Moor décida de quitter la Galice, et l'armée se retira pour s'embarquer à la Corogne. Il y avait cependant 45 milles de distance jusqu'à cette place. Il fut mis à l'ordre du jour que les soldats devaient faire un effort pour effectuer cette marche ; que l'arrière-garde ne pourrait s'arrêter, et que ceux qui resteraient derrière devaient subir leur sort.

« Une scène de misère et de détresse, trop pénible à raconter, s'ensuivit. Les soldats, déjà fatigués, la plupart d'entre eux nu-pieds, à demi morts de faim, avaient une longue marche à faire par des routes où la boue venait jusqu'aux genoux, et ayant en face des torrents de pluie chassés par un vent impétueux. Les colonnes, mises d'abord en retraite avec beaucoup d'ordre, commencèrent promptement à se déployer, et, avant que la moitié de la distance fût parcourue, elles formèrent un cordon de soldats qui s'étendait tout le long de la route. Les ponts ne pouvaient être détruits, faute de moyens, et aucun obstacle matériel n'arrêtait un moment le passage des ennemis : la poursuite était aussi active que la retraite. On ne fit qu'une courte halte pendant la pluie, ce qui permit aux traînards d'arriver ; et tous ceux qui n'avaient pas rejoint furent dépassés par l'arrière-garde. A Betanzos,

l'impossibilité physique de pousser plus avant un corps quelconque termina la marche, de manière à ce qu'il était impossible de distinguer l'organisation d'une armée : sa destruction semblait avoir été effectuée. »

L'armée anglaise, après avoir pris quelques instants de repos à Betanzos, continua sa marche sur la Corogne, où elle arriva dans les journées du 10 et du 11. La flotte n'ayant pas encore paru, sir John Moor établit ses troupes sur une forte position; et les Espagnols travaillèrent avec ardeur à relever les fortifications de la ville et à les armer, annonçant l'intention de soutenir le siége, quand même ils seraient abandonnés des Anglais.

L'armée britannique, réunie sous les murs de la Corogne, était réduite à environ 15 mille hommes. La division de 3 mille hommes, qui avait pris la direction d'Orense, arriva à Vigo sans pertes : ainsi cette armée, de 33 mille hommes lorsqu'elle entra en Espagne, ne comptait plus que 18 mille combattants. Sa perte ne fut cependant pas de 15 mille hommes; d'abord, parce qu'il faut déduire les malades et les blessés qu'il fut possible d'évacuer sur Vigo et la Corogne, et ensuite parce que beaucoup de soldats, répandus dans les villages à droite et à gauche de la route, parvinrent, par les soins des paysans espagnols, à rentrer en Portugal, ou à se jeter dans la place du Ferrol; mais elle ne fut certainement pas au-dessous de 10 mille. Elle abandonna ou détruisit la majeure partie de son artillerie, de ses munitions, de ses équipages; et 5 mille che-

vaux, tués ou morts de fatigue, jalonnaient la route qu'elle avait suivie. Elle eût été totalement anéantie, si les Français avaient pu mettre à la poursuivre la même célérité qu'elle mettait à leur échapper.

Le maréchal Soult ne s'aperçut du départ des Anglais de Lugo que le 9 au matin. S'étant aussitôt mis à leur poursuite, il arriva le 12 à Betanzos; le lendemain, il trouva le pont de Castro, sur le Maro, coupé, et fit ses efforts pour le rétablir, après avoir éloigné les postes ennemis qui cherchaient à s'y opposer. Les trois jours suivants furent employés à prendre position devant l'armée anglaise; à reconnaître comment elle était postée, et par où il convenait de l'attaquer; à faire transporter de l'artillerie sur les points d'où l'on pouvait atteindre ses lignes; à attendre les divisions et les parcs encore en arrière; enfin, à tout disposer pour une affaire générale.

Ayant achevé ses dispositions, le maréchal donna le signal du combat le 16, vers deux heures après-midi. L'action fut des plus vives; et, après une lutte acharnée de quatre heures, les deux partis conservèrent, à peu de chose près, leurs positions respectives, avec perte d'un millier d'hommes de part et d'autre. Sir John Moor fut tué, et sir David Baird grièvement blessé. Les Anglais prétendirent qu'ayant atteint le but qu'ils se proposaient, celui de donner à leurs vaisseaux le temps d'arriver, et ayant non-seulement conservé leur position, mais encore gagné du terrain, l'avantage fut de leur côté (1).

(1) Note F. (Rapport du général Hope, qui remplaça sir John Moor.)

Quoi qu'il en soit, les bâtiments de transport étant réunis, l'armée anglaise rentra dans la Corogne pendant la nuit, et commença à s'embarquer. Le maréchal Soult chercha, dans la journée du 17, à troubler cette opération par le feu d'une batterie qu'il fit établir sur une hauteur d'où l'on découvrait l'intérieur du port. Les boulets, arrivant au milieu de la flotte, y jetèrent quelque confusion, et obligèrent plusieurs bâtiments à filer leurs câbles; quelques-uns vinrent échouer sur le rivage, et trois d'entre eux ne purent être relevés; mais les troupes en furent retirées. Enfin, ce pénible embarquement fut terminé dans la nuit du 17 au 18, et les débris de l'armée furent transportés sur les côtes d'Angleterre.

Aussitôt après le départ de la flotte, le maréchal envoya une sommation au général espagnol qui commandait dans la place. Cet officier, ainsi que la plupart des personnes riches ou revêtues de quelque autorité, paraissait disposé à écouter les propositions qu'on lui faisait; mais là, comme sur tous les autres points de l'Espagne, le peuple voulait se défendre; de sorte qu'il fallut faire des dispositions d'attaque pour intimider les plus exaltés, sans toutefois interrompre les négociations. Une capitulation, qui assurait leur grade et leur emploi à tous ceux qui prêteraient serment de fidélité au roi Joseph, fut signée le 19, et les Français prirent possession de la ville le lendemain. On y trouva un approvisionnement considérable d'armes et de munitions, et une nombreuse artillerie. Le général

Quesnel, son état-major, et 350 Français détenus prisonniers, furent délivrés.

Le maréchal Soult, maître de cette place, se rendit devant celle du Ferrol avec une partie de ses troupes, et trouva les autorités et les chefs militaires de cette ville disposés à écouter ses propositions; mais le peuple, en pleine insurrection, menaçait de massacrer quiconque parlerait de se rendre. Toutefois, les préparatifs faits pour enlever la place de vive force calmèrent l'exaltation populaire; et les magistrats et les officiers, ayant recouvré leur autorité, acceptèrent une capitulation pareille à celle de la Corogne. La ville fut occupée par les Français le 27; il y avait dans le port 8 vaisseaux de ligne, 3 frégates, plusieurs corvettes et autres bâtiments de guerre, et dans l'arsenal 15 cents pièces de canon de tout calibre, et un grand approvisionnement de munitions.

Le duc de Dalmatie fit occuper Santiago et Vigo; et le maréchal Ney, Villafranca, Lugo, et Orense. Conformément à un ordre de l'Empereur, du 16 janvier, les habitants des villes de la Galice prêtèrent serment au roi, et lui envoyèrent à Madrid des députations pour l'assurer de leur soumission et de leur fidélité. Les villes de Léon, Toro, Zamora, Valladolid, etc., suivirent cet exemple et montrèrent les mêmes dispositions : enfin, tout semblait annoncer que la domination française et l'autorité du roi étaient complétement établies dans le nord de l'Espagne; mais cette illusion ne fut pas de longue durée.

On a vu que, vers le milieu de décembre 1808, la position assez singulière de Joseph avait subi un grand changement, par suite de la nécessité où l'Empereur s'était trouvé tout à coup de faire face à l'armée anglaise et à l'Autriche.

Le 22, jour de son départ de Madrid, il avait nommé le roi son lieutenant, lui avait laissé une armée et des instructions. Ce jour-là aussi, le prenant à part, il lui avait montré une lettre du duc de Vicence, donnant des détails très-importants sur la réception des deux ambassadeurs d'Espagne et de Naples par l'empereur Alexandre. Ce monarque s'était exprimé en termes extrêmement flatteurs pour le roi Joseph ; mais ce qui était plus caractéristique, c'est que sa réponse au duc de Mondragon, ambassadeur de *Joachim Murat*, ne contenait rien autre chose que l'expression de ses regrets sur la perte que venait de faire le royaume de Naples, d'un prince *tel que Joseph*.

En rendant au roi une partie de l'autorité qu'il lui avait enlevée, Napoléon avait fait de grandes réserves: ainsi, Belliard restait gouverneur de Madrid en son nom, et en quelque sorte indépendant de Joseph ; des commissions *françaises*, à la tête desquelles était l'ambassadeur *de France*, poursuivaient le recouvrement des confiscations faites sur les principales familles d'Espagne, et en faisaient verser le montant dans le trésor de l'empire.

Quelque restreinte que fût cette autorité, Joseph ne crut pas devoir se refuser à la reprendre. Les événements qui se préparaient semblaient lui faire

entrevoir la possibilité d'établir son trône sur des bases plus fermes, de conjurer de grands malheurs, et surtout la certitude de faire du bien. Ces considérations, dignes de son caractère, le déterminèrent à se sacrifier une fois de plus à la politique de Napoléon. Il prit donc les rênes de l'administration, attendant, pour faire son entrée dans sa capitale, le résultat des votes exigés par son frère.

Avant de continuer le récit des événements, nous croyons utile d'exposer en peu de mots les principes que Joseph crut devoir adopter en commençant à gouverner.

Comme la principale cause des obstacles qu'il allait avoir à surmonter lui paraissait résider dans l'aversion que les Espagnols portaient aux étrangers, et alors, par-dessus tout, aux Français, il pensa qu'il devait chercher, autant que possible, à se séparer de ces derniers, afin que les Espagnols pussent, à leur tour, le séparer d'eux dans leur haine.

Son système fut donc fondé sur cette base. Ce principe, qu'il chercha dès les premiers instants à appliquer, et qui était diamétralement opposé aux idées de Napoléon, fut une des principales causes du froid, puis de l'espèce de mésintelligence sourde qui régna entre eux pendant trois années consécutives.

Ainsi, Joseph ne voulait aux emplois publics que des Espagnols; il laissa percer l'intention d'éloigner le peu de Français qu'il avait avec lui, ou de ne leur confier que des emplois insignifiants; il mit un certain empressement à adopter les couleurs et les uni-

formes espagnols; il saisit toutes les occasions de faire l'éloge du caractère national; il évita de montrer une reconnaissance trop marquée à l'Empereur et à la France; et l'on observa même que, dans son discours le jour de son entrée à Madrid, il ne prononça pas le nom de Napoléon.

En agissant ainsi, Joseph eut-il tort, eut-il raison? Placé entre deux écueils, la France sa patrie, l'Espagne son royaume, devait-il louvoyer entre les deux, ou éviter un côté, au risque de se briser sur l'autre? C'est une question que nous ne déciderons pas. On a souvent reproché aux frères de Napoléon, devenus rois par ses victoires et sa volonté puissante, de n'avoir pas tout sacrifié à la politique française, et d'avoir voulu prendre au sérieux leur rôle de souverains, tandis que l'Empereur ne voyait en eux que les préfets de vastes pays, ou, si l'on veut, les grands vassaux d'un régime demi-féodal. Il ne nous appartient pas de donner à cet égard un avis, qui d'ailleurs aurait bien peu de poids. Nous dirons seulement que nous comprenons parfaitement l'embarras dans lequel les rois d'Espagne, de Hollande et de Westphalie durent souvent se trouver; et que, si on blâme chez les uns cette tendance à se montrer indépendants de la France et de l'Empereur, on ne doit pas appeler faiblesse chez les autres, et blâmer encore, la tendance inverse à rester plus princes français que souverains étrangers.

Depuis le départ de l'Empereur de Madrid jusqu'au 22 janvier, Joseph habita successivement le Pardo et la Florida, maisons de campagne situées,

la première à deux lieues, la seconde aux portes de la capitale. Le 20, le roi, qui avait déjà complété son ministère à Vittoria (1), nomma les grands officiers de la couronne; ce furent : le duc de Cotadilla, fils du duc de Campo-Alange (capitaine des gardes); le marquis de Valdecarzana (grand chambellan, il avait exercé cette charge sous Charles IV); le duc de Frias (grand majordome); le prince Masserano (grand maître des cérémonies), le duc de Campo-Alange (grand écuyer). Le grand aumônier Arcé ne fut nommé qu'en 1810, à Malaga. Du reste, ces grandes charges n'étaient que des titres honorifiques; les fonctions en étaient remplies par des premiers officiers, tous Français. Il y avait aussi un surintendant général, pour ainsi dire ministre de la maison et des domaines.

Le 22 janvier, le roi Joseph fit son entrée à Madrid par un temps peu favorable. Tout se passa, sinon très-bien, du moins d'une façon convenable. Il y avait du monde dans les rues et aux fenêtres, pas d'élan, mais pas d'opposition; de la curiosité sur tous les visages, de la résignation sur beaucoup; sur quelques-uns, de l'espérance; sur aucun, des marques d'aversion.

Arrivé à l'église de Saint-Isidore (cathédrale de Madrid), le roi fut reçu et harangué par l'évêque

(1) Le ministère était composé de : MM. de Campo-Alange (affaires étrangères), O'farill (guerre), Mazarcdo (marine), Cabarrus (finances), Manuel Romero (intérieur, en remplacement de M. Jovellanos), don Pablo Arribas (police), Azanza (culte et les Indes), Urquijo (secrétairerie d'État).

suffragant, suivi d'un nombreux clergé, et des généraux et prélats des ordres religieux. Il répondit au discours de l'évêque :

« Avant de rendre grâces au suprême arbitre des « destinées, pour mon retour en la capitale de ce « royaume confié à mes soins, je veux répondre à « l'accueil affectueux de ses habitants, en déclarant « mes plus secrètes pensées aux pieds de ce même « Dieu vivant, qui reçut votre serment de fidélité à « ma personne.

« Je proteste donc devant Dieu, qui connaît le « cœur de tous, que mon seul devoir et ma cons- « cience me portent au trône, et non aucune position « particulière.

« Je suis prêt à sacrifier mon bonheur, parce que « je pense que vous avez besoin de moi pour faire « le vôtre.

« L'unité de notre sainte religion, l'indépendance « de la monarchie, l'intégrité de son territoire, et la « liberté de ses citoyens, sont des conditions du « serment que j'ai prêté en recevant la couronne. « *Elle ne s'avilira pas sur ma tête ;* et si, comme je « n'en doute pas, les désirs de la nation secondent les « efforts de son roi, je ne tarderai pas à être le plus « heureux de tous, parce que vous serez heureux « vous-mêmes (1). »

Ces nobles et touchantes paroles, expression vraie des sentiments de ce prince, rapportées au

(1) Cette phrase, qui fut agréable aux Espagnols, et qui répondait aux bruits accrédités sur les projets de Napoléon de démembrer le royaume, fut mal interprétée à Paris.

peuple par ceux qui les avaient entendues, excitèrent une émotion profonde, qui se manifesta par de vives acclamations lorsqu'il se rendit à son palais.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE TROISIÈME

Le comte de Cabarrus à Joseph. Villoria, 7 novembre 1808.

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté mon projet de décret sur l'organisation définitive de ces provinces.

Je la crois aussi utile qu'indispensablement nécessaire et urgente : chaque jour, chaque rapport du vice-roi de Navarre, du duc de Mahon, des chefs de députations eux-mêmes, m'attestent cette nécessité.

Je n'ai fait que copier Votre Majesté pour le dispositif, absolument calqué sur celui de Naples, avec quelques modifications qui ont pour but de rendre ce changement moins brusque. Lorsqu'on verra subsister sous le nom de vice-présidents ceux qui sont à la tête de leurs provinces comme députés, parce qu'ici, en Biscaye et en Guipuzcoa ils sont bons, et que les autres deviennent insignifiants par la

reconcentration de l'autorité dans les mains d'un président, on sera satisfait.

Je persiste également sur la nécessité et la convenance de supprimer l'inquisition :

1° Parce que le peuple, quoi qu'on en dise, n'y tient pas plus qu'à toute autre autorité répressive et qui ne lui fait aucun bien.

2° Parce que cette mesure sera applaudie de tous les chefs de l'insurrection, de tout ce qui a des lumières, qui, à la longue, influe sur l'opinion.

3° Parce que rien n'est à craindre de deux ou trois cents hommes épars, la plupart âgés, et qui, si on ne les maltraite pas, se tiendront heureux de jouir de leurs bénéfices.

Des raisons contraires m'obligent de supplier Votre Majesté de mûrir davantage le projet relatif aux moines.

Il est urgent de s'en occuper, parce que ce qu'a dit l'Empereur devant retentir dans toute l'Espagne, on ne saurait trop tôt fixer leurs idées, et les préserver des excès auxquels pourrait les porter le désespoir, et les mettre eux-mêmes à l'abri de la fureur du soldat.

Il s'agit du sort de 60 mille hommes exerçant sur le peuple l'influence de la religion, de l'habitude, de la consanguinité, qui peuvent lui donner tout le courage du fanatisme, et qui, par leurs ramifications aux Indes, ou en s'y réfugiant eux-mêmes, peuvent y faire le plus grand mal.

Je proposerai donc à Votre Majesté d'ordonner à deux ou trois de ses ministres de lui soumettre

très-incessamment un projet de décret qui conciliât les diverses considérations qu'offre ce sujet important. »

Nap. à Jos. Cubo, 10 nov. 1808. (8 heures du soir.)

« Mon frère, je partirai à une heure du matin pour être rendu à Burgos, où je ferai mes dispositions pour la journée; car vaincre n'est rien, il faut profiter du succès. Je crois que vous devez vous rendre demain à Briviesca. Autant je pense devoir faire peu de cérémonie pour moi, autant je pense devoir en faire pour vous. Pour moi, cela ne marche pas avec le métier de la guerre; d'ailleurs je n'en veux pas. Il me semble que des députations de Burgos doivent venir au-devant de vous, et vous recevoir au mieux. A mon arrivée, je donnerai tous les ordres pour le désarmement, et pour brûler l'étendard qui a servi à la publication de Ferdinand. Donnez l'impulsion pour faire sentir que cela n'est pas pour rire. On me mande que l'armée de l'Estramadure est détruite; c'est, du reste, une infâme canaille, fanfaronne, et qui n'a pas soutenu la charge d'une brigade du général Mouton. Si vous savez quelque chose du côté d'Orduna ou du maréchal Lefebvre et de Victor, écrivez-le-moi.

J'ai besoin de quelques nouvelles de ce côté-là pour agir. Le général Digeon, qui commande 1,000 chevaux, est à Miranda pour protéger le passage des Espagnols qui vous accompagnent, celui du trésor et des parcs, que je dirige sur Burgos (1).

Votre affectionné frère.

(1) Cette lettre, citée au 9e volume de M. Thiers, page 414, dans

Sa Majesté l'Empereur, qui est couché, m'ordonne d'envoyer la présente dépêche non signée.

MENNEVAL. »

« Sire, j'arrive à Miranda à 4 heures. Je compte me mettre en marche après avoir fait reposer ma garde, et rejoindre Votre Majesté, pour me trouver auprès d'elle. Je me suis trouvé bien déplacé à Vittoria et ici après votre départ; et *un sentiment* invincible, plus fort que toutes les considérations *humaines, me dit que je ne dois pas me trouver sur les derrières de l'armée. L'Espagne et la France, et moi-même, tout veut que je sois au poste de l'honneur; c'est celui du danger, et l'école où je dois me trouver.* Il n'est pas de danger pour moi où il en est pour Votre Majesté. Sa tête est plus précieuse que tout autre chose; et quand elle veut l'exposer, le prince son frère, qu'elle fait roi, se tiendrait hors de péril ! Cet homme serait déshonoré; il ne serait ni votre frère, ni Français, ni Castillan. Heureusement que cet homme, ce n'est pas moi. Je suis prêt à tout ce que voudra Votre Majesté; mais elle ne veut pas que je prise ma vie plus que mon honneur. Je ne vois pas l'heure d'être auprès d'elle sans lui porter d'embarras. J'ai lu sur le visage de mes propres ministres, ce matin, leur étonnement de me voir à Vittoria, quand Votre Majesté était aux avant-postes (1). Jos. à Nap. Miranda, 10 nov. 1808.

une note, n'est pas entièrement conforme à l'original. Ce n'est pas le général *Dejean*, qui était à Paris, mais le général Digeon, dont il y est question. Cette lettre ne fut pas signée par Napoléon, ainsi que le prouvent les deux dernières lignes, mais par M. de Menneval.

(1) Les ministres n'étaient pas les seuls qui fussent étonnés et pei-

Je ne saurais transiger avec mon sentiment intérieur. J'ai toujours été avec les corps agissants de l'armée, et ce n'est pas aujourd'hui que je me traînerai misérablement, comme un roi fainéant ou un administrateur, à trois marches de l'armée. »

Jos. à Nap. Miranda, 10 nov. 1808.

« Sire, je reçois la nouvelle de l'occupation de Burgos. Je remercie Votre Majesté de me l'avoir fait communiquer.

Je serai à ses ordres demain. Tous les ordres qui m'ont été transmis par le prince de Neuchâtel ont été expédiés.

Je recommande à Votre Majesté la ville de Briviesca; c'est le fief du duc de Frias, aussi attaché à mon service et aux volontés de Votre Majesté, qui est le seigneur lui-même. L'archiprêtre est un homme bon et influent. »

Jos. à Nap. Briviesca, 10 nov. 1808.

« Sire, j'arrive dans cette ville, où je n'ai trouvé ni commandant ni commissaire des guerres; ma garde est encore loin. Il aurait été bon que l'état-major général eût laissé au moins un bataillon jusqu'après mon passage.

Les magasins viennent d'être pillés, l'église est au moment de l'être; je viens d'y envoyer quelques soldats que j'ai fait ramasser. Le clergé et les habitants me demandent protection; mais, en vérité, ai-je le droit de disposer d'un soldat? Le prince de Neuchâtel a négligé d'instruire l'armée de ma position;

nés de la position faite au roi : le maréchal Ney lui-même, dont le corps d'armée défilait alors sur le pont de Miranda, en paraissait indigné. Nous tenons ces faits d'un témoin oculaire.

je ne sais pas user des droits que l'on ne m'a pas donnés d'une manière manifeste et patente. Le prince de Neuchâtel m'envoie, ainsi qu'au maréchal Jourdan, beaucoup de lettres à expédier, d'ordres à faire exécuter. Le fait est que je n'ai point d'officier d'état-major; le général Belliard les a tous menés avec lui.

Mes aides de camp Merlin, Tascher, Franceschi, Strolz, sont en mission.

Le peu de chevau-légers de ma garde (ils n'arrivent pas à 250) sont épars sur la route.

Je vois tous les désordres, sans en pouvoir réprimer aucun. Hier, et depuis quatre ans, j'ai pu commander une armée; aujourd'hui je n'ai pas l'autorité d'un sous-lieutenant. Mérité-je, par mon caractère, d'être la fable de l'armée, dans un pays où je serai le roi?

Je ne veux pas faire d'entrée publique à Burgos; je l'ai faite la première fois; je m'y suis montré depuis devant l'ennemi avec 400 chevaux. Que suis-je ici?

Je vous parle avec la fierté de mon âme, parce que je suis votre frère. »

Le comte de Cabarrus au comité de la junte de Soria. Burgos, 15 nov. 1808.

« Je n'ai point oublié, Messieurs, votre bon procédé envers moi lors de mon arrestation à Agreda; et le moment est arrivé de vous en témoigner ma reconnaissance, et de satisfaire en même temps l'inclination particulière que m'inspirent pour votre pays des amis nombreux et respectables.

Le temps des illusions est passé; l'Empereur est

en Castille à la tête de sa formidable armée, que l'amitié du reste du continent lui permet d'augmenter au delà de toute proportion avec les forces qu'on pourrait lui opposer. Le malheureux Burgos, d'où je vous écris, a payé, du pillage qu'il a souffert, l'imprudence d'un chef inexpérimenté qui, à la tête de troupes nouvelles et mal disciplinées, a osé engager une action aux portes d'une ville ouverte, et a attiré le vainqueur à les poursuivre au milieu de ses rues.

Le même sort menace les autres villes; et la vôtre ne peut se dissimuler combien de souvenirs, de ressentiments et de vengeances peuvent animer les soldats, si jamais ils s'en approchent.

L'Empereur ne tardera pas à suivre ses gardes avancées, qui sont déjà à Aranda; et par conséquent vous n'aurez que peu de moments pour délibérer, adopter et mettre en usage le seul moyen qui vous reste pour sauver votre pays. Ce moyen est le même que celui que viennent d'employer avec succès Palencia et Valladolid : je veux dire d'envoyer des députés à l'Empereur ou à celui de ses généraux qui serait à Aranda; de reconnaître, jurer et proclamer le roi notre maître don Joseph Napoléon; de lui promettre obéissance, comme aussi à la constitution; et que la junte s'empare de toutes les armes pour les tenir à la disposition de Sa Majesté, qui laissera dans les villes qui seraient nécessaires pour y maintenir l'ordre et la tranquillité.

Il me serait facile de vous démontrer que la nation, jouet de quelques jeunes gens mécontents qui

se sont répandus pour prêcher de toutes parts l'insurrection, s'est armée contre ce que les hommes réunis en société peuvent avoir de plus précieux, un bon roi et une bonne législation.

Je me contenterai de dire que la résistance est impossible; que la ruine la plus épouvantable les menace éminemment; que le cœur du roi désire ardemment de la leur éviter; et que je regarderai comme le plus beau jour de ma vie celui où j'apprendrai que mes avis ont pu contribuer à les détromper et à les sauver. »

« Je vous préviens, Monsieur le maréchal, que l'intention expresse de l'Empereur est que les caisses et magasins qui contiennent des fonds ou des effets appartenant à la couronne d'Espagne, tels que le tabac, le sel, le plomb, ou des marchandises qui lui doivent des droits, comme les laines, cotons, cuirs, indigo, cochenille, soient soigneusement conservés; ainsi que tous les objets de valeurs intrinsèques ou d'art qui existent dans les églises. Circulaire du major général aux maréchaux. Burgos, 17 nov. 1808.

Vous sentirez surtout, Monsieur le maréchal, combien il est important que les trésoriers, administrateurs et dépositaires de ces effets, ne puissent point alléguer l'enlèvement ou la destruction de leurs papiers et de leurs registres.

Pour remplir à cet égard les intentions de Sa Majesté Impériale, vous voudrez bien, Monsieur le maréchal, prescrire à MM. les généraux et colonels sous vos ordres d'envoyer toujours à l'avance, dans les lieux de passage, des gardes sûres à toutes les

caisses, magasins et églises, afin d'empêcher qu'il ne soit rien distrait de ce qui y sera renfermé. Vous rendrez les commandants de ces gardes responsables de tout ce qui serait enlevé, et vous m'informerez de toute action qui serait contraire au présent ordre. »

Nap. à Jos. Burgos, 19 nov. 1808.

« Mon frère, j'ai fait donner l'ordre au payeur de remettre à votre ministre des finances 500 mille fr. sur les 6 millions qu'il a ici, qui seront retenus sur le produit de la vente des laines. Cela ne doit pas empêcher votre ministre des finances de se procurer des ressources sur le cinquième qui vous est déjà acquis pour droit d'extraction de ces laines. Je ferai donner aux personnes avec lesquelles il traitera toutes les assurances qu'elles voudront. »

Nap. à Jos. Burgos, 20 nov. 1808.

« Mon frère, les provinces de Santander, de la Biscaye, de Soria, et probablement demain ou après toute celle de Burgos, sont entièrement soumises : mais pour qu'un pays soit bien soumis, il faut que les intendants, corrégidors et magistrats supérieurs, auxquels les peuples ont l'habitude d'obéir, soient nommés par vous et se rendent dans ces provinces, fassent des proclamations, pardonnent aux révoltés qui rentrent et portent leurs armes, et surtout fassent des circulaires aux alcades et curés, et que, par là, ceux-ci comprennent qu'ils sont sous votre gouvernement. Cette mesure aura l'avantage de réorganiser la police, les finances, et de donner une direction à ces peuples. Il est aussi nécessaire que les intendants et corrégidors communiquent avec

vos ministres, et leur fassent connaître les différents renseignements qui arrivent à leur connaissance. Je crois qu'il y avait six ou sept intendants dans la Vieille-Castille. Je pense qu'il est très-important que vous preniez des mesures sur tout cela. Dans les circonstances présentes, elles sont plus fructueuses que les proclamations. Je pense donc qu'il serait bon de faire beaucoup de circulaires aux alcades et aux curés. Mes troupes sont entrées à Santander. L'on m'assure qu'une grande quantité de personnes de la Biscaye, qui étaient insurgées, rentrent en ne demandant pas mieux que de déposer les armes, si elles ont l'assurance d'être pardonnées et de n'être pas recherchées. »

« Sire, les provinces de la Biscaye, Santander et de la Vieille-Castille sont ou seront incessamment organisées. Les intendants et magistrats supérieurs sont nommés et partis. Aujourd'hui partiront ceux destinés à la province de Soria; ils ont ordre d'écrire fréquemment aux alcades et aux curés, et d'avoir une correspondance très-active avec les ministres. Ils ont pour instruction de faire rentrer tous ceux qui avaient pris les armes, qui les auraient déposées, et qui prêteront serment. » Jos. à Nap. Burgos, 20 nov. 1808.

« Sire, j'adresse à Votre Majesté le rapport de mon ministre des finances sur les laines. J'ai été frappé de tous les développements qu'il a ajoutés de vive voix aux raisons exprimées dans ce rapport. Si la maison Baguenault devenait consignataire de ces laines, la portion appartenant à des Jos. à Nap. Burgos, 20 nov. 1808.

insurgés pourrait, en dernier résultat, servir à rembourser l'emprunt de 6 millions qui a été fait à l'Espagne par les mains de la maison Baguenault.

Quelle que soit la décision de Votre Majesté sur le fond de cette affaire, Votre Majesté est trop juste pour ne pas convenir que le cinquième de ces laines appartenant au fisc doit être mis dès aujourd'hui à ma disposition, avec l'obligation que mon ministre contractera de ne les vendre que pour compte des fabriques françaises. Je demande donc que Votre Majesté ordonne :

1° Que le cinquième, ou les 3,180 balles qui reviennent au fisc, soit remis à la disposition du ministre des finances;

2° De faire délivrer à M. le duc de Campo-Alange (Negrete) les 1,426 balles; à don Pedro Echeverria, député d'Alava, conseiller d'État, qui m'a rendu les plus grands services, les 169 balles qui lui appartiennent.

Les autres propriétaires seront admis à faire valoir leurs droits.

Je sollicite instamment de Votre Majesté ces deux décisions : l'une des 3,180 balles; l'autre des 1,595. Total : 4,775 balles.

Que pourrais-je répondre à deux hommes qui ont tout risqué pour moi, et quelle confiance pourrait-on avoir en moi, s'ils étaient traités comme mes plus grands ennemis ? »

Nap. à Jos. Aranda, sur le Duero. « Mon frère, je suis arrivé ici à quatre heures. Le maréchal Ney a dû marcher le 22 sur Soria; je

n'en ai pas encore de nouvelles. Il paraît qu'il y a eu beaucoup de mouvements et de désordres à Madrid. Je vous envoie quelques lettres interceptées. J'ai fait ordonner au général Darmagnac d'envoyer une compagnie du 118ᵉ à Lerma, pour y tenir garnison et y maintenir l'ordre; il en enverra une autre à Gumiel pour le même objet (1). » 23 nov. 1808. (7 heures du soir.)

(1) Voici ces lettres :

« Nous sommes désolés, car l'affaire de Burgos a été terrible. On assure que les ennemis se sont avancés à Caveron. L'artillerie s'est réfugiée à Ségovie. Il part demain quatre officiers d'artillerie et quatre du génie, pour aller connaître les puertos (cols) et les fortifier. On dit que l'Empereur est entré à Vittoria avec 60 mille hommes. » Du 16, sans désignation du lieu où elle est écrite.

(Cette lettre est adressée au colonel Antoine Zea, à Almazan.)

« Il est faux qu'il y ait du bruit à Madrid; mais on dit beaucoup de nouvelles, les unes vraies, les autres fausses. Tâche d'être homme de bien et de tuer beaucoup de Français; et achevez une bonne fois pour toutes, car nous sommes fatigués de vous envoyer ce qui vous est nécessaire. » Du 16, de Madrid. Sans adresse.

« J'aurais tant de nouvelles à te donner, qu'il me faudrait une main de papier; mais voici le plus précis. Lorsque la révolution commença en Espagne, toute la ville de Carthagène fut en garde contre les traîtres, qui abondent dans ce pays. Le 6 de juillet, il arriva dans notre ville un courrier extraordinaire pour le général. Le peuple s'ameuta, arrêta le courrier; et on vit, par les dépêches qu'il portait, que le capitaine général avait fait demander au grand-duc de Berg 15 mille Français, afin qu'il pût se maintenir dans le pays, qui était à moitié soulevé. Le peuple aussitôt se porta en foule chez le capitaine général, l'appelant traître, l'arracha de sa maison, le traina dans les rues, et voulait le pendre; mais les rues étaient si pleines de monde, qu'on ne put le conduire à l'endroit où étaient les patibulaires. Le peuple se jeta alors sur lui à coups de poignards. Il en reçut tant, qu'on n'aurait pas pu mettre le doigt sur son corps sans trouver une blessure. Ensuite on lui passa une corde au cou, on le traina ainsi toute la journée; et puis on le mit dans le cimetière sans l'enterrer pendant trois ou quatre jours. Les femmes allaient A M. Walao. Carthagène, 29 octobre 1808.

Nap. à Jos. Aranda, 24 nov. 1808.

« Mon frère, le maréchal Ney est entré à Soria le 22, à midi. Quelques coups de fusil ont été tirés et quelques paysans sabrés. Ses forces sont à Siguenza, sur la route de Madrid ; à Agreda, sur la route de Pampelune; et à Medina-Celi, sur la route de Saragosse et de Madrid. Il serait nécessaire que vous envoyassiez sur-le-champ quelqu'un à Soria pour organiser le pays. Un gouvernement provisoire y a été nommé; mais ce chef-lieu de province est important. »

Jos. à Nap. Burgos, 24 nov. 1808.

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 23. Le conseiller d'État Amoros (1), que j'ai envoyé à Santander, a été arrêté à Reynosa par ordre du commandant français Dupuis, et ramené près de Burgos, d'où il va partir avec un passe-port visé par le général Dumas, aide-major général, puisque celui de mon ministre de la police, visé par le général Darmagnac, commandant la province, n'a pas été jugé suffisant par le commandant Dupuis. Il serait bon que le prince de Neuchâtel écrivît pour cela; sans quoi ces missions ne seront plus remplies par personne : elles sont déjà assez périlleuses de leur nature. M. Amoros, qui est un homme de

lui jeter des pierres. On arrêta aussi beaucoup de particuliers qui étaient soupçonnés, et on les mit en prison.

On fait ici un journal que l'on donne au public pour un sou. On y voit les forces de nos ennemis, qui ne sont que de 45 mille Français; au lieu que nos armées sont de 169 mille hommes d'infanterie, 126,800 de cavalerie. »

(1) C'est ce colonel Amoros, bien connu en France, où il établit, il y a environ vingt-cinq ans, un gymnase militaire.

cœur et de tête, s'est trouvé seul dans un petit village occupé par 12 grenadiers espagnols du corps de la Romana; il les a ramenés et s'en est fait escorter; ils sont étrangement trompés sur notre compte. Il a eu pleine confiance en eux, et eux en lui; il leur a promis de les faire incorporer dans mes troupes : j'en ai un petit dépôt à Vittoria. »

« Sire, un aide de camp du prince de Ponte-Corvo, porteur d'une lettre pour Votre Majesté, m'en porte une de ma femme, qui m'exprime le vif désir que son beau-frère obtienne de la bonté de Votre Majesté un commandement où il puisse être plus utile que celui qui lui reste, qui paraît être très-borné, tant par rapport aux troupes qu'au territoire : je ne crois pas que le Hanovre soit compris sous son commandement. **Jos. à Nap. Burgos, 24 nov. 1808.**

Votre Majesté connaît mon attachement pour Bernadotte; je la prie de faire ce qu'elle jugera convenable là-dessus, mais je serais bien aise que l'aide de camp portât une bonne nouvelle au prince de Ponte-Corvo. »

« Mon frère, j'ai appris avec peine l'événement arrivé à la personne que vous aviez envoyée à Santander. Si elle avait eu une mission en règle, imprimée et signée de vous, et scellée de vos armes, cela ne lui fût point arrivé. Voici la méthode que je pense que vous devez suivre désormais, lorsque vous aurez de pareilles missions à faire remplir : 1° Donnez à l'individu que vous enverrez un brevet authentique, imprimé et signé de vous, et scellé **Nap. à Jos. Aranda, 25 nov. 1808.**

de vos armes; 2° faites-le accompagner par un officier français de votre garde, qui sera porteur d'une lettre ou du général Dumas ou du commandant de la province aux commandants français; 3° il faut aussi que sa mission soit annoncée au commandant de Santander, par exemple, par une lettre signée d'un de vos généraux ou ministres, afin que le général qui commande à Santander le reconnaisse en sa qualité. L'expérience a prouvé que d'autres moyens ne produisent aucun résultat. »

Jos. à Nap. Burgos, 25 nov. 1808.

« Sire, par les lettres ci-jointes, Votre Majesté verra que le payeur de l'armée française n'a pu verser entre les mains de mon ministre des finances les 500 mille francs.

Je crois ne devoir pas cacher à Votre Majesté que le secours est de beaucoup insuffisant. Je vous prie de le porter à 2 millions, payables à Burgos, à Bayonne, et même à Paris. Cette valeur pourrait être retenue sur le cinquième des laines qui s'expédient pour Bayonne; ce cinquième s'élèvera probablement à près de 3 millions, car on présume que les 15 mille balles pourront monter à 15 millions.

Toute ma maison de Naples, arrivée, augmente singulièrement mes dépenses. On a refusé dans ce pays d'acquitter le dernier mois de ma liste civile, de manière que j'ai 500 mille francs de plus à payer ici. A Paris même je me trouve arriéré, attendu l'allée et la venue de la reine.

J'ai à Paris un hôtel, dont je veux me défaire. Si Votre Majesté veut en disposer en faveur de quel-

qu'un, je la prie de m'envoyer un mandat particulier, sur le trésorier général de sa maison, de 4 à 500 mille francs, ce qui peut être la valeur à peu près de cette maison; sans quoi je la ferai vendre, parce que j'ai besoin d'argent dans ce moment, et qu'il est probable qu'une crise semblable ne se renouvellera pas pour moi (1).

Si je ne vous ai pas parlé avec la même franchise que je vous écris, c'est que vous savez que je ne suis pas demandeur, et qu'on ne peut pas refaire son naturel; et il est à présumer que je n'aurais pas fait cette démarche, sans tout ce qui m'est arrivé depuis Naples.

Depuis cinq mois que je suis en Espagne, mes dépenses de tous les ministères, ma maison comprise, n'ont pu être entièrement soldées. Votre Majesté n'en sera pas surprise, quand elle saura que je n'ai eu pour les acquitter que 3 millions de l'emprunt de France, et pour diamants engagés, 4 millions.

Aujourd'hui, les revenus sont encore plus nuls que jamais. On m'apprend qu'à la frontière de France toutes les douanes sont violées; des contrebandiers de tous les genres inondent le royaume au nom des entrepreneurs de l'armée, et des fournisseurs particuliers de la maison de Votre Majesté et même de la mienne. Je prie Votre Majesté de faire donner des ordres par son major général au général Thouvenot à Saint-Sébastien, au général Frère à Vittoria,

(1) Cet hôtel fut donné par la suite, pour dot, par Joseph, à une nièce de sa femme.

et au général qui commande à Logrono, pour qu'ils prêtent main-forte aux agents de la douane, auxquels mon ministre des finances adresse des instructions rigoureuses pour éviter la fraude autant que possible. »

Jos. à Nap. Burgos, 25 nov. 1808.

« Sire, l'aide de camp du maréchal Lannes annoncera à Votre Majesté la victoire qu'il a remportée le 23. Elle décidera peut-être Votre Majesté à prendre un parti que je désire connaître le plus tôt possible. »

Nap. à Jos. Aranda, 27 nov. 1808.

« Mon frère, vous pouvez vous mettre en marche avec votre garde pour venir coucher à Lerma, et être le .... à Aranda. Les affaires d'Espinosa, mais surtout celle de Tudela, font voir ce que c'est que ces troupes espagnoles. Il y avait cependant à Tudela 30 mille hommes de troupes d'élite, 60 pièces de canon : 6 mille hommes des nôtres ont pu à peine donner. Castanos et Palafox ont commencé la déroute. Envoyez à Pampelune un officier espagnol intelligent, pour causer avec les 3 à 4 mille prisonniers qu'on a faits, et pour connaître bien le nom des régiments qui se trouvaient là. Si le maréchal Ney ne s'en était pas laissé imposer par les habitants, et ne fût pas resté le 23 et le 24 à Soria, parce qu'il s'imaginait que les Espagnols avaient 80 mille hommes, et autres bêtises, il devait être arrivé le 23 (1), d'après mon ordre, à Agreda, et pas un homme n'eût échappé.

(1) D'Aranda à Agreda il y a près de quarante lieues, et une chaîne de montagnes à franchir; de Soria, où Ney arriva le 23 au soir,

« *P. S.* Si cette lettre vous arrivait trop tard, il suffirait que vous soyez ici le 30 au soir, en ne partant que le 29. »

« Mon frère, nous avons eu une affaire. Un corps de 9 mille hommes occupant la Somo-Sierra, 4 mille à .... étaient en position à Cepulveda. Celui de Somo-Sierra a été battu, son canon pris..... une cinquantaine de voitures de bagages, un grand nombre de prisonniers ; et le reste est disséminé dans les montagnes, à un point qu'à Buytrago, où on a appris cette affaire par une cinquantaine d'officiers qui se sauvaient au grand galop, suivis de nos hussards, qui sont arrivés quelques moments après. Ma cavalerie est ce soir à Saint-Augustin. L'autre corps s'est jeté dans les montagnes ; la cavalerie le poursuit. Il se retirera probablement sur Ségovie. Notre perte n'est presque rien. Nous n'avons eu qu'une dizaine d'hommes d'infanterie tués ou blessés, et une quinzaine de Polonais de la garde qui ont fait une charge brillante. Venez aussi vite que vous pourrez ; mais venez avec votre garde, de peur de quelques brigands qui errent dans les montagnes. Vous trouverez ci-joint la gazette de Madrid du 29. »

Nap. à Jos. Buytrago, 30 nov. 1808. (6 heures du soir.)

« Mon frère, il est nécessaire que vous preniez des mesures pour organiser un régiment étranger

Napoléon à Joseph (1) Chamartin, 5 décembre 1808.

jusqu'à Agreda, il y a quatorze lieues de montagnes. La bataille de Tudela eut lieu le 23, à plus de vingt-cinq lieues du point où se trouvait Ney ; on voit qu'il eût été assez difficile au maréchal de se trouver le 23 à Agreda, comme l'Empereur lui reproche de ne pas l'avoir fait.

(1) Joseph, mécontent de ce que l'Empereur n'avait pas eu égard à

sous le nom de Royal-étranger d'Espagne. Dans ce régiment seront compris tous les Autrichiens, Prussiens et Italiens qui sont depuis dix ans en Espagne. Commencez par former un bataillon. Nommez pour colonel un des principaux officiers de votre garde, le général Salligny ou un de vos aides de camp. Nommez-y un chef de bataillon et six capitaines tirés de votre garde, ainsi que les sergents nécessaires. Ce cadre pourra contenir 1200 hommes : il y a dans Madrid assez de monde pour cela. Ce bataillon pourra se former demain à midi dans la cour du palais. On l'armera avec des armes provenant du désarmement. On lui donnera des cartouches, et on l'enverra à l'Escurial pour achever de l'organiser. Après que le premier bataillon sera formé, on en formera un second, puis un troisième, puis le quatrième. Ce régiment de Royal-étranger d'Espagne sera ainsi composé de quatre bataillons, de six compagnies chacun. Chaque compagnie sera de 200 hommes, et chaque bataillon de 1,200 hommes; le tout formant 4,800 hommes. Cela aura l'avantage de débarrasser Madrid de ce tas d'étrangers, qui seront utiles lorsqu'ils auront des officiers et sous-officiers français de votre garde. Donnez sur-le-champ une nouvelle organisation à votre garde. Composez chaque régiment de quatre bataillons, chaque bataillon de quatre compagnies de 200 hommes; les cadres en existent déjà : cela

ses demandes réitérées, et n'avait pas répondu aux lettres dans lesquelles il exprimait ses justes plaintes, s'était rendu dans le château royal du Pardo, à deux lieues de Madrid.

ferait 3,200 hommes pour votre garde. N'y recevez que des conscrits français de ceux que j'ai donné l'ordre de faire venir de Paris et de Bayonne, et des Français faits prisonniers avec Dupont, ayant pris le service d'Espagne depuis moins d'un an. On peut être sûr de ceux-là. Il y en a déjà plusieurs centaines ici. Cherchez, aux environs de Madrid, une caserne pour les réunir. »

« Sire, M. d'Urquijo me communique les mesures législatives prises par Votre Majesté. Jos. à Nap. Au Pardo, 8 décembre 1808.

La honte couvre mon front devant mes prétendus sujets. Je supplie Votre Majesté de recevoir ma renonciation à tous les droits qu'elle m'avait donnés au trône d'Espagne.

Je préférerai toujours l'honneur et la probité au pouvoir acheté si chèrement.

En dépit des événements, je serai toujours votre frère le plus affectionné, votre ami le plus tendre. Je redeviens votre sujet, et attends vos ordres pour me rendre où il plaira à Votre Majesté que je me rende (1). »

« Mon frère, envoyez des agents dans les provinces, dans la partie de celle de Cuenca, dans la Manche, dans la Castille, à Ségovie, et à Talavera de la Reyna où nous sommes entrés, pour prendre les caisses dans les villages et dans les villes. Il y a de l'argent partout. » Nap. à Jos. Chamartin, 12 déc. 1808.

(1) Cette lettre fut écrite par Joseph, à la suite de mesures législatives que l'Empereur voulait prendre, et qui étaient contraires aux idées du roi. Napoléon revint sur ces mesures.

Jos. à Nap. Au Pardo, 13 déc. 1808.

« Sire, je reçois les papiers que Votre Majesté m'adresse. On a envoyé des agents pour les caisses; il est instant que le major général donne des ordres pour qu'ils soient protégés; le ministre des finances les lui demandera.

Un M. Esménard, ancien député aux cinq-cents, s'est établi à Guadalaxara, où il dispose de tout. Le ministre des finances me mande qu'il ne l'y a pas envoyé, et qu'il serait juste qu'il cédât la place au commissaire qu'il y a envoyé. »

Nap. à Jos. Chamartin, 18 déc. 1808.

« Mon frère (1)... M. de Cabarus déclame, et ne propose aucun moyen. Je ne vois que 13 millions dans les caisses publiques, et 11 millions dans la caisse de consolidation et autres, ce qui fait 24 millions; et 8 que vous avez rapportés, 32 millions. Il faut les réaliser, soit en les donnant comme nantissement à des capitalistes de la capitale, soit par tous autres moyens. C'est au ministre des finances à les proposer. Voilà déjà quinze jours de passés, et ce sont les moments les plus précieux, puisque ce sont ceux de la force. Il n'y a donc pas un moment à perdre pour se procurer une ressource d'une trentaine de millions de réaux en argent. »

Nap. à Jos. Chamartin, 22 déc. 1808.

« Mon frère,.................... pour vos .... et la force des .... pour votre commandement, pour la ville de Madrid. Je vous envoie différentes notes que je désire que vous lisiez avec attention, pour

(1) Les deux premières lignes de cette lettre sont totalement effacées.

vous servir de règle. Envoyez un général de brigade de votre suite à Guadalaxara, pour prendre le commandement du corps qui s'y trouve, et vous instruire directement de ce qui se passe. Si la division Ruffin n'était pas arrivée ce soir, envoyez sur le chemin de Tolède pour savoir pourquoi elle n'arrive pas. »

L'Empereur est parti avec une force égale à celle qu'il laisse sous le commandement du roi, mais un peu inférieure en cavalerie, pour se porter sur Valladolid. **Instructions laissées par l'Empereur Madrid, 22 déc. 1808.**

Les coureurs doivent être aujourd'hui à Medina del Campo, et le maréchal Ney doit avoir son quartier général à Arevalo.

L'Empereur sera probablement cette nuit à Villa-Castin.

La manœuvre des Anglais est extraordinaire; il est prouvé qu'ils ont évacué Salamanque. Il est probable qu'ils ont fait venir leurs bâtiments de transport au Ferrol, pensant qu'il n'y avait pas de sûreté pour eux à se retirer sur Lisbonne, vu que, de Talavera, nous pouvons nous porter sur la rive gauche du Tage, et leur fermer ce fleuve; Peneche d'ailleurs n'a pas de rade. Avec toute la cavalerie qu'ils ont, ils pensent ne pouvoir s'embarquer que dans un bon port, et sous la protection d'une place forte. Tout porte donc à penser qu'ils évacuent le Portugal, et qu'ils portent leur ligne d'opération sur le Ferrol, qui leur assure cet avantage.

Mais, en faisant ce mouvement de retraite, ils

peuvent avoir l'espoir de faire essuyer un échec au corps du maréchal Soult; et ils ne se sont engagés que lorsqu'ils se sont assuré leur retraite, et pris leur direction naturelle sur la droite du Duero. Ils peuvent aussi avoir fait ce raisonnement : 1° Si les Français s'engagent dans Lisbonne, nous évacuerons sur Oporto, et nous serons encore dans notre ligne naturelle du Ferrol. 2° Ils peuvent avoir l'espoir de recevoir de nouveaux renforts. Mais, quel que soit le raisonnement des Anglais, il va donner lieu à des événements qui auront une grande influence sur la suite de toutes les affaires.

Le seul but du roi doit être de garder Madrid : tout le reste est de peu d'importance. Tous les débris des armées espagnoles ne peuvent faire face devant les 8 mille hommes de cavalerie qui sont laissés au roi.

Dans la position qu'occupe l'armée qui couvre Madrid, elle garde le Tage, la droite appuyée à Talavera, et sa gauche, du côté de sa source, en avant de Guadalaxara. L'ennemi ne peut venir que par l'Estramadure, et le duc de Dantzick a le double de forces qu'il ne lui faut contre lui. Si, selon l'ordre que j'ai donné, il le bat dans la journée du 24 et l'éparpille bien, son corps deviendra entièrement disponible. Après l'affaire, il doit faire une tête de pont à Almaraz, y laisser la division Lasalle et quelques compagnies de voltigeurs, et revenir avec son infanterie sur Talavera, pour aider aux manœuvres générales que commandera l'Empereur à Avila ou à Ciudad-Rodrigo; ou bien, se porter sur Tolède

ou Madrid, par les ordres du roi, pour venir au secours de la capitale.

L'ennemi peut venir d'Andalousie ; nos postes ont été à Manzanarès : la plaine est nue, et tout paraissait se borner, de ce côté, à repasser la Sierra-Morena. Au pis-aller, le maréchal Victor, avec la division Latour-Maubourg, les divisions Ruffin et Villate, aurait de quoi faire face à ce qui pourrait venir, soit du côté d'Andalousie, soit du côté de Tarancon, par Cuenca. Il paraît y avoir là une division qui couvre Valence, et qui est dans les montagnes de Cuenca. On pense que le maréchal Victor doit donner quelques compagnies de voltigeurs à la brigade de dragons qui est à Tarancon. La position d'Aranjuez est très-bonne; c'est le vrai point pour s'opposer à ce qui viendrait, soit du côté de Cuenca, soit du côté d'Andalousie.

Il ne serait pas prudent de laisser Madrid avec la division Leval, la division Ruffin se portant pour soutenir le maréchal Victor. Il faudrait que le duc de Dantzick rétrogradât de deux marches sur Madrid; et, même après le combat qu'il va livrer, on lui eût donné cet ordre, si, d'un côté, on avait pensé qu'on serait assez à temps, et que les événements qui vont se passer d'ici à peu de jours changeraient la face des affaires; et, de l'autre, si un mouvement rétrograde n'était pas toujours d'un mauvais effet. Si Talavera était évacué, et que l'ennemi y rentrât, ce serait sans doute d'un mauvais effet : cependant cette considération ne devrait pas arrêter, s'il y avait nécessité. Mais elle ne naîtra pas tant

que l'Empereur laissera des forces sous Madrid.

Quant à Madrid, il y a cinq pièces courtes avec affûts : il faut les mettre en batterie. On a travaillé aux fortifications : il est essentiel d'y faire travailler avec activité. Il faut placer les établissements et magasins dans la Porcelaine, activer les confections d'habillements, et veiller à ce que le Retiro soit approvisionné pour 4 à 5 mille hommes pendant un mois. Si le génie fait son devoir et est secondé, dans dix jours les 3 mille Allemands, avec un commandant ferme, doivent pouvoir s'enfermer dans la Porcelaine, et être en état d'y tenir huit à dix jours contre toutes les forces de l'Espagne réunies, en attendant qu'ils aient été dégagés.

Le roi, en passant du Pardo par les dehors de la ville, fera bien d'aller voir les magasins; et, dans deux ou trois jours, il pourra aller voir le palais, toujours en passant par les dehors de la ville.

Il faut faire continuer la signature des registres comme à l'ordinaire; poursuivre l'exécution des mesures ordonnées par l'Empereur avec la plus grande activité, telles que le placement des meubles provenant des maisons des condamnés dans le Retiro, et la recherche de leurs biens; presser les confections d'habillements et l'organisation des magasins au Retiro.

Quant à l'habillement des troupes du roi, l'Empereur a ordonné que 12 cents vestes et culottes rouges, chapeaux, etc., fussent mis à la disposition du général Salligny, pour habiller les bataillons des Espagnols étrangers; que 4 cents vestes blan-

ches, culottes blanches, etc., fussent réunies à l'Escurial pour les recrues de la garde royale. On peut les prendre aujourd'hui, et en habiller ces recrues, afin que ce corps de l'Escurial ait une bonne tournure. On suppose que ces corps sont déjà habillés et armés. Si cela est ainsi, ils pourraient déjà rendre des services, au moins pour les communications, surtout s'ils ont des officiers de la garde. On pourrait donc mettre 150 hommes au Puerto-de-Guadarama; 150 à la Poste, où est le piquet de gendarmerie; 150 à moitié chemin de Guadarama à Villa-Castin, et 150 à Villa-Castin; ce qui ferait 600 hommes. Le roi pourrait encore faire mettre 150 hommes et une demi-compagnie de cavalerie à mi-chemin, entre Guadarama et Ségovie, afin d'avoir fréquemment des nouvelles de cette ville, où doivent être conduits nos blessés et les prisonniers que nous ferons. Il y a dans ces différents postes six gendarmes d'élite, auxquels ils prêteront main-forte. Il faudrait mettre dans leur uniforme un signe qui les distinguât des Espagnols, tel qu'une raie blanche au bras, par exemple. Le reste pourra garder l'Escurial; et sur l'état de situation qui en sera envoyé au major général, on pourrait en faire venir 4 cents pour se réunir à la garde du roi.

Il est nécessaire que le roi ait au Pardo la moitié de sa garde à pied, sa cavalerie et son artillerie : s'il peut y joindre 4 cents hommes du régiment dont il est mention ci-dessus, cela formera au Pardo une petite réserve de 2 mille hommes qui ne peut être qu'utile.

Administration.

Il faudra prendre des mesures pour approvisionner les magasins de Madrid : y avoir 12 mille quintaux de farine; y diriger, lorsqu'on sera sûr que nous serons à Valladolid, 20 mille rations de pain, et, après cela, 20 mille rations de biscuit, pour renfermer dans la Porcelaine. Le roi enverra encore à Ségovie un de ses officiers, avec ordre de faire partir pour l'armée, en les dirigeant sur Villa-Castin, tous les jours 5 mille rations de pain, et 2 mille rations de vin ou d'eau-de-vie.

Il sera nécessaire que le roi envoie demain un de ses aides de camp à Aranjuez au maréchal Victor et au général Latour-Maubourg, et un à Talavera au duc de Dantzick. Il sera convenable de tenir un poste d'observation de 25 chevaux et de 50 hommes à pied entre Alcala et Madrid.

Il y a un dépôt de cavalerie à Leganès; il faudrait y réunir tous les détachements de cavalerie qui arrivent à l'armée; et, en moins de huit jours, il y arrivera plus de mille chevaux appartenant aux divisions Milhaud, Lasalle, Latour-Maubourg et Lahoussaye. On les fera reposer; on en passera la revue, et on prendra mes ordres pour leur destination, sans en laisser partir aucun sans mon ordre. Si le roi place là un de ses aides de camp pour les retenir et les réunir dans ce dépôt, il se procurera, en peu de jours, une ressource de 12 cents chevaux.

Quant aux hommes isolés, il y en a cinq dépôts

au Retiro. Tout ce qui appartient au maréchal Soult, soit infanterie, soit cavalerie, sera dirigé sur Ségovie. Beaucoup de généraux arrivent : leur destination est ci-jointe.

Il faut avoir soin qu'aucun détachement ne parte pour le corps du duc de Dantzick, ni pour Aranjuez, ni pour aucun autre corps ; on aura, par ce moyen, 2 milliers d'hommes au Retiro. Dans peu de temps l'état en sera envoyé au major général, et, sur l'ordre de l'Empereur, on les fera partir, hormis ceux appartenant à la division Ruffin, en ayant soin qu'ils soient bien habillés, armés et équipés, et qu'ils aient leurs cinquante cartouches par homme. »

Nap. à Jos. Villa-Castin, 23 déc. 1808.

« Mon frère, j'ai passé le Guadarama avec une partie de ma garde, et par un temps assez désagréable. Ma garde couchera à Villa-Castin ce soir. Le maréchal Ney est à Medina. Les Anglais paraissent être à Valladolid (1), probablement avec une avant-garde, et être en position à Zamora, Benavente, avec le reste de leur armée. Il paraît qu'ils ont établi leur ligne d'opération sur la Corogne.

Dans vos instructions, vous aurez vu que la principale affaire est Madrid. La division Ruffin doit être arrivée. Faites mettre dans les journaux de Madrid que 20 mille Anglais sont cernés et perdus ; faites mettre aussi dans les journaux la lettre ci-jointe, qui fera voir aux Espagnols comment ils sont traités par leurs chers alliés, avec des observations sur ceux qui

(1) L'Empereur avait été trompé ; les Anglais étaient loin de Valladolid. Cela prouve combien il était difficile de trouver des espions.

ont appelé les Anglais en Espagne, qui est ainsi dévastée par ses alliés et ses ennemis.

J'ai ordonné que, de Bosequillas, les hommes isolés, les convois, etc., tout fût dirigé sur Ségovie, qui devient le centre des opérations de l'armée.

Je suppose que le maréchal duc de Dantzick attaquera demain l'ennemi qui est devant lui, prendra son canon, et le fera poursuivre par sa cavalerie : dès lors, il deviendra disponible pour se porter sur quelque point que ce soit.

Le 2e de dragons et les deux bataillons du 55e, envoyés à Guadalaxara, ont besoin d'être conduits par un officier intelligent. S'ils étaient menacés d'être attaqués, ils pourraient se replier sur Alcala. Le temps est assez froid.

Prenez des mesures pour que les postes de la Rosas et de Guadarama soient bien organisés, afin de pouvoir communiquer. Cette petite ville-ci s'est bien comportée. La plupart des habitants sont restés. »

Jos. à Nap. Au Pardo, 23 déc. 1808.

« Sire, j'ai envoyé le général Lucotte, mon aide de camp, à Guadalaxara; le général Bigarré, au maréchal Victor; et un colonel, au maréchal duc de Dantzick.

Je n'ai rien d'important à apprendre à Votre Majesté, n'ayant encore pu recevoir aucun rapport des maréchaux.

La division Ruffin est arrivée à Madrid il y a six heures; le général Lery, qui sort de chez moi, l'y a vue. Je viens de faire écrire au général Belliard,

en lui recommandant de m'instruire plus exactement des mouvements importants des troupes, comme celui de l'arrivée ou du départ d'une division.

Madrid est tranquille; 20,615 pères de famille ont signé les registres : ce sont tous les chefs de famille. Le serment a été prêté avec beaucoup d'affluence. »

« Sire, le général Bigarré est de retour d'Aranjuez avec des dépêches du maréchal Victor et du général Latour-Maubourg, que le maréchal Jourdan envoie au prince de Neuchâtel. Je désire que Votre Majesté prenne connaissance de ces lettres, qui m'ont paru mériter son attention. Le maréchal Victor croyait pouvoir être attaqué d'un moment à l'autre. Je lui ai fait donner connaissance de la position du corps du maréchal Lefebvre. Jos. à Nap. Au Pardo, 24 déc. 1808.

Les estafettes de France n'arrivent pas; j'expédie mes dépêches par un chevau-léger de ma garde.

J'ai envoyé à Ségovie, à Guadalaxara, et exécuté toutes les dispositions de Votre Majesté.

Madrid est tranquille. Demain, je m'occuperai de l'administration des vivres. »

« Sire, Votre Majesté verra, par les rapports envoyés par le maréchal Jourdan au prince de Neuchâtel, que le maréchal Victor a évacué Tarancon, au lieu d'y envoyer quelques compagnies de voltigeurs, selon l'ordre que je lui en avais adressé conformément aux dispositions de Votre Majesté. Je viens de lui envoyer un courrier, et de lui prescrire Jos. à Nap. Au Pardo, 25 déc. 1808.

de nouveau l'exécution du premier ordre; je suis fondé à croire que cette position doit être gardée. J'en ai causé avec M. O'Ffarill, qui la connaît, et qui est du même avis.

Le maréchal Victor a donné ordre au général Ruffin de ne se prêter à aucun service. Je viens de faire écrire au général Ruffin de faire donner les travailleurs nécessaires pour le Retiro, et de contribuer au service de la place comme la division Leval; et je me contenterai de ne faire faire aucun détachement de cette division, et de la tenir toujours toute réunie et en réserve. Je suppose que c'est là l'esprit des dispositions de Votre Majesté, et sans doute on n'a pas écrit autre chose au maréchal Victor. S'il en était autrement, Votre Majesté sent qu'il serait impossible d'accélérer les travaux du Retiro.

J'ai reçu la lettre de Votre Majesté du 23, de Villa-Castin. On doit insérer dans les journaux la nouvelle des Anglais. Je n'ai pas trouvé la lettre que Votre Majesté m'annonce; on avait aussi oublié de joindre, à la lettre que Votre Majesté m'a écrite de Chamartin, la note des généraux qui doivent arriver ici, et leur destination.

Je me suis occupé aujourd'hui des subsistances, et je vais essayer s'il sera possible de les confier à une entreprise de gens riches du pays. »

Jos. à Nap. Au Pardo, 26 déc. 1808.

« Sire, j'adresse à Votre Majesté les lettres que je reçois du maréchal Victor et du général Belliard.

J'écris au maréchal duc de Dantzick de s'approcher de deux journées de Madrid, si l'ennemi qu'il

avait devant lui a été battu et dispersé dans la journée du 24, conformément aux ordres de Votre Majesté.

Les cinq pièces courtes dont Votre Majesté me parle dans ses instructions ne sont pas encore arrivées à Madrid. »

« Sire, j'ai écrit cette nuit à Votre Majesté. J'ai reçu depuis une seconde lettre du maréchal Victor, qui est adressée au prince de Neuchâtel pour le maréchal Jourdan. **Jos. à Nap. Au Pardo, 26 déc. 1808.**

Le maréchal Victor a donné l'ordre à la division Ruffin de se rendre à mi-chemin de Madrid à Aranjuez; il ne serait resté à Madrid que la division Leval, qui est de 2,500 hommes. J'ai ordonné au général Ruffin de rester à Madrid jusqu'à nouvel ordre de Votre Majesté ou de moi, ne jugeant pas devoir si légèrement abandonner Madrid : ce serait vouloir s'y exposer, en ne laissant dans cette ville que la divison Leval. Le maréchal Victor ne réfléchit pas assez que le corps de Cuenca peut passer le Tage au-dessus de lui à Fuente-de-Duena, et plus haut encore; qu'il peut percer plus près encore d'Alcala, et que les troupes que j'enverrai à Aranjuez ne seraient plus en mesure de couvrir Madrid, ce qui est le but principal du commandement que Votre Majesté m'a laissé.

J'ai fait donner l'ordre au maréchal Lefebvre de se rapprocher de Madrid, et jusque-là il m'est impossible de consentir à éloigner de Madrid la seule force capable de défendre cette capitale. L'ennemi

pouvant s'y porter par Aranjuez ou par Alcala, je ne dois priver la ville de la division Ruffin qu'autant que le mouvement de l'ennemi serait assez prononcé pour que je sache où le trouver. Il serait hors de tout propos que Madrid fût abandonné, que les troupes qui en sortiraient se rendissent à Pinto, tandis que l'ennemi viendrait par Arganda.

J'ai fait appeler le général Belliard ; et il m'a dit que, si on lui enlevait la division Ruffin, il ne pouvait plus garder Madrid, et qu'il était obligé de se retirer au Retiro. J'ai fait appeler aussi le général O'ffarill ; et il m'a confirmé dans l'idée que l'ennemi se porterait plus facilement par Arganda et par Sacedon, ce pays étant plus montueux et plus difficile. Il m'a remis la lettre dont ci-joint copie.

Je me suis occupé de faire armer et habiller Royal-étranger ; les détachements que l'on a demandés à ce corps sont en position.

On travaille à force au Retiro. A tout événement, je suis prêt à me porter partout où sera l'ennemi, avec ma garde, la division Ruffin d'abord, et le reste du corps du maréchal Victor.

Si le maréchal Lefebvre nous rejoint, nous serons bien.

J'ai donné ordre au général Lucotte de se replier sur Alcala avec le 55ᵉ, et de bien s'observer. »

Jourdan à Victor. Au Pardo, 26 déc. 1808.

« Monsieur le maréchal, le roi a reçu ce matin votre lettre du 25, à quatre heures du soir ; Sa Majesté me charge d'avoir l'honneur d'y répondre.

Vous avez vu, par ma lettre de ce matin, que Sa

Majesté croyait que l'ennemi chercherait à pénétrer sur Madrid par le haut Tage, en même temps qu'il vous tiendrait en échec vers Aranjuez. De nouveaux renseignements qu'elle a reçus la confirment dans cette opinion, et c'est ce qui la porte à s'opposer au départ de la division Ruffin. L'objet essentiel est de défendre Madrid; et le roi manquerait son but s'il envoyait cette division à Aranjuez, tandis qu'il a des raisons de croire que l'ennemi veut opérer son mouvement principal par Arganda et Alcala, en laissant Aranjuez à sa gauche. Au pis-aller, si l'ennemi se porte à Aranjuez, vous serez en état de le contenir assez longtemps pour que le général Ruffin puisse vous rejoindre : si, au contraire, il se porte sur Arganda, alors ce sera vous, Monsieur le maréchal, qui devrez vous rapprocher de cette division. Si elle quittait Madrid, il faudrait abandonner la ville, et que tout ce qu'il y a de Français et d'amis des Français se réfugiât au Retiro : vous sentez que le roi ne peut pas prendre légèrement un parti aussi extrême. »

« Mon frère, je reçois votre lettre du 24. Berthier vous écrit. Si l'ennemi entreprend un mouvement, ce sera probablement par Cuenca. On peut l'arrêter autant qu'on veut au passage du Tage, qui est sans pont dans toute la partie supérieure. L'ennemi n'a rien qui puisse résister à la division Latour-Maubourg et aux divisions Villate et Ruffin. Je pense que vous aurez bientôt 2 mille hommes isolés, appartenant aux différents corps arrivant à Madrid.

Nap. à Jos. Tordesillas, 27 déc. 1808. (3 heures du matin.)

Il faut les organiser en régiments provisoires, et vous en servir pour garder le Retiro. Je suppose que le duc de Dantzick a battu l'ennemi le 24, et qu'il sera de retour à Talavera le 26. Donnez-lui l'ordre de venir, avec la division Sébastiani et la division Milhaud, à Tolède. Alors, en cas de mouvement, vous pouvez réunir à Aranjuez les divisions Sébastiani, Ruffin et Villate, les divisions Latour-Maubourg et Milhaud, le 26ᵉ de chasseurs et le 2ᵉ de hussards. C'est plus qu'il n'en faut. Pendant que ces troupes se réuniraient sur Aranjuez, en cas de besoin, la division Valence s'approcherait de Madrid, et le général Lasalle, soutenu de quatre compagnies de voltigeurs, garderait le pont d'Almaraz. Je crois que c'est là la position la plus naturelle. Je pense que le général Lucotte doit avoir des postes d'observation le long du Tage aux différents bacs. Le général Lahoussaye est entré à Valladolid. L'ennemi n'y a pas paru depuis huit jours, qu'il a envoyé un parti de 100 hommes pour prendre l'intendant et enlever 300 mille réaux; il a depuis renvoyé l'intendant. Le maréchal Soult est à Carrion; les Anglais sont vis-à-vis de lui. Je suis, avec ce qui arrive de Madrid, sur la droite des Anglais. Les Anglais paraissent être au nombre de 36 mille. Aujourd'hui je serai à Medina de Rio-Seco, et probablement aujourd'hui ou demain de grands événements auront lieu. Si les Anglais n'ont pas déjà battu en retraite, ils sont perdus; et s'ils se retirent, ils seront poursuivis jusqu'à leur embarquement de manière que la moitié certainement ne se rembarquera

pas. J'ai déjà mandé qu'on ne nous envoie plus de pain. Il faut faire un peu de biscuit, et en charger les charrois pour approvisionner les autres divisions; surtout qu'on approvisionne la Porcelaine (le Retiro). Faites mettre dans les journaux et répandre partout que 36 mille Anglais sont cernés, que je suis à Benavente sur leurs derrières, tandis que le maréchal Soult est en présence; et si l'ennemi faisait un mouvement sérieux sur Aranjuez, faites des cérémonies pour célébrer ces succès; faites tirer le canon, et recevez les compliments. Cette nouvelle ne tardera pas à vous arriver.

Envoyez-moi un millier d'exemplaires de la proclamation que j'ai faite, et un millier des journaux qui ont paru à Madrid depuis votre entrée.

Donnez au maréchal Victor le commandement du corps d'observation du général Lucotte. »

« Sire, depuis ma dépêche d'hier, j'ai reçu la lettre du maréchal Victor, dont ci-joint copie, ainsi que du rapport du colonel du 26e de chasseurs, nº 1. Sous le nº 2, ma réponse à ce maréchal. **Jos. à Nap. Au Pardo, 27 déc. 1808.**

Votre Majesté jugera par ces deux pièces de la situation des affaires.

Je n'ai pas de nouvelles du maréchal duc de Dantzick. Je n'en ai pas de Votre Majesté depuis le 23, de la Villa-Castin.

Madrid est tranquille; les 5 pièces courtes sont arrivées aujourd'hui. »

« Sire, par la copie de la lettre que j'adresse au **Jos. à Nap.**

Au Pardo, 27 déc. 1808. maréchal Victor, Votre Majesté connaîtra notre position actuelle.

J'ai envoyé au maréchal duc de Dantzick l'ordre de se rapprocher par cinq voies différentes.

Il est beaucoup question à Madrid du rassemblement de l'ennemi, sous les ordres du duc de l'Infantado à Cuenca; toutefois, la tranquillité la plus entière règne dans cette ville. »

Jos. à Nap. Aranjuez, 28 déc. 1808. « Sire, après avoir écrit hier ma lettre à Votre Majesté, sachant que Tolède était évacuée et le logement du maréchal Victor commandé à Val-de-Moro, je me suis décidé à me rendre aux avant-postes du général Latour-Maubourg à Ocana, pour prendre par moi-même une idée précise du pays et de la situation des affaires. La course que je viens d'y faire me paraît y avoir fait un assez bon effet, tant sur la troupe que sur les habitants. J'ai expédié d'ici le général Merlin avec 50 chevaux, pour porter au maréchal duc de Dantzick les ordres que Votre Majesté m'a autorisé à lui donner. J'ai beaucoup causé avec le maréchal Victor, et lui ai laissé, en partant, l'instruction dont le maréchal Jourdan envoie copie au prince de Neuchâtel.

Si le maréchal duc de Dantzick nous rejoint, nous avons plus de forces qu'il n'en faut pour battre l'ennemi; s'il ne rejoint pas, l'exécution des ordres donnés nous garantit la réunion de 12 mille hommes d'infanterie et de 2 mille de cavalerie, ce qui, à la rigueur, doit être suffisant pour battre les troupes de M. de l'Infantado. »

Jourdan à Victor. Aranjuez, 28 déc. 1808.

« Le roi ordonne que vous fassiez partir sans délai un régiment d'infanterie et 4 pièces de canon, pour parcourir les villes et villages sur la droite du Tage, depuis Chinchon jusqu'à Mondejar; soumettre les communes qui seront insurgées, les désarmer, et arrêter dans chacune d'elles un certain nombre de principaux habitants qui seront conduits à Madrid. Ce régiment d'infanterie sera sous les ordres de M. le général Digeon, qui aura, de plus, le 20ᵉ et le 26ᵉ régiment de dragons. Ce général sera chargé de faire observer tous les points par où l'ennemi peut passer le Tage, depuis Oreja jusqu'au-dessus de l'Estremera. Lorsqu'il aura parcouru et désarmé les communes, il placera le régiment d'infanterie à Peralès de Taguna, pour garder les routes qui, de Tarancon, aboutissent à Arganda. Ce régiment fournira les détachements qui seront jugés nécessaires pour protéger les postes de dragons chargés d'observer les rives du Tage.

Dans le cas où le général Digeon serait forcé de se reployer, il vous en préviendrait sur-le-champ, ainsi que le gouverneur de Madrid. Il réunirait ses troupes, et se retirerait sur Arganda et ensuite sur Madrid, s'il était obligé de continuer sa retraite, ayant soin de n'abandonner le terrain que pied à pied.

Le roi vous renouvelle l'ordre d'envoyer 150 chevaux au général Lucotte. Ce détachement sera fourni par le 4ᵉ régiment de dragons, que vous avez placé à Val-de-Moro. Il est instant que ce détachement arrive promptement à Alcala.

Dans le cas où vous apprendrez que l'ennemi a passé le Tage en force, et qu'il se dirige sur Arganda, le roi ordonne que vous réunissiez vos troupes, et que vous vous dirigiez promptement sur Arganda, afin de faire votre jonction avec le général Digeon, tandis que Sa Majesté partirait de Madrid avec sa garde et la division Ruffin, et marcherait aussi sur Arganda pour combattre l'ennemi.

Le roi juge inutile de vous donner une instruction détaillée sur ce que vous auriez à faire si l'ennemi se présentait à Aranjuez, car Sa Majesté pense qu'il ne prendra pas cette direction : elle se borne donc à vous dire que, dans ce cas, vous réuniriez vos forces en arrière d'Aranjuez, tandis qu'elle se dirigerait sur vous avec sa garde et la division Ruffin. »

Jos. à Nap. Au Pardo, 29 déc. 1808.

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 27. Toutes les dispositions sont prises pour l'exécution des ordres qu'elle contient.

L'aide de camp que j'avais envoyé au duc de Dantzick est de retour. Ce maréchal refuse d'exécuter les ordres que je lui ai envoyés; il s'appuie sur des ordres contraires qu'il a reçus du prince de Neuchâtel. Le maréchal Jourdan envoie au vice-connétable la lettre du duc de Dantzick. Dès que j'aurai des nouvelles de ce maréchal, il recevra des ordres de faire des dispositions conformes à celles que Votre Majesté ordonne dans sa lettre. »

Jos. à Nap.

« Sire, je me suis rapproché de Madrid, où ma

garde se trouve aujourd'hui presque en totalité, pour être plus à portée des points où, selon les mouvements de l'ennemi, il serait bon que je me portasse. De la Florida, 30 déc. 1808.

Le maréchal Victor a exécuté tous les mouvements qui ont été jugés convenables. Le général Lucotte est en observation, et je pense que, si l'ennemi s'approche, il s'en repentira.

Le maréchal Jourdan envoie au prince de Neuchâtel tous les rapports qu'il a reçus.

La ville de Madrid est tranquille; tous les vivres y sont en abondance, moins la viande, qui pourrait nous manquer bientôt, si Votre Majesté n'autorise pas l'introduction en Espagne des bœufs de France. Les ministres m'assurent que cette permission a toujours été accordée, et qu'elle est plus nécessaire que jamais.

Je n'ai pas reçu de lettres de Paris depuis le départ de Votre Majesté de Madrid.

J'attends avec beaucoup d'impatience les nouvelles de Votre Majesté du 27 et jours suivants.

Les succès obtenus devant Saragosse ont fait impression ici. »

« Mon frère, mon avant-garde est sur Astorga. Les Anglais fuient à toutes jambes, et abandonnent munitions de guerre, caisses, bagages. Il y a plus de 2 cents voitures sur la route d'Astorga. Le maréchal Soult a battu 3 mille hommes de la Romana à Mancilla, en a pris 15 cents, etc., deux drapeaux. C'est Franceschi qui a battu ces 3 mille hom- Nap. à Jos. Benavente, 31 déc. 1808.

mes avec sa cavalerie : il doit être entré hier à Léon, et marcher sur Astorga. Les Anglais ont non-seulement coupé les ponts, mais même ont fait sauter les arches avec des mines; conduite barbare et inusitée à la guerre, qui ruine le pays en pure perte : aussi ils sont en horreur à tout le pays. Ils ont tout enlevé, bœufs, matelas, couvertures, et, par-dessus cela, maltraité et bâtonné tout le monde. Il n'y avait pas de meilleur calmant pour l'Espagne que de lui envoyer une armée anglaise. Il faut faire relever cela dans les journaux. Urquijo peut y insérer des lettres écrites de Valderas, Sanaguer, Benavente, etc., où ils ont chassé les moines. Qui peindrait leur brigandage? Leur force réelle est de 20 à 21 mille hommes d'infanterie et de 4 à 5 mille hommes de cavalerie, avec une quarantaine de pièces de canon. Ils doivent de la reconnaissance aux obstacles qu'a opposés la montagne de Guadarama, et aux infâmes boues que nous avons rencontrées.

La brigade hollandaise doit être à Madrid.

Si elle était encore à Aranda, envoyez-lui l'ordre de s'y rendre. Un bataillon hessois doit être à Ségovie; réitérez-lui l'ordre de s'y rendre. Vous avez bien fait de retenir le bataillon du 43e. Le commandant de Tolède a perdu la tête, d'évacuer cette ville sans raison : ce qu'il a vu sur ses derrières est un rassemblement de paysans qui ont profité de la faute qu'a faite le duc de Dantzick de ne pas laisser de postes à Talavera pour faire une échauffourée. La division Dessolles rentre à Madrid; si vous

n'êtes pas pressé de l'avoir, laissez-la deux ou trois jours à Villa-Castin pour rallier son monde et se reposer un peu. Je n'ai point de nouvelles de Saragosse. Le général Lefebvre, commandant les chasseurs de ma garde, s'est fait prendre. Je l'avais envoyé en reconnaissance avec un détachement de chasseurs de ma garde, en lui recommandant de ne pas se compromettre. Il a passé la rivière vis-à-vis de Benavente, et a rencontré 3 mille hommes de cavalerie anglaise, qu'il a chargés; il en a tué beaucoup, mais a été obligé de céder au nombre. En repassant la rivière, son cheval était blessé, il se noyait, lorsque deux Anglais l'ont sauvé. Cette affaire m'a coûté une soixantaine de mes chasseurs, blessés, tués ou pris. Vous sentez combien cela m'a été désagrable. Le soir, j'avais 8 mille hommes de cavalerie au même endroit; mais les Anglais étaient déjà loin. On s'aperçoit dans les campagnes que mes proclamations font du bien. Il faut en envoyer plusieurs milliers à Léon, à Salamanque et à Valladolid. Il faut faire faire des pamphlets espagnols qui peignent la mauvaise situation de l'Espagne, livrée à la mauvaise foi des Anglais. On peut en dire beaucoup de mal, car tout le monde en est mécontent. Il faut faire grand bruit des adresses de la ville de Madrid. Je pense que Madrid doit envoyer des députations à Valladolid, à Salamanque, à Léon, à Ségovie, à Guadalaxara, à Tolède, pour inviter ces villes à faire la même chose. Il faut qu'elle fasse une adresse à toutes les provinces, et qu'elle envoie des députations à Séville et à Valence, lors-

que surtout cette première démarche des autres villes aura fait effet.

Vingt-deux compagnies de marche, faisant 3 mille hommes, doivent être arrivées à Madrid. »

Jos. à Nap. De la Florida, 31 déc. 1808.

« Sire, le maréchal Victor me mande qu'il a dû faire attaquer de vive force le village de Chinchon, qui avait tiré sur les troupes de Votre Majesté.

Je n'ai pas encore de nouvelles du maréchal duc de Dantzick.

Madrid est tranquille.

Je suis bien impatient de recevoir des nouvelles de Votre Majesté; je n'en ai pas depuis celles du 27. »

Nap. à Jos. Benavente, 1er janvier 1809.

« Mon frère, le général la Romana n'a pas 6 mille hommes, nus et mourant de faim, troupes de réquisition; et il n'oserait plus se fier à son armée en campagne, exaspérée au dernier point contre lui. Le maréchal Soult l'a attaqué, le 26, avec deux régiments de cavalerie, lui a pris 15 cents hommes et deux drapeaux. Il est entré à Léon le 30, y a trouvé 2 mille malades aux hôpitaux. Cette armée de Galice n'existait donc véritablement plus depuis les affaires d'Espinosa: elle existe encore moins aujourd'hui.

Aujourd'hui 1er de l'an, le maréchal Soult est à Puente-de-Orvigo. Le maréchal Bessières a couché à la Banesa, et marche sur Astorga, où nous serons aujourd'hui. Les Anglais ont abandonné 15 cents tentes, 4 mille couvertures, tout leur rhum, une immense quantité de chariots sur la route, et beaucoup de traînards. Ils n'en sont pas quittes: nous les pour-

suivrons vivement. Je serai ce soir à Astorga. Je vous ai mandé que la division Dessolles rentrait à Madrid ; la communication par Valladolid, Burgos, Ségovie, Guadarama, sera assurée. Donnez ordre que des postes soient placés sur la route de Villa-Castin, et sur les routes de Madrid à Ségovie et de Ségovie à Valladolid. Demandez-en l'état, et retirez tout ce qui est inutile pour fortifier la garnison de Madrid. Par les états que j'ai reçus, il résulterait que vous avez 2 ou 3 mille hommes de compagnies de marche arrivées à Madrid, appartenant aux différents corps. La brigade hollandaise, qui est à Aranda, doit se rendre à Madrid. Il en est de l'armée de Castanos comme de l'armée de la Romana. On les disait, il y a huit jours, l'une et l'autre de 15 et 20 mille hommes; je suis persuadé qu'elles ne sont pas de 4 mille hommes. Le temps est mauvais, la saison rigoureuse; mais cela ne nous arrêtera pas : nous tâcherons d'en finir avec les Anglais. Vous enverrez sans doute des agents à Léon. Tâchez d'établir la correspondance de cette ville avec Madrid; surtout, beaucoup d'imprimés. L'on s'était emparé à la baïonnette de Montetorrero, devant Saragosse, et les opérations du siége se poursuivaient vivement. Le général Saint-Cyr est arrivé le 19 à Barcelone, a pris et battu ce qui était devant lui. J'ai dans cette place 30 mille hommes qui exercent leur influence à vingt lieues à la ronde. Reding a été battu. »

« Monsieur le maréchal, avant son départ de cette Berthier.

à Soult. Valladolid, 1er janvier 1809.

ville, l'Empereur, prévoyant l'embarquement des Anglais, a dicté des instructions pour les dernières opérations du duc d'Elchingen et pour les vôtres. Il ordonne que, lorsque les Anglais seront embarqués, vous marchiez sur Oporto avec quatre divisions, c'est-à-dire avec celles de Merle, Mermet, Delaborde et Heudelet; avec les dragons de Lorge et de la Houssaye, et la cavalerie légère de Franceschi, à l'exception de deux régiments que Sa Majesté désire que vous envoyiez au duc d'Elchingen, afin que sa cavalerie s'élève à quatre régiments.

Votre corps d'armée, composé de dix-sept régiments d'infanterie et de dix régiments de cavalerie, est destiné à l'expédition du Portugal, en se combinant avec le mouvement que le duc de Bellune doit effectuer. Le général Loison, quelques ingénieurs, les officiers d'état-major et de l'intendance, et treize Portugais qui appartiennent à l'armée qui était en Portugal sous le duc d'Abrantès, ont reçu des instructions pour vous rejoindre immédiatement, et vous pouvez leur transmettre vos ordres à Lugo. C'est aujourd'hui le 1er janvier, et on suppose que vous ne pouvez pas être à Oporto avant le 5 février, ou à Lisbonne avant le 16. Ainsi, à cette époque, et principalement quand vous serez près de Lisbonne, le corps d'armée du duc de Bellune, composé de ses trois divisions, de celle du général Laval et de dix à douze régiments de cavalerie, formant un corps de 30 mille hommes, sera à Mérida pour faire une forte diversion en faveur de votre mouvement, et agira de façon à pousser la tête d'une colonne sur

Lisbonne, si vous trouviez de grands obstacles pour y entrer, ce qui cependant n'est pas présumable.

La division d'infanterie du général Lapisse, qui est en ce moment à Salamanque, et la brigade de cavalerie du général Maupetit, recevront, quand vous serez à Oporto, l'ordre du duc d'Istrie de marcher sur Ciudad-Rodrigo et Abrantès, où cette division sera remise sous le commandement du duc de Bellune, qui lui enverra des instructions pour le joindre à Mérida. Je vous fais connaître ceci, afin que vous soyez attentif à la marche de Lapisse sur votre flanc gauche et jusqu'à Abrantès. Tels sont les derniers ordres de l'Empereur. C'est du roi désormais que vous recevrez des ordres, et à qui vous rendrez compte de vos opérations ultérieures.

L'Empereur a une confiance illimitée dans vos talents pour la belle expédition dont il vous charge. »

Jos. à Nap. La Florida, 1er janvier 1809.

« Sire, je prie Votre Majesté d'agréer mes vœux pour que, dans le cours de cette année, l'Europe, pacifiée par vos soins, rende justice à vos intentions. Puisse-t-elle, comme la France et votre famille, bénir les travaux de Votre Majesté, et la voir heureuse du bonheur de tous! »

Napoléon à Berthier. Astorga, 2 janvier 1809.

« Mon cousin (1), donnez l'ordre aux 30e, 31e, 32e, 33e, 34e, 35e et 36e compagnies de marche, qui

(1) Pendant la guerre d'Espagne, principalement à partir de 1809, l'Empereur a souvent fait communiquer ses ordres soit à son frère, soit directement aux maréchaux et généraux, par le canal du major général, ou du ministre de la guerre Clarke. On trouvera donc dans la correspondance de Napoléon une assez grande quantité de lettres et d'ordres adressés à ces deux officiers généraux.

doivent arriver à Burgos, d'y séjourner les 3 et 4, et d'en partir le 5 pour se rendre à Valladolid. Donnez le même ordre aux 39e, 40e, 41e et 42e compagnies de marche; même ordre à la 1re compagnie du 3e régiment d'artillerie à pied; même ordre au détachement de Nassau, ainsi qu'aux 168 hommes de cavalerie des 10e, 15e et 22e de chasseurs, de se rendre à Valladolid. Dans les dispositions faites ce matin pour organiser le corps du duc de Dalmatie, j'ai oublié de dire que le bataillon du 31e d'infanterie légère doit joindre son corps à la division Mermet, de sorte que le régiment sera composé de quatre bataillons. Donnez ordre au 17e d'infanterie légère et au 27e de chasseurs à cheval de se rendre à Valladolid; ordre à la division Heudelet de se rendre à Valladolid. Elle n'est point encore en route; si elle a passé de Burgos sur Léon, elle continuera sa route sur Valladolid. »

Nap. à Jos. Astorga, 2 janvier 1809.

« Mon frère, la brigade hollandaise, forte de 1,600 hommes, doit arriver à Madrid le 6 janvier. Elle vient par Aranda, ainsi que les 31e, 32e, 33e, 34e, 35e, 36e compagnies de marche, composées d'anciens soldats du 1er corps.

Les 39e, 40e, 41e et 42e compagnies de marche, composées d'anciens soldats du 4e corps, formant ensemble 1,800 hommes, doivent être arrivées à Burgos le 2 janvier. Il y a à Aranda le général Treilhard avec un bataillon du 118e et 2 mille hommes des dépôts de cavalerie; plus, les 3es bataillons des 43e et 51e d'infanterie, le bataillon d'Irlandais et

Prussiens, le bataillon de Westphalie, le 3e bataillon du 5e d'infanterie légère : tout cela sous les ordres du général Treilhard. »

« Mon frère, je suis arrivé hier à Astorga. Le maréchal Bessières est maintenant près de Villa-Franca. Il a pris 2 mille Espagnols et 500 Anglais; une grande quantité de bagages et de magasins a été brûlée par lui. On trouve sur la route plus de 800 chevaux morts, et beaucoup de munitions et de bagages. La terreur est tout entière chez eux. Le duc de Dalmatie les poursuit. La garde retourne à Benavênte; moi-même je me rapproche du centre de mon armée. La correspondance du duc de Dantzick est telle que je n'y conçois rien. J'espère que Merlin l'aura rejoint. Il est probable que plus de la moitié de l'armée anglaise sera en notre pouvoir : c'est l'opinion des Anglais eux-mêmes. Quant à la Romana, son corps est presque détruit; 2 mille hommes ont été faits prisonniers à Léon ; 2 mille ici. Ils sont sans solde et sans vivres depuis quinze jours, et presque nus. Nap. à Jos. Astorga, 2 janvier 1809.

Le 22, on a pris la position de Montetorrero, qui couvrait Saragosse, et on a fait mille prisonniers. Je crois vous avoir mandé que le général Gouvion Saint-Cyr était arrivé à Barcelone et réuni au général Duhesme.

Faites tirer le canon en réjouissance de tous ces succès sur les Anglais. Le général Dessolles doit être à mi-chemin de Madrid quand vous aurez reçu cette lettre. »

Jos. à Nap. La Florida, 2 janvier 1809.

« Sire, Votre Majesté jugera, par la lettre ci-jointe, de la nature des rapports qui m'avaient été faits hier; heureusement que je n'y avais pas prêté foi, et que rien n'avait été dérangé à Madrid.

Le général Lasalle, avec sa division et un régiment d'infanterie, a été rejoint par le général Merlin au delà d'Almerar; le maréchal Lefebvre l'aura été à cette heure, et j'espère que les dispositions ordonnées par Votre Majesté seront exécutées par ce maréchal.

La brigade hollandaise est arrivée aujourd'hui à Madrid; elle est de 1,400 hommes seulement.

Si l'absence de Votre Majesté se prolonge, je pense qu'il serait important que je rentrasse à Madrid, et qu'une administration régulière s'établisse dans cette capitale; l'opinion s'y détériore de nouveau. On ne sait que penser de ma position actuelle, qui donne prise à toutes les insinuations des ennemis, et qui n'est pas naturelle.

M. de Clermont-Tonnerre arrive à l'instant de Benavente. Le maréchal Jourdan écrit dans le plus grand détail au prince de Neuchâtel. »

Jos. à Nap. La Florida, 3 janvier 1808.

« Sire, le maréchal Lefebvre se rend à Avila; il dit avoir agi d'après les ordres du prince de Neuchâtel. Le général Lasalle se rend à Tolède, le général Valence le suit avec un régiment; il paraît que la crue extraordinaire et subite du Teitar les a ainsi séparés.

Je donne le commandement des troupes de ces deux généraux au maréchal Victor, qui sera bien

placé à Aranjuez. Le général Lucotte se porte à Guadalaxara.

J'ai donné ordre d'évacuer les 300 malades qui sont à Talavera sur Tolède. Je suis toujours sans nouvelles de Paris depuis le départ de Votre Majesté. »

« Mon frère, le major général vous envoie des instructions pour le mouvement à faire par le duc de Bellune sur la rive gauche du Tage. La division Dessolles sera le . . . . . , au plus tard, à Guadarama. Le bataillon polonais, qui va à Ségovie, doit être arrivé : s'il était encore à Somo-Sierra, vous pouvez lui envoyer l'ordre de venir, en laissant à Somo-Sierra deux compagnies. Nap. à Jos. Benavente, 4 janvier 1809.

J'ai donné l'ordre aux 3[es] bataillons du 43[e] et du 51[e] de se rendre à Madrid. Après huit ou dix jours de repos, la division Dessolles doit avoir 9 mille hommes. Le général Saint-Cyr est arrivé le 17 à Barcelone. Il a eu, le 15, une affaire avec les généraux espagnols Vivès et Reding, qu'il a battus complétement; il leur a pris six pièces de canon et 1,500 hommes. J'ai fait occuper Zamora et Toro par des brigades de cavalerie. Une brigade d'infanterie reste à Léon. Envoyez des intendants dans ces pays. Ayez soin que la *Gazette de Madrid* soit imprimée à 12 ou 15 mille exemplaires, pour être répandus partout. Il serait bon de faire réimprimer les gazettes qui ont paru depuis votre entrée à Madrid. Je crois vous avoir mandé que, le 2, on avait pris deux régiments espagnols de la Romana, deux drapeaux, et deux généraux espagnols qui se dis-

posaient à entrer en Galice. Le 3, la cavalerie n'a pu avancer sur Villa-Franca, parce que le défilé était occupé par de l'infanterie anglaise. Le 3 au soir, la division Merle étant arrivée, a chargé l'arrière-garde anglaise, qui tenait une belle position sur les hauteurs de Pierros. Les Anglais ont été culbutés. On a fait plusieurs centaines de prisonniers. Nous avons eu 40 hommes tués ou blessés. Le général Colbert, petillant d'impatience aux avant-postes de faire avancer sa cavalerie pour charger les fuyards, a reçu une balle dans le front, qui l'a tué. A Villa-Franca, les Anglais ont des magasins immenses; tout est encombré. Nous y trouverons la plus grande partie des malades anglais. Je désire fort avoir des nouvelles du duc de Dantzick. Je ne conçois rien à l'extravagance de son mouvement, et cela sans ordre. S'il vous est nécessaire, donnez-lui des ordres qui conviendront à votre position; si vous n'en avez pas besoin, laissez-le où il se trouvera; je le ferai agir en conséquence. J'irai probablement coucher ce soir à Medina de Rio-Seco. »

Napoléon à Berthier. Benavente, 4 janvier 1809.

« Mon cousin, écrivez au général Loison qu'il y a une imprimerie à Léon; qu'il fasse imprimer 6 mille exemplaires de toutes les gazettes qui ont paru à Madrid depuis notre entrée dans cette ville jusqu'aujourd'hui, et de la proclamation de l'Empereur; qu'il en envoie 3 mille au maréchal Soult, 500 au maréchal Ney à Astorga, et 500 au général Lapisse, à Benavente. Donnez ordre, à Vittoria, de faire imprimer à 3 mille exemplaires la proclamation de

l'Empereur, et de la répandre dans tout le pays et dans la Navarre. Donnez ordre au général Darricau de se rendre à Valladolid pour prendre le commandement de tous les bataillons et compagnies de marche qui passeront. »

« Mon cousin, vous ferez connaître au général Lapisse qu'il est sous les ordres du major général; qu'il doit rester à Benavente, où il formera un corps d'observation; qu'il cantonne ses troupes à Benavente et aux environs, pour se reposer, et rétablir l'ordre et la discipline; qu'il forme un magasin de farine pour 100 mille rations de pain, et qu'il ait toujours 20 mille rations de pain de faites; qu'il réunisse tous ses caissons, et fasse faire du biscuit, pour que, suivant les circonstances, il soit prêt à se porter partout; qu'il fasse réparer ses caissons, et prenne les ..... qu'ont les soldats pour en renforcer les attelages. Il aura sous ses ordres la brigade de dragons du général Davenay, qui est à Toro, et celle du général Maupetit, qui est à Zamora. Ces deux brigades sont chargées de désarmer ces provinces, de soumettre les villes, et d'y faire publier ma proclamation. Elles correspondront avec le major général et avec le général Lapisse, afin que, en cas de besoin, il puisse les soutenir avec de l'infanterie. Vous ferez connaître au maréchal Ney que mon intention est qu'il reste à Astorga, qu'il organise le pays et les magasins, où il tiendra toujours 100 mille rations de farine et 20 mille rations de pain; et qu'il fasse faire du biscuit pour .... ; et que je donne

Napoléon à Berthier. Benavente, 4 janvier 1809.

ordre qu'il soit formé à Astorga un dépôt de cavalerie, pour y réunir les chevaux éclopés des corps qui sont en Galice; qu'il désigne un emplacement pour établir ce dépôt; qu'il se charge de garder les défilés qui joignent la Galice au royaume de Léon, et établisse des postes pour que la correspondance soit rapide; qu'il ait toujours des officiers de son état-major auprès du maréchal Soult, pour être à même de se porter où il serait nécessaire, si les Anglais, au lieu de se rembarquer, débarquaient de nouvelles troupes. »

Nap. à Jos. Benavente, 5 janvier 1809.

« Mon frère, sept compagnies de marche, formant ..... hommes, ont dû arriver le 4 janvier à Madrid; ..... compagnies de marche, formant 500 hommes, ont dû y arriver le 5. Le 1^{er} bataillon de marche, fort de 900 conscrits, a dû y arriver le 5 janvier également.

Ainsi, du 4 au 5, près de 3,000 hommes, vieux soldats et conscrits, ont dû vous arriver, partie appartenant aux divisions restées à Madrid, partie devant rester au Retiro. Il faut qu'à Madrid on passe la revue de ces hommes, et qu'on laisse reposer ce qui appartient à la division Villate avant de la faire partir.

P. S. Le 3, il y a eu en avant de Villa-Franca une affaire d'avant-garde contre les Anglais, où nous les avons battus. Depuis huit jours, nous avons pris 10 drapeaux, 2 ou 3 mille hommes, plusieurs généraux espagnols du corps de la Romana; nous avons à peu près 1,500 Anglais prisonniers.

Le 4, le duc de Dalmatie avait son quartier général à quatre lieues en avant de Villa-Franca, sur la route de Lugo. Je pars demain pour Valladolid. »

« Mon frère, je vous remercie de ce que vous me dites relativement à la bonne année. Je n'espère pas que l'Europe puisse être encore pacifiée cette année. Je l'espère si peu, que j'ai signé hier un décret pour lever 100 mille hommes. La haine acharnée de l'Angleterre, les événements de Constantinople, tout fait présager que l'heure du repos et de la tranquillité n'est pas encore sonnée. Quant à vous, il semble que votre royaume se pacifie. Les provinces de Léon, des Asturies, de la Nouvelle-Castille, ne demandent que du repos. J'espère que la Galice sera bientôt pacifiée, et que les Anglais abandonneront ces pays. **Nap. à Jos. Benavente, 6 janvier 1809.**

« Saragosse ne peut tarder à tomber, et le général Saint-Cyr, qui a 30 mille hommes, doit venir à bout de la Catalogne. »

« Sire, j'ai reçu les lettres de Votre Majesté du 31 décembre et 1er janvier. J'ai fait toutes les dispositions pour l'exécution de vos ordres. Je ne dois pas cacher à Votre Majesté que l'attitude de Madrid est celle de l'abattement, ne voyant aucun changement à la situation depuis la signature des adresses, à laquelle tous les habitants s'étaient portés en foule. Chacun est rentré dans son égoïsme particulier. Cette situation précaire dure depuis trop longtemps : on continue à dépouiller toutes les maisons des gens **Jos. à Nap. La Florida, 6 janvier 1809.**

absents, qui, évidemment, ne pouvaient pas retourner, même avec de la bonne volonté.

J'écris à Votre Majesté du lit où je suis retenu par un mal de poitrine. Je n'ai pas de nouvelles de ma femme ni de mes enfants depuis vingt jours.

P. S. Le maréchal Jourdan écrit dans le plus grand détail au vice-connétable sur la situation de l'armée. Le général Lasalle est arrivé à Tolède, ainsi que le général Valence. Celui-ci n'a que 1,500 hommes avec lui, et les 300 malades que le maréchal Lefebvre avait laissés à Talavera ont été évacués sur Tolède. »

Nap. à Jos. Valladolid, 7 janvier 1809.

« Mon frère, je suis arrivé hier au soir à Valladolid ; les chemins sont horribles. Le maréchal Soult doit être aujourd'hui à Lugo. J'ai trouvé ici un de vos intendants qui m'a paru fort zélé et fort habile ; il a été très-entravé par les gens du pays. J'en ferai sévère justice. Faites-moi apporter, par une députation de Madrid et des conseils, le procès-verbal du serment prêté : quand je l'aurai reçu, je donnerai ma décision.

Le duc de Dantzick est à Avila ; je ne conçois rien à cette folie. Je ne lui ai envoyé aucun ordre ; si, de votre côté, vous ne lui en avez pas envoyé, mandez-le-moi, pour que je lui donne une destination. Toutefois, il n'y a pas d'inconvénients que son corps se repose quelques jours à Avila. Il faut replier tous les hommes du régiment étranger qui sont à Guadarama et à Villa-Castin, puisque la route de l'armée sera désormais par Ségovie. Je

pense qu'un bataillon de ce régiment serait très-nécessaire à Avila pour maintenir cette province, et que vous puissiez y envoyer un intendant qui se mette à la tête de l'administration.

Il paraît que la division Lasalle et une partie des Polonais n'ont pas pu se replier sur Talavera; mais la division Dessolles, et 3 à 4 mille hommes des compagnies et des régiments de marche, tant conscrits que vieux soldats, doivent, à l'heure qu'il est, être arrivés à Madrid. Je suppose que le maréchal Victor a commencé son mouvement.

Il est bien nécessaire d'envoyer des journaux de Madrid ici, et d'y faire insérer beaucoup de nouvelles de l'armée, des lettres de Lugo, de la Corogne et de tous ces pays-là. *Peut-être serait-ce une bonne mesure que de créer quelques régiments espagnols* (1). On pourrait en créer un dans le nord à Palencia, un autre à l'Escurial, et ailleurs. Il faudra nommer plusieurs officiers supérieurs espagnols sûrs pour les commander, y mêler quelques officiers français, et donner beaucoup de places de sous-lieutenants à d'anciens sergents-majors. Il n'y a véritablement plus l'ombre d'une armée espagnole. Les 4 à 5 mille hommes qu'on a faits prisonniers sur la Romana étaient horribles à voir; c'est encore pis que ce que le duc de Dantzick avait du côté de l'Estramadure. »

« Mon frère, la guerre avec l'Autriche paraît im- Nap. à Jos.

(1) Plus tard, l'Empereur a beaucoup reproché cette mesure à son frère.

Valladolid, 7 janvier 1809. minente, et déjà les troupes de cette puissance sont campées sur ses frontières. Mes troupes et celles de la Confédération sont aussi en mouvement. Je vous ai demandé le général Merlin ou le général Lasalle. Renvoyez-moi aussi Bordesoult. Si absolument vous n'avez pas besoin de Belliard, renvoyez-le à Paris, et donnez le commandement de Madrid à un des deux généraux de division Pacthod. Cependant je pense que le général Belliard ayant une grande habitude de Madrid, c'est une sottise de s'en priver encore. Il ne m'est pas assez précieux à l'armée pour que je ne puisse pas m'en passer. Renvoyez-moi les cadres des troisièmes escadrons des 24 régiments de dragons qui sont en Espagne, en prenant tous les hommes disponibles pour renforcer les deux premiers escadrons. Je désire que vous me renvoyiez les généraux de brigade de cavalerie Bron, Lagrange et Davenay, et les généraux d'infanterie Gautier, Puger et Roger; le général de diyision Grandjean qui est devant Saragosse, et les généraux de brigade Brun et Razout. Ces trois derniers étant devant Saragosse, je leur ai donné directement l'ordre de revenir. J'ai également fait donner l'ordre au duc d'Istrie de revenir : il sera remplacé par le général de division Kellermann. »

Nap. à Jos. Valladolid, 8 janvier 1809. « Mon frère, je n'ai pas reçu de lettres de vous depuis le 2 janvier. Hier, est parti l'officier d'ordonnance Germain, avec des lettres de moi pour Madrid. Je suppose que les courriers que vous m'aurez envoyés auront passé par Benavente.

Vous trouverez ci-joint copie de ma lettre d'hier, en cas que quelque accident en ait retardé la remise. Vous trouverez aussi les paquets qui sont arrivés pour vous par l'estafette.

Il paraît que les Anglais, ayant appris mon entrée à Madrid, ont embarqué sur leurs vaisseaux l'artillerie qu'ils avaient apportée pour le Portugal et pour l'Espagne.

Je n'ai point reçu de lettres du maréchal Soult, que je suppose à Lugo. Je vous ai mandé que Toro, qui s'était révolté, avait été soumis ; il y a eu une charge de cavalerie, dans laquelle on a tué une soixantaine de ces insurgés. Le général Maupetit s'est porté sur Zamora, où il a reçu quelques coups de fusil. N'ayant que 500 chevaux, il a pris position, en attendant que le général Lapisse lui envoie de l'infanterie.

J'ai fait arrêter ici douze des plus mauvais sujets, que j'ai fait pendre (1).

(1) Voici un décret daté de la veille du jour où cette lettre avait été écrite :

Au quartier impérial de Valladolid, le 7 janvier 1809.

Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie et protecteur de la confédération du Rhin, etc.

Considérant qu'un soldat de l'armée française a été assassiné dans le couvent des dominicains de Valladolid ; que l'assassin, qui était un des domestiques de ce couvent, a été recélé par les moines ; nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Article 1er. Les moines du couvent de Saint-Paul, de l'ordre des Dominicains de Valladolid, seront arrêtés, et ils resteront en arrestation jusqu'à ce que l'individu qui a assassiné un soldat français dans leur couvent ait été livré.

Art. 2. Ledit couvent sera supprimé, et les biens seront confisqués au profit de l'armée, et pour indemniser qui de droit.

Je désire que vous me fassiez connaître si les 30ᵉ, 31ᵉ, 32ᵉ, 33ᵉ, 34ᵉ, 35ᵉ et 36ᵉ compagnies de marche, parties de Burgos le 31 décembre pour Aranda, sont arrivées.

Je vous prie de me donner le même renseignement sur les 39ᵉ, 40ᵉ, 41ᵉ et 42ᵉ compagnies de marche. Tout le 1ᵉʳ bataillon de marche, composé de conscrits, parti le 31 décembre de Burgos, a dû arriver à Madrid par Aranda.

Faites-moi connaître si toutes ces troupes, qui doivent former plus de 3 mille hommes, sont arrivées.

La vice-reine d'Italie est accouchée d'une fille. »

Jos. à Nap. La Florida, 8 janvier 1809.

« Sire, je reçois les lettres de Votre Majesté, en date de Benavente, du 4 et du 5 en même temps.

Votre Majesté aura déjà vu, par ma lettre précédente, qu'arrivé à Avila, le maréchal duc de Dantzick se dirigeait, d'après mes ordres, sur Aranjuez, où il se serait trouvé réuni le 11 aux divisions Lasalle et Valence, qui sont aujourd'hui à Tolède et observent Talavera. A cette époque, la division Dessolles devait être arrivée à Madrid : mon projet était de l'y laisser avec la division Leval; de laisser les Hollandais à Alcala, le général Lucotte et le 55ᵉ à Guadalaxara ; de porter les divisions Villate et Ruffin à Aranjuez, où elles auraient passé le Tage avec les deux divisions aux ordres du maréchal duc de Dantzick ; de m'y porter moi-même avec ma garde; de faire attaquer l'ennemi par Tarancon, et de le pousser au delà de Cuenca. S'il eût attendu, sa des-

truction aurait été certaine avec des forces aussi considérables et autant de cavalerie.

Voici les modifications que les ordres de Votre Majesté portent à ces dispositions :

A l'arrivée d'une division du duc de Dantzick ou du général Dessolles, la division Ruffin rejoindra le duc de Bellune. Je ne pense pas devoir la faire partir aujourd'hui, comme le mande le prince de Neuchâtel; il ne resterait, dans ce cas, dans Madrid que 1,100 Français; car aucun des 3 mille Français dont parle Votre Majesté, ni des Polonais de Somo-Sierra et de Ségovie, n'est arrivé.

Si le général Dessolles était effectivement le 7 à Guadarama, il peut être aujourd'hui ici, et la division Ruffin partirait dès demain. J'ai fait prévenir le maréchal Victor des dispositions de Votre Majesté, pour qu'il se tienne prêt.

Tous les bacs du Tage sont observés. J'ai fait donner l'ordre au général Lucotte de s'étendre par sa droite, et au général Lasalle par sa gauche, en remontant la rive droite du Tage.

La viande commence à manquer à Madrid. Il paraît que le pays ne pourra pas suppléer aux bœufs de France, dont l'importation avait lieu annuellement.

Les approvisionnements en blé se font. Les ministres se donnent beaucoup de peine poûr cela. Je ne pense pas qu'il entre dans les vues de Votre Majesté que cet objet aussi important soit entravé par de petites vues d'intérêts particuliers que Votre Majesté trouvera consignés dans la lettre ci-jointe

de M. Fréville. Votre Majesté n'ignore pas que le moindre prétexte suffit pour que bientôt tous les greniers échappent aux réquisitions de l'administration générale, et deviennent de prétendues propriétés des dix condamnés (1), pour être en dernier résultat la proie de quelques fripons qui s'arrangeront avec les fermiers. Votre Majesté prendra là-dessus les mesures qu'elle jugera convenables.

J'ai hésité un instant à faire partir la division Ruffin à la réception même des lettres de Votre Majesté, c'est-à-dire le 8, au point du jour. Le major général ordonnait ce mouvement pour le 7, vingt-quatre heures avant la réception de l'ordre ; mais j'ai pensé que cet ordre était conditionnel, puisqu'il supposait l'arrivée de 3 mille Français et d'un bataillon de Polonais; et la situation de la ville n'est pas telle qu'on dût la laisser avec si peu de garnison pour gagner vingt-quatre heures. Je me suis donc déterminé à attendre la division Dessolles. »

Jos. à Nap. La Florida, 8 janvier 1809.

« Sire, depuis ma dernière lettre je suis instruit qu'un bataillon de marche arrive à Madrid; que la division Dessolles y arrive ce soir : ainsi, demain au point du jour la division Ruffin partira, et tous les ordres de Votre Majesté seront exécutés. »

Nap. à Jos. Valladolid, 9 janvier 1809.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 6. Je vous ai écrit de Benavente le 4, pour faire porter le duc de Bellune avec deux divisions à la rencontre de l'Infantado.

(1) Joseph veut parler ici des dix familles dont les biens avaient été séquestrés par ordre de l'Empereur. (Voir le texte de ce livre.)

Je vous ai écrit de Benavente le 5 et le 6. Je vous ai écrit depuis de Valladolid le 7, par mon officier d'ordonnance Germain, et le 8, par un officier de gendarmerie. Le duc de Dantzick est arrivé le 5 à Avila. Je ne lui ai donné aucun ordre : j'attends de savoir si vous ne lui en avez pas donné; il n'y a pas d'ailleurs d'inconvénient à ce qu'il se repose quelques jours. Ce maréchal n'a fait que des bêtises; il ne sait pas lire ses instructions. Il est impossible de lui laisser le commandement d'un corps. C'est dommage, parce que c'est un fort brave homme un jour d'affaire.

Je vous ai mandé que j'attendais les adresses pour faire ma proclamation. Prenez toutes les mesures pour faire votre entrée à Madrid. Tâchez qu'elle soit solennelle, et que vous soyez bien reçu par les habitants. Convoquez ensuite tous les conseils, et que vos ministres fassent toutes leurs dispositions pour bien administrer.

Je suppose que, dans la journée, Victor aura battu l'Infantado. Il est nécessaire d'occuper Talavera de la Reyna. Vous pouvez y envoyer le général Valence avec un régiment de cavalerie et ses 1,500 Polonais. On réunira cette division-là aussitôt que possible. »

Nap. à Jos. Valladolid, 9 janvier 1809. (4 heures du soir.)

« Mon frère, je vous ai écrit ce matin. Je profite du passage de Bataglia pour vous écrire encore un mot. Le duc de Dalmatie était, le 5, à trois lieues de Lugo. Il a pris aux Anglais 7 pièces de canon, 2 mille prisonniers anglais, des convois de toute espèce, à un point tel qu'il s'y est trouvé un convoi

chargé d'argent, que les dragons se sont partagé. On l'évalue à 2 millions. Les Anglais fuient dans le plus épouvantable désordre. Les granges des villages de Galice sont pleines d'Anglais pendus par les mains des paysans, en vengeance des horribles pillages qu'ils commettent. Quant aux Espagnols de la Romana, on leur a pris 4 à 5 mille hommes, 9 drapeaux, et, en différentes fois, une douzaine de pièces de canon. Le duc d'Elchingen a porté son quartier général à Villa-Franca. Zamora a fermé ses portes à la brigade de dragons du général Maupetit. Dans la journée du 7, ce général ayant vu deux colonnes d'environ 800 hommes chacune, les a chargées, culbutées, a tué une centaine d'hommes, fait 200 prisonniers, et pris leurs canons. La division Lapisse a marché sur Zamora. Faites répandre ces nouvelles, et faites-les mettre dans les journaux. Une députation d'Astorga, composée de l'évêque et des principaux magistrats de la ville, une députation des principaux magistrats et habitants de Léon, se rendent à Madrid. Mandez également des députations des villes d'Avila et de Ségovie.

Préparez votre entrée. J'espère qu'avant, le duc de Bellune aura atteint et frotté l'Infantado. »

Napoléon à Berthier. Valladolid, 9 janvier 1809.

« Mon cousin, donnez ordre que le prince de Castel-Franco, le duc d'Altamira et le marquis de Santa-Crux soient dirigés sur la place de Fénestrelles, où ils seront détenus comme prisonniers d'État. Prévenez de cette disposition le ministre de la police. »

« Mon cousin, écrivez au général Belliard pour lui témoigner mon mécontentement du peu de fermeté de son gouvernement : tous les jours on assassine des Français à Madrid, et il ne prend aucune mesure; qu'il faut arrêter trente des plus mauvais sujets de la ville, et les faire fusiller; que c'est ainsi que j'ai fait à Valladolid; que je le rends responsable du premier assassinat qui aura été commis sur un Français, si l'arrestation d'un Espagnol ne s'ensuit pas aussitôt. La conduite qu'on tient à Madrid est ridicule. Napoléon à Berthier. Valladolid, 9 janvier 1809.

P. S. Donnez ordre au dépôt qui est à la Chartreuse de Burgos de se rendre à Palencia. »

« Mon frère, renvoyez-moi à Valladolid le duc de Dantzick; il ne commandera plus le 4^e corps. Ce corps peut être conservé en en donnant le commandement au maréchal Jourdan, qui peut rester votre chef d'état-major : il sera, par ce moyen, plus dans votre main. Ce corps sera destiné à la garde du centre; il est composé de la division Sébastiani, forte de 4 régiments ou de 16 bataillons, et de près de 12 mille hommes; 3 mille hommes sont à Léon, et 4 mille hommes à Bayonne, venant de Paris. Cette belle division, composée de mes meilleurs régiments, vous la garderez à Madrid pour la garde de cette ville et de votre personne. Le général de division est excellent; les deux généraux de brigade sont ce qu'il y a de mieux dans l'armée. Comme les dépôts de ces régiments sont à Paris, je les maintiendrai toujours au grand complet. La 2^e division du 4^e corps est la di- Nap. à Jos. Valladolid, 10 janvier 1809.

vision Leval, qui est composée d'un régiment de Bade, d'un régiment de Hesse-Darmstadt, d'un régiment de Nassau, d'un bataillon du prince primat, et d'une brigade hollandaise. Tout cela fait 4 mille hommes. Ayez soin qu'elle ait 10 pièces de canon. Faites-la partir pour Talavera de la Reyna; que le général Lasalle, avec ses quatre régiments de cavalerie, se porte au pont d'Almaraz, et batte la plaine jusqu'au delà de Truxillo. Le général Leval commandera, comme étant le plus ancien général de division; il correspondra avec le général Valence, dont vous réunirez la division à Tolède. Laissez cette division à Madrid deux jours, pour lui donner les effets d'habillement dont elle a besoin. Les lanciers polonais resteront à Tolède, ce qui portera la division Valence à 5 mille hommes; ayez soin qu'elle ait 8 pièces de canon. Les divisions Sébastiani et Milhaud resteront à Madrid. La division Milhaud a besoin de se refaire : elle peut avoir des postes à Tolède, à Aranjuez, et être prête à se porter sur tous les points. Cela vous met à même de renvoyer au maréchal Victor le 2e de hussards et ce que vous auriez de la division Latour-Maubourg. La division Dessolles, qui doit être arrivée le 7 à Madrid, doit avoir besoin de repos. Comme elle est du corps du maréchal Ney qui est en Galice, vous pouvez lui donner des ordres directement. Ainsi donc, les divisions Sébastiani, Leval et Valence, formant le 4e corps, recevront des ordres directement du maréchal Jourdan comme commandant ce corps. La division de cavalerie du général Milhaud et la division Dessolles re-

cevront des ordres de vous et du maréchal Jourdan, comme votre chef d'état-major. La division Latour-Maubourg, le 26e de chasseurs et le 2e de hussards, ce qui fera huit régiments de cavalerie, et les sept régiments d'infanterie du maréchal Victor, recevront les ordres du maréchal Victor et du maréchal Jourdan, comme chef d'état-major transmettant vos ordres. Si la division Leval avait besoin d'être secourue, vous la feriez soutenir par la division Valence, et vous garderiez les divisions Milhaud, Dessolles et Sébastiani à Madrid, dans votre main. Il faut vous appliquer à compléter l'artillerie de la division Sébastiani à 12 pièces, celle de la division Dessolles à 12 pièces, et celle de la division Milhaud à 6 pièces. J'attache une grande importance à ce que Lasalle soit bientôt au pont d'Almaraz, et batte la plaine au delà de Truxillo.

Le maréchal Lannes est parti aujourd'hui pour Saragosse, et faire sa jonction avec le général Saint-Cyr. Le général Lapisse est à Zamora ; 4 à 5 mille hommes sont nécessaires à Avila pour poursuivre Piguatelli. Ayez-y un intendant, et prêtez main-forte à vos agents. Le duc d'Elchingen est à Villa-Franca ; le duc de Dalmatie doit être à Lugo depuis longtemps ; ma garde est concentrée ici. La division Heudelet, qui est ici, va marcher sur Astorga. La division Loison est à Léon. Il est désirable qu'en entrant à Madrid vous ayez le plus de troupes possible, et en bonne tenue. Je pense que vous devriez créer un bataillon de Royal-Irlandais : parmi les prisonniers, il y en a beaucoup qui demandent du ser-

vice; on pourrait les diriger sur l'Escurial. En y mettant quelques bons officiers irlandais, vous attireriez tous les Irlandais qui étaient au service d'Espagne. Vous ordonnerez au général Leval de faire travailler à une petite tête de pont à Almaraz, et d'y mettre un bataillon pour appuyer la cavalerie. La saison est fort mauvaise : hormis le maréchal Victor, qui doit être en grand mouvement à l'heure qu'il est, je désire que le reste prenne du repos, autant du moins que les circonstances pourront le permettre.

Je vous ai mandé, je crois, de former un régiment espagnol. Vous avez un colonel de Murcie qui est un fort brave homme; vous avez des officiers sûrs; vous pouvez donc former ce régiment. Il sera bon au moins pour la police. Le général Valence peut détacher un bataillon pour garder le pont d'Aranjuez. Je ne suis pas content de la police de Madrid : Belliard est trop faible; avec les Espagnols il faut être sévère. J'ai fait arrêter ici quinze des plus méchants, et je les fais fusiller. Faites-en arrêter une trentaine à Madrid. Quand j'en suis parti, on avait fait des enquêtes, et l'on était sur le point de les saisir. Quand on la traite avec douceur, cette canaille se croit invulnérable; quand on en pend quelques-uns, elle commence à se dégoûter du jeu, et devient soumise et humble comme elle doit être. Je vous envoie une relation de la révolution de Constantinople; faites-la mettre dans les gazettes. »

Jos. à Nap. « Sire, ces jours derniers, on a arrêté dans

Madrid trois à quatre cents individus, la plupart soldats de l'armée de l'Infantado, arrivés peu à peu à Madrid dans des vues criminelles. La Florida, 10 janvier 1809.

Le maréchal Victor est parti pour remplir les ordres de Votre Majesté. Je n'ai pas cru devoir lui refuser les 5 à 600 hommes isolés appartenant à son corps qui se trouvaient à Madrid. Depuis l'arrivée de la division Dessolles, il y a beaucoup de troupes dans cette ville; aussi je retourne au Pardo avec ma garde, le motif qui m'avait fait m'approcher de Madrid ayant cessé. »

« Sire, je reçois votre lettre du 8. Le maréchal Lefebvre est arrivé aujourd'hui avec sa cavalerie. Demain, arrive le général Sébastiani. Si Votre Majesté n'en ordonne pas autrement, ces troupes iront joindre à Aranjuez et à Tolède le reste de ce corps d'armée. Jos. à Nap. Pardo, 10 janvier 1809.

J'ai déjà écrit à Votre Majesté que les troupes qui, au nombre de 3 mille, doivent arriver à Madrid, n'y sont pas encore arrivées. »

« Mon frère, je désire que vous me fassiez donner des renseignements le plus tôt possible sur les routes de Bilbao à Valmaseda; 2° de Valmaseda à Villercayo : quelles sont les villes qu'on rencontre, leur population; quelle espèce de hauteurs ? l'artillerie peut-elle passer? 3° de Villercayo à Orduna; 4° de Villercayo à Burgos; 5° de Villercayo à Miranda, ou tout autre point longeant l'Èbre; 6° de Villercayo à Santander; 7° de Villercayo à Reynosa. Dans chacune de ces routes, l'artillerie peut-elle passer? Il Nap. à Jos. Valladolid, 11 janvier 1809.

faut des détails sur chacune de ces routes. Faites faire ces notes, soit par le ministre de la guerre espagnol, soit par des hommes pratiques du pays et aussi officiers, par des officiers français qui aient vu et qui aient été dans le pays. Faites-moi tracer sur une carte la grande route de Tolosa à Pampelune, la grande route de Pampelune à Vittoria. Ces renseignements me sont nécessaires. 2° J'ai besoin aussi des renseignements suivants; mais pourvu que je les aie demain, cela est suffisant. Décrire la route depuis Pampelune jusqu'à Madrid : est-ce une chaussée faite? Connaître quelles villes on trouve sur cette route, leur population ; quelles rivières, quelles gorges, quels obstacles naturels on rencontre. Je désire avoir les mêmes détails de la route de Saragosse à Madrid par Daroca. Ces notes doivent être faites très en détail; on peut y mettre le temps, pourvu que je les aie demain dans la journée. Ce que je recommande pour toutes ces cartes, c'est qu'on établisse l'échelle en lieues de France, ou du moins qu'on fasse bien connaître le tout et partie du nombre de toises qu'elles contiennent. »

Nap. à Jos. Valladolid, 11 janvier 1809. (A midi.)

« Mon frère, je reçois votre lettre du 8 janvier. J'espère que le maréchal Victor se sera mis en route le 9. Vous aurez vu, par ma lettre d'hier et par les ordres qui vous ont été envoyés avant-hier, que je désirais que la division Dessolles se reposât à Madrid. Si le maréchal Victor avait besoin d'être soutenu (ce que je ne puis pas croire), il pourrait être soutenu par le général Valence; mais avec

l'infanterie qu'il a, la division Latour-Maubourg, le 26e de chasseurs et le 2e hussards, il a dix fois ce qu'il faut. Cependant, un millier d'hommes placés à Aranjuez pour garder le pont et maintenir la communication pourrait être utile. J'y avais destiné la brigade hollandaise; mais depuis elle a eu ordre de se rendre, avec la division Leval, à Talavera de la Reyna. Alors un des régiments du général Valence, qui sont arrivés depuis plusieurs jours à Tolède, étant reposé, peut, avec 3 ou 400 hommes de cavalerie, se porter sur les derrières du maréchal Victor, et garder ses communications. Je pense que vous avez bien fait de ne pas aller au corps d'expédition contre l'Infantado. Cette expédition n'a pas un but certain; l'Infantado se retirera sur Valence, et l'issue n'en produira rien : vous auriez donc mal fait de vous y porter. Puisque vous avez le désir bien naturel d'assister à une expédition, celle où vous devez vous trouver est celle d'Andalousie; mais elle ne peut pas se faire avant vingt jours d'ici. Alors, avec deux bons corps formant une quarantaine de mille hommes, vous surprendrez l'ennemi par une route inattendue, et vous le soumettrez. Cette opération finira les affaires d'Espagne : je vous en réserve la gloire. Faites faire une tête de pont à Almaraz. Procurez-vous des bœufs et des mulets pour atteler un équipage de douze pièces de 24.

Écrivez à Somo-Sierra pour faire venir les six pièces qui y sont encore. Faites mettre sur des charrettes les mortiers : ce petit équipage vous est né-

cessaire pour prendre Séville. La copie de la lettre de M. Fréville serait juste, si ces blés étaient destinés à être vendus; mais puisqu'ils sont destinés à nourrir l'armée, il faut d'abord les prendre.

Je fais écrire dans ce sens à l'intendant. Je verrai avec plaisir que tout ce qui a été pris aux rebelles soit employé aux besoins de l'armée. Je suis obligé de me tenir à Valladolid pour recevoir les estafettes de Paris en cinq jours. Les événements de Constantinople, la situation actuelle de l'Europe, la nouvelle formation de mes armées d'Italie, de Turquie et du Rhin, veulent que je ne m'éloigne pas davantage. C'est bien à regret que je me suis vu forcé de partir d'Astorga.

Il y a Madrid un millier d'hommes appartenant à ma garde : envoyez-les-moi. Voici les dernières nouvelles de Galice : on n'a aucune espèce de nouvelles de la Romana; la plupart des colonels ont congédié leurs troupes; une partie file sur l'Andalousie, les autres s'en vont avec les Anglais. Le 8, l'ennemi occupait, par une arrière-garde, Lugo. Le duc de Dalmatie était depuis le 6 en présence. L'infanterie est arrivée le 7. La division Marchand était à mi-chemin de Villa-Franca à Astorga, pour soutenir le duc de Dalmatie. Vous pouvez faire votre entrée à Madrid quand vous le jugerez convenable. Je suppose qu'aujourd'hui 11, le duc de Dantzick sera arrivé; que le 13 Talavera de la Reyna sera occupé, et qu'à la même époque Victor aura éloigné et dissipé les craintes ridicules qu'inspire l'Infantado. Si cela est, vous pouvez faire votre entrée le 14. Que

toutes les troupes soient sous les armes, et que les habitants viennent vous recevoir dehors avec les cérémonies d'usage. Allez occuper le palais; laissez-y un appartement pour moi, dans le cas où cela ne vous gênerait pas trop. Ne vous exposez à aucun événement militaire, hormis l'expédition d'Andalousie, qui ne peut être faite qu'après les pluies. Que faut-il préparer? Du biscuit, et l'équipage des pièces de 24 et des mortiers. Occupez-vous de cela tous les jours : cette opération aura de l'éclat. Pour le biscuit, il vous faut 300 mille rations. Faites-en faire à Tolède et à Talavera. J'ai 300 caissons des transports militaires qui les porteront. Aussitôt que la division Lapisse aura fini à Zamora, je la ferai marcher sur Salamanque, qui est encore en révolte, et où il y a 3 ou 4 mille hommes. Faites donc pendre une douzaine d'individus à Madrid; il n'y manque point de mauvais sujets : sans cela, il n'y aura rien de fait. Les 3 mille prisonniers espagnols qui sont à Valladolid ont fort dégrisé ce pays-ci par leur présence et par leurs propos. Les prisonniers anglais arrivent par gros convois. Je vous recommande la province d'Avila : envoyez-y un intendant. Ce misérable Pignatelli n'a pas 10 hommes avec lui. Un bataillon de 400 hommes du régiment Royal-Étranger sera là à merveille. Cela servira d'ailleurs à établir la correspondance entre Madrid et Salamanque, lorsque la division Lapisse sera arrivée dans cette ville. Il paraît que le chargé d'affaires d'Espagne qui était à Vienne a quitté cette ville, et s'en est allé par Trieste. Il serait essentiel

que vos ministres ne jetassent pas l'argent pour payer vos agents à l'étranger, hormis celui qui est en Russie, qui se comporte bien. »

Nap. à Jos. Valladolid, 11 janvier 1809. (11 heures du soir.)

« Mon frère, Zamora n'a pas voulu se soumettre : il a fallu y entrer de vive force. Le général Darricau (1) s'y est porté, dans la journée du 10, avec quatre bataillons, l'a battue en brèche, et l'a enlevée d'assaut. Il a eu 10 hommes tués. Le général Darricau s'occupe de désarmer la place. Le général Davenay désarme la province de Toro. L'un et l'autre sont chargés de pousser des reconnaissances sur les frontières du Portugal et sur Salamanque. Aussitôt que vous aurez un intendant à Avila, chargez-le de se mettre en correspondance avec le commandant de mes troupes à Salamanque dès qu'elles y seront. »

Napoléon à Berthier. Valladolid, 11 janvier 1809.

« Mon cousin, faites connaître au général Davenay que vous m'avez mis sous les yeux sa lettre du 11; qu'il ne faut pas qu'il se laisse faire des contes; qu'il fasse arrêter une trentaine des individus les plus coupables; qu'il fasse notifier que tout le monde ait à rentrer, sous peine de confiscation des biens; qu'il agisse avec la plus grande activité; qu'il nomme un corrégidor pour la ville de Toro, et qu'il ne garde à Toro qu'un seul bataillon, en envoyant les autres à Zamora. Répondez au général Darricau qu'il a bien fait de s'emparer de Zamora, mais qu'il aurait dû y laisser le 16e; qu'un seul

(1) Le fils de cet officier général est maintenant intendant, et chargé du service administratif au ministère de la guerre.

bataillon suffit à Toro, et qu'il réunisse tout à Zamora pour marcher sur Salamanque ; que j'ai accordé toutes les grâces qu'il a demandées. Écrivez au général Maupetit qu'il faut qu'il envoie des reconnaissances jusqu'aux frontières du Portugal et à Salamanque, mais en force, de manière à n'éprouver aucun échec. Vous aurez soin de diriger le bataillon de marche de Valladolid, formé ici ce matin, qui appartient à la division Lapisse, sur Toro, et de là sur Zamora. Recommandez aux généraux Maupetit et Darricau de se procurer des capotes et des souliers à Zamora pour leurs corps, et de recueillir des renseignements sur ce qui se passe à Salamanque et du côté du Portugal. Indépendamment des hommes que les généraux Davenay et Darricau feront prendre à Toro et à Zamora, donnez-leur l'ordre de prendre des otages et de les envoyer à Ségovie, et d'envoyer des députations nombreuses de la ville à Madrid. Envoyez-leur des proclamations de la ville de Valladolid et des proclamations de Madrid, pour qu'ils les publient. Mandez-leur d'en faire faire par les principaux magistrats et membres du clergé de ces villes, et de les faire imprimer et afficher partout. »

Napoléon à Berthier. Valladolid, 11 janvier 1809.

« Mon cousin, vérifiez si l'on a établi aux postes, d'ici à Miranda, trois gendarmes d'élite, et donnez ordre que le général Kellermann y place au moins 50 dragons dans chaque, de manière que mes courriers puissent être escortés et marchent la nuit en sûreté. Témoignez mon mécontentement au payeur

général de l'armée, de ce qu'il laisse le payeur de Burgos sans fonds. En attendant qu'il en fasse passer, faites partir d'ici 20 mille francs pour faire face aux dépenses de Burgos. Je désire que cette somme parte dans la nuit. Envoyez à Aranda un courrier du pays, pour avoir l'état de situation des hommes qui peuvent se trouver dans la place, et de ce qui y a passé depuis le 20 du mois dernier. Je vois que l'on a formé un premier bataillon de marche au Retiro; qu'on dirige, sous le nom de 1re compagnie de voltigeurs, les 2e et 3e compagnies. Je suppose qu'il n'y a, dans ces compagnies, aucun homme qui appartienne aux divisions Dessolles, Sébastiani, Ruffin ou Villate : s'il y en avait, il faudrait les renvoyer sur-le-champ à leurs régiments, car mon intention n'est pas qu'on forme de nouveaux cadres; nous n'en avons que trop. »

Napoléon à Berthier. Valladolid, 11 janvier 1809.

« Mon cousin, faites connaître au général Saint-Cyr que deux régiments du grand-duc de Berg, un régiment de Wurtzbourg et un bataillon du contingent des petits princes, formant près de 6 mille hommes, se rendent à Perpignan, sous les ordres d'un général de brigade. Ce corps renforcera le général Reille, et le mettra à même d'assiéger Girone. Je désire que ce siége soit commencé vers le 15 février. Il sera nécessaire de protéger cette opération par quelques marches, pour balayer tout ce qui pourrait se trouver aux environs. Vous lui ferez connaître que le maréchal Lannes se trouve devant Saragosse avec les 5e et 3e corps; qu'ils doi-

vent tâcher de communiquer ensemble; qu'une des premières choses qu'il a à faire est de prendre Taragone et d'y mettre garnison, et de fortement approvisionner Barcelone. S'il est possible de s'emparer aussi de Tortose dans ces premiers moments où l'on n'a pu s'y attendre, ce serait un grand pas de fait pour pouvoir combiner les mouvements sur Valence. — Il faudrait envoyer cette dépêche au général Reille, qui a un chiffre avec le général Saint-Cyr, et qui en fera faire trois ou quatre copies, qu'il fera passer en diverses circonstances. Écrivez également au général Reille que les troupes composant la division ci-dessus se rendent à Perpignan. »

« Mon cousin, donnez ordre qu'il soit donné 500 paires de souliers au 17[e] léger, et 80 capotes au détachement du 32[e], qui est ici. Faites répartir les autres capotes entre les cinq bataillons de marche de Valladolid qui ont été formés ce matin. Donnez ordre que le 17[e] léger parte demain à la pointe du jour, pour se rendre à Astorga. Donnez ordre à la division Heudelet de partir demain pour se rendre à Medina de Rio-Seco; au 1[er] escadron de marche de Valladolid, de se rendre à Madrid; au 2[e] escadron de marche, de se rendre à Villa-Franca, où les hommes qui appartiennent au corps du maréchal Ney le rejoindront. Expédiez des ordres aux 1[er], 2[e], 3[e], 4[e] et 5[e] bataillons de marche de Valladolid; qu'ils prennent du pain pour deux jours, et désignez-leur pour demain une petite marche de trois lieues, d'où ils se dirige-

Napoléon à Berthier. Valladolid, 11 janvier 1809.

ront sur leurs corps. Les hommes de la division Lapisse se dirigeront sur Toro, et de là sur Zamora. Le bataillon du 51e restera ici pour le service de la place. Le général de division Claparède prendra le commandement de la province de Valladolid, jusqu'à ce que je lui donne le commandement d'une division vacante, ce qui ne tardera pas. Donnez ordre au commissaire des guerres de proposer des mesures pour faire 4 mille capotes, 4 mille vestes, 4 mille culottes, et 8 mille paires de souliers. Donnez ordre que le bataillon du 32e, qui est à Léon avec le général Loison, se rende à Madrid. Faites connaître partout que les changements suivants ont eu lieu : que le 8e corps est supprimé; que tout ce qui faisait partie des 12e, 2e et 4e léger, et des 58e, 32e et 47e, a rejoint ses régiments; qu'ainsi on doit diriger tous les détachements sur les corps dont ces régiments font partie. Prévenez que le 17e léger fait partie de la division Delaborde, laquelle fait partie du 2e corps, commandé par le duc de Dalmatie.»

Jos. à Nap. Pardo, 11 janvier 1809.

« Sire, la ville de Madrid et les conseils se disposent à envoyer à Votre Majesté une députation, pour lui porter les procès-verbaux des serments.

J'ai deux colonels espagnols très-sûrs et très-habiles pour former deux régiments; mais les soldats manqueront longtemps, à moins que Votre Majesté n'autorise à prendre parmi les prisonniers, qui, ayant été si malheureux avec l'insurrection, seront fidèles et heureux d'être incorporés dans des corps qui ne manqueront de rien.

Le maréchal Victor a commencé son mouvement.

Le maréchal Lefebvre est à Madrid; la division Sébastiani arrive aujourd'hui, elle s'y reposera demain, et partira pour Aranjuez ensuite, à moins que je ne reçoive des ordres contraires. »

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 9. Le maréchal Victor est en marche. Jos. à Nap. Pardo, 11 janvier 1809.

La ville de Madrid s'occupe de la nomination d'une députation auprès de Votre Majesté, pour lui porter ses adresses.

Je ferai les diverses dispositions que Votre Majesté m'a prescrites.

La plus essentielle serait l'augmentation de ma garde, qui est vraiment trop faible; elle est aussi disséminée au Pardo, à Madrid, à Aranjuez, Saint-Ildefonse. Votre Majesté ne pourrait-elle pas ou donner 2 mille hommes à prendre sur ceux qui sont à Madrid, ou qui y arriveront bientôt? Il me faudrait aussi 500 hommes à cheval. Il faudrait m'autoriser à recevoir à mon service 10 capitaines, 20 lieutenants et 20 sous-lieutenants français, qui consentiraient à quitter le service de France. »

« Mon frère, je reçois votre lettre du 10 janvier. Je vous ai mandé, hier au soir, la prise de Zamora. Je vais faire marcher sur Salamanque. Vous avez très-bien fait de dissoudre tous les bataillons de marche, et d'envoyer aux divisions Villate et Ruffin les détachements qui leur appartiennent. Vous verrez si vous jugez nécessaire d'envoyer le 2[e] de hussards à Aranjuez, pour battre la plaine. Quant aux Nap. à Jos. Valladolid, 12 janvier 1809. (A midi.)

hommes isolés des sept régiments d'infanterie qui appartiennent au corps du maréchal Victor, réunissez-les à Madrid, et, après deux jours de repos, envoyez-les à Aranjuez, du moment qu'ils seront au nombre de 300 hommes.

Je suppose qu'à l'heure qu'il est, la division Leval marche sur Talavera, et que la division Valence garde Tolède et Aranjuez. Des bataillons de marche de plusieurs milliers d'hommes, appartenant au corps du maréchal Victor et au 4^e corps, partent aujourd'hui pour Madrid. Je vous ai mandé de faire votre entrée à Madrid, et de prendre le gouvernement de l'État, en mettant à tout cela le plus de pompe possible. Je désire fort que vous puissiez faire votre entrée le 14, le 15, ou le 16. Je pense que votre entrée à Madrid, et la prise de possession entière de votre gouvernement, est aujourd'hui nécessaire et importante. Je n'ai pas encore de nouvelles des Anglais; on était en présence de leur arrière-garde le 8. J'ai donné ordre à un bataillon de 600 hommes qui est à Soria, dès qu'il serait relevé, de se rendre à Madrid. Vous pouvez l'incorporer dans votre garde. De nombreux détachements de conscrits sont en marche. L'opération qu'a faite Belliard est excellente. Il faut faire pendre, à Madrid, une vingtaine des plus mauvais sujets. Demain, j'en fais pendre ici sept connus par tous les excès, dont la présence affligeait les honnêtes gens, qui les ont dénoncés secrètement, et qui reprennent du courage en s'en voyant débarrassés. Si l'on ne débarrasse pas Madrid d'une centaine de ces boute-feux, on n'aura rien fait.

Sur ces cent, faites-en pendre ou fusiller douze ou quinze, et envoyez le reste en France aux galères. *Je n'ai eu de tranquillité en France, et je n'ai rendu de la confiance aux gens de bien, qu'en faisant arrêter deux cents boute-feux, assassins de septembre, et en les envoyant dans les colonies. Depuis ce temps, l'esprit de la capitale a changé comme par un coup de sifflet.* »

« Mon frère, l'ennemi est resté, dans la journée du 8, sur les hauteurs de Castro. Le duc de Dalmatie se résolut à attaquer dans la matinée du 9, son artillerie et son infanterie étant arrivées le 8. La position de Castro n'était attaquable que par la gauche, la droite étant appuyée à la rivière. Le duc de Dalmatie fit faire un mouvement pour tourner la gauche de l'ennemi, qui, s'en étant aperçu, partit à la nuit tombante, et continua sa retraite toute la nuit du 8. On a trouvé à Lugo 300 malades anglais, 18 pièces de canon. Les Anglais ont détruit la plus grande partie de leurs munitions. On a fait, dans la journée du 9, 500 prisonniers anglais. Voilà donc déjà 3 mille prisonniers anglais que nous avons. On a compté 700 chevaux abattus par eux dans la ville de Lugo, ce qui fait plus de 2,500 chevaux qu'ils perdent.

Nap. à Jos. Valladolid, 13 janvier 1809.

Le duc de Dalmatie espérait arriver le 10 à Betanzos, à peu de lieues de la Corogne. Les Anglais ont à la Corogne 400 bâtiments. Les habitants de la Galice paraissent animés du meilleur esprit. L'évêque de Lugo et le clergé sont restés. La ville a été pillée

par les Anglais, et a beaucoup souffert à la retraite de ceux-ci, qui se portent à tous les excès imaginables. Faites mettre ces nouvelles dans les gazettes. Faites aussi que les gazettes de Madrid arrivent à Valladolid, et que vos ministres écrivent à vos intendants. On m'a assassiné deux gendarmes d'élite de la poste, à l'intersection des chemins de Guadarama et de l'Escurial. J'avais demandé qu'on y envoyât 25 à 30 hommes du Royal-Étranger. Je ne vois pas d'inconvénients que vous preniez des prisonniers, dont on pourrait être sûr, pour former vos régiments ; mais il ne faut pas prendre d'officiers. »

Jos. à Nap. Pardo, 13 janvier 1809.

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté dont était porteur M. Bataglia. J'exécuterai les mesures prescrites par Votre Majesté.

La députation est partie hier matin. J'envoie à Votre Majesté une note de trois officiers généraux prisonniers, dont je désire le retour; ils me seront nécessaires pour être employés à la cour; j'ai des raisons particulières à chacun d'eux pour pouvoir compter sur eux et pour les désirer ici. Le prince vice-connétable pourrait bien expédier l'ordre de retour par un courrier, si tel est le bon plaisir de Votre Majesté. (Le marquis de Villa-Vicenzio, brigadier; M. Charles Pignatelli; le marquis de Los Zoïdos.)

Le maréchal Victor m'écrit du 12, de Santa-Cruz, qu'il était en marche, et qu'il serait le 13 à Tarancon. Je lui ai écrit pour presser beaucoup son mouvement.

Tous les rapports s'accordent à dire qu'une avant-garde ennemie s'est montrée au delà de Madridejoz; l'armée à laquelle elle appartient est commandée par le marquis Palacios, brigadier. On la croit forte de 14 mille hommes.

On continue à s'emparer partout des laines et cotons appartenant aux Espagnols paisibles, à Bilbao; on le fait encore dans la Castille. Votre Majesté ne peut pas vouloir dépouiller sans raison : pourquoi ôter plutôt à leurs légitimes propriétaires des laines et des cotons, que leur vaisselle et leurs meubles? Cet exemple est terrible pour Cadix, dont les habitants doivent craindre notre arrivée. »

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 10, avec la relation des événements de Constantinople. Les dispositions qu'elle contient sont en partie exécutées; je vais m'occuper des autres : de ce nombre sont les régiments espagnols et irlandais. J'avais déjà jeté les yeux sur l'officier dont me parle Votre Majesté. Je compte donner une place de cour au prince Masserano; il pourra rester toutefois à l'étranger : il jouit d'un traitement considérable comme capitaine des gardes du roi Charles IV. **Jos. à Nap. Pardo, 13 janvier 1809.**

J'ai écrit à Votre Majesté pour qu'elle veuille bien faire revenir à Madrid trois officiers prisonniers sur lesquels je crois pouvoir compter. L'argent est devenu bien rare à Madrid. La contrebande est partout protégée; Votre Majesté verra que le commandant à Vittoria la soutient. Je prie Votre Majesté de faire donner les ordres pour que l'on respecte les

lois de la douane et les agents préposés à leur exécution, sans quoi cette source sera tarie pour longtemps. Les capitaux sont enfouis ou emportés; beaucoup sont déjà enlevés. »

Jos. à Nap. Pardo, 14 janvier 1809.

« Sire, j'ai reçu les lettres de Votre Majesté du 11 et du 12. Je n'ai pas de nouvelles du maréchal Victor, j'en attends à tout moment : toutes les autres dispositions prescrites par Votre Majesté s'exécutent. La députation de Madrid doit être arrivée à Valladolid; il serait important que les nouvelles de Saragosse et de Victor coïncidassent avec le retour de cette députation et mon entrée à Madrid, dont je m'occupe. »

Napoléon à Berthier. Valladolid, 14 janvier 1809.

« Mon cousin, il y aura à Valladolid un commissaire ordonnateur qui aura la direction de tout le service depuis Zamora, Astorga, Léon, jusqu'à Ségovie, Palencia et Burgos. Il y aura également un payeur. Il y aura à Valladolid un atelier d'habillement, à la tête duquel sera un directeur. On fera fournir à cet atelier d'habillement de Ségovie, de Palencia et villes environnantes, de manière qu'il y ait toujours des souliers, des capotes et des habits. »

Nap. à Jos. Valladolid, 15 janvier 1809. (Au matin.)

« Mon frère, je n'ai pas de nouvelles de vous depuis le 11. Les circonstances de l'Europe m'obligent d'aller passer vingt jours à Paris. Si rien ne s'y oppose, je serai de retour vers la fin de février. Le major général restera encore dix ou douze jours, afin d'être bien assuré que vous ayez connaissance

de toutes les affaires. J'ai ordonné la réunion de ma garde à Valladolid. Je laisse le commandement au maréchal Bessières, qui recevra des ordres directement de moi pour ma garde. Je lui ai fait connaître que je désirais qu'elle restât en repos, pour être en situation de se porter sur une autre frontière si les circonstances le rendaient nécessaire. Je vous prie de m'écrire tous les jours en grand détail, et de m'envoyer même les rapports des généraux sur les différentes affaires, afin que je connaisse bien la situation des choses. Le major général vous fera connaître mon projet d'entrer en Portugal à la fois par Porto et par la Galice, ce qui vous mettra à même de réunir ce que vous avez pour l'attaque de l'Andalousie, en donnant les premiers coups sur Séville et Mérida, ayant la frontière du Portugal. Il ne faut songer à Valence que lorsqu'on aura Saragosse, ce qui certainement doit être fait dans le courant de février. Quand Saragosse sera pris, il ne faut rien retirer que je ne sois instruit, car beaucoup de choses vont dépendre des circonstances. J'ai laissé le commandement des provinces de Léon, de la Vieille-Castille, de la Biscaye et de Santander, au maréchal Bessières, qui restera à Valladolid. Il a pour contenir ces provinces la division Lapisse, qui marche sur Salamanque, les garnisons qui sont dans ces différents points, et, de plus, une division de dragons.

Je pense vous avoir écrit de faire votre entrée à Madrid le 14. Denon voudrait prendre quelques tableaux. Je préférerais que vous prissiez tous ceux

qui se trouvent dans les maisons confisquées et couvents supprimés, et que vous me fissiez présent d'une cinquantaine de chefs-d'œuvre qui manquent à la galerie du Muséum à Paris. En temps et lieux, je vous en donnerais d'autres. Faites venir Denon, et parlez-lui dans ce sens. Il peut vous faire les propositions. Vous sentez qu'il ne me faut que de bonnes choses, et l'opinion est que vous êtes immensément riche en ce genre. Je crois qu'immédiatement après votre entrée et votre installation à Madrid, vous devez vous occuper de créer deux ou quatre régiments, dont un dans le nord, en ayant soin de n'en pas laisser approcher un de dix lieues de Madrid. Si vous pouvez former les cadres avec quelques officiers, je crois que vous trouverez du monde, ce qui est indispensable pour donner refuge à beaucoup de gens qui deviendraient des brigands. En même temps, ce seront des corps qui seront bons pour la police. Je crois que j'ai un chiffre pour correspondre avec vous lorsqu'il y aura quelque chose de très-important à me faire savoir : vous avez, dans tous les cas, celui de Laforest. Je compte être à Paris le 21 janvier. J'irai en grande partie à franc étrier. Si vous le jugez convenable, vous pouvez garder quinze jours mon absence secrète, en disant que je me suis porté sur Saragosse. Vous ferez, du reste, là-dessus ce qui vous paraîtra le plus à propos. Je n'ai point de nouvelles depuis les dernières reçues de Galice. Le duc d'Elchingen avait déjà passé les montagnes et se réunissait au duc de Dalmatie, qui était à huit lieues de la Corogne. »

« Mon frère, je vous ai expédié ce matin Montesquiou, avec une lettre où je vous faisais connaître que je partais demain pour Paris. Le major général vous enverra demain, par un aide de camp, des instructions sur mon armée d'Espagne. Le major général restera ici dix ou douze jours après moi. Je vous écris cette lettre par l'estafette porteur de vos paquets de Paris, que je laisse continuer. Portez votre attention sur vos journaux, et faites faire des articles qui fassent bien comprendre que le peuple espagnol est soumis et se soumet. Le chargé d'affaires espagnol qui était à Vienne a eu la bêtise de partir pour Trieste, sur une lettre qu'il a reçue de la junte. La cour de Vienne se comporte très-mal; elle pourrait s'en repentir. N'ayez aucune inquiétude. J'ai assez de forces, même sans toucher à mon armée d'Espagne, pour aller à Vienne dans un mois. J'ai peu de généraux de cavalerie. Je désire que le général Montbrun, qui est avec le général Lasalle, soit appelé par vous à Madrid, et que, huit jours après, vous me l'expédiiez à Paris. C'est un général dont j'estime la bravoure, et qui me sera utile. Il ne faut point qu'il sache pourquoi je le fais venir. Si j'ai besoin d'autres officiers, je les demanderai de même, et vous me les expédierez de même, avec vos dépêches. Il faut dire partout et bien accréditer dans l'armée l'idée que je dois revenir dans vingt ou vingt-cinq jours. D'ailleurs, ma seule présence à Paris fera rentrer dans le néant l'Autriche; et alors, avant la fin d'octobre, je serais de retour. Je serai à Paris dans cinq jours; j'irai à

Nap. à Jos. Valladolid, 15 janvier 1809. (A midi.)

franc étrier jusqu'à Bordeaux jour et nuit. Pendant ce temps, tout ira se calmant en Espagne. Je laisse ici, sous les ordres du maréchal Bessières, la division de dragons Kellermann, dont j'ai passé la revue aujourd'hui, pour contenir le nord depuis Burgos jusqu'à la Galice ; elle va prendre position à Tudela-de-Duero, ce qui assurera les communications avec Valladolid. Je pense que, du moment que Saragosse sera rendu, vous pourrez faire venir la reine avec vos enfants. J'ai écrit au roi de Naples d'envoyer un ambassadeur à Madrid. Je lui ai désigné celui que je voulais qu'il envoyât. Je vous prie de m'écrire longuement et naïvement. Vous le devez, et c'est la seule chose qui peut me donner confiance en vous, et ma correspondance vous sera utile. Je crois utile, pour les affaires générales de l'Europe, que la reine, après le carnaval, se rende à Marrac; elle pourrait y être le 25 février. Les préparatifs de son départ peuvent produire un très-bon effet. Écrivez-lui de partir quand je le lui dirai. Saragosse sera pris quand elle partira. Il n'y a aucun inconvénient à ce que la reine se repose quinze ou vingt jours à Marrac. Je pense donc que votre famille peut se rendre à Madrid vers la fin de février. Les nouvelles de Russie sont bonnes. Pardo se comporte bien à Saint-Pétersbourg. Ne le laissez pas manquer de nouvelles : écrivez-lui souvent en envoyant vos lettres à Champagny.

P. S. Vous trouverez ci-joint des lettres interceptées par le général Lapisse entre Zamora et Salamanque. Vous y verrez que, le 20 décembre, la

junte était à Séville. Vous sentez l'importance d'occuper Talavera de la Reyna, le pont d'Almaraz. »

Instructions pour le major général. Valladolid, 15 janvier 1809.

« Après le départ de l'Empereur, le roi commandera l'armée.

Le major général restera à Valladolid jusqu'à ce qu'il apprenne que les Anglais sont embarqués. Si dans huit jours ils ne l'étaient pas et qu'il n'y eût rien de nouveau, il se rendra à Paris, s'il ne juge pas sa présence nécessaire. Pendant le temps qu'il restera à Valladolid, il continuera à donner des ordres au nom de l'Empereur.

Si le maréchal duc de Dalmatie éprouvait un échec (ce qui n'est pas à présumer), et que cet échec ne pût être réparé par le corps du duc d'Elchingen, le major général pourrait faire marcher la division Lapisse. Il tâchera de correspondre avec Santander en y envoyant cent hommes d'infanterie, afin de donner des nouvelles au général Bonnet, qui depuis longtemps en est privé.

Le major général renouvellera les ordres à Santander et à Burgos pour faire évacuer sur Bayonne les laines, ainsi que les marchandises anglaises.

Le départ de l'Empereur ne sera pas mis à l'ordre : on le fera connaître directement et particulièrement aux ducs de Dalmatie, d'Elchingen et de Montebello.

Le roi sera prévenu qu'il doit laisser ignorer, autant que possible, le départ de l'Empereur à Madrid, en disant que Sa Majesté a été à Saragosse.

Le général le Camus restera à Valladolid, comme

section détachée de l'état-major général ; il correspondra directement avec le roi et avec le major général à Paris.

L'Empereur laisse le commandement de sa garde au duc d'Istrie, qui aura son quartier général à Valladolid : la garde ne fait pas partie de l'armée. Ce ne sera que quand l'Empereur fera venir sa garde et ses équipages, que l'on mettra à l'ordre que Sa Majesté a quitté le commandement de ses armées en Espagne.

Si des circonstances forcées rendaient indispensable de faire marcher la garde, le major général est autorisé à le faire.

Comme le corps du duc de Dalmatie, tel qu'il est en Galice, et appuyé des deux divisions du duc d'Elchingen, est assez fort pour chasser les Anglais, l'Empereur désire que la division Heudelet ne dépasse pas Villa-Franca, jusqu'à ce que le duc de Dalmatie se soit mis en chemin pour Oporto; et alors il faudrait qu'un régiment du duc d'Elchingen vînt à Astorga pour garder les communications.

Le major général, tant qu'il sera à Valladolid, y fera la parade comme à l'ordinaire, verra les hommes isolés; il donnera l'ordre de faire partir, le...., les caissons de la 3e compagnie du 6e bataillon des équipages militaires, chargés des effets des régiments du corps du maréchal duc de Dalmatie : il leur donnera une bonne escorte. On retardera le départ d'un jour, si on n'avait pas une escorte suffisante.

Pendant le temps que le major général restera à Valladolid, il enverra tous les jours un courrier au roi.

Immédiatement après le départ de l'Empereur, l'estafette sera établie de la manière suivante :

Il y aura à Madrid et à Valladolid un directeur de la poste. Le directeur de Madrid ne fera pas partir l'estafette sans que l'ambassadeur de France lui ait fait remettre directement ses dépêches, lesquelles ne devront être mises dans la valise que par le directeur lui-même, sans être vues de personne; il recevra aussi le paquet du maître des requêtes Fréville, celui de l'intendant général de l'armée. Quant au paquet du roi, c'est le principal et le premier.

A Valladolid, le directeur ne laissera pas partir l'estafette sans avoir pris les paquets du duc d'Istrie. Il ordonnera de prendre à Burgos ceux du général Darmagnac, et à Vittoria ceux du général Thiébault. Le major général remettra à cet égard une note au directeur de l'estafette et au général Nansouty.

Le major général chargera le général Thiébault de correspondre avec lui à Paris, et avec le maréchal duc d'Istrie à Valladolid; et de même au général Darmagnac à Burgos, et au général Bisson, qui commande la Navarre. Le duc de Montebello, qui commande devant Saragosse, recevra aussi le même ordre.

Pendant le temps que le major général restera à Valladolid, il enverra tous les jours un de ses aides de camp au duc de Dalmatie, afin qu'il les lui réex-

pédie ensuite, toutes les fois qu'il y aura quelque chose d'important. Mais au moins tous les deux jours ces aides de camp porteront les dépêches du duc de Dalmatie au duc d'Istrie et même au roi, en passant par Madrid, s'il y avait quelque chose de pressé.

Pendant que le major général sera à Valladolid, il expédiera à Paris successivement ses aides de camp revenus de Galice; et, après son départ, ils continueront leur route sur Paris, ayant auparavant remis les dépêches adressées au duc d'Istrie.

Le major général expédiera tous les jours à peu près, et lorsque les événements l'exigeront, l'un des aides de camp des généraux attachés à l'Empereur pour Saragosse, afin que le duc de Montebello en expédie un pour Paris au moins tous les trois jours, ou lorsque les circonstances l'exigeront.

Pendant le temps que le major général restera à Valladolid, il expédiera tous les jours à Sa Majesté un de ses officiers d'ordonnance, avec les différents rapports.

Le major général partira huit ou dix jours après l'Empereur, en profitant des différents relais de Sa Majesté. Après le passage du major général, tous les relais de l'Empereur seront réunis à Vittoria sous la garde des chasseurs et de la moitié de la gendarmerie d'élite, qui s'y rendra à cet effet.

Le grand maréchal remettra au major général l'état des officiers d'ordonnance et des aides de camp. Le major général pourra dès demain en expédier un sur Saragosse.

Le major général recommandera, en partant, au duc d'Istrie de faire tous les jours une parade comme le fait Sa Majesté; de visiter les hommes qui passent, de leur donner du repos, et de leur faire joindre, en règle, leurs différents corps. »

« Mon cousin, répondez au général Treilhard que vous m'avez mis sous les yeux sa lettre du 11 janvier. Je trouve ridicule qu'il ait livré les brigands à la justice; il devait les traduire devant une commission militaire, et les faire pendre. Il a raison de demander un bataillon d'infanterie; il n'aurait pas dû laisser partir ce qu'il avait du 118ᵉ. Par les ordres que j'ai donnés, il doit y avoir un bataillon du 5ᵉ léger. Écrivez au général Darmagnac pour lui témoigner mon mécontentement de ce qu'il a retiré le 118ᵉ d'Aranda avant que le bataillon du 5ᵉ léger fût arrivé. Donnez-lui l'ordre de correspondre avec le maréchal Bessières à Valladolid deux fois par semaine. Écrivez au général Bron de correspondre également avec le maréchal Bessières par Aranda; également au général Treilhard. Napoléon à Berthier. Valladolid, 15 janvier 1809.

Je suppose qu'aujourd'hui les trente caissons du 6ᵉ bataillon sont partis pour le corps du maréchal Soult, et ont porté les effets d'habillement et les souliers appartenant à ce corps. »

« Sire, M. de Germain, officier d'ordonnance de Votre Majesté, devant repartir, j'en profite pour écrire deux mots à Votre Majesté. Je n'ai pas encore de nouvelles du maréchal Victor; j'en dois recevoir dans la journée. Jos. à Nap. Pardo, 15 janvier 1809.

Le général Solignac écrit du quartier général impérial que l'on y disait que le maréchal Jourdan était passé au service d'Espagne. Votre Majesté sait ce que j'ai eu l'honneur de lui dire là-dessus à Bayonne et à Burgos. Le maréchal passera volontiers à mon service, et je le nommerai gouverneur de Madrid et capitaine général de l'armée; mais il voudrait emporter en Espagne un souvenir des bontés de Votre Majesté; il est le seul maréchal qui n'ait pas obtenu un duché. A plusieurs reprises j'ai été autorisé par Votre Majesté à lui en faire la promesse lorsque j'étais dans le royaume de Naples. Tout ce que je pourrais faire, moi, ne l'indemniserait pas. Votre Majesté avait voulu lui accorder le titre de duc de Ripalda, au royaume de Naples. Cette terre rend 200 mille francs. Votre Majesté pourrait la lui donner en totalité ou en partie, et il serait juste qu'il eût ce duché, ayant beaucoup contribué à la pacification de ce royaume; ce serait aussi une manière de dire au public que Votre Majesté est loin d'approuver les ridicules calomnies que l'on débite sur moi et mon gouvernement, en récompensant par un duché de cet État un général qui s'est attaché entièrement à moi, qui ai fait dans le royaume de Naples plus de bien probablement que je ne pourrai en faire ici.

Le général Belliard est usé pour Madrid, et je ne doute pas que le maréchal Jourdan ne fût beaucoup mieux, surtout lorsque le public saura qu'il est à mon service.

Je désire aussi que Votre Majesté m'envoie une

autorisation pour permettre au sénateur Rœderer de passer quelque temps en Espagne; il me sera utile même sans aucun emploi pour les finances, M. de Cabarrus étant dans des idées différentes, et n'ayant pas l'expérience de ce qui s'est fait à Naples, où je répète que tout ce qui avait été fait ou commencé en finances était bon, et très-bon.

M. O'ffarill me parle d'un homme important qui, caché dans Madrid, veut travailler à la pacification de l'Andalousie; je l'autorise à se rendre à Séville, où il est appelé par le membre le plus influent de la junte, qui paraît vouloir s'arranger. Cet homme est un conseiller du conseil de la guerre, qui a été longtemps à Séville, et qui est très-lié avec les principaux meneurs.

J'ai demandé à Votre Majesté 500 cavaliers pour ma garde; mon régiment de chevau-légers est réduit à rien, c'est ce dont j'ai le plus besoin. »

« Sire, j'ai parlé, dans ma lettre de ce matin, d'un conseiller qui partait pour Séville, d'après les instances qui lui étaient faites par un membre influent de la junte. On paraît espérer que cette ville pourrait se soumettre. J'ai autorisé ce départ. M. O'ffarill a été le chercher, et ensuite a employé, après m'en avoir prévenu, M. Morla, capitaine général, qui se prête à tout ce qu'on désire de lui avec beaucoup de zèle; et on espère beaucoup du crédit qu'il a, et de l'activité qu'il met à servir son pays et à me servir. Je suis instruit dans l'instant des ordres qu'a reçus à son sujet, du vice-connétable, le général Bel- Jos. à Nap. Pardo, 15 janvier 1809.

liard. Si Votre Majesté a des raisons positives, de fait je n'ai rien à dire, et vos ordres seront exécutés; dans ce cas, il nous tromperait tous; mais je ne le pense pas. Si ce ne sont que des plaintes portées sur sa conduite antérieure, Votre Majesté ne voudra pas rompre le seul fil efficace qui existe avec l'Andalousie, au moment où il peut nous être si utile. Votre Majesté n'a pacifié la France que parce qu'elle a su employer tour à tour la force et la douceur. L'Espagne ne sera pas soumise autrement. »

Jos. à Nap. Pardo, 15 janvier 1809.

« Sire, le premier aide de camp du maréchal Victor porte à Votre Majesté la relation de la victoire remportée, le 13, sur les troupes commandées par le duc de l'Infantado, qui ne s'est pas trouvé de sa personne à cette affaire, tout à fait décisive pour ce corps d'armée. Le maréchal Victor marchait à la rencontre du duc de l'Infantado, qui se sera retiré dès qu'il aura appris la défaite totale de son corps principal.

Je reçois la lettre de Votre Majesté du 13; les nouvelles qu'elle contient contribueront, ainsi que celles du maréchal Victor, à rassurer les esprits des habitants de Madrid, et à rétablir la confiance. Je me prépare à faire mon entrée à Madrid. »

Nap. à Jos. Valladolid, 16 janvier 1809. (3 heures après-midi.)

« Mon frère, je reçois votre lettre du 13. Je n'ai pas reçu la lettre dans laquelle vous me demandez de renvoyer à Madrid trois prisonniers. Vous pouvez faire ce que vous voudrez du prince Masserano, pourvu que vous ne l'envoyiez pas à Paris ni auprès des puissances étrangères. A Paris, il faut un homme

sûr; et chez les puissances étrangères il faut ne pas en avoir, où avoir un homme sur lequel on puisse compter. J'ai envoyé au major général les pièces relatives au commandant de Vittoria : il ne faudrait pas que les douaniers arrêtassent ce qui est pour l'armée. Je n'ai encore vu arriver aucun membre de la députation. Je suppose qu'elle arrivera dans la journée; je la recevrai aussitôt. J'ai ordonné que toutes les villes ayant plus de 2 mille âmes de population vous envoient à Madrid une députation, pour vous présenter un procès-verbal des prestations de serment. Les villes plus considérables vous enverront une députation plus nombreuse en proportion. Les évêques feront partie de ces députations. Les chapitres et tous les corps religieux vous enverront également des députés. »

« Mon frère, je reçois votre lettre du 14. Je suppose que la députation arrive aujourd'hui : je la recevrai aussitôt. Votre correspondance est sèche, et ne dit jamais rien. Il me semble que vous auriez dû m'écrire aussitôt que cette députation est partie, et m'envoyer le nom de ceux qui la composent. Je vous envoie des officiers d'ordonnance, et vous m'en renvoyez trois à la fois. Il était plus naturel de ne me les renvoyer que l'un après l'autre, à vingt-quatre heures de distance; par ce moyen, je n'aurais pas été soixante heures sans nouvelles, ce qui m'a fait craindre un moment que la correspondance n'ait été interrompue par quelques brigands. Il ne faut pas m'écrire que vous avez reçu telle lettre, et

Nap. à Jos., Valladolid, 16 janvier 1809.

que ce qu'elle prescrit a été exécuté; il faut répéter le détail de ce que vous avez exécuté. Par ce moyen, je me trouve avoir à la fois sous les yeux les ordres qui ont été donnés, l'exécution qu'ils ont reçue, et je puis voir s'ils ont été entendus. Montesquiou a dû vous arriver. Vous recevrez incessamment l'instruction qu'a faite le major général. Les nouvelles de Galice sont que le duc de Dalmatie avance toujours, et ramasse toujours des débris anglais. Il n'y a pas de nouvelles de Saragosse; cependant on ne peut tarder à en recevoir. Cette place a été investie le 22 : ainsi, voilà bientôt un mois qu'ils auront eu pour préparer leurs mines. Un système de mines est une chose fort longue. L'état-major du génie et de l'artillerie est parti hier pour Madrid : il y a des mineurs, des sapeurs et des outils. Le régiment d'Aremberg, qui est le 27e de chasseurs, restera quelques jours à Rio-Seco pour se reposer, et se diriger ensuite sur Madrid. Ce régiment est de mille chevaux et de mille hommes : il est presque en entier composé de Belges. La cour des alcades de Madrid a acquitté ou seulement condamné à la prison une trentaine de coquins que Belliard avait fait arrêter; il faut nommer une commission militaire pour les juger de nouveau, et faire fusiller les coupables. Donnez ordre sur-le-champ que les membres de l'inquisition et ceux du conseil de Castille qui sont détenus à la Porcelaine soient transférés à Bayonne, ainsi que les 100 coquins que Belliard a fait arrêter. Les cinq sixièmes de Madrid sont bons; mais les honnêtes

gens ont besoin d'être encouragés, et ce ne peut être qu'en les protégeant contre la canaille. Ici, ils ont fait l'impossible pour obtenir la grâce des bandits qui ont été condamnés. J'ai refusé; j'ai fait pendre, et j'ai su depuis qu'au fond du cœur on avait été bien aise de n'avoir pas été écouté. Je crois nécessaire que votre gouvernement, dans les premiers moments surtout, montre un peu de vigueur contre la canaille. La canaille n'aime et n'estime que ceux qu'elle craint; et la crainte de la canaille peut seule vous faire aimer et estimer de toute la nation. Je vous envoie le duplicata de mes deux lettres d'hier, et différentes lettres interceptées. Recommandez qu'aussitôt qu'on entrera à Salamanque, on ait à vous envoyer les lettres et paquets. Bien des nouvelles disent que Florida-Blanca (1) est mort, et c'est à cela qu'on attribue que les lettres ne soient signées que par un secrétaire de la prétendue junte. Aussitôt que je serai parti, et que vous aurez reçu les lettres du major général, je crois que vous feriez bien d'envoyer un de vos officiers en Galice, auprès du duc de Dalmatie, pour vour rapporter ce qui se passe. Je ne pense pas que le maréchal Victor doive trop s'éloigner du Tage. Vous savez que le chemin pour Valence est par Almanza, en faisant un tour sur la droite. Ordonnez qu'on s'occupe sur-le-champ des travaux ordonnés sur les hauteurs du palais, à droite. Ils doivent servir de garantie au palais, aux casernes des gardes du corps, et même aux autres

(1) Président de la junte espagnole de Séville.

casernes; et le bon sens et l'expérience prouvent que la populace de Madrid ne sera jamais sage que lorsqu'elle sera bien tenue. Faites mettre au Retiro des pièces de 24 et des mortiers; cela rendra la ville souple et douce, et ce sera d'un résultat incalculable pour chacun. Il faut douze mortiers de 12 pouces au Retiro, et autant sur les hauteurs du palais. La prise de Saragosse vous en donnera de disponibles, et enfin vous pourriez en faire venir de la Galice. Ma cavalerie va s'augmenter tous les jours : les routes sont couvertes de détachements qui viennent des dépôts de France pour la recruter. De plus, il vous arrivera quatre régiments, qui sont partis d'Allemagne, forts de 7 à 800 chevaux.

Surtout ne vous laissez pas manquer d'argent, et, s'il le faut, exigez des emprunts des villes, des corporations et des provinces. Il y a beaucoup d'argent en Espagne; ils en trouveraient bien pour leur révolte. Si ma présence devenait nécessaire ici, je suis porté à penser que je pourrais être de retour pour le 30 février, et que je pourrais encore passer ici les mois de mars et d'avril. Vous savez que je n'aime pas habiter dans les villes. Donnez ordre qu'on me garde Chamartin pour moi, tant la maison que j'habitais que l'autre, qui est en face : qu'on y mette des gardes et des concierges, afin que je puisse y descendre à mon retour. »

Nap. à Jos. Valladolid, 16 janvier 1809.

« Mon frère, Carignan arrive à l'heure même, avec vos lettres du 11 et du 13. De sorte que j'ai reçu

aujourd'hui d'abord votre lettre du 14, ensuite votre lettre du 13, enfin votre lettre du 11. Il paraît que Carignan est tombé en route. Je donne ordre pour que les officiers que vous me demandez vous soient rendus. Il y a un Pignatelli qui nous a fait bien du mal dans la province d'Avila. Des conscrits sont partis de France pour entrer dans votre garde. La députation est arrivée; je vais la recevoir dans une heure. Je compte ensuite monter à cheval pour neuf heures, pour être rendu à trois heures du matin à Burgos. J'ai donné ordre au major général que tous les hommes des régiments de hussards et de chasseurs qui font partie des régiments provisoires en Aragon, se rendant à Madrid, et ceux dont les corps ne sont pas en Espagne, puissent être incorporés dans votre garde, s'ils y consentent. Par exemple, il y en a du 1er et du 2e de chasseurs; il y en a du 9e, du 7e et du 8e de hussards : tous ces détachements, vous les pouvez prendre. Le général Belliard doit en avoir l'état. Je vais donner ordre que des différents dépôts de France on prenne cinq conscrits montés, et qu'on les dirige sur l'Espagne, ce qui fera 3 à 400 hommes. En quelque nombre que soient les Espagnols, il faut marcher droit à eux, et d'une résolution ferme. Ils sont incapables de tenir. Il ne faut ni les biaiser ni les manœuvrer, mais courir dessus. Faites incontinent imprimer le discours que tiendront ces messieurs, le procès-verbal des votes, et, immédiatement après, faites votre entrée dans Madrid.

Je crois vous avoir mandé de me conserver la petite campagne de Chamartin, et la maison d'ha-

bitation telle que je l'ai laissée, afin que je sache où descendre si un beau matin je reviens à Madrid. Je crois que la meilleure manière de gouverner l'Espagne, c'est de faire des juntes par provinces, qu'on appellera juntes royales, et de mettre un gouverneur à leur tête. Des capitaines généraux, je ne crois pas possible d'y penser; ils n'auraient ni crédit ni autorité : dans ce que je dis là, je n'entends parler que des trois premiers mois. Je vous prie de m'écrire souvent et longuement. Tout ce qu'on imprimera, rapports, états de situation, tout ce que vous m'enverrez, me sera agréable.

P. S. Dans ce moment le major général me met sous les yeux les lettres du 14 du maréchal Jourdan. Il ne faut pas souffrir que l'ennemi s'établisse à Madridejos. Mais le maréchal Victor pourra faire un à droite, car il est probable que l'ennemi se retirera sur Valence. D'ailleurs, la division du général Valence serait suffisante. Il paraît que Saragosse avance. Le bataillon polonais qui était à Ségovie doit être arrivé à Madrid; envoyez-le à sa division à Tolède. Le général Valence doit avoir l'instruction de pousser de forts partis au delà de Madridejos, et de balayer tout le pays. »

Napoléon à Berthier. Valladolid, 16 janvier 1809.

« Mon cousin, donnez ordre que l'on confisque en Galice toutes les marchandises prohibées, et spécialement celles venues d'Angleterre pendant l'insurrection. »

Ordre. Valladolid, 16 janvier 1809.

« Toutes les villes occupées par l'armée française, dont la population excédera 2 mille habitants,

enverront une députation de trois membres à Madrid, pour porter au roi le procès-verbal de prestation de serment;

Toute ville de plus de 10 mille habitants enverra une députation de six membres;

Toute ville de plus de 20 mille habitants enverra neuf députés;

Tous les évêques s'y rendront de leur personne; tous les chapitres enverront un quart de leurs chanoines;

Tous les couvents, deux moines de leur ordre.

Le major général transmettra les instructions nécessaires pour que les commandants des provinces fassent exécuter le présent ordre. »

« Mon frère, j'ai reçu hier soir, à neuf heures, la députation. Faites mettre dans les journaux les discours qu'ils m'ont tenus, et faites votre entrée à Madrid. J'ai chargé les députés de vous faire le rapport de ce que je leur ai dit. Le brouillard hier soir était si épais et si humide, que j'ai préféré remettre mon départ à ce matin. Il est près de six heures, et je vais monter à cheval. Je laisse ici ma garde, mes équipages et ma maison. Les nouvelles de Galice sont toujours que mes troupes poussent en avant, et ramassent toujours les débris de l'armée anglaise. Partout où l'ennemi peut se présenter à six ou sept journées de Madrid, ne le souffrez pas, foncez dessus. J'ai tancé les alcades de ce qu'ils n'ont pas condamné à mort les garnements qu'on avait arrêtés. Il se sont justifiés en me disant qu'il

Nap. à Jos. Valladolid, 17 janvier 1809. (6 heures du soir.)

leur fallait je ne sais quelle permission du roi. Il faut faire ce qui est nécessaire pour faire réussir ce procès, et faire de grands exemples. Du côté de Las-Rosas on commet de grands brigandages. Si près de Madrid, vous ne pouvez pas le souffrir. Il faut mettre à la poursuite des coupables deux ou trois colonnes de 50 hommes chacune, et un détachement de cavalerie. Les villes de Toro et de Zamora ayant été prises les armes à la main, j'ai mis sur ces deux provinces une contribution de 500 mille francs sur l'une, et d'un million sur l'autre; cela servira à solder l'armée. En Galice on a confisqué les marchandises coloniales et toutes celles provenant des manufactures anglaises : c'est une mesure générale qu'on a prise à Leipsick, à Hambourg, et partout. J'ai donné ordre au régiment d'Aremberg de rester cinq à six jours à se reposer à Rio-Seco. Ce régiment vient du fond du Danemark; cependant, si vous pensez en avoir besoin après cela, j'ai donné ordre qu'il se rende à Madrid. J'ai ici environ pour un million d'argenterie dans la caisse de ma maison, et pour 150 mille francs dans le couvent de Saint-Dominique que j'ai supprimé : cet argent servira à payer la solde, et j'ai ordonné qu'il fût converti en espèces; mais il serait convenable qu'il fût frappé à votre coin. Donnez ordre que le coin soit fait, et que sur-le-champ, à la monnaie de Madrid, on batte un million à votre compte. Pour éviter toute longueur, vous pourriez laisser la même piastre et la même forme, soit relativement au poids, soit relativement au titre, sauf à le changer le .... ensuite; et si,

par la suite, votre monnaie est ainsi mise en...., je préférerai envoyer en Espagne des lingots pour solder la solde. Ce sera autant de battu à votre coin, ce qui est toujours d'un bon effet politique. »

« Sire, l'Empereur m'ordonne d'avoir l'honneur de faire connaître à Votre Majesté que les événements politiques le décident à partir pour Paris; qu'il compte revenir en Espagne au mois de mai, si les circonstances le permettent. Toutefois, l'Empereur confie à Votre Majesté le commandement de ses armées en Espagne. J'ai l'ordre de rester huit à dix jours après le départ de l'Empereur, c'est-à-dire jusqu'au 25, afin d'être assuré que vous aurez reçu cette dépêche, et que Votre Majesté a connaissance de la situation des choses.

Instructions de l'Empereur. Valladolid, 17 janvier 1809. Berthier à Joseph.

L'Empereur, Sire, a donné le commandement des trois provinces de la Biscaye au général de division Thiébault (1), qui résidera à Vittoria, ayant sous ses ordres le général Thouvenot, commandant la place et la province de Saint-Sébastien; le général de brigade Boyer, commandant la place et la province de Vittoria; et le général Avril, commandant la ville et la province de Bilbao. Le général Darmagnac (2) conserve le commandement de la province de Burgos : son commandement s'étend jusqu'à Aranda, où se trouve le général Treilhard, avec un dépôt de cavalerie.

Le général Dufresse commande la province de

(1) Ce général alla prendre le commandement de la Galice, sous les ordres du maréchal Ney.

(2) Ce général passa au commandement de la province de Burgos.

Valladolid et celle de Palencia, où se trouve le dépôt de cavalerie commandé par le général Cambacérès, qui était à la Chartreuse de Burgos. Le général Arnaud commande la place et la province de Zamora ; le général Loison (1), la ville et la province de Léon ; le général Bonnet, la province de Santander, ayant sous ses ordres le général Soult, qui commande à Santander.

Ces commandants de provinces sont sous les ordres du maréchal duc d'Istrie, et ont des instructions pour correspondre directement avec lui, indépendamment des correspondances qu'ils auront avec votre état-major.

L'Empereur, Sire, a confié au duc d'Istrie le commandement de tout ce qui compose la garde impériale, qui recevra les ordres directs de l'Empereur ; cette garde ne fait pas partie de l'armée. L'intention de Sa Majesté est qu'elle soit toute réunie à Valladolid, qu'elle s'y repose, pour être en mesure de se porter sur une autre frontière.

Le maréchal duc d'Istrie a également sous son commandement, comme faisant partie de l'armée :

1° La division Lapisse, qui est en ce moment à Zamora, et qui est composée du 16e régiment d'infanterie légère, et des 8e, 45e et 54e de ligne ;

2° La division de dragons du général Kellermann, composée des 3e, 6e, 10e et 11e régiments de dragons ;

3° La division du général Heudelet, composée

(1) Ce général alla rejoindre le maréchal Soult, et fut remplacé pa le général Charlot.

du 4e bataillon du 15e régiment d'infanterie légère, du 2e bataillon du 32e régiment d'infanterie légère, de deux bataillons du 26e de ligne ; de deux bataillons du 66e, de deux bataillons du 88e, d'un bataillon de la légion du Midi, d'un bataillon de la légion hanovrienne, et d'un bataillon de la garde de Paris. Cette division sera sous les ordres du duc d'Istrie, tant qu'elle sera à Astorga et dans les montagnes entre cette ville et Villa-Franca ;

4° Environ 1,500 hommes d'infanterie que commande le général Loison à Léon, composés du 3e bataillon du 12e régiment d'infanterie légère, du 3e bataillon du 58e de ligne, et le régiment de chasseurs auxiliaires du colonel Tascher ;

5° La division Bonnet, composée des 119e et 120e régiments d'infanterie qui se trouvent à Santander et à Sanvicente ;

6° Enfin des troupes de la garnison de Burgos, composées du 3e bataillon du 43e régiment d'infanterie, du 119e régiment d'infanterie, du bataillon prussien, du bataillon irlandais et de l'escadron de Nassau ; de la garnison de Vittoria, composée du bataillon de garnison de Vittoria ; de celle d'Aranda, composée du dépôt de cavalerie du général Treilhard, et du 3e bataillon du 5e régiment d'infanterie légère ; de celle de Valladolid, composée du 3e bataillon du 5e régiment, du bataillon de Westphalie, et d'un détachement du 36e de ligne ; de celle de Soria, composée d'un bataillon supplémentaire du 50e régiment d'infanterie, que Sa Majesté destine à être incorporé dans votre garde, du moment qu'il

pourra être remplacé à Soria ; de celle de Ségovie, composée d'un bataillon du régiment de Hesse-Darmstadt, et du dépôt de cavalerie des divisions Lasalle et Milhaud.

Je joins à cette lettre l'état d'emplacement de tous les corps de l'armée, et celui du mouvement.

La Galice, Sire, se trouve sous les ordres du duc de Dalmatie, qui a derrière lui le duc d'Elchingen, avec les divisions Marchand et Maurice Mathieu.

L'Empereur a donné l'ordre au duc de Dalmatie de chasser entièrement les Anglais du continent, et au duc d'Elchingen de le soutenir.

Le 9, au matin, le duc de Dalmatie est entré à Lugo. Le 10, il a dû être à Pacios.

Le duc d'Elchingen s'était dirigé, comme Votre Majesté le verra par la copie de sa dernière lettre, sur le duc de Dalmatie.

J'envoie à Votre Majesté copie de la lettre du duc de Dalmatie au duc d'Elchingen; elle y verra que, les Anglais s'étant séparés, le maréchal duc d'Elchingen avait le projet de se porter sur Vigo.

Cette séparation des Anglais, les 4 mille hommes d'infanterie qu'on a faits prisonniers; vraisemblablement un plus grand nombre de malades abandonnés; les 3 mille chevaux qu'ils ont tués; la perte d'environ 700 chariots de bagages et de munitions; le grand nombre de positions inexpugnables qu'ils ont évacuées; les renseignements qui disent qu'il ne leur reste au plus que 20 mille hommes; enfin les nouvelles d'Angleterre, qui annoncent que tous les convois qui étaient en rade ont débar-

Digitized by Google

qué à la nouvelle de la prise de Madrid, portent à croire que les Anglais ont, à l'heure qu'il est, évacué l'Espagne, et j'espère en annoncer bientôt la nouvelle à Votre Majesté. Alors je donnerai les derniers ordres au duc de Dalmatie sur ses opérations ultérieures, et j'aurai soin d'envoyer à Votre Majesté la copie des ordres que je lui adresserai.

L'intention de l'Empereur, Sire, est que, les Anglais chassés, le duc de Dalmatie marche sur Oporto avec ses quatre divisions, et que le duc d'Elchingen reste pour organiser et pacifier la Galice.

Les troupes avec lesquelles marchera le duc de Dalmatie sont composées, savoir :

La division Merle, composée des 2e et 4e régiments d'infanterie légère, et des 15e et 36e régiments d'infanterie de ligne ;

La division Mermet, composée du 31e régiment d'infanterie légère, des 47e et 122e régiments de ligne, de deux bataillons du 2e régiment suisse, et d'un bataillon du 3e régiment suisse ;

La division Delaborde, composée du 17e régiment d'infanterie légère, des 70e et 86e régiments de ligne, et d'un bataillon du 4e régiment suisse ;

La division Heudelet est composée du 4e bataillon d'infanterie légère, du 2e bataillon du 32e régiment d'infanterie légère, de deux bataillons du 26e régiment de ligne, de deux bataillons du 66e de ligne, de deux bataillons du 82e, d'un bataillon de la légion du Midi, d'un bataillon de la légion hanovrienne, et d'un bataillon de la garde de Paris.

La division de dragons Lahoussaye, composée des 17^e, 18^e, 19^e et 27^e régiments de dragons;

La division Lorge, composée des 13^e, 15^e, 22^e et 25^e régiments de dragons;

Et la division Franceschi, composée du 1er régiment de hussards, du 22^e régiment de chasseurs, du régiment de chasseurs hanovriens, et du régiment de dragons; ce qui formera un total de douze régiments de cavalerie. Mais le duc de Dalmatie laissera deux régiments au duc d'Elchingen, et il lui en restera dix, ce qui est plus que suffisant. Ainsi, lorsqu'on sera instruit que les Anglais sont embarqués, on donnera l'ordre au général Loison et aux officiers du génie, d'état-major, commissaires des guerres, qui ont fait partie du 8^e corps, et qui connaissent le pays, de rejoindre le duc de Dalmatie.

C'est aujourd'hui le 17; il n'est pas à présumer que le duc de Dalmatie puisse être à Oporto avant le 1er février, et à Lisbonne avant le 10. Ce serait vers cette époque, moment où le duc de Dalmatie serait prêt d'arriver à Lisbonne, que le corps du duc de Bellune, composé de ses trois divisions, de la division Leval et de douze régiments de cavalerie, formant ensemble un corps d'environ trente mille hommes, se porterait sur Mérida pour faire une diversion en faveur de la marche du duc de Dalmatie sur Lisbonne, de manière à pousser une tête de colonne, si le duc de Dalmatie avait à craindre, sur Lisbonne, de grands obstacles, ce que l'on ne présume pas.

Immédiatement après que le duc de Dalmatie sera

entré à Lisbonne, le duc de Bellune partira par Mérida pour Séville, et sera soutenu par la division Mermet, six régiments de cavalerie, et tous les obusiers et pièces de douze du duc de Dalmatie; et si ce duc n'avait aucune inquiétude à Lisbonne, il pourrait envoyer encore une autre division pour soutenir le duc de Bellune.

Ainsi on pourrait avòir en Andalousie plus de 40 mille hommes.

J'ai dit à Votre Majesté que le duc de Bellune avait douze régiments de cavalerie ; il y en a aujourd'hui à Madrid :

Six de la division Latour-Maubourg, savoir : les 1er, 2e, 4e, 14e, 20e et 26e régiments de dragons ;

Quatre de la division Lasalle, savoir : les lanciers polonais, les 5e et 10e de chasseurs, et le 9e de dragons ;

Trois de la division Milhaud, savoir : les 12e, 16e et 21e régiments de dragons ;

Trois qui étaient attachés au 4e corps, savoir : les hussards hollandais, les chevau-légers westphaliens, et le 5e régiment de dragons ;

Deux qui étaient attachés au 1er corps, savoir : le 2e régiment de hussards, et le 26e chasseurs ; enfin, le 27e régiment de chasseurs qui va s'y rendre. Il restera donc sept régiments pour garder Madrid, et pour contenir les provinces de la Manche, de Tolède, de Guadalaxara et d'Estramadure.

Votre Majesté aura en infanterie :

La division Valence, composée des 4e, 7e et 9e régiments d'infanterie polonais ;

La division Sébastiani, composée des 28ᵉ, 32ᵉ, 58ᵉ et 75ᵉ d'infanterie de ligne.

La division Dessolles, composée du 12ᵉ régiment d'infanterie légère, et des 43ᵉ et 55ᵉ régiments de ligne, formant onze régiments.

Je dois vous observer, Sire, en disant que le duc de Bellune marchera avec ses trois divisions, que sa troisième division est celle du général Lapisse, qui devra rester jusqu'au dernier moment entre Zamora et Salamanque, pour, d'un côté, couvrir les mouvements du duc de Dalmatie, servir de réserve à la haute Espagne, et rester jusque-là sous la direction du maréchal Bessières. Mais lorsque le duc de Dalmatie sera arrivé une fois à Oporto, Votre Majesté fera donner ordre au général Lapisse, par le duc d'Istrie, de se porter d'abord sur Ciudad-Rodrigo et Abrantès, où elle sera mise sous le commandement du duc de Bellune, qui lui donnera l'ordre de le rejoindre à Mérida. Votre Majesté prescrira au maréchal Bessières de donner l'ordre au général Lapisse, quand il se portera sur Ciudad-Rodrigo, de mener avec lui la brigade du général Maupetit, composée du 5ᵉ régiment de dragons et d'une partie des chevau-légers westphaliens. Il faudra donc avoir soin de conserver et de réunir les détachements de ces régiments qui sont du côté de Madrid, pour les joindre au duc de Bellune.

Tout porte à penser que, d'ici là, Saragosse sera pris, ce qui rendra toutes les opérations plus faciles, et donnera un grand nombre de troupes disponibles pour l'opération de Valence.

Il serait nécessaire que le duc de Bellune emmenât avec lui douze pièces de 24 courtes, et six petits mortiers, ainsi que trois compagnies de sapeurs et une de mineurs, et tous les officiers du génie qui ont été en Andalousie. Si le siége de Saragosse était fini, il faudrait donner de plus, au duc de Bellune, deux compagnies de sapeurs et deux compagnies de mineurs. Il serait utile de réunir les pièces de 12 et les obusiers qu'on pourrait avoir à Madrid, pour les donner au duc de Bellune. On lui enverra le général Pannetier, qui est employé à la division Lapisse, et les officiers se trouvant maintenant à Madrid qui étaient avec le général Dupont.

D'ici à ce que se fasse l'opération d'Andalousie, il est nécessaire d'être maître de Mançanarès et de toute la plaine jusqu'au pied de la Sierra-Morena, et de faire retrancher trois châteaux depuis Manzanarès jusqu'à Aranjuez, dans lesquels quelques compagnies d'infanterie et quelques pièces de canon soient à l'abri des insurgés. Cela aura le résultat de menacer la Caroline, de faire croire que c'est par là qu'on veut entrer en Andalousie, et lorsque l'ennemi s'apercevra qu'on passe à Mérida, l'obliger à séparer ses forces; car les habitants de la province de Jaën de Cordoue, de Grenade, se croyant menacés, voudront couvrir la Caroline, qui est pour eux le boulevard de cette province et de l'Andalousie. Cela aura l'avantage de tenir Madrid parfaitement éclairé.

Votre Majesté doit comprendre l'importance de la Porcelaine, ainsi que celle des ouvrages com-

mencés sur les hauteurs près du palais. On ne saurait travailler avec trop d'activité à ces fortifications, puisqu'elles donneront le moyen de manœuvrer, en ne laissant que 3 mille hommes à Madrid pour garder les magasins et être sûr de trouver la ville dans le même état, quand on y reviendra.

L'intention de l'Empereur est que la division Leval serve spécialement au duc de Bellune pour maintenir ses communications avec Madrid.

Enfin, les circonstances pourront indiquer, au moment où le duc de Bellune se portera sur Mérida, s'il convient de faire rétrograder sur Madrid une des divisions du duc d'Elchingen, ainsi que quelques régiments de cavalerie employés actuellement à contenir la haute Espagne.

Pour résumer, Sire, ou l'Empereur sera de retour pour le mois de mai, ou il se rapprochera de Bayonne, ou même restera-t-il à Paris. Sa Majesté pourra toujours donner des ordres, et vous diriger dans les opérations.

Votre Majesté verra que, d'ici au 10 février, on doit employer le temps à réunir et à reposer les troupes, et désarmer tout le pays occupé par les armées, à bien organiser celui soumis à Votre Majesté. Le maréchal Bessières, qui reste à Valladolid et qui commande les provinces du nord, est très-propre à cette opération.

Il faut donc voir, Sire, ce que feront les Anglais. Débarqueront-ils à Lisbonne? débarqueront-ils à Cadix? Car eux seuls en Espagne peuvent faire obs-

tacle, et obliger à des modifications aux présentes instructions. Tout ce qu'il y a aujourd'hui d'Espagnols armés ne peut faire tête à dix mille Français.

L'intention de l'Empereur est que Votre Majesté ordonne qu'il soit fait des manutentions à Talavera de la Reyna, et qu'on fabrique à Madrid 200 mille rations de biscuit.»

« Sire, je reçois les lettres de Votre Majesté du 15. Je me conformerai autant que je pourrai à ce que Votre Majesté désire. Je n'ai pas pu faire mon entrée à Madrid, mais ce sera sous deux jours. **Jos. à Nap. Pardo, 17 janvier 1809.**

J'écris à ma femme de partir. J'apprends que mon apanage est supprimé : cependant je n'ai pas d'argent à pouvoir envoyer à Paris. Votre Majesté pourrait faire avancer à la reine un million sur les deux, valeur approximative des droits de sortie des laines; l'autre me serait nécessaire ici. J'ai à la fois une cour à monter, une armée espagnole à former, l'armée française à nourrir. »

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime des événements qui se sont passés au corps d'armée et dans l'armée ennemie, depuis mon dernier rapport. **Soult à Berthier. 17 janvier 1809. (4 heures du matin.)**

Le 14 au soir, nous vîmes arriver en rade de la Corogne une nouvelle flotte anglaise, composée de cent dix voiles, parmi lesquelles on distingue six vaisseaux de ligne, dont trois à trois ponts. Ainsi, il y a en ce moment deux cent cinquante bâtiments anglais, y compris l'escadre, qui paraît être de huit

vaisseaux de ligne, quatre ou cinq frégates, et d'autres bâtiments de guerre plus légers.

Le pont de Burgos ayant été rétabli dans la journée du 14, le 15, au matin, je fis passer les divisions des généraux Merle et Mermet, et les dirigeai sur les hauteurs de Villaboa, où était établie l'avant-garde de l'armée ennemie : le mouvement s'exécuta avec beaucoup d'ordre ; l'ennemi fut chassé, et les deux divisions prirent position au revers opposé de la montagne, appuyant leur droite à l'intersection des routes de la Corogne à Lugo et à Saint-Jacques (l'intersection est en avant sur la droite du village de Villaboa, à trois quarts de lieue de la Corogue), et la gauche couronnant les hauteurs en arrière du village d'Elvina. L'armée ennemie garda sa position sur la hauteur opposée, à portée de canon de notre ligne. Je ne jugeai pas à propos, pour ce jour, de pousser plus loin l'attaque ; mais je fis porter en position, par des chemins extraordinairement difficiles, 12 pièces de canon.

Dans la soirée, je fis partir la division du général Franceschi pour Saint-Yago, où il paraît, d'après divers rapports, que le général la Romana rassemble quelques troupes.

Les divisions Lahoussaye et Lorge restèrent en deuxième ligne pour protéger les mouvements de l'infanterie ; mais je ne pus les engager, le pays n'étant pas propre à la cavalerie.

Le 16, nous distinguâmes que l'ennemi commençait son embarquement à la Corogne. Nous vîmes porter à bord beaucoup de bagages, des che-

vaux, et même du monde; il nous parut que les deux lignes ennemies avaient éprouvé quelque diminution, et que la réserve était rentrée en ville. La première ligne des Anglais se trouvait prise en écharpe, à demi-portée de canon, par la division du général Mermet : j'avais fait porter sur ce point dix pièces, à trois heures après midi. J'ordonnai une reconnaissance forcée pour éloigner un peu l'ennemi, et en même temps l'obliger à montrer ses forces. La division du général Mermet, d'abord soutenue par celle du général Merle, marcha avec beaucoup d'intrépidité, délogea les Anglais du village d'Elvina, et poussa ses tirailleurs jusque sur leurs positions. Le général Merle, qui d'abord n'était que pour soutenir, fut obligé d'engager trois bataillons au centre, pour repousser une colonne ennemie qui s'était portée en avant, et menaçait le flanc droit du général Mermet. On se battit pendant trois heures avec un acharnement incroyable. Il y eut plusieurs mêlées, même jusqu'à une demi-heure de nuit, et l'obscurité fit cesser le combat. Nos troupes se sont arrêtées sur le terrain de l'ennemi; mais celui-ci a conservé sa position, que, pour le jour, je n'avais pas eu l'intention de forcer, à moins que l'occasion n'en devînt favorable.

L'ennemi a eu considérablement de tués, et il doit avoir emmené une immense quantité de blessés ; car pendant longtemps la batterie de dix pièces que j'avais placée à sa droite a tiré à mitraille, et, comme j'ai dit, on a plusieurs fois croisé la baïonnette. Nous avons pris un colonel et deux majors

anglais, avec une centaine d'hommes. La nuit et la difficulté du terrain n'ont pas permis d'en ramasser davantage.

Notre perte est assez forte : le général Gaulois a été tué; le général Lefebvre a été blessé, mais légèrement. Le général Jardon, à qui j'avais donné trois compagnies de voltigeurs pour l'employer, s'est laissé emporter par son ardeur, et s'est fait ramener, au moment où il entrait dans la ligne ennemie. Je n'ai pas encore de ses nouvelles; mais je le présume pris ou tué. Le colonel Corsin, du 4e d'infanterie légère, et vingt autres officiers, dont cinq d'état-major, ont été blessés. Le nombre des soldats blessés est de deux cents cinquante, mais beaucoup légèrement.

L'ennemi nous a montré de 15 à 18 mille hommes, paraissant disposés à faire les derniers efforts pour défendre sa position, qui, à la vérité, lui est indispensable pour couvrir son embarquement. Je ne pense pas qu'il vienne m'attaquer, car ma position est aussi bonne; et d'ailleurs, il a vu hier qu'avec la moitié de l'infanterie que j'ai employée, il a été forcé de faire usage de tous ses moyens.

J'ai besoin d'être renforcé en infanterie pour entreprendre davantage. Si la division du général Heudelet et le 17e d'infanterie légère m'avaient joint, j'aurais vraisemblablement rejeté l'ennemi dans la Corogne. J'envoie ordre à ces deux corps de presser leur marche et de me joindre.

Les généraux Merle et Mermet méritent de grands éloges. Le colonel du 47e s'est bien conduit; il a

eu ses habits criblés de balles. Le colonel du 31e, et généralement tous les chefs et officiers, doivent être cités. La division du général Delaborde n'a engagé qu'un bataillon du 70e sur la grande route. Le général Foy, qui le conduisait, s'est distingué. J'ai eu à me louer de l'artillerie, et du bon emploi qu'en ont fait le général Bourgeat et le colonel Fontenay. Je devrais faire une mention particulère des officiers d'état-major; mais ils feront l'objet d'un rapport.

L'aide de camp de Votre Altesse, que je lui réexpédie, lui donnera des détails sur la position de l'ennemi, qui est des plus fortes, et qui ne peut être forcée que par beaucoup de monde, le pays étant occupé par une immense quantité de murs de clôture et de ravines derrière lesquels l'ennemi s'établit, et attend à bout portant ce qui marche à lui, sans que lui-même coure de grands dangers.

Il paraît, d'après le rapport de diverses personnes échappées de la Corogne, que l'intention des Anglais est de garder la ville, et même de la défendre. Ils en augmentent les fortifications, et nous avons pu distinguer leurs travailleurs. Un officier espagnol, également sorti de la Corogne, m'a assuré qu'on disait que les Anglais avaient envoyé 5 mille hommes au Ferrol. Je doute de cette assertion. Cependant des émissaires que j'y avais envoyés ne sont pas rentrés.

J'ai écrit à M. le maréchal Ney pour l'engager à presser sa marche. Peut-être que ses troupes ne seront pas nécessaires, car il est possible que l'ennemi ait fait un mouvement de retraite cette nuit. Si cela

a lieu, j'arrêterai la marche de M. le maréchal Ney.

Avant-hier au soir, hier sur le champ de bataille, et cette nuit, j'ai reçu les lettres que Votre Altesse Sérénissime m'a fait l'honneur de m'écrire les 8, 9, 11 et 13 de ce mois.

P. S. J'ai placé le général Percy et le général Thomières dans la division du général Mermet. »

(9 heures du matin.) « J'ai retenu l'aide de camp de Votre Altesse jusqu'à neuf heures, pour lui rendre compte de ce qui se passe sur la ligne ennemie ce matin.

L'ennemi a évacué pendant la nuit ses positions devant la Corogne, c'est-à-dire les deux sur lesquelles je me suis battu hier au soir ; car je ne puis encore savoir s'il a aussi évacué celle qui couvre le faubourg par la gauche de l'isthme.

Hier, il a perdu immensément de monde ; il a eu deux généraux tués : l'un d'eux était venu pour emporter une des aigles du 31e régiment, et lui a donné un coup de sabre ; mais le brave qui la portait l'a su défendre, et a tué l'Anglais.

Le général Jardon n'est ni pris ni tué, il se porte bien. »

Jos. à Nap. Pardo, 18 janvier 1809.

« Sire, je reçois les lettres de Votre Majesté des 15 et 16. Les trois officiers d'ordonnance sont partis ensemble sans que je l'aie su.

J'écrirai en détail lorsque j'aurai des objets à soumettre à Votre Majesté. M. le maréchal Jourdan écrit tous les jours dans le plus grand détail ; il envoie tous les rapports au prince de Neuchâtel.

Je n'ai pas de nouvelles du maréchal Victor ;

je viens de lui écrire que l'intention de Votre Majesté n'était pas qu'il dépassât de beaucoup Cuenca.

Tous les conseils de Madrid se sont rendus chez moi aujourd'hui, pour m'engager à rentrer à Madrid; je m'y rendrai dimanche prochain. Les prisonniers faits à Uclès n'arriveront que samedi matin.

Voici la note des quatre prisonniers dont je demande le retour à Votre Majesté. Ils me sont utiles ici.

Les 100 hommes arrêtés et les membres de l'inquisition sont partis. »

Napoléon à Berthier. 19 janvier 1809.

« Mon cousin, j'ai ordonné au 10^e^ bataillon de marche, composé de conscrits que j'ai rencontrés à Irun, de se rendre à Saint-Sébastien pour y rester jusqu'à nouvel ordre. J'ai ordonné au bataillon des 28^e^, 58^e^ et 32^e^, fort de 3 mille hommes, de se rendre à Madrid par Aranda. Vous donnerez l'ordre qu'arrivés à Madrid, on égalise les bataillons, et que l'on mette dans ce 4^e^ quelques anciens soldats. Les compagnies sont parties exprès fortes de 180 hommes, pour verser sur les autres. J'ai ordonné qu'un détachement de 400 hommes du 32^e^, et de pareille force du 12^e^, se rendent à Madrid pour être incorporés dans le 4^e^ bataillon de ce régiment. Si les cadres des 5^e^ bataillons y sont, les renvoyer. Un détachement de même force des 2^e^ et 4^e^ d'infanterie légère ira joindre le duc de Dalmatie. Faites-les séjourner huit jours à Valladolid, d'où on les dirigera par la route la plus courte sur le lieu où est ce maréchal.

Voici les changements à faire à la route :

Arranger les choses de manière que l'on mette un jour de plus de Bordeaux à Bayonne, que l'on donne deux jours de séjour à Bayonne, que l'on mette deux jours pour aller de Bayonne à Irun; séjour à Tolosa, Vittoria et Burgos; que toutes les fois qu'un détachement sera destiné pour Madrid, il s'y rende directement en passant par Aranda, et l'y faisant séjourner; mais il faut que ces détachements soient au moins de 400 hommes, et qu'ils mettent trois jours pour aller de Burgos à Aranda. Il est indispensable d'éviter aux détachements qui se rendent à Madrid le grand détour qu'ils font en passant par Valladolid. Il faut pour cela organiser un bureau d'état-major à Burgos, où il sera mieux qu'à Valladolid. La route de Vittoria à Irun m'a paru bien organisée. Il n'en est pas de même de celle de Burgos à Vittoria. J'ai remarqué que dans toutes les villes il est resté un grand nombre d'hommes d'infanterie et de cavalerie. Il serait bon d'envoyer un adjudant commandant pour faire rejoindre chacun à son corps.

Faites connaître au général Thouvenot que je lui ai envoyé un bataillon de plus, et qu'il doit occuper en force le poste du Passage; mais que je désire que les conscrits soient exercés deux fois par jour. Moyennant ce bataillon et celui qu'il avait, il doit envoyer à leur corps tous les hommes isolés, mais en veillant surtout qu'il ne leur manque rien en habillement et armement. Il s'adressera à Kellermann pour avoir ce qui manquerait. Vous donnerez l'or-

dre à Kellermann de lui fournir ce qui lui sera nécessaire. »

« Sire, j'ai écrit hier soir à Votre Majesté. Je n'ai rien à lui apprendre aujourd'hui; tous les corps ont été au Pardo hier. Je compte entrer à Madrid dimanche; les prisonniers arriveront samedi seulement. Jos. à Nap. Pardo, 19 janvier 1809.

Le général Belliard demande 10 mille francs par mois au corrégidor, pour sa table; un autre officier général demande 8 mille francs : celui-ci prétend qu'on doit le traiter à Madrid comme en Prusse. Ce langage cessera quand je serai à Madrid. Il est beaucoup de gens, M. de Laforest compris, qui m'assimilent souvent au roi de Prusse, et qui prétendent me traiter eu ennemi vaincu. Votre Majesté ne pense pas ainsi, puisqu'elle me donne le commandement de ses troupes et toute sa confiance; sans elle, je ne resterais pas ici. Il importe à ma tranquillité que les officiers généraux, commandant Madrid, soient des hommes de ma confiance; je ne souffrirai jamais l'insulte dans ma capitale. Je désire que Votre Majesté me dise clairement si elle ne trouve pas juste que je nomme, moi, le gouverneur et le commandant de Madrid. Ces officiers seront Français; c'est le maréchal Jourdan et le général Lucotte, ou Bigarré, ou Merlin.

Il importe que la garnison de Madrid soit changée le moins souvent possible : les corps qui arrivent de faire la guerre dans l'intérieur portent dans la capitale l'esprit de la guerre; et les premiers temps de

leur garnison renouvellent les premiers temps de l'arrivée des troupes dans Madrid, et exaspèrent de plus en plus les habitants : c'est ce qui arrive aujourd'hui. Votre Majesté me mande de lui écrire naïvement ; il ne m'en coûte pas d'obéir : eh bien ! je dois vous dire que j'ai beaucoup souffert de M. de Laforest ; que je n'ai pas pu faire imprimer un article des victoires des corps des ducs de Dalmatie et de Bellune, sans que des officiers de M. de Laforest disent publiquement, devant les imprimeurs de l'imprimerie royale, que je n'avais pas ce droit, que je n'avais pas d'ordres à donner. Cette même gazette de ma capitale ne contient les actes du gouvernement qui m'a succédé à Naples que pour m'injurier sans cesse, témoin le décret inséré dans le n° 17, sur les Calabres, qui étaient sur l'état de paix depuis le mois d'avril dernier. M. de Laforest a été ici l'agent du grand-duc de Berg, qui a eu le projet arrêté de se faire roi d'Espagne : on a cru que Votre Majesté pourrait jeter les yeux sur moi, et l'on m'a décrié d'une manière horrible et ridicule. Je suis sûr de ce que je dis. Quel était donc l'intérêt de M. de Laforest pour préférer le grand-duc de Berg à moi ? Le même qui guide aujourd'hui M. Salicetti. L'un et l'autre sont des hommes qui aiment l'argent avant tout. A Naples, on vient de nommer administrateur du trésor public un commis d'un fournisseur nommé Duclos, pour être à même d'y faire ce que l'on voudra ; on a chassé un père de famille honnête et éclairé, dont le crime est d'être le frère de mon secrétaire particulier, jeune homme plein

de candeur et de zèle, que je ne puis comparer qu'à M. de Menneval.

M. de Laforest ne me sera donc jamais agréable. Votre Majesté trouvera que je l'entretiens de petites choses au milieu de si grands intérêts : mais ces petites choses constituent ma tranquillité intérieure ; j'ai besoin de la considération et de l'estime de ma cour et de l'armée, et me voir entouré par des gens qui m'ont déchiré, c'est prouver au public que je suis un sot, ou une victime. Ce n'est pas l'intention ni le vouloir de Votre Majesté ; c'est pourquoi *je lui parle ingénument et sans aucun apprêt.* »

« Sire, j'ai reçu les lettres de Votre Majesté du 17 de Valladolid, ainsi que toutes les instructions que m'a adressées le prince de Neuchâtel. Jos. à Nap. Pardo, 20 janvier 1809.

Si Votre Majesté veut venir à notre secours par quelque argent, ne fût-ce que les deux millions de Bayonne, c'est ici le moment où j'en aurai le plus grand besoin, puisque j'aurai tout à créer et que je trouve tout épuisé.

Tous les corps de la ville prenant beaucoup d'intérêt aux membres du conseil de Castille, je me suis décidé à signaler ma rentrée par le retour de ces six vieux magistrats, qui sont les moins mauvais, les quatorze autres n'ayant pas été arrêtés. Les autres prisonniers continuent leur voyage. »

« L'Empereur, Monsieur le duc, avait prévu l'embarquement de l'armée anglaise ; et Sa Majesté, avant son départ, a rédigé les instructions pour vos Instructions de l'Empereur pour le duc de

Dalmatie. Valladolid, 21 janvier 1809. Berthier à Soult.

opérations ultérieures, ainsi que celles pour la destination du corps du duc d'Elchingen.

L'Empereur, Monsieur le duc, ordonne que, du moment que l'armée anglaise est rembarquée, vous marchiez sur Oporto avec vos quatre divisions, c'est-à-dire la division Mermet, la division Delaborde, la division Merle et la division Heudelet, la division de dragons de Lahoussaye, la division de dragons Lorge et la division Franceschi, à l'exception de deux régiments de votre cavalerie que Sa Majesté ordonne que vous mettiez tout de suite à la disposition du duc d'Elchingen, de manière qu'avec les deux régiments qu'il a déjà, il se trouve en avoir quatre.

L'intention de l'Empereur est que le duc d'Elchingen, avec les deux divisions de son corps d'armée, ses deux régiments de troupes à cheval, et les deux que vous mettrez à sa disposition, ce qui lui formera quatre régiments de cavalerie, reste pour garder, défendre et organiser la Galice. Le duc d'Elchingen se chargera d'assurer ses communications jusqu'à Astorga et Benavente. Vous vous concerterez donc de suite avec lui pour combiner vos mouvements d'après la position actuelle des troupes de l'un et de l'autre corps d'armée. Léon se trouvera gardé par le 3e bataillon des 12e d'infanterie légère et 58e de ligne, et le régiment de chasseurs auxiliaire du colonel Tascher.

Le général Bonnet, avec les 119e et 120e régiments d'infanterie, qui se trouvent à Santander et à Sanvicente, restera pour garder et organiser les pro-

vinces. Il sera sous les ordres du duc d'Istrie, qui a son quartier général à Valladolid, où il commande la garde impériale. Il a aussi sous ses ordres la province de Saint-Sébastien, celles de Vittoria, de Bilbao, Burgos, Aranda, Valladolid, Palencia, Zamora, Léon et Santander; les généraux et les troupes qui s'y trouvent employés, ainsi que la 2e division de dragons aux ordres du général Kellermann. Vous voyez que le duc d'Istrie est chargé du commandement de la haute Espagne.

Votre corps d'armée, Monsieur le duc, composé de 17 régiments d'infanterie et de 10 de cavalerie, est destiné à l'expédition de Portugal, mouvement combiné avec celui que va opérer le duc de Bellune.

Je donne ordre au général Loison et aux officiers du génie, d'état-major, commissaires des guerres, ainsi qu'à 13 officiers portugais, qui, tous, faisaient partie de l'armée de Portugal aux ordres du duc d'Abrantès, de se rendre tout de suite auprès de vous; ils vous seront utiles par la connaissance qu'ils ont du pays.

C'est aujourd'hui le 21, Monsieur le duc; il n'est pas à présumer que vous puissiez être à Oporto avant le 5 février, et à Lisbonne avant le 16. Ainsi, à cette époque, c'est-à-dire au moment où vous serez près d'arriver à Lisbonne, le corps d'armée du duc de Bellune, composé de ses trois divisions, de la division du général Leval et de dix à douze régiments de cavalerie, formant un corps de 30 mille hommes, sera à Mérida pour faire une forte diver-

sion en faveur de votre mouvement sur Lisbonne, de manière à ce qu'il puisse pousser une tête de colonne sur Lisbonne, si vous aviez à craindre de grands obstacles pour vous emparer de cette ville, ce qu'on ne présume pas.

La division d'infanterie du général Lapisse, qui se trouve en ce moment à Salamanque, et la brigade de cavalerie du général Maupetit, recevront l'ordre du duc d'Istrie de se mettre en marche à l'époque où, avec votre corps d'armée, vous vous trouverez à la hauteur d'Oporto, pour marcher sur Ciudad-Rodrigo et Abrantès, où cette division rentrera sous les ordres du duc de Bellune, qui lui enverra des instructions pour rejoindre son corps d'armée à Mérida. Je crois devoir vous instruire de ce mouvement, afin que vous connaissiez la marche de cette division sur votre gauche jusqu'à Abrantès.

Immédiatement après que vous vous serez emparé de Lisbonne, l'Empereur ordonne que le duc de Bellune se mette aussitôt en mouvement pour se porter sur Séville par Mérida. Alors l'intention de Sa Majesté est qu'avec la division Mermet, avec six régiments de cavalerie, vos obusiers et vos pièces de 12, vous fassiez soutenir le duc de Bellune; et si même vous n'aviez pas d'inquiétude à Lisbonne, Sa Majesté pense que vous pourriez envoyer une seconde division pour l'appuyer, de manière qu'on portera sur Séville 40 mille hommes.

Au moment où vous commencerez votre mouvement sur Oporto, vous enverrez l'ordre à la division Heudelet de se mettre en marche pour vous

rejoindre sur la direction et par la route que vous lui indiquerez, de manière que vous ayez à Oporto toute votre armée réunie, c'est-à-dire les divisions Merle, Mermet, Delaborde et Heudelet, et dix régiments de cavalerie.

La première chose à faire est donc de vous réunir avec le duc d'Elchingen, pour que vous lui remettiez le commandement de la Galice; que vous envoyiez par duplicata au roi l'itinéraire de votre marche sur Oporto, l'époque à laquelle vous y arriverez, celle où vous présumez être à Lisbonne, afin que le roi puisse donner ses ordres au duc de Bellune et diriger ses mouvements, qui sont subordonnés à ces époques de votre marche, pour arriver à Mérida à peu près en même temps que vous arriverez à Lisbonne. Vous devez aussi prévenir le duc d'Istrie, à Valladolid, du jour où vous arriverez à Oporto, de celui où vous en partirez, afin qu'il puisse ordonner au général Lapisse et au général Maupetit de se mettre en mouvement de Salamanque, pour marcher sur Ciudad-Rodrigo et Abrantès, en même temps que vous partirez d'Oporto pour vous porter sur Lisbonne. Vous vous entendrez avec le duc d'Elchingen pour que, dans les mouvements de troupes que vous ferez avec son corps d'armée, on ne laisse aucun point à découvert.

Tels sont, Monsieur le duc, les derniers ordres et les dernières instructions que je suis chargé de vous donner d'ici, au nom de l'Empereur. Vous aurez à rendre compte au roi et à recevoir ses ordres pour

les opérations ultérieures. Sa Majesté porte une entière confiance dans vos talents pour la belle expédition du Portugal qui vous est confiée.

Je compte partir le 25 pour me rendre auprès de l'Empereur, et vous devrez, pour plus de célérité, adresser à Paris un compte succinct de vos opérations, en même temps que vous devrez rendre compte et prendre les ordres du roi, qui commande l'armée. »

Jos. à Nap. Pardo, 21 janvier 1809.

« Sire, la première colonne des prisonniers faits à Uclès, forte de 500 hommes, est entrée hier au soir à Madrid; la seconde arrivera aujourd'hui. Ces prisonniers manquaient de tout; il est facile de voir combien le pays est épuisé par l'impossibilité où la junte s'est trouvée de payer personne. Le décret qui confisque les marchandises et denrées coloniales aura des effets bien injustes ici, puisque ces denrées appartiennent aux propriétaires du sol espagnol; ils ne peuvent pas être assimilés aux marchands ou aux commissaires de Hambourg, qui travaillaient pour le compte du commerce anglais. Si cette loi est exécutée ici, mon ministre de la guerre perd trois ans de ses revenus de la Havane, arrivés en sucre dans les ports de la Galice; deux de ses nièces qui l'avaient suivi à Vittoria, et dont l'une allait épouser un officier général français (1), perdent leur dot, qui était très-considérable. Il faudrait une modification pour les propriétaires espagnols qui m'ont été fidèles, sans quoi il est impossible que ces gens-là

(1) Le général comte Merlin, qu'elle a effectivement épousé peu de temps après.

puissent avoir confiance dans moi, qui ne leur suis bon à rien (1).

Je n'ai pas encore de nouvelles du duc de Bellune; il a ordre de ne pas s'éloigner beaucoup au delà de Cuenca. »

« Sire, je suis rentré aujourd'hui dans Madrid. Tous les habitants se sont trouvés sur mon passage ou dans l'église de Saint-Isidore, où je me suis rendu; on y a célébré un *Te Deum*. Jos. à Nap. Madrid, 22 janvier 1809.

Je reçois à l'instant du maréchal Victor la lettre ci-jointe. Son aide de camp a des dépêches pour Votre Majesté, qu'il porte à Valladolid, au major général. Votre Majesté concevra aisément que je suis fort occupé dans ces premiers moments.

Les habitants paraissent espérer beaucoup de moi. Je doute que les circonstances me permettent de réaliser tout ce qu'ils espèrent; il y a beaucoup de choses qui ne dépendent pas de moi. Je prie Votre Majesté d'agréer la demande que je lui réitère des valeurs que Votre Majesté veut me faire rendre, et qui décupleraient de prix pour moi, si je les recevais actuellement. »

« Sire, le major général m'instruit de l'embarquement des troupes anglaises à la Corogne, après des pertes assez graves. Votre Majesté aura tous ces rapports avant ma lettre. Jos. à Nap. Madrid, 23 janvier 1809.

Je n'ai rien à apprendre à Votre Majesté du corps du maréchal Victor depuis ma lettre d'hier.

(1) L'Empereur est revenu sur ce décret.

La ville de Madrid est tranquille. Je ne doute pas que les nouvelles du départ des Anglais, celle de la reddition de Saragosse, n'améliorent encore beaucoup l'opinion de ce pays.

Je m'occupe beaucoup de l'administration. Votre Majesté en connaît toutes les difficultés dans ce moment. »

Jos. à Nap. Madrid, 24 janvier 1809.

« Sire, j'attends des nouvelles du mouvement du duc de Dalmatie, pour donner au duc de Bellune les ordres que Votre Majesté m'a fait transmettre par son instruction que le prince de Neuchâtel m'a adressée.

Le maréchal Victor a dispersé le reste de l'arméo du duc de l'Infantado. Les Anglais sont embarqués. Ces deux événements ont une grande influence sur l'opinion de Madrid. »

LIVRE QUATRIÈME

SIÉGE DE SARAGOSSE (1)

Pendant que les Anglais étaient rejetés sur la Corogne et Vigo, et l'armée espagnole du centre battue et dispersée, les habitants de Saragosse déployaient, dans la défense de leur ville, une énergie qui rappelait celle des défenseurs de Sagonte et de Numance.

Après la bataille de Tudela, le maréchal Moncey avait réuni le 3e corps à Alagon ; le maréchal Ney y étant arrivé le 29 novembre avec le 6e, on se disposait à investir Saragosse, lorsque le dernier de ces maréchaux reçut l'ordre de marcher sur Madrid. Dès lors le duc de Conegliano, resté seul avec le 3e corps, qui comptait à peine 16 mille combattants, se trouva hors d'état de commencer les opérations du siége. Toutefois, on fit à Alagon des établissements pour les hôpitaux, on y forma des magasins et on y mit des

(1) Le rapport du maréchal duc de Montebello nous manquant, et une relation très-complète du siége de Saragosse ayant été publiée par le général Rogniat, nous n'en donnerons qu'un aperçu succinct.

munitions. Le général Dedon, commandant l'artillerie, fit venir de Pampelune un équipage de siége de 60 bouches à feu. Le général Lacoste, commandant le génie, rassembla 20 mille outils, 100 mille sacs à terre, et fit confectionner un grand nombre de gabions et de fascines; on réunit 6 compagnies d'artillerie, 8 de sapeurs, 3 de mineurs, et 40 officiers du génie; enfin, tout fut préparé pour attaquer la place, immédiatement après l'arrivée des renforts.

De leur côté, les Espagnols profitèrent de ce moment de relâche pour faire entrer dans la ville toutes les denrées des villages voisins, et privèrent les Français de cette ressource. Ils organisèrent tous les paysans qui accouraient en foule, et travaillèrent avec une nouvelle ardeur à augmenter et à perfectionner les ouvrages de défense.

Le 5e corps, commandé par le maréchal Mortier, composé des divisions Gazan et Suchet, entré en Espagne le 1er décembre, reçut l'ordre de se rendre devant Saragosse, et arriva à Alagon le 17. Sa force était d'environ 18 mille hommes. Les deux maréchaux s'étant concertés, les deux corps d'armée se mirent en mouvement, le 19, pour former l'investissement de la place. La division Gazan passa l'Èbre, et se rapprocha le 20 du faubourg situé sur la rive gauche; la division Suchet resta sur la rive droite, et vint prendre position près d'un couvent, à une lieue de Saragosse, après avoir replié les avant-postes espagnols. Les divisions Morlot, Musnier et Grandjean, du 3e corps, occupèrent l'intervalle entre la division Suchet et le bas Èbre.

Bien que les ouvrages ne fussent pas exécutés avec beaucoup d'art, ils ne laissaient pas que d'être imposants. Le château dit *de l'Inquisition*, flanqué par quatre tours bastionnées et entouré d'un fossé revêtu, avait été mis en état de défense, et ses communications avec la ville assurées par une double caponnière. La partie de la ville en face de ce château était défendue par un mur d'enceinte ; plusieurs batteries et quelques ouvrages en terre. Les défenseurs avaient construit une enceinte terrassée revêtue en pierres sèches, creusé un fossé de quinze pieds de profondeur et à pic, depuis le couvent des Capucins jusqu'au pont de la Huerba. Les deux couvents des Capucins, fortifiés et armés de batteries, faisaient partie de cette enceinte, et formaient des espèces de bastions qui flanquaient cette longue ligne.

Le pont était couvert par une lunette, avec fossé et contrescarpe, défendue par des galeries de mines.

Depuis ce pont jusqu'au couvent de Santa-Engratia, espèce de citadelle armée de batteries nombreuses, se trouvait un double retranchement. Pour achever de fermer la ville, de Santa-Engratia au bas Èbre, on avait terrassé un ancien mur d'enceinte. Toute cette partie de la ville était d'ailleurs défendue par un ravin fort escarpé qui l'enveloppait, et par le couvent de Saint-Joseph. La hauteur du mont Torrero, qui domine la plaine de Saragosse, à huit ou neuf cents toises de la place, était protégée par un grand ouvrage dont le front se trouvait couvert par le canal. Enfin, une petite tête de pont avait été

élevée sur le canal Impérial, aux grandes écluses, sur la route de Madrid. Tels étaient les ouvrages de la rive droite de l'Èbre.

Sur la rive gauche, en avant du faubourg, plusieurs redoutes armées de canon; derrière elles une enceinte de maisons crénelées; au débouché des rues, des traverses armées de batteries.

Les maisons, les arbres, les jardins, tout était rasé autour de la place, afin que les attaques ne fussent favorisées par aucun couvert; mais, quels que fussent les travaux extérieurs, la principale difficulté était dans la défense des maisons, et surtout des nombreux couvents que renferme Saragosse. Ces édifices formèrent autant de citadelles. Toutes les rues étaient barricadées, et armées de bouches à feu.

Tel était l'ensemble de la défense. Les maisons de Saragosse se prêtaient merveilleusement à la résistance : les murs en étaient épais, l'intérieur voûté, et à l'abri du feu. Chaque maison avait été crénelée; des communications étaient établies entre elles à l'intérieur. 150 bouches à feu, 50 mille habitants, paysans et soldats de ligne exaltés par le souvenir du premier siége, par le fanatisme, avaient juré de s'ensevelir sous les ruines de la place. Palafox, leur général en chef, possédait toute leur confiance, et se servait adroitement des moines pour exciter encore cette multitude.

Les opérations commencèrent le 21, par l'attaque des ouvrages extérieurs. Tandis qu'une batterie, placée sur une hauteur dominant le fortin du mont

Torrero, ouvrait son feu, une brigade de la division Grandjean passait le canal sous un aqueduc dont elle s'était emparée la veille, et se plaçait entre la ville et l'ouvrage, qu'elle attaquait par la gorge. L'ennemi abandonna ce poste, laissant trois pièces de canon et une centaine de prisonniers. En même temps la division Morlot, qui avait traversé la Huerba, prenait de revers la tête de pont des grandes écluses, s'emparait de cet ouvrage et de deux pièces de canon.

Sur la rive gauche, le général Gazan chassa 4 mille hommes environ, postés dans les bois d'oliviers et les jardins, et tua ou prit cinq cents Suisses qui s'étaient renfermés dans des maisons à trois cents toises du faubourg. Il tenta un coup de main sur le faubourg même, mais sans succès. Il y perdit 400 hommes mis hors de combat.

Le général Dedon s'occupa de l'établissement d'un pont de bateaux sur le haut Èbre, pour établir les communications des différents quartiers de l'armée. Le général Lacoste, après avoir reconnu avec soin les ouvrages, proposa et fit adopter trois attaques : l'une, sur le château de l'Inquisition, pour resserrer et inquiéter les assiégés; une seconde sur la tête du pont de la Huerba ; la troisième sur le fort Saint-Joseph, point le plus faible, puisqu'il n'avait pas d'enceinte terrassée : d'ailleurs on pouvait rattacher cette attaque à celle du faubourg, que le général Lacoste ne perdait pas l'espoir d'occuper. Trois parallèles furent ouvertes dans la nuit du 29 au 30 : celle de droite, à 160 toises du fort Saint-Joseph;

celle du centre, à 140 de la tête du pont de la Huerba; celle de gauche, contre le château de l'Inquisition.

Le 31, l'ennemi fit une sortie sur toute la ligne, et la soutint par un feu d'artillerie très-vif. Ses colonnes furent facilement repoussées; toutefois, deux de ses escadrons, en défilant le long de l'Èbre, surprirent et sabrèrent un poste qui crut inutile de se retrancher. Palafox, profitant de ces minces avantages, exagéra ce succès, et distribua solennellement des décorations à tous ceux qui avaient pris part à l'action.

En exécution des ordres de l'Empereur, le maréchal Mortier partit le 1er janvier avec la division Suchet, pour se rendre à Calatayud, dans le but d'établir la communication entre l'armée de siége et Madrid. Ce départ inattendu affaiblit l'armée de 9 mille hommes dans un moment très-critique, ralentit les opérations des assiégeants et faillit entraîner la levée du siége, un corps ennemi impossible à contenir par aucun détachement ayant fait mine de marcher au secours de la place.

Le 3e corps se trouva ainsi seul chargé du siége, du blocus de la rive droite, et des détachements à envoyer au loin pour approvisionner le camp. La faible division Morlot s'établit à la place de celle de Suchet. Le général Lacoste fit construire trois redoutes de contrevallation devant son front, et une partie de la division Musnier remplaça la division Morlot sur la rive gauche de la Huerba. A cette époque, Moncey céda le commandement du 3e corps à Junot.

Le 6 janvier, la seconde parallèle étant arrivée à 40 toises du fort Saint-Joseph, les zig-zags entre cette parallèle et la première étant terminés, on exécuta une demi-place d'armes pour soutenir le cheminement sur la tête du pont.

Dans les jours suivants, quatre batteries, dont deux à ricochet de huit bouches à feu, furent construites et armées. Puis bientôt une autre, de quatre pièces de 24, et une seconde, de quatre mortiers. Le même nombre de batteries, armées de la même manière, furent construites contre la tête de pont. Le 9 au soir, elles étaient prêtes à ouvrir leur feu. Celui de l'ennemi n'avait point cessé pendant toutes ces opérations; de fréquentes sorties avaient été faites par lui.

Le 10, au matin, les batteries commencèrent à jouer. Les Espagnols répondirent d'abord avec vivacité, des deux ouvrages attaqués et de la place; mais, le soir, l'artillerie de Saint-Joseph et celle de la tête de pont étaient à peu près réduites au silence. La nuit, Palafox fit retirer de ces deux ouvrages la plus grande partie des pièces. A minuit, les défenseurs sortirent du chemin couvert, et se portèrent audacieusement sur une batterie de l'attaque. Deux pièces de 4, placées à droite de la seconde parallèle, les prirent en flanc, tandis que la batterie attaquée vomissait la mitraille. La colonne ennemie fut rejetée en désordre.

Dans la journée du 11, la brèche de Saint-Joseph ayant paru praticable, l'assaut fut ordonné. Les assiégés, pénétrés de l'importauce d'un fort qui,

placé au delà du ravin de la Huerba, assurait leurs sorties et protégeait le point le plus faible de la place, en avaient confié la défense à 4 mille hommes de leurs meilleures troupes.

A quatre heures l'attaque commença : deux pièces d'artillerie de campagne, quatre compagnies d'infanterie guidées par le chef de bataillon Haxo, se dirigèrent sur la droite, près de l'embouchure de la Huerba. Le feu inattendu de ces pièces étonna les Espagnols. Abandonnant le chemin couvert, ils repassèrent à la hâte le cours d'eau. Au même moment, le chef de bataillon Stahl, à la tête de quelques compagnies de voltigeurs, s'élança de la deuxième parallèle sur le fort, pour monter à l'assaut; mais sa colonne se trouva arrêtée par une contrescarpe de dix-huit pieds. Tandis qu'on applique les échelles pour parvenir à la brèche, le capitaine du génie Daguenet, suivi de quelques mineurs et sapeurs et d'une centaine de voltigeurs, cherche à tourner le fort par la gorge; il aperçoit un pont de bois, servant de communication, que l'ennemi a négligé de couper : il s'en empare aussitôt, et s'introduit dans le fort, où il fait une centaine de prisonniers : le reste des défenseurs s'échappe, ou est passé par les armes. La première colonne cependant avait escaladé la brèche; elle se loge aussitôt à la gorge du fort, et établit sa communication avec la deuxième parallèle. Ce brillant fait d'armes coûta peu de monde aux Français.

A l'attaque du centre, les batteries continuèrent à battre la tête du pont jusqu'au 15. Ce jour-là,

quarante voltigeurs polonais, précédés par un détachement de mineurs et de sapeurs, portant des échelles, s'élancent à la tête de la sape, sur la face non flanquée de l'ouvrage : on applique les échelles, on franchit le fossé, et les quarante braves, suivis des mineurs et sapeurs, parviennent sur la berme du parapet, s'y établissent, et font de là un feu très-vif sur l'intérieur de l'ouvrage; l'ennemi l'abandonne, et se retire par le pont de la Huerba, qu'il fait sauter. Toute la nuit les travailleurs s'occupent à former un logement sur la face de l'ouvrage, un passage dans le fossé, et une communication avec la tête de sape. La perte de ces deux postes importants pouvait décourager les défenseurs; pour en atténuer l'effet, Palafox fit publier, le 16, que Reding avait anéanti le corps du général Saint-Cyr; qu'un corps espagnol venait de pénétrer en France; que la Romana et Blake avaient battu complétement l'Empereur, lui avaient tué 20 mille hommes, lui coupaient toute retraite; enfin, que les maréchaux Berthier et Ney avaient été tués, etc.

Les jours suivants, on termina la troisième parallèle; on chemina pour se mettre à couvert du sommet de l'escarpement du ravin de la Huerba. Les généraux de l'artillerie et du génie arrêtèrent définitivement l'emplacement des contre-batteries et batteries de brèche; elles devaient être au nombre de dix, et armées de 50 bouches à feu.

Dès le commencement du siége, le général Vathier avait été détaché de Fuente avec 600 chevaux et 1,200 fantassins, pour faire des vivres

et surveiller l'ennemi. Cet officier général ayant appris que 4 à 5 mille paysans s'étaient avancés jusqu'à Belchite, les sabra, et s'avança jusqu'à Alcaniz, dont il s'empara après une attaque assez vive. Il resta là pendant la fin du siége.

Le succès de cette colonne n'avait point empêché le soulèvement de toutes les populations sur les derrières des camps. Des rassemblements se formaient tout autour de l'armée assiégeante, et menaçaient ses hôpitaux, ses manutentions, et ses communications avec Pampelune, d'où l'on tirait les munitions, les projectiles et les subsistances. Les villages n'obéissaient plus aux réquisitions, et l'état de faiblesse dans lequel se trouvait l'armée, réduite à 22 mille hommes, ne permettait pas d'envoyer des détachements assez forts pour avoir des vivres; de sorte que les soldats ne recevaient plus que la demi-ration de pain, et manquaient de viande. Sur la rive gauche, François Palafox, frère du général, avait réuni un corps de 20 mille hommes qui enveloppait la division Gazan, et la tenait pour ainsi dire assiégée dans son camp.

Si l'état de détresse dans lequel se trouvait l'armée se fût prolongé quelques jours de plus, on eût été obligé de lever le siége; mais le maréchal Lannes arriva le 22, et prit le commandement du 3e et du 5e corps. Dès lors, tous les efforts furent dirigés vers un même but. Le maréchal Mortier, resté jusqu'alors fort inutilement à Calatayud, en partit avec la division Suchet, et se porta sur la rive gauche de l'Èbre, pour éloigner l'armée des frères Palafox.

Dix mille hommes de cette armée furent en effet atteints et battus, le 24, à Nostra-Señora de Magalon. L'ennemi perdit 1,000 hommes, 2 drapeaux, et 5 pièces de canon. En même temps l'adjudant commandant Casquet, qui avait marché sur Juera à la tête de 3 bataillons, dispersait un rassemblement de 3 mille hommes, et lui prenait une pièce de canon.

L'armée aragonaise étant contenue, les travaux du siége continuaient sans interruption. Le 25, les batteries étaient terminées et armées : deux ponts avaient été établis sur la Huerba, l'un à l'attaque de droite, l'autre à celle du centre. A gauche, on avait ouvert la seconde parallèle, à 80 toises du château de l'Inquisition.

Le 26, 50 bouches à feu ouvrirent un feu terrible aux attaques de droite et du centre, et firent taire l'artillerie de la place. Le lendemain, le couvent de Santa-Engratia était en ruine, deux brèches ouvertes à droite, au mur d'enceinte, et au fort Saint-Joseph.

Ce même jour, à midi, toute l'armée prit les armes pour l'assaut. Une colonne franchit rapidement l'intervalle qui la sépare de la brèche de droite, sans être ébranlée par l'explosion de deux fourneaux, et s'élance au sommet. Ces braves aperçoivent un retranchement intérieur, armé de 2 pièces de canon; ils font les plus grands efforts pour surmonter cet obstacle inattendu, mais ils ne peuvent pénétrer nulle part. Bientôt un feu épouvantable, partant du retranchement et des maisons voisines, les force de

rétrograder. On se borne alors à couronner le sommet de la brèche, sous le feu le plus meurtrier. A la brèche de gauche, les obstacles sont moins grands. Parvenus au sommet, les voltigeurs et les sapeurs s'emparent de la maison qui fait face, puis de celle de droite à gauche, enfonçant les portes, sapant les murs, et parviennent jusqu'à une poterne qui offre une nouvelle entrée dans la ville. Une batterie ennemie arrête leurs progrès de ce côté.

A l'attaque du centre, deux compagnies d'élite du 1er régiment de la Vistule et 60 sapeurs parcourent rapidement un espace de 120 toises sous un feu très-vif, et s'élancent sur la brèche de Santa-Engratia, suivies bientôt après par tout le régiment. Les Espagnols sont chassés du couvent, et les assaillants restent maîtres de celui d'El Calzas. Les troupes de garde de la tranchée, à la parallèle du centre, se précipitent sans ordre sur la partie de l'enceinte que l'ennemi se dispose à abandonner, s'étendent par la gauche jusqu'au couvent des Capucins, y pénètrent, passent par les armes les Espagnols qui le défendaient, et s'emparent de leur artillerie. Mais bientôt elles sont victimes d'une ardeur mal dirigée; elles essuient un feu meurtrier de toutes les maisons de la ville qui ont vue sur le rempart, et sont obligées de se replier vers la porte d'El Carmen. Le général Morlot, s'apercevant que l'ennemi est sur le point de rentrer dans le couvent des Capucins, détache deux bataillons de sa division pour occuper et défendre ce poste.

Ces mouvements imprévus et irréfléchis firent

perdre bien des braves pour la stérile gloire de chasser l'ennemi de quelques parties d'enceinte, qu'il allait être forcé d'abandonner sans coup férir.

Maître du couvent des Capucins, on résolut de s'y maintenir, et d'appuyer par ce poste la gauche des attaques. Le général Lacoste fit abandonner la fausse attaque du château de l'Inquisition, que les progrès des deux autres rendaient superflues, et les officiers du génie furent chargés de fortifier le couvent.

Les résultats de cette journée furent la prise de 15 bouches à feu et de 200 hommes, la mort de 600 autres, et un double établissement dans la place. Malheureusement ces avantages furent payés cher. Les Français perdirent près de 600 hommes, plusieurs officiers, parmi lesquels les capitaines Second et Reggio.

Cette guerre de maisons présentait de grands avantages aux défenseurs. Tous les murs étaient crénelés, les ouvertures barricadées, les rues enfilées par des batteries, les communications bien établies. On sentit qu'une attaque de vive force contre un ennemi ainsi à couvert, et animé de la ferme résolution de se défendre jusqu'à la mort, serait une témérité qui coûterait beaucoup de sang, sans espoir de succès. On résolut de cheminer, autant qu'il serait possible, à couvert; d'aller lentement, mais à coup sûr, et de ne point rebuter les troupes par des pertes trop considérables. A droite, on continua de battre en brèche les couvents de Saint-Augustin et de Sainte-Monique. Un premier assaut fut

tenté sans succès ; mais, le 31, on pénétra dans celui de Sainte-Monique à la faveur d'une ouverture faite par un pétard. Le lendemain, 1er février, on fit jouer un fourneau sous le mur qui sépare les deux couvents, et on s'introduisit dans celui de Saint-Augustin, dont l'ennemi fut chassé. On s'empara de plusieurs îles de maisons, en ouvrant les murs avec des pétards, avec la mine et à la sape.

L'ennemi tenait avec opiniâtreté dans le bâtiment des écoles, afin de conserver quelques traverses établies pour la défense de la grande rue. Ce bâtiment fut attaqué sans succès ; les maisons voisines étaient en feu, ce qui rendait son abord presque impossible. Le 7, on y attacha le mineur pour faire brèche : dans la crainte d'une explosion, les défenseurs évacuèrent cet édifice après y avoir mis le feu, abandonnant deux traverses. On se rendit maître avec peine de l'île des maisons contiguë au couvent Santa-Engratia. L'opiniâtreté des Espagnols était telle, qu'on était forcé souvent de les engloutir sous les décombres des maisons qu'on faisait sauter. C'est en marchant à la tête des troupes pour s'emparer des maisons ouvertes par la mine, que le général Lacoste fut tué. Cet officier, aussi distingué par sa brillante valeur que par ses connaissances militaires, fut regretté de toute l'armée. Le commandement du génie fut confié au colonel Rogniat, officier de beaucoup de mérite, qui fut blessé légèrement quelques jours après, mais qui n'en continua pas moins ses fonctions.

Les mineurs français avaient formé trois attaques

pour s'avancer jusque sous le couvent des Filles de Jérusalem, et y faire brèche. On s'aperçut que l'ennemi contreminait; on chargea à la hâte un fourneau; l'explosion entraîna la chute de quelques baraques, et les mineurs espagnols furent enfouis. Les mineurs français commencèrent aussitôt de nouvelles galeries.

Les assiégés avaient mis le feu aux maisons voisines du couvent des Filles de Jérusalem; les sapeurs et les voltigeurs du 115ᵉ traversèrent rapidement les flammes, atteignirent l'ennemi, entrèrent pêle-mêle avec lui dans le couvent, et s'en rendirent maîtres. On attacha ensuite le mineur sous la rue Santa-Engratia, sous l'immense couvent de Saint-François, et on commença deux galeries pour parvenir à l'hôpital, vaste bâtiment en avant des Filles de Jérusalem. Le mineur ennemi paraissant vouloir inquiéter ces travaux, on se hâta de charger les fourneaux et d'y mettre le feu. Celui de Saint-François produisit une brèche qu'on jugea peu praticable, et on ne donna point l'assaut. Les deux fourneaux contre l'hôpital produisirent tout l'effet qu'on en attendait, et les assiégeants s'emparèrent des deux tiers de ce bâtiment, qui n'était qu'un monceau de ruines depuis le premier siége.

Une galerie de mine, conduite jusqu'auprès de Saint-François, fut chargée de trois milliers de poudre; on y mit le feu, après avoir attiré beaucoup d'Espagnols dans la sphère d'activité du fourneau, par des démonstrations offensives. L'explosion fu terrible, et enleva une partie du bâtiment. Les sa-

peurs, dirigés par le chef de bataillon du génie Valazé, le 115ᵉ régiment, conduit par le brave colonel Dupéroux, débouchèrent aussitôt de l'hôpital, s'élancèrent dans cet immense couvent, poursuivant les Espagnols la baïonnette dans les reins. Pendant la nuit, ces derniers tentèrent de reprendre ce poste important; ils s'emparèrent du clocher, firent des trous à la voûte, lancèrent des grenades qui obligèrent les Français d'évacuer l'église; mais on y rentra le lendemain. Une compagnie de grenadiers du régiment de Valence avait péri tout entière du côté des assiégés.

Les Espagnols essayèrent encore inutilement d'enlever de vive force le couvent des Capucins, poste confié au général Rostolan; ils le battirent en brèche, se portèrent en foule à la porte de l'église, qu'ils brisèrent à coups de hache; mais ils ne purent renverser un épaulement en sacs à terre établi derrière elle. A leur tête, on voyait un moine qui les animait, un crucifix d'une main, un sabre de l'autre; des femmes circulaient au milieu d'une grêle de balles, excitaient les combattants, leur distribuaient des cartouches; mais tous leurs efforts héroïques échouèrent contre le froid courage des soldats français.

Dès le commencement du siége, le général Lacoste avait insisté, avec beaucoup de raison, sur l'importance de la possession du faubourg, pour resserrer l'ennemi dans la ville, et surtout pour étendre à volonté les attaques de la rive droite le long du fleuve jusqu'au pont. Ses instances avaient déterminé à

tenter l'attaque de vive force dont nous avons parlé, et qui malheureusement n'avait point réussi. Après ce mauvais succès, il chercha, mais en vain, à déterminer à une attaque régulière. Le général Gazan, n'ayant pas l'ordre positif de coopérer aux travaux du siége, se borna à un blocus jusqu'à l'arrivée du maréchal Lannes. Le colonel du génie Dode ouvrit la tranchée de ce côté dans la nuit du 31 janvier au 1er février. On fit les parallèles et les batteries, et 20 bouches à feu furent mises en batterie, le 7, contre le couvent de Jésus; deux heures de feu suffirent pour écraser ce bâtiment isolé, qui n'était défendu par aucun ouvrage en terre, et pour en chasser 3 à 400 Espagnols qui s'y trouvaient. Les voltigeurs, rassemblés dans la parallèle, s'emparèrent du couvent, prirent deux pièces et un drapeau, poursuivirent l'ennemi jusque sous les murs du faubourg, d'où la fusillade les chassa bientôt, avec perte d'une centaine d'hommes. Ils se replièrent sur le couvent, où l'on se retrancha.

Plus les assiégeants faisaient de progrès, plus l'énergie des assiégés semblait s'accroître. La prise de chaque maison exigeait un assaut, et ces enthousiastes, animés par le double ressort du patriotisme et de la religion, se défendaient non-seulement de maison en maison, mais encore d'étage en étage et de chambre en chambre. Ils plaçaient toute leur confiance dans les miracles de la vierge d'El Pilar, pour laquelle on avait une dévotion toute particulière dans l'Aragon. Les moines parcouraient les rues la robe ceinte d'un sabre, animant les uns au

combat, forçant les autres au travail des batteries. Ils mettaient eux-mêmes la main à l'œuvre, faisaient des cartouches et fabriquaient de la poudre; les femmes même étaient armées. Il existe une proclamation de Palafox pour les engager à imiter la bravoure des Amazones; plusieurs d'entre elles obtinrent des récompenses militaires.

L'armée assiégeante commençait à se décourager. Les troupes, de service par moitié, étaient harassées, et essuyaient chaque jour de nouvelles pertes dans ces combats, pour ainsi dire, corps à corps. Voyant que, malgré tous leurs efforts, on ne faisait pas des progrès bien sensibles, elles se rebutaient, et trouvaient qu'il était ridicule de faire assiéger par 20 mille hommes une place défendue par 50 mille.

Le duc de Montebello tâchait de ranimer l'esprit des troupes; il représentait aux officiers que l'ennemi perdait beaucoup de monde, que ses forces étaient épuisées, et qu'il n'opposerait plus la même résistance à l'avenir; que si ces forcenés voulaient renouveler l'exemple de Numance et s'ensevelir sous les ruines de la ville, les bombes, les mines et les maladies ne tarderaient pas à en avoir raison. En effet, beaucoup périssaient chaque jour, à tel point que les maisons et les cours étaient encombrées de cadavres, et qu'on eût cru combattre pour un cimetière.

A la droite, les Français s'emparèrent successivement de toutes les îles des maisons situées entre Saint-Augustin, la porte del Sol, la grande rue, et la rue Quemada. Au centre, ils se rendirent maîtres de quelques maisons; mais ces conquêtes exigèrent du

temps, de grands travaux, et coûtèrent beaucoup de monde. Plusieurs fois les mineurs des deux partis se rencontrèrent et se battirent dans les galeries; d'autres fois ils étaient prévenus, étouffés ou engloutis. Dans les maisons restées debout, on se lançait des grenades, des pierres, des projectiles de toute espèce, et on se disputait tous les étages en même temps avec la même fureur. On ne combattait pas avec moins d'acharnement au milieu des décombres des maisons renversées par des mines ou incendiées; et les Français ne restaient maîtres de ces ruines qu'après les avoir arrosées de leur sang et couvertes de cadavres espagnols.

Les assiégeants étant enfin parvenus jusqu'à la grande rue, six attaques de mineurs cheminèrent au centre, et à la droite on poussa deux larges galeries jusque sous l'université. Le 18, on mit le feu aux deux fourneaux établis sous cet édifice, chargés chacun de 1,500 livres de poudre; leur explosion produisit deux brèches énormes, par lesquelles deux colonnes pénétrèrent dans ce grand bâtiment, et s'en emparèrent.

Ce même jour fut signalé par la prise du faubourg. Dès le matin, 50 bouches à feu firent un feu terrible. A midi, la brèche était praticable au couvent de Saint-Lazare, sur lequel on dirigea la principale attaque, parce que sa position, rapprochée du pont, maîtrisait cette communication unique du faubourg avec la ville.

L'ennemi paraissant ébranlé sous cette grêle épouvantable de projectiles, le maréchal Lannes le

fait attaquer. Les troupes de la division Gazan se logent d'abord dans les maisons voisines du couvent de Saint-Lazare, et pénètrent ensuite dans le couvent, que les assiégés sont forcés d'abandonner. La possession de ce point capital, qui rend les assaillants maîtres du pont, décide la prise du faubourg; l'ennemi l'évacue, se réunit, et remonte la rive gauche de l'Èbre, à l'exception d'une colonne de 300 hommes qui se fait jour à travers une pluie de balles, et parvient à forcer le passage du pont et à rentrer en ville.

Le général Gazan, après avoir fait occuper fortement les couvents de Saint-Lazare et de Sainte-Élisabeth, se mit à la poursuite de la colonne qui remontait l'Èbre. Atteinte, elle eût beaucoup accéléré la reddition de la place, et épargné bien du monde.

Le lendemain de cette brillante affaire, les mineurs de la rive droite firent une brèche avec un pétard à l'église de la Trinité, contiguë à l'université. On s'élance dans l'église, dont l'ennemi est chassé; on le poursuit dans tout le couvent de la Trinité. Les assaillants arrivèrent en même temps que lui auprès d'une de ses traverses dans la rue du Sépulcre, d'où il n'avait pas eu le temps de retirer deux pièces d'artillerie. Le lendemain, l'ennemi fit un dernier effort pour reprendre les deux canons perdus la veille; mais il fut mis en fuite par les Polonais, qui le chargèrent à la baïonnette.

Ce même jour 20 février, les 50 pièces qui avaient servi à l'attaque du faubourg furent mises en batterie, sur la rive gauche, contre les maisons

du quai de la ville, qu'elles battirent en brèche avec vivacité. Sur la rive droite, les six galeries qui traversaient la grande rue à l'attaque du centre atteignirent les maisons en face; on commençait à charger les fourneaux, chacun de 3 mille livres de poudre, et on allait les faire jouer simultanément le lendemain matin, ce qui eût produit une explosion épouvantable, lorsqu'à quatre heures la junte de Saragosse envoya une députation à Lannes pour traiter de la capitulation. Le maréchal exigea que la ville se rendît à discrétion.

Le 21, la garnison défila hors de la place, et déposa les armes devant l'armée française.

Dans le courant du siége, on avait enlevé à l'ennemi 50 bouches à feu; on en trouva 113 dans la place : il y restait fort peu de poudre, mais les habitants étaient encore approvisionnés de vivres pour plus de six mois; il est vrai que, privés de moulins, ils étaient réduits à écraser le grain avec des pierres.

La ville présentait un spectacle hideux : plusieurs quartiers, bouleversés par les mines, n'offraient plus que des ruines, parsemées de membres mutilés. La malpropreté, le mauvais air, la misère, et l'encombrement de plus de 100 mille âmes dans une ville qui n'en contenait ordinairement que 40 mille; les privations et les fatigues inséparables d'un long siége; tous ces fléaux avaient déterminé une épidémie qui consumait ce que la guerre épargnait. Au milieu des ruines et des cadavres dont les rues étaient encombrées, on voyait errer quelques habitants pâles, maigres, décharnés, qui semblaient

prêts à rejoindre ceux qu'ils n'avaient plus la force d'enterrer. D'après les tableaux de recensement, il est constant qu'il périt, en cinquante-deux jours, 54 *mille* individus de tout âge et de tout sexe, c'est-à-dire les deux tiers des militaires et la moitié des habitants ou réfugiés, pendant cet épouvantable siége.

La perte des Français fut d'environ 3 mille hommes. *Sur* 27 *officiers du génie* atteints, 11 périrent de leurs blessures. Le maréchal Lannes et l'armée entière se plurent à combler d'éloges les officiers de cette arme et ceux de l'artillerie. On ne saurait trop louer la valeur et la persévérance des troupes pendant plus de 50 jours de combats et de travaux continuels.

Après ce siége mémorable, le maréchal Lannes rentra en France; et le général Suchet, qui, quelque temps après, prit le commandement du 3ᵉ corps, en remplacement du général Junot, resta en Aragon, pour achever de soumettre cette province.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

NOTES

RELATIVES AUX AFFAIRES D'ESPAGNE

NOTE A (page 125).

Le comte de Montijo à ses compatriotes.

« Espagnols ! comme véritable patriote, comme général en chef des forces combinées en Aragon, en considération de la classe à laquelle je tiens par les vertus et les services rendus à la patrie de mes aïeux, et finalement d'accord avec mon cousin et beau-frère Son Excellence le capitaine général du royaume d'Aragon, je me suis présenté à cette cour pour traiter des moyens les plus brefs et les plus sûrs de délivrer la nation des atrocités qui pèsent encore sur les points (que je ne décrirai pas) qu'occupent encore les troupes désolantes de Napoléon. Mais quand je pense que le résultat de mon voyage, celui des veilles de mon cousin, et celui des clameurs de nos compatriotes opprimés en ce jour par le joug tyrannique des Français, est le même que celui que nous devions espérer, et qui plus que jamais intéresse toute la nation, je vois avec la plus grande douleur la lenteur avec laquelle nos armées se meuvent, le défaut d'une autorité avec laquelle je puisse m'entendre pour combiner et leur donner la direction qu'elles doivent avoir : et, ce qui est plus sensible et plus préjudiciable, nous employons l'unique temps que nous avons pour détruire les combinaisons d'un ennemi qui n'a pas encore abandonné son projet, en contestations qui ne font rien à la patrie, et en digressions sur l'affaire qui doit occuper unique-

ment l'imagination des véritables Espagnols. Le capitaine général d'Aragon et moi n'avons rien omis pour arriver au but nécessaire; l'armée que je commande a occupé toujours le point le plus avancé des ennemis, pour appeler son attention sur la partie qui m'est confiée. Déjà l'armée de Galice approchait, appelée par moi; mais étant, comme la mienne, sans assez de cavalerie pour traverser les plaines, elle a été obligée de rester dans les montagnes, et de s'y maintenir, dans l'objet ou de poursuivre les ennemis s'ils se retiraient, ou de les attaquer en flanc s'ils voulaient attaquer de nouveau Saragosse. J'occupai provisoirement Tudela, qui n'est pas une position militaire; j'attendais les armées qui étaient à Madrid: et les ennemis, mettant à profit le peu d'activité dans l'exécution de nos plans, se réunirent, parce que rien ne les en empêchait, pour me battre avec des forces doubles et avec une cavalerie respectable.

Je ne crus ni prudent ni avantageux de garder une position exposée de tous côtés, ni d'aventurer, d'une fois, le sort de mon armée, et peut-être de tout le royaume d'Aragon. Je me retirai sur Saragosse, comme me l'avait indiqué son capitaine général; j'occupais là tous les postes les plus avantageux pour une défense plus forte que la première, si cela se peut.

Les ennemis ont abandonné Tudela et les autres points qu'ils occupaient à la gauche de l'Èbre, et paraissent se retirer sur Pampelune. Ils ont des égards pour la personne du fugitif Joseph. En attendant, ils pillent les communes, et ils nous ôtent les moyens de subsistance. Ils lèvent des contributions, ils attaquent les droits les plus sacrés de nos compatriotes; et ceux-ci ne voient dans nos forces qu'une guerre défensive, et l'impossibilité d'agir en leur faveur.

Espagnols! le poste que j'occupe m'impose l'obligation de parler avec clarté. Il ne m'est pas nécessaire de vous donner de nouvelles preuves de mes sentiments et de mon patriotisme; mes expressions ne peuvent jamais avoir d'autre sens que celui de la raison, et du vrai désir qui m'anime pour une cause que j'ai été le premier à soutenir. Je n'en-

tends rien ni ne veux que la gloire de m'employer à la défense de mon roi et de ma patrie. Je laisse aux autres ce qu'il y a d'étranger à cela; je considère comme erroné, dans les circonstances où les ennemis sont sans forces suffisantes, d'employer l'intrigue, d'émettre des questions d'étiquette, et d'introduire la division funeste à nos triomphes.

Généraux de division de l'armée espagnole! courez où vous appellent l'honneur, l'intérêt de la nation, et le désir de tous les gouvernements de l'Europe. C'est en face de l'ennemi qu'il faut combiner nos plans; abandonnez ces Espagnols qui, par leurs prétentions ridicules, ne font qu'entraver les progrès de nos armes.

Députés de toutes les provinces! la nation vous accuse de lenteur dans l'établissement de la junte centrale qui doit représenter l'auguste personne de notre aimé souverain Ferdinand VII, laquelle doit dicter les moyens propres à sauver la patrie des dangers qui la menacent, au milieu des opinions et des autorités diverses qui devront cesser. Sages compatriotes! employez vos talents pour la création d'un gouvernement prévoyant; occupez-vous maintenant du plus pressé et du plus intéressant, qui est de chasser entièrement de notre sol le reste d'ennemis, qui se préparera à fuir en apprenant nos forces.

Généreux négociants! les soldats de la nation vont défendre vos propriétés et votre cause. Les circonstances exigent des services extraordinaires : il faut démontrer votre patriotisme et votre adhésion à la cause commune par des dons pour habiller toutes les troupes qui vont se mettre en campagne cet hiver.

Ministres de la religion! faites toujours votre devoir; faites couler partout les maximes de la bonne morale, et priez le Dieu des armées de faire triompher les armes de notre souverain Ferdinand VII. Vous devez aviser à ce que les peuples ne soient pas distraits de l'objet principal.

Vaillants habitants de l'Espagne! votre énergie et votre patriotisme est l'objet de l'admiration et des éloges de toutes les nations. Une heure de retard peut vous faire perdre

votre gloire immortelle. Courons venger les insultes de ces sacriléges qui ont attenté aux droits les plus précieux de notre liberté. Oui, la patrie, la religion, l'innocence du meilleur des souverains, vous appellent impérieusement au prompt succès de la plus noble et de la plus sacrée de vos obligations.

10 septembre 1808. »

NOTE B (page 213).

Rapport du comte de Cabarrus au roi Joseph.

« Sire, si les événements militaires exigent que l'on s'occupe de recueillir et de conserver tous les biens qui doivent rentrer dans le patrimoine de la couronne, ou par la suppression des établissements auxquels ils appartiennent, ou par la défection de ceux qui en jouissent, il n'est pas moins urgent d'organiser une administration qui, à mesure que la soumission s'étendra, puisse ménager aux finances des ressources sans lesquelles il est impossible qu'elles fassent face aux premiers besoins, tels que la liste civile et le traitement de tous les serviteurs de la couronne au dedans et au dehors.

C'est dans cette double vue que j'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté trois projets de décrets.

Le premier, dont l'opportunité pourrait peut-être présenter quelques doutes, et qui a pour objet de prononcer la suppression de l'inquisition, est impérieusement décidé par l'existence de l'un de ses tribunaux à Logrono, qui vient d'être soumis, et d'un autre à Saragosse, qui vraisemblablement ne tardera pas à l'être.

L'opinion publique de l'Europe, et même de la partie éclairée de l'Espagne, sollicite depuis longtemps la suppression du saint office ; et la part qu'on lui attribue dans les troubles actuels ne permet pas de différer d'appliquer à ce

tribunal d'attributions spéciales la suppression générale que l'article 98 de la constitution prononce pour tous les établissements de ce genre.

La restitution aux évêques de la part d'autorité dont les dépouilla cette institution moderne, les amendes des procédures, des prisonniers, pour ne pas lâcher dans la société des hommes qui pourraient être dangereux pour elle ; la mise à part des livres et des manuscrits qui peuvent intéresser l'histoire, les sciences et l'éducation : toutes ces considérations, quoique étrangères à mes fonctions, n'ont pas été omises dans un décret qui a pour objet principal d'assurer aux finances les titres des propriétés, l'administration des revenus, et la faculté d'aliéner les biens-fonds.

Le second décret, intimement uni au premier, rassemble dans une seule administration toutes les branches des rentes ecclésiastiques, et, comme tels, les revenus de l'inquisition, ainsi que ceux des monastères supprimés ou à supprimer. Votre Majesté a approuvé ce principe dans son décret du 15 septembre, sur les moyens ou octrois de consolidation. Elle a vu, dans le rapport que j'ai eu l'honneur de lui faire sur les finances, combien cette réunion favoriserait l'idée de réduire à une seule quotité, et d'abandonner pour une somme déterminée avec le clergé, la totalité des soustractions que l'État fait à ces revenus, ce qui diminuerait ou éteindrait ce fléau d'administrateurs qui sont tous coûteux, et dont un très-grand nombre est infidèle. Le moyen de les rendre meilleurs est de les mieux payer, et c'est encore un avantage de cette réunion.

Mais, en réunissant ainsi tout ce qui est homogène et compatible, Votre Majesté connaît trop bien le cœur humain pour ne pas tracer une séparation d'autorités là où les vues et les intérêts peuvent être contraires, et ne permettra pas que les administrateurs des biens-fonds, intéressés à prolonger l'administration et à empêcher la vente, en soient les agents; elle laissera exclusivement ce soin à la caisse de consolidation, qui a précisément le plus grand intérêt à ce qu'on vende promptement.

L'établissement actuel des règles avec lesquelles on devra procéder pour tous les biens incorporés, réduira, à l'avenir, tous les décrets d'incorporation à une simple application de ces règles à l'objet que Votre Majesté désignera.

Enfin, l'incorporation du tiers de la dîme, aussi importante pour le trésor que juste en elle-même, est consacrée par les principes et par l'autorité de Votre Majesté, à Naples.

Le troisième décret a pour objet de conférer à M. Llorente la direction de toutes ces branches : sa capacité et son intelligence, son activité singulière, son zèle et ses services, et l'exercice actuel de ces mêmes fonctions, ne souffrent d'autre objection que les considérations et les égards dus à la vieillesse et aux longs travaux de don Patricio Bustos, qui d'ailleurs a prêté son serment de fidélité à Votre Majesté. Mais le besoin impérieux de réunir toutes ces branches, et le travail continuel qu'elles exigent, sont incompatibles avec l'âge avancé et surtout avec la position actuelle de don Patricio Bustos, et Votre Majesté le traitera parfaitement en lui conservant pendant sa vie ses honneurs et ses appointements, tandis que M. Llorente, réunissant le traitement de conseiller d'État à celui de collecteur et à son bénéfice, sera complétement doté, du moins jusqu'à la mort du commissaire actuel.

Votre Majesté décidera dans sa sagesse ce qu'elle croira convenable.

Vittoria, 1er novembre 1808. »

NOTE C (page 217).

« Sire, la ville de Madrid, représentée par sa municipalité, par le clergé séculier et régulier, par la noblesse et par les députés des quartiers, se présente aux pieds de Votre Majesté Impériale et Royale, pour lui offrir les plus respectueuses actions de grâces pour la clémence avec laquelle,

dans la conquête que ses armes triomphantes ont faite de cette ville, Votre Majesté a daigné songer au salut et au bonheur de ses habitants, moyennant le traitement honorable et bienfaisant qu'elle a bien voulu lui accorder, et que Madrid regarde comme la garantie du pardon de tout ce qui s'est passé en l'absence de notre roi Joseph, frère de Votre Majesté Impériale et Royale.

Les différents corps composant cette assemblée, instruits de l'objet de la convocation, ont résolu et déterminé de supplier Votre Majesté Impériale et Royale de daigner leur accorder la faveur de voir dans Madrid Sa Majesté le roi Joseph, afin que sous ses lois Madrid, ainsi que tous les lieux de sa juridiction immédiate, et enfin l'Espagne entière, jouissent de la tranquillité et du bonheur qu'ils attendent de la douceur du caractère de Sa Majesté.

Ils viennent aussi supplier Votre Majesté Impériale et Royale de daigner accorder sa protection aux habitants qui, effrayés des désastres de la guerre, ont quitté cette capitale et laissé leurs maisons abandonnées, ainsi que le pardon aux paysans qui ont pris les armes; et ils espèrent que Votre Majesté daignera réitérer les ordres les plus précis à ses troupes pour qu'elles continuent à respecter les propriétés, les saints temples, et les communautés religieuses.

Enfin, Madrid se flatte que la puissance de Votre Majesté Impériale et Royale la protégera, en même temps que votre clémence assurera son bonheur.

Madrid, le 9 décembre 1808. »

L'Empereur répondit :

« J'agrée les sentiments de la ville de Madrid; je regrette le mal qu'elle a essuyé, et je tiens à bonheur particulier d'avoir pu, dans ces circonstances, la sauver, et lui épargner de plus grands maux.

Je me suis empressé de prendre des mesures qui tranquillisent toutes les classes des citoyens, sachant combien

l'incertitude est pénible pour tous les peuples et pour tous les hommes.

J'ai conservé les ordres religieux, en restreignant le nombre des moines. Il n'est pas un homme sensé qui ne jugeât qu'ils étaient trop nombreux. Ceux qui sont appelés par une vocation qui vient de Dieu, resteront dans leurs couvents. Quant à ceux dont la vocation était peu solide, et déterminée par des considérations mondaines, j'ai assuré leur existence dans l'ordre des ecclésiastiques séculiers. Du surplus des biens des couvents, j'ai pourvu aux besoins des curés, de cette classe la plus intéressante et la plus utile parmi le clergé.

J'ai aboli ce tribunal contre lequel le siècle et l'Europe réclamaient. Les prêtres doivent guider les consciences, mais ne doivent exercer aucune juridiction extérieure et corporelle sur les citoyens.

J'ai satisfait à ce que je devais à moi et à ma nation : la part de la vengeance est faite ; elle est tombée sur dix des principaux coupables. Le pardon est entier et absolu pour tous les autres.

J'ai supprimé des droits usurpés par les seigneurs dans le temps des guerres civiles, où les rois ont trop souvent été obligés d'abandonner leurs droits pour acheter leur tranquillité et le repos des peuples.

J'ai supprimé les droits féodaux, et chacun pourra établir des hôtelleries, des fours, des moulins, des madragues, des pêcheries, et donner un libre essor à son industrie, en observant les lois et les règlements de la police. L'égoïsme, la richesse et la prospérité d'un petit nombre d'hommes nuisait plus à votre agriculture que les chaleurs de la Canicule.

Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne doit y avoir dans un État qu'une justice. Toutes les justices particulières avaient été usurpées, et étaient contraires aux droits de la nation : je les ai détruites.

J'ai ainsi fait connaître à chacun ce qu'il pouvait avoir à craindre, et ce qu'il avait à espérer.

Les armées anglaises, je les chasserai de la Péninsule.

Saragosse, Valence, Séville seront soumises, ou par la persuasion, ou par la force de mes armes; il n'est aucun obstacle capable de retarder longtemps l'exécution de mes volontés.

Mais ce qui est au-dessus de mon pouvoir, c'est de constituer les Espagnols en nation sous les ordres du roi, s'ils continuent à être imbus des principes de scission et de haine envers la France, que des partisans anglais, et les ennemis du continent, ont répandus au sein de l'Espagne. Je ne puis établir une nation, un roi, et l'indépendance des Espagnols, si ce roi n'est pas sûr de leur affection et de leur fidélité.

Les Bourbons ne peuvent plus régner en Espagne. Les divisions de la famille royale avaient été tramées par les Anglais. Ce n'était pas le roi Charles et le favori que le duc de l'Infantado, instrument de l'Angleterre, comme le prouvent les papiers récemment trouvés dans sa maison, voulait renverser du trône, c'était la prépondérance de l'Angleterre qu'on voulait établir en Espagne; projet insensé, dont le résultat aurait été une guerre de terre sans fin, et qui aurait fait couler des flots de sang. Aucune puissance ne peut exister sur le continent, influencée par l'Angleterre. S'il en est qui le désirent, leur désir est insensé, et produira, tôt ou tard, leur ruine.

Il me serait facile et je serais obligé de gouverner l'Espagne en y établissant autant de vice-rois qu'il y a de provinces. Cependant je ne me refuse *point à céder mes droits de conquête au roi, et à l'établir dans Madrid*, lorsque les 30 mille citoyens que renferme cette capitale, ecclésiastiques, négociants, hommes de loi, auront manifesté leurs sentiments et leur fidélité, donné l'exemple aux provinces, éclairé le peuple, et fait connaître à la nation que son existence et son bonheur dépendent d'un roi et d'une constitution libérale, favorable aux peuples, et contraire seulement à l'égoïsme et aux passions orgueilleuses des grands.

Si tels sont les sentiments des habitants de la ville de

Madrid, que ses 30 mille citoyens se rassemblent dans les églises, qu'ils prêtent devant le saint sacrement un serment qui sorte non-seulement de la bouche, mais du cœur, et qui soit sans restriction jésuitique; qu'ils jurent appui, amour et fidélité au roi; que les prêtres au confessionnal et dans la chaire, les négociants dans leurs correspondances, les hommes de loi dans leurs écrits et leurs discours, inculquent ces sentiments au peuple: *alors je me dessaisirai du droit de conquête*, je placerai le roi sur le trône, et je me ferai une douce tâche de me conduire envers les Espagnols en ami fidèle. La génération présente pourra varier dans ses opinions, trop de passions ont été mises en jeu; mais vos neveux me béniront comme votre régénérateur; ils placeront au nombre des jours mémorables ceux où j'ai paru parmi vous, et de ces jours datera la prospérité de l'Espagne.

Voilà, Monsieur le corrégidor, a ajouté l'Empereur, ma pensée tout entière. Consultez vos concitoyens, et voyez le parti que vous avez à prendre; mais, quel qu'il soit, prenez-le franchement, et ne me montrez que des dispositions vraies. »

NOTE C (page 238).

Manifeste de la junte du gouvernement.

« Nations et républiques de l'Europe, princes, hommes de bien de toutes les classes et de toutes les conditions, le peuple espagnol, et, en son nom, la junte du gouvernement, à laquelle l'autorité est confiée à raison de l'emprisonnement injuste du roi, entreprend de mettre sous vos yeux le récit des infortunes et des persécutions qu'il a éprouvées: et en vous retraçant ainsi un tableau fidèle de sa situation et un exposé sincère de ses projets, il est certain de vous inspirer de la pitié pour ses malheurs et de l'intérêt pour son sort. »

A la suite du préambule, la junte attribuait au prince de

la Paix les malheurs de la guerre de 1793, la paix déshonorante et l'alliance ruineuse qui en furent la suite. Après avoir retracé les événements de l'Escurial, l'envahissement du Portugal, l'entrée des troupes françaises en Espagne, l'enlèvement des places fortes par trahison, les événements d'Aranjuez, les artifices de Napoléon pour attirer à Bayonne tous les princes de la dynastie des Bourbons, et leur abdication imposée par la violence, elle rappelait les efforts de la nation pour repousser le joug qu'on voulait lui imposer, les premiers succès des armées nationales, enfin les revers qu'elles venaient d'essuyer; puis, s'adressant à toutes les nations, elle leur disait :

« Écoutez, Italiens, la voix d'une nation qui, unie autrefois avec vous, humilia l'orgueil de la France sur les bords du Garigliano et dans les plaines de Pavie. L'Espagne ne réclame pas l'autorité qu'autrefois elle a eue sur vous; elle vous invite à vous unir à elle et à répondre à l'appel de la liberté; et ce pays, combinant ses efforts avec les vôtres, bénira le jour où il pourra vous saluer comme une nation indépendante, grande et puissante.

« La Suisse a les mêmes calamités, les mêmes persécutions, et peut-être même de plus grandes pertes, à déplorer. Son voisinage avec la France a été cause de sa ruine. Convertie en un vaste camp pour l'avantage des armées françaises, elle a été obligée de renoncer aux lois de son antique et vénérable confédération, et de recevoir une nouvelle constitution de la main des tyrans de la France.

« La Hollande n'a à espérer aucune réparation pour l'humiliation et l'opprobre auxquels elle est exposée : sans navigation, sans commerce, sans colonies, privée de sa constitution et de ses lois, elle doit ou consentir à une honteuse dégradation, ou avoir recours aux armes pour venger ses infortunes et les insultes qu'elle a reçues.

« L'Allemagne et son antique empire ont été bouleversés par les intrigues d'un système fédératif. Ses libertés ont été foulées aux pieds, les dépôts de son commerce ont été pillés, et ses peuples ont été désolés par des guerres sanglantes.

« La monstrueuse confédération du Rhin s'est élevée sur des ruines qui couvrent les rivages de ce fleuve ; et le chef de cette union, cent fois plus puissant que le chef de l'empire germanique, fera, de ses rapports avec les membres qui la composent, une alliance monstrueuse entre le faible et le puissant, entre l'esclave et le tyran.

« L'Autriche montrera-t-elle maintenant de l'irrésolution ? Après s'être engagée dans trois guerres longues et cruelles pour l'agrandissement de son pouvoir, restera-t-elle dans l'inaction, quand toute son existence dépend des efforts les plus prompts et les plus vigoureux ? Oubliera-t-elle avec quelle perfidie Napoléon trompa la Prusse, afin de l'humilier à Ulm et à Austerlitz, et comment ensuite, se prévalant de la torpeur de l'Autriche, il réduisit la Prusse en poudre dans les plaines d'Iéna ? Coalisée autrefois avec l'Espagne, elle fixa des bornes à l'impétuosité d'une nation toujours inquiète et ambitieuse. L'Espagne l'invite encore à une guerre contre l'ennemi commun : si l'Espagne succombe, l'Autriche est anéantie.

« La Russie, se confiant dans l'immense étendue de son territoire, peut, dans ce moment, ne pas concevoir de craintes, parce qu'elle se croit sur un pied égal avec l'oppresseur du reste du continent ; mais lorsqu'il se sera agrandi en subjuguant les nations, lorsqu'il réunira sous son autorité les empires de l'ouest et du sud, alors, à la ruine déjà effectuée de son commerce, elle devra ajouter la dégradation d'obéir aux ordres de Napoléon, son vainqueur.

« Oui, princes et nations du continent, votre conservation est identifiée avec la nôtre. Ce grand système d'asservissement continental, dont les Français parlent sans cesse, comprend votre ruine dans leur agrandissement. Ne vous le dissimulez pas : l'ambition de Bonaparte a déjà triomphé de l'Italie, de la Hollande, de la Suisse, et a fait des États de la confédération du Rhin autant de provinces de son empire ; avec les forces de l'Espagne et du Portugal, il se propose d'effectuer la destruction de l'Autriche, et ensuite d'assembler les forces de l'Europe pour repousser l'infortuné

Alexandre dans les déserts de la Tartarie. Alors, mais seulement quand tout sera accompli, son ambition sera peut-être satisfaite. Les anciennes dynasties disparaîtront ; lui et sa famille régneront despotiquement sur les nations; un autre système féodal, plus révoltant que l'ancien, sera établi, et les lumières acquises pendant trois siècles, l'industrie et la civilisation qui se sont perfectionnées pendant ce long espace, retomberont dans le chaos où elles étaient auparavant.

« Souverains de l'Europe, qu'avez-vous donc à faire? Tout vous invite à agir, une occasion favorable, un intérêt pressant et un danger imminent. Si vous voulez exister, saisissez vos armes depuis les bords de la Schield jusqu'au Tibre, depuis la Newa jusqu'au Guadalquivir. Peut-il y avoir un autre objet que celui de faire la guerre à la France? Peut-être doutez-vous du succès? Ne vous y trompez pas, les Français ne sont ni invulnérables ni invincibles : les plaines de Valence et de Saragosse, et les montagnes de Baylen, ont dévoilé au ciel et à la terre leur honte et leur dégradation. O vous, monarques et habitants du continent, imitez notre fermeté et notre persévérance, et le monde, menacé de destruction par la brutalité du monstre que nous combattons, recouvrera enfin le repos et l'indépendance! »

De son côté, la régence du Portugal, effrayée des succès des armées françaises en Espagne, publia une proclamation dans laquelle elle disait aux Portugais :

« Aux armes, aux armes, Portugais! les dangers de la patrie exigent que la nation entière se lève en masse. Des armes dans les mains de nos défenseurs sont des instruments de triomphe. Montrons-nous dignes d'être les descendants de ces braves Lusitaniens qui battirent les armées romaines.

« Souvenons-nous que nos ancêtres ont chassé du royaume les Arabes endurcis à la guerre; qu'ils ont porté la terreur sur les côtes d'Afrique, et fondé dans l'Orient un vaste empire. »

NOTE E (page 243).

Rapport de sir John Moor.

« Le 21 décembre, l'armée arriva à Sahagun ; il était nécessaire d'y faire halte pour donner quelque repos à la troupe, et pour avoir des provisions. Je reçus avis que le maréchal Soult était à Saldana avec environ 16 mille hommes, ayant des postes le long de la rivière, depuis Guarda jusqu'à Carrion.

L'armée reçut l'ordre de marcher sur deux colonnes, le 23, à huit heures de la nuit, pour forcer le pont à Carrion, et de là marcher sur Saldana. A 6 heures, je reçus l'avis que des renforts considérables étaient arrivés à Carrion, de Palencia ; et une lettre du marquis de la Romana m'instruisit que les Français s'avançaient de Madrid vers Valladolid ou Salamanque. Il était évident que c'était trop tard pour rien entreprendre sur Soult ; que je devais être content de la diversion que j'avais faite, et que je n'avais pas de temps à perdre pour assurer ma retraite.

Le matin suivant, le lieutenant général Hope marcha sur Mayorga avec sa division et celle du lieutenant général Fraser ; j'envoyai sir David Baird avec sa division passer la rivière de Valencia ; et, le 25, je suivis à Benavente le général Hope avec la réserve et les brigades passant par Mayorga et Valderas. La cavalerie, aux ordres de lord Paget, suivit la réserve le 26. Ces deux derniers corps sont entrés hier ici ; nous continuons notre marche sur Astorga. Les généraux Hope et Fraser sont déjà en avant ; le général Baird quitte demain Valencia, et je partirai en même temps avec la réserve. Lord Paget restera avec la cavalerie, pour nous instruire de l'approche de l'ennemi. Jusqu'à présent son infanterie n'est pas venue, mais elle n'est pas loin, et la cavalerie nous entoure en grand nombre. Il a été arrêté par notre cavalerie, qui par son intrépidité a obtenu sur celle des

Français un ascendant qui ne peut être surmonté que par une grande supériorité de nombre (1).

La diversion faite par notre marche sur Sahagun, à travers tant de dangers pour nous, a été complète; il reste à savoir quel avantage les Espagnols du midi seront capables d'en tirer. La marche des Français sur Badajos a été arrêtée quand leur avant-garde arrivait déjà à Talavera de la Reyna, et tout ce qu'ils ont de disponible est maintenant tourné vers cette direction (2).

Les seules troupes qui aient été engagées jusqu'ici avec l'ennemi sont la cavalerie, et je ne puis assez dire à sa louange. J'ai informé Votre Seigneurie, dans ma lettre du 16, que le brigadier général Stewart avait mis en déroute un détachement de cavalerie à Rueda. Depuis cette affaire, peu de jours se sont passés sans avoir tué ou pris quelques partis français, quoique, en général, ils fussent supérieurs en forces. Pendant leur marche à Sahagun, lord Paget fut instruit que 6 ou 700 hommes de cavalerie étaient dans cette ville; il marcha le 20, de quelques villages où il était posté, en face de l'ennemi, à Mayorga, avec le 10e et le 15e de hussards. Le 10e marcha droit sur la ville, pendant que lord Paget, avec le 15e de hussards, cherchait à la tourner. Malheureusement il tomba dans une patrouille de laquelle un homme s'échappa, qui donna l'alarme : par ce moyen les Français eurent le temps de se former hors de la ville avant que lord Paget en fît le tour; il les chargea aussitôt, les battit, et fit 140 ou 150 prisonniers, parmi lesquels étaient deux lieutenants-colonels et onze officiers, avec une perte de notre côté de six ou huit hommes, et environ vingt blessés. »

(1) La suite prouva le ridicule de cette jactance.

(2) Sir John Moor fait là un éloge gratuit de cette prétendue diversion, qui n'influa en rien sur les opérations autour de Madrid, et ne fut d'aucune utilité pour les Espagnols en ce moment.

Rapport de lord Paget.

« Vers les neuf heures, je fus instruit que la cavalerie ennemie se disposait à passer la rivière au gué, près du pont. J'envoyai immédiatement les piquets de nuit aux ordres du lieutenant-colonel Otway, du 17e; après quoi, m'y étant transporté moi-même, je trouvai quatre escadrons de la garde impériale qui escarmouchaient avec les piquets et d'autre cavalerie qui passaient. J'envoyai chercher le 10e de hussards, lequel étant arrivé, le brigadier général Steward se mit à la tête des piquets et attaqua courageusement. Le 10e de hussards le soutint dans l'ordre le plus parfait. Parmi les prisonniers s'est trouvé le général Lefebvre, qui commandait la garde impériale (1). »

NOTE F (page 254).

Rapport du lieutenant général Hope à sir David Baird, lieutenant général.

« A bord du vaisseau de S. M. *l'Audacieux*, à la hauteur de la Corogne, le 18 janvier 1809.

Monsieur,

Je m'empresse de vous faire connaître, conformément au désir que vous m'avez témoigné, les détails de l'action qui a eu lieu devant la Corogne le 16 courant.

Vous vous rappelez qu'à une heure de l'après-midi l'ennemi, qui, dans la matinée, avait reçu des renforts et placé

(1) Lord Paget, plus véridique que son chef, n'hésite pas à avouer dans ce rapport; empreint d'une noble simplicité, que les piquets de nuit, d'autre cavalerie, et le 10e de hussards, se réunirent pour combattre les quatre escadrons de la garde, à la tête desquels se trouvait le général Lefebvre-Desnouettes.

quelques canons devant sa ligne droite et sa ligne gauche, fit un mouvement de troupes vers son flanc gauche, et forma diverses colonnes d'attaque à cette extrémité de la forte position qu'il avait occupée devant nous le 15 au matin. Aussitôt après il attaqua vigoureusement votre division, située à la droite de notre position. Les événements qui se sont succédé de ce côté vous sont connus. Le premier effort de l'ennemi fut soutenu par le commandant des forces et par vous-même, à la tête du 42e régiment et de la brigade du major général lord William Bentinck.

Je suis affligé de dire que, peu de temps après qu'une blessure grave eut privé l'armée de vos services, le lieutenant général sir John Moor, qui venait de prendre d'habiles dispositions, tomba frappé d'un boulet. Les troupes, quoique informées de la perte irréparable qu'elles avaient faites, ne cédèrent point à la crainte. Au contraire, elles repoussèrent avec la plus grande résolution tous les efforts de l'ennemi, et l'obligèrent à se retirer, quoiqu'il eût reçu un renfort de troupes fraîches. Le village situé à votre droite devint un objet de contestation opiniâtre.

L'ennemi, voyant que ses tentatives pour forcer la droite de notre position n'avaient aucun résultat, entreprit de la tourner. Le major général Paget fit alors un mouvement avec la réserve, qui était sortie de ses cantonnements pour soutenir la droite de l'armée : ce mouvement, exécuté à propos et avec vigueur, fit échouer le projet de l'ennemi. Le major général ayant fait avancer le 95e et le 1er bataillon du 52e, chassa l'ennemi devant lui, et menaça la gauche de sa position. Cette circonstance, et la sécurité de la droite de notre ligne garantie par la position de la division commandée par le lieutenant général Fraser, portèrent l'ennemi à discontinuer ses efforts de ce côté. Cependant il les dirigea plus vigoureusement vers le centre, où résistèrent avec avantage la brigade du major général Manningham, formant la gauche de votre division, et une partie de celle du major général Leith, formant la droite de la division sous mes ordres.

A la gauche, l'ennemi se contenta d'abord d'attaquer nos piquets, qui, en général, tinrent pied. Voyant l'inutilité de ses efforts sur la droite et sur le centre, il résolut de rendre plus sérieuse l'attaque sur la gauche. Déjà il s'était emparé du village situé sur la grande route de Madrid, en face de cette partie de la ligne. Il fut bientôt chassé de ce poste, avec une perte considérable, par quelques compagnies du 2e bataillon (14e régiment), commandées par le lieutenant-colonel Nichalles. Il n'était pas encore cinq heures, et déjà nous avions non-seulement repoussé toutes les attaques, mais encore gagné du terrain sur presque tous les points, et occupé une ligne plus avancée qu'au commencement de l'action. L'ennemi se bornait à une canonnade et au feu de son infanterie légère, dans la vue de retirer ses autres corps. A six heures, le feu avait entièrement cessé. Les différentes brigades furent assemblées de nouveau sur le terrain qu'elles avaient occupé le matin; et les piquets, de même que les postes avancés, se rétablirent dans leurs stations primitives.

Malgré la supériorité bien décidée que le courage de nos troupes nous avait donnée sur un ennemi à qui les avantages du nombre et de sa position faisaient espérer une victoire facile, je ne crus pas pouvoir me départir de la résolution prise par le commandant des forces, de se retirer le 16 au soir, pour procéder à l'embarquement des troupes. Des arrangements avaient été faits dans cette vue, d'après ses ordres, et les préparatifs étaient fort avancés au commencement de l'action. Les troupes quittèrent leur position à dix heures du soir, avec un ordre qui leur fait beaucoup d'honneur. Toute l'artillerie qui était à terre ayant été retirée, les troupes marchèrent dans l'ordre prescrit, et se rendirent aux lieux respectifs d'embarquement dans la ville et dans le voisinage de la Corogne. Les piquets restèrent en position jusqu'à cinq heures du matin (17 janvier); ils se retirèrent alors dans le même ordre, et sans que l'ennemi découvrît ce mouvement.

Par les soins non interrompus des capitaines Carson, Gos-

selin, Boys, Rainier, Serret, Hawkins, Digby, Corden et Mackensie, chargés par le contre-amiral de Courcy de l'embarquement de l'armée, et en conséquence des arrangements faits par le commissaire Bowen, par les capitaines Bowen et Shepherd, et par les autres agents du service de transports, toute l'armée s'est embarquée avec une célérité qui est presque sans exemple. A l'exception des brigades commandées par les majors généraux Hill et Beresford, qui étaient destinées à rester à terre jusqu'à ce que les mouvements de l'ennemi fussent connus, tout se trouvait en mer avant le jour.

La brigade du major général Beresford, qui devait former notre arrière-garde, occupait le front de terre de la ville; celle du major général Hill était en réserve sur le promontoire en arrière de la ville.

Le 17, à huit heures, l'ennemi fit avancer des troupes légères vers la Corogne, et bientôt après occupa les hauteurs de Sainte-Lucie qui dominent la rade; mais malgré cette circonstance et les nombreuses défectuosités de la place, comme il n'était pas à craindre que l'arrière-garde pût être forcée, et que d'ailleurs les dispositions des Espagnols paraissaient être bonnes, l'embarquement de la brigade commandée par le major général Hill fut commencé; à trois heures de l'après-midi il était achevé. Le major général Beresford, avec ce zèle et cette habileté si bien connus de vous et de toute l'armée, ayant parfaitement expliqué, à la satisfaction du gouvernement espagnol, la nature de notre mouvement, et ayant fait les arrangements préalables nécessaires, retira son corps du front de terre de la ville aussitôt qu'il fut nuit. Ce corps, ainsi que tous les blessés demeurés à terre, étaient embarqués ce matin à une heure.

L'état des choses ne nous permet pas d'espérer que la victoire dont la Providence a couronné les efforts de l'armée puisse avoir de brillants résultats pour la Grande-Bretagne : elle est obscurcie par la perte d'un de nos meilleurs capitaines; elle a été obtenue à la fin d'un long et pénible service. La position avantageuse de l'ennemi, la situation ac-

tuelle de son armée, la supériorité du nombre, nous ôtent l'espoir de tirer quelque avantage de notre succès. Pour vous cependant, pour l'armée, pour notre pays, il est doux de penser que, dans les circonstances les plus défavorables, les armes de l'Angleterre n'ont rien perdu de leur éclat. L'armée, qui était entrée en Espagne avec les plus belles espérances, n'eut pas plutôt fait sa jonction, que les désastres multipliés, la dispersion des armées nationales, la laissèrent à ses propres ressources. La mise en mouvement d'un corps anglais, marchant du Duero, donnait lieu d'espérer que le midi de l'Espagne pouvait être sauvé; mais cet effort généreux, qui avait pour objet la délivrance d'un peuple infortuné, a fourni à l'ennemi l'occasion de réunir ses troupes nombreuses, et de concentrer toutes ses ressources principales pour la destruction des seules troupes réglées qui se trouvaient dans le nord de l'Espagne.

Vous savez avec quelle activité ce système a été suivi. Ces circonstances ont nécessité des marches rapides et pénibles, qui ont diminué le nombre des soldats, épuisé leurs forces, et rendu incomplet l'équipement de l'armée. Nonobstant ces désavantages et ceux plus inhérents à une position défensive, position que l'impérieuse nécessité de couvrir pour un temps le port de la Corogne avait forcé de prendre, le courage intrépide des troupes anglaises ne s'est jamais mieux manifesté : il a outre-passé tout ce que l'expérience que vous avez faite de cette qualité inappréciable qui leur est si naturelle vous avait permis d'espérer. Il n'est pas un soldat qui n'ait ardemment profité de toutes les occasions de se distinguer; aussi est-il difficile pour moi de vous citer des traits de courage particuliers. Les corps qui ont été le plus aux prises avec l'ennemi sont les brigades commandées par les majors généraux lord William Bentinck, Manningham et Leith, et la brigade des gardes, sous les ordres du major général Warde.

On doit les plus grands éloges à ces officiers et à leurs troupes. Le major général Hill et le colonel Carlin Cranford ont habilement soutenu les postes avancés sur la gauche de

la position; les 4e, 42e, 50e et 87e régiments, et une partie de la brigade des gardes et du 26e régiment, ont soutenu le fort de l'action. Le lieutenant-colonel Murray, quartier-maître général, et les officiers de l'état-major, m'ont été d'une grande utilité. J'ai eu lieu de regretter que la maladie du brigadier général Clinton, adjudant général, me privât de son assistance.

La plus grande partie de la flotte ayant mis à la mer hier soir, et les corps embarqués se trouvant nécessairement entremêlés dans les transports, il m'est impossible de vous faire connaître, quant à présent, le contrôle de nos pertes. Je pense que la perte en hommes n'est pas si considérable qu'on pourrait le supposer : s'il fallait en fixer, par approximation, la quantité, je ne l'estimerais pas, en tués et blessés, à plus de sept ou huit cents hommes. La perte de l'ennemi doit nous être inconnue ; mais différentes circonstances me font penser qu'elle est double de la nôtre. Nous avons quelques prisonniers, dont il ne m'a pas été possible de connaître le nombre ; cependant il n'est pas considérable. Plusieurs officiers de rang ont été tués ou blessés : je ne puis citer pour le moment que le lieutenant-colonel Napier, du 92e régiment; les majors Napier et Stanhope, du 50e, tués; le lieutenant-colonel Winck, du 4e, le lieutenant-colonel Griffith, des gardes, et les majors Miller et Williams, du 81e, blessés.

Je ne vous parlerai pas de la perte que l'armée et la nation viennent de faire, à vous qui savez si bien apprécier les éminentes qualités du lieutenant général sir John Moor. Son trépas m'a privé d'un ami que l'expérience m'avait rendu cher; mais c'est surtout pour la patrie que je déplore sa perte. Tous les hommes qui l'ont connu, qui l'ont respecté, diront qu'après avoir, avec le plus grand courage, opéré une retraite si difficile, il a terminé une carrière honorable par une mort qui rend plus respectable encore aux yeux de l'ennemi le nom du soldat anglais. Comme l'immortel Wolff, il est enlevé à sa patrie au commencement d'une vie qu'il lui avait consacrée; comme Wolff, il entendit

à son dernier moment les acclamations de la victoire; sa mémoire, comme celle de Wolff, sera toujours sacrée dans un pays qu'il a sincèrement aimé et qu'il a fidèlement servi. Il me reste à témoigner l'espérance que j'ai de vous voir promptement rendu au service de la patrie, et à déplorer la malheureuse circonstance qui, en vous éloignant du champ de bataille, a laissé tomber le commandement dans des mains bien moins habiles que les vôtres. »

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME VOLUME.

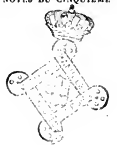


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

ESPAGNE.

LIVRE DEUXIÈME.

Pages.

Du 22 août au 6 novembre 1808 1

SOMMAIRE DU LIVRE DEUXIÈME.

Les Espagnols refusent le secours d'une armée anglaise. — Cette armée débarque en Portugal. — Insurrection générale dans ce royaume. — Capitulation du général Junot. — Situation de l'armée française. — Expédition contre un corps d'armée sorti de Saragosse. — Force et position de l'armée au 20 septembre. — Installation de la junte centrale à Aranjuez. — Blake et Castanos se rapprochent de l'Èbre. — Occupation de Bilbao par les Espagnols; ils en sont chassés par le maréchal Ney. — Nouvelle position prise par le maréchal Moncey.— Le maréchal Ney retourne à la Guardia. — Le général Blake échoue dans une deuxième tentative sur Bilbao. — Une troisième lui réussit. — Il rassemble son armée à Zarnoza. — Dispositions pour arrêter l'ennemi devant Durango. — Plan d'opérations arrêté à Saragosse. — Expédition sur Logrono et Lodosa. — Entrée en Espagne des troupes de la grande-armée. — Affaire de Zarnoza. — Situation des affaires à l'arrivée de l'Empereur à Vittoria, le 5 novembre 1808. — Ouverture de la session du corps législatif.

Correspondance relative au livre deuxième 34

LIVRE TROISIÈME.

Pages.

Du 5 novembre à la fin de janvier 1809.................... 180

SOMMAIRE DU LIVRE TROISIÈME.

Organisation de l'armée française. — Combat de Guenès. — Bataille d'Espinosa. — Combat de Burgos. — Réflexions sur la position du roi. — Entrée du roi à Burgos. — Projet du général Castanos. — Sa retraite sur Tudela. — Dispositions faites par ce général pour recevoir la bataille. — Bataille de Tudela. — Retraite de l'armée d'Aragon sur Saragosse. — Retraite de l'armée d'Andalousie sur Siguenza. — Marche du maréchal Ney sur Saragosse. — Position de l'armée anglaise. — Marche de l'Empereur sur Madrid. — Combat de Somo-Sierra. — Attaque de Madrid. — Sommations adressées au commandant; ses réponses. — Soumission de cette capitale. — Dispositions législatives faites par l'Empereur. — Il nomme le roi Joseph son lieutenant (22 décembre). — Troupes passées sous les ordres du roi. — Instructions qui lui sont données par l'Empereur. — Dispositions faites pour la sûreté de Madrid. — Désarmement et punition des habitants de Chinchon et de Colmenar. — Attaque du pont d'Almaraz par le duc de Dantzick. — Refus de ce maréchal d'exécuter les ordres du roi. — Son retour à Madrid. — Opérations du maréchal Victor contre le duc de l'Infantado. — Bataille d'Uclès. — Suites de cette bataille. — Marche des généraux Leval et Lasalle sur Talavera et Almaraz. — L'ennemi s'empare du pont d'Almaraz. — Sa retraite à l'approche du 1er corps. — Résultat de la soumission de Madrid. — Manifeste de la junte suprême de Séville. — Proclamation de la junte du Portugal. — Tentative du général anglais Moor contre le maréchal Soult. — Retraite de l'armée anglaise. — Bataille de la Corogne. — Embarquement des Anglais. — Reddition de la place de la Corogne. — Capitulation de celle du Ferrol. — Entrée de Joseph à Madrid (22 janvier).

Correspondance relative au livre troisième................. 262

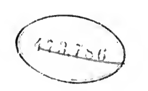
LIVRE QUATRIÈME.

Siége de Saragosse.................................... 393

NOTES RELATIVES AUX AFFAIRES D'ESPAGNE.

	Pages.
Note A.	415
Note B.	418
Note C.	420
Note C.	424
Note E.	428
Note F.	430

FIN DE LA TABLE.



MAG R 015321

Digitized by Google